This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000001591
Digitized by Google

DE L'ÉTAT
DE LA CULTURE
EN FRANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉTAT DE LA CULTURE EN FRANCE,

ET DES AMÉLIORATIONS

DONT ELLE EST SUSCEPTIBLE;

PAR D. DEPRADT,

MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Pâturage et labourage sont les deux mamelles de l'état.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE. FONDS SAINT-VICTOR

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1802.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE

A ARTHUR YOUNG.

L'inimitié qui règne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.

CORNEILLE dans *Sertorius*.

Et comme la reconnaissance forme sûrement une des parties principales de ce que notre grand Corneille appelle si bien l'honneur, permettez-moi, MONSIEUR, *de vous dédier un ouvrage que tout me fait un devoir de vous rapporter comme à son véritable*

Digitized by Google

auteur; puissiez-vous, MONSIEUR, vous y reconnaître, et daigner l'adopter ! C'est dans l'étude de vos ouvrages, aidée de la connaissance et de la comparaison des cultures étrangères, que j'ai puisé le peu de connaissances que cet écrit peut renfermer. Ce n'est pas sans un juste sentiment de frayeur que j'ose me présenter au tribunal d'un juge aussi éclairé que vous; mais l'indulgence est toujours compagne des grands talens, et cette considération me rassure. Une société d'hommes de lettres s'occupe de faire jouir la France de la totalité de vos ouvrages : elle ne pouvait employer ses talens d'une manière plus utile, ni donner une plus forte preuve d'un patriotisme éclairé, qu'en nous enrichissant de cette précieuse collection. Elle deviendra électrique pour tout homme qui voudra connaître les vrais principes de l'agriculture; et si l'Angleterre, qui est

Digitized by Google

le pays de l'Europe le plus richement partagé en agriculteurs spéculateurs et pratiques, s'honore de vos ouvrages; à combien plus forte raison devons-nous chercher à en profiter; nous qui, égarés si long-temps dans les abstractions économistes, ne connaissons de l'agriculture que des routines irréfléchies, et l'asservissement aux préjugés les plus funestes! Puisse la méditation de vos excellens écrits déraciner des erreurs trop vieilles pour n'avoir pas encore beaucoup d'empire, trop invétérées pour pouvoir céder à une autre autorité qu'à celle d'un nom qui en est une si grande!

Ce n'est pas la première obligation que vous auront les Français: ils vous doivent déjà le meilleur ouvrage qui ait été composé sur l'agriculture de leur propre pays; vous leur en avez ravi l'honneur, mais la reconnaissance fera taire leur amour-propre: ils vous doivent un modèle de voyages agro-

Digitized by Google

nomiques, qui peuvent devenir du plus grand prix, quand ils seront dirigés sur de bons principes. C'est dans vos ouvrages que se trouve cette ingénieuse division de la France en zones de climats et de productions, cette classification si exacte de la beauté relative de ses différentes parties, et ces méthodes si précises d'évaluation de toutes les parties qui entrent dans la composition de ce grand état, telles que son étendue, sa population, son commerce intérieur et extérieur; de manière qu'un traité complet de la statistique de la France se trouve joint à toutes les notions qui concernent son agriculture; de manière encore que cette utile distraction du sujet principal de l'ouvrage, ne fait qu'ajouter à l'instruction et aux richesses de vos lecteurs.

Les Français vous auront de plus l'obligation de leur avoir montré en quoi existent les vrais profits de l'a-

Digitized by Google

griculture, et de les avoir détournés des faux profits qui, avec les jachères absolues, sont le fléau de l'agriculture française. Ils vous devront encore les premiers rayons de lumières qui aient lui, au milieu d'eux, sur l'importante question de la division des propriétés, espèce de richesses, que vous autres Anglais, qui savez que la terre appartient en dernière analyse à celui qui sait en retirer les fruits, évaluez sur de tout autres principes que nous autres Français, qui avons la bonté de rechercher uniquement la propriété territoriale, et d'y placer notre trésor.

Si Olivier de Serre mérita parmi nous, il y a près de deux siècles, le titre de père de l'agriculture française, celui de son restaurateur ne vous sera pas moins dû; et, pour qu'il ne manque rien à la justesse de ce rapprochement, c'est à la fin des deux plus grands orages que notre patrie

Digitized by Google

ait essuyés, que vos travaux consolateurs sont venus, comme les siens, offrir aux Français la réparation des maux que leur ont faits, à ces deux époques, sous des bannieres différentes, leurs cruelles divisions.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
et obéissant serviteur
D. DEPRADT.

A Paris, 1er août 1801.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Les anciennes dénominations des provinces sont seules employées dans le cours de cet ouvrage. Les dénominations départementales ne se prêtent pas du tout à ce qui en fait le sujet : elles ont rapport à des divisions territoriales, très-bien calculées pour l'administration, mais entièrement étrangères aux divisions de climat, et à la nature des productions que le sujet ramène sans cesse. Souvent les produits et les attributs d'une seule province se trouvent partagés entre plusieurs départemens : il aurait fallu les nommer tous, au lieu de cette province seule. Son nom est très-connu, il est devenu usuel; il se confond avec celui de ses productions : celui des nouveaux départemens l'est moins, et ne s'y rattache en aucune manière. Comment, au lieu de dire le lin de Flandre, les chevaux de Normandie, le vin de Bourgogne et de Bordeaux, l'huile de Provence, eussions-nous pu dire le lin du Nord, les chevaux de l'Orne, du Calvados et de la Manche,

Digitized by Google

le vin de la côte d'Or, de la Garonne, les huiles du Var et des bouches du Rhône ?... Le besoin de nous faire entendre et d'abréger nous a donc fait une loi de nous en tenir aux anciennes dénominations, uniquement comme termes de convention plus générale.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

L'OUVRAGE que nous présentons au public est moins un traité sur l'agriculture de la France en particulier, que l'exposition générale des richesses de son territoire, et un appel à l'industrie de ses habitans, pour les porter à donner à ces richesses tout le développement auquel leur sol prête par son étendue, par l'excellence de ses qualités, et par le bonheur de sa situation. Car il n'en est pas de la France comme de tant d'autres pays, dans lesquels l'industrie, luttant sans cesse contre l'inclémence habituelle des saisons et l'âpreté du climat, est circonscrite dans des limites qu'elle ne peut franchir: là, la nature ne cède qu'aux efforts combinés de la richesse et de l'art; au lieu qu'en France, la cul-

Digitized by Google

ture, sous les regards d'un soleil toujours fécondant, semble plutôt jouir que s'efforcer sur un sol doué de tous les attributs de la fertilité. La terre de France est peut-être la meilleure de l'Europe, la plus riche en sucs nutritifs, la plus variée dans ses productions, éloignée qu'elle est également de ces extrêmes de chaud et de froid qui resserrent le sein de la terre, ou qui le dessèchent, qui le ferment trop longtemps, ou l'épuisent trop vîte, qui laissent trop peu de temps à la culture et à la fécondité; car les extrêmes en chaud ou en froid produisent également ces deux effets; et le midi ne contribue pas moins que le nord à diminuer la fertilité du sol. Au nord, le froid s'oppose à la végétation et à la culture; il arrête le développement de l'une, et abrége la durée de l'autre; car il y a bien moins de temps propre au travail dans les pays froids que dans les climats tempérés; au midi, la

Digitized by Google

chaleur dessèche la terre, elle en fait évaporer les sels, et, privant ainsi de nourriture le pied des plantes, elle produit le même effet que le froid, et diminue comme lui la somme des reproductions, et l'espace de temps propre à les faire naître : il n'y a pas plus de végétation et de labeur pendant les chaleurs desséchantes des étés du midi, que pendant les hivers glacés du nord; sous ses deux zones la terre est frappée d'une stérilité à peu près égale, et un résultat semblable provient de causes absolument contraires. Mais, graces à son heureuse température, la France est exempte de ces fâcheuses disparates. Ce qu'il y a d'inégal dans son climat ne sert qu'à lui donner les avantages de tous les autres, qu'à varier ses productions, qu'à multiplier ses jouissances et sa richesse. Ainsi les provinces du nord, l'associant au climat humide de cette contrée de l'Europe, l'associent aux

Digitized by Google

riches cultures dont cette humidité est le principe. Les parties centrales de la France sont pourvues de toutes les productions qui croissent dans les parties correspondantes de l'Europe ; et ce que la France compte de parties méridionales lui donne aussi toutes les cultures des pays les plus chauds, sans lui donner leurs inconvéniens. Au nord, la France n'est ni aussi froide que la Suède, ni aussi humide que la Hollande : cette température moyennè donne, à ses parties septentrionales, toutes les qualités dont l'humidité et le froid combinés deviennent le principe, quand ni l'un ni l'autre ne sont excessifs. Il n'y a pas dans toute l'Europe une bande de terre, sans lacune, qui puisse supporter la comparaison avec celle qui forme l'espace compris entre Calais et la Loire, à la hauteur de Nantes, d'Orléans et de Nanci, jusqu'à Mayence : car telle est la véritable ligne nord de la France. Au centre,

Digitized by Google

sa température comme ses productions l'emportent sûrement sur les parties orientales de l'Allemagne, ainsi que sur les autres contrées à l'est, situées sous les mêmes parallèles. Cette ligne du centre de la France comprend tout l'espace renfermé entre la Loire, le Rhône, le Rhin et la mer, dans ce grand carré qui offre sûrement les parties de la France les plus agréables à habiter. Au midi, la France partage, avec l'Espagne et l'Italie les productions que le soleil réserve à ces contrées; mais ce qu'il y a de particulier à l'avantage de la France, c'est que les productions méridionales, qui lui sont communes avec d'autres pays du midi, sont bien supérieures aux productions de même nature venues dans ces climats, quoiqu'ils soient comparativement bien plus chauds que celui de la France, et quoique la chaleur soit le principe générateur de ces productions. Ainsi, les soies, les

Digitized by Google

huiles et les vins de notre midi, l'emportent sur les mêmes produits du sol de l'Espagne et de l'Italie, quoique ces deux contrées soient beaucoup mieux partagées du côté de la chaleur, qui est regardée comme agent principal dans la production de ces denrées. En outre, la chaleur, quoique très-vive dans le midi de la France, n'a pas les incommodités ni les inconvéniens de celle qui se fait ressentir en Espagne et en Italie, et qui en rend quelques parties stériles et mal-saines. Il faut le dire, la France est une partie privilégiée du globe; la nature l'a traitée en fille aînée, en ne faisant que ses cadets, de tous les autres pays de la terre.

Quand l'œuvre de l'homme sagement calculée viendra se joindre à celle de la nature, quand le travail de l'un aidera au développement des libéralités de l'autre, quelles ne seront pas les richesses du sol de la France! quel ne sera pas le bonheur de ses habitans!

Digitized by Google

C'est pour leur indiquer l'utilité et les moyens de cet accord que nous avons composé cet écrit. Sûrement il s'éloigne, dans quelques parties, des opinions reçues communément, nous dirions même vulgairement; mais des opinions vulgaires, transmises presque toujours par les préjugés à la paresse, ou par l'ignorance à la crédulité, ne sont pas des opinions proprement dites; elles doivent toujours céder à la réflexion et à la comparaison des faits. Ceux-ci sont, en agriculture, comme dans tous les autres arts, les seuls guides certains, les seuls témoignages auxquels on peut accorder une pleine et entière confiance. Mais, s'il ne reste rien à desirer en France du côté de la nature, que de choses ne reste-t-il pas à faire du côté des hommes! de quels préjugés, de quelle ignorance ne sont pas encore enveloppées les pratiques de culture usitées dans ce beau pays! Dans presque toute son étendue elle est encore

Digitized by Google

sous les lois désastreuses des routines les plus absurdes et les plus dommageables. Même dans les parties de la France qui ont eu le bon esprit d'en secouer le joug, de combiend'ignorance la culture n'est-elle pas encore entachée ! combien de produits précieux ne sont pas encore négligés ou étouffés par paresse ou par défaut de connaissance de la part de l'agriculteur ! combien n'est-il pas encore reculé à l'égard du cultivateur des contrées environnantes! Aussi est-ce avec beaucoup de raison qu'Arthur Young, s'extasiant sur la bonté incomparable de la bande de terre qui s'étend de Calais à la Loire, espace de terre qu'il regarde comme le premier de l'Europe par sa continuité et par ses qualités, remarque, avec autant de justesse, les innombrables défectuosités qui déshonorent la culture de ce vaste territoire, culture qui, hors celle de la Flandre et de l'Alsace, est cependant la meilleure de la France :

Digitized by Google

il oppose avec raison la bonté du sol aux défauts de la culture, ainsi qu'aux mauvaises pratiques de ses agens. Car quoique cette partie très-considérable du territoire français soit très-bien cultivée et très-productive, cependant elle est encore bien loin de la fécondité que des procédés de culture mieux entendus lui donneraient. Le reproche d'Arthur Young tombe sur les omissions et sur les pertes résultant du genre de culture dont les habitans ont fait choix. Arthur Young, comme tout cultivateur éclairé, ne s'en est pas laissé imposer par l'aspect brillant de cette contrée. A travers les riches moissons dont son sol est couvert, il a su entrevoir celles dont sa culture la prive, celles qu'une autre culture y ferait naître. Il n'a pas partagé la simplicité des cultivateurs et des observateurs ordinaires, qui, ravis de l'aspect des moissons d'un pays, s'arrêtent à cette superficie de richesses, et y bornent

Digitized by Google

leur attention. Mais, appliquant à ce chef-d'œuvre même de la culture française les principes d'une agriculture éclairée au flambeau des observations les plus lumineuses et les plus constantes, d'une agriculture dont l'expérience de sa patrie et la sienne propre lui ont garanti la supériorité sur toutes les autres, Arthur Young n'a pas balancé à déclarer que toute cette partie de la France était cultivée misérablement; il a mêlé des regrets amers, sur le genre de culture, aux éloges qu'il a prodigués aux propriétés du sol. C'est qu'Arthur Young était trop éclairé pour se méprendre sur la nature d'une bonne culture, et pour la borner, comme on fait trop communément en France, à la seule partie du labourage, qui, dans le fait, est la partie de prédilection du cultivateur français, la seule à laquelle il donne beaucoup de soins et attache un grand prix. L'agriculture, considérée en général,

Digitized by Google

n'est pas autre chose que l'ensemble des produits de la terre et des moyens d'en extraire la plus grande valeur. La terre est le sujet, l'agriculture le moyen, le produit le résultat et le but. Le labourage n'est qu'un de ces moyens au-delà duquel il peut en exister mille autres, suivant les localités. Les animaux sont sûrement au premier rang de ces moyens, comme valeurs, et comme moyens deval eurs; car c'est sous ce double point de vue qu'il faut les considérer. Les animaux valent par eux-mêmes, et font valoir la culture par l'exploitation et par les engrais. Ils apportent donc au cultivateur un triple profit, ou plutôt ils font, à eux seuls, toute sa force et sa richesse; car, sans eux, avec quoi fendrait-il, ou engraisserait-il la terre? avec quoi, sans eux, en transporter les produits, ou les y faire naître? Malheureusement la valeur des animaux est trop peu connue en France; ils n'y sont trop gé-

Digitized by Google

néralement considérés que comme moyens d'exploitation, comme bêtes de somme. Leur utilité, comme engrais, est méconnue presque par-tout; comme valeur, elle l'est encore davantage: car nulle part le cultivateur français ne se doute de l'importance des animaux comme *valeurs*. La première de ces erreurs nuit à la quantité des animaux, et la seconde à la qualité. Par l'une, le cultivateur se borne à l'entretien d'un petit nombre d'animaux, sans songer à la fertilité dont une quantité plus grande serait la cause. Par l'autre, il nourrit indifféremment un animal d'un prix très-vil, aux mêmes lieux et aux mêmes frais qui suffiraient à l'éducation d'un animal très-supérieur, d'un animal qui renfermerait dans un seul individu le prix de plusieurs, pareils à ceux qu'il vend communément. Cette partie de l'économie rurale et domestique est tout à fait ignorée en France; aussi

Digitized by Google

voit-on le cultivateur porter toute son attention vers les récoltes céréales, ignorant, comme il le fait, que des moissons, pour être moins fréquentes, n'en sont que plus abondantes ; qu'un ou deux animaux de belle qualité rendent autant, et même davantage que des récoltes céréales toutes entières, et qu'enfin l'augmentation du pâturage, produite par la diminution du labourage, compense, et au-delà, la soustraction momentanée faite aux récoltes en grains, et en prépare des moissons plus abondantes quand la terre leur est rendue. Ainsi l'expérience a prouvé que le cultivateur anglais recueille plus de grains de deux récoltes céréales, auxquelles il se borne dans l'espace de cinq ans, que le cultivateur français n'en retire des quatre récoltes qu'il accumule dans le même espace de temps. L'Anglais a de plus, pendant trois ans, des récoltes de fourrage ou de plantes légumineuses, renouvelées

Digitized by Google

plusieurs fois pendant chaque saison, qui lui servent à l'entretien de ces animaux précieux, qui, par leur prix de vente, et par la fertilité que leurs engrais donnent à ses champs, font la grande richesse de leur maître, et la grande fécondité de ses récoltes. La différence de ces deux résultats suffit pour faire connaître les avantages des deux méthodes, et pour assigner à qui ils appartiennent.

En traitant de l'agriculture de la France, dans la vue de développer toutes les richesses de son sol, nous avons dû, pour travailler avec utilité, travailler avec méthode : de là seulement provient la clarté, cette partie si essentielle dans tout ouvrage. Ainsi, pour éclaircir la question qui nous occupe, nous avons dû commencer par fixer le *statu quo* de l'agriculture française, dire où elle en est, et montrer les causes de sa situation à côté de son état. Pour cela le développement de l'influence

Digitized by Google

qu'ont eue sur elle le siècle qui finit, et la grande époque de ce siècle, celle qui, à elle seule, renferme tant de siècles, la révolution, est devenu absolument nécessaire. Si la conséquence que nous tirons de l'examen de la première époque est accueillie avec quelque indulgence, nous n'osons nous attendre à un jugement aussi favorable pour la seconde. C'est contre elle que se réuniront vraisemblablement toutes les contradictions et toutes les critiques : nous devons nous y attendre. Elle touche en effet à des intérêts trop grands, et encore trop vivans, s'il est permis de parler ainsi, pour pouvoir convenir à tout le monde. Cependant avec le retour vers les idées raisonnables qui se manifeste toujours davantage, avec l'éloignement, tous les jours plus prononcé et plus généralisé dans toute la nation entière, de toutes ces théories, qui, depuis plus de vingt-cinq ans, nous ont fait tant de mal,

Digitized by Google

théories qui semblaient avoir pris pour but et pour victimes toutes les institutions existantes sur la terre, nous osons nous rassurer sur le sort de nos assertions ; et la vue de ce nouveau tribunal nous rassure bien davantage, que ne nous intimident des juges qui pourraient bien y être cités à leur tour, s'ils ne l'ont pas déjà été. C'est ainsi que nous avons annoncé, en opposition ouverte aux idées courantes, que le bien résultant d'une partie des suppressions opérées par la révolution, en fait de culture, est un problême, ou un avenir bien lointain, tandis qu'une partie de ses créations est un mal présent et certain. Nous n'avons pas balancé à placer au premier rang des atteintes qu'elle a portées à la culture, la division des propriétés que le partage des dépouilles révolutionnaires a si prodigieusement étendue. Sûrement, rien n'est plus opposé que cette opinion à celles qui sont en circulation sur ce

Digitized by Google

sujet important ; car, par-tout, on s'en va représentant cette subdivision de la propriété comme le chef-d'œuvre de la culture, comme le grand principe de sa restauration, et comme la compensation des coups que la révolution, dans l'impétuosité de son cours, n'a pu éviter de lui porter. Sûrement, jamais opinion ne fut plus erronée ni plus inconsidérée. Nous en avons indiqué les causes, qui consistent principalement dans la méprise qui faisait confondre le propriétaire absent, avec la dispersion de la propriété, l'homme avec le mode de culture, choses qui n'ont rien de commun. Ainsi, le même homme possédant des propriétés séparées, et ne pouvant pas les vivifier toutes à la fois par sa présence, la propriété livrée à des mains mercenaires souffrait nécessairement de l'absence de cet œil du maître, auquel seul il appartient en réalité de tout vivifier.

La réunion des propriétés dans la

Digitized by Google

même main, étant très-commune en France, en raison des grandes fortunes qu'on y compte, il arrivait presque par-tout que les propiétaires vivaient loin de leurs biens, dont ils abandonnaient la gestion à des hommes plus jaloux, en général, de captiver leur confiance par le *prompt paiement* que par l'amélioration des fonds, et par des soins donnés à leur culture. Cette méthode était certainement nuisible à l'agriculture en général, on ne peut en disconvenir, et c'est le sentiment des maux qu'elle produisait qui avait fini par rendre odieuse la grande propriété elle-même, devenue ainsi l'objet des déclamations qui ont préludé aux lois agraires, et à toutes les autres attaques auxquelles la propriété a été exposée. On prêchait ouvertement contre les grandes propriétés, comme on a prêché depuis contre les grandes fortunes, comme si les unes et les autres n'étaient pas inséparables de l'ordre social et des

Digitized by Google

grands états, qui ne sont eux-mêmes que le chef-d'œuvre de la société humaine. Si la subdivision de la propriété avait eu lieu, de manière à n'atteindre que la *pluralité* des propriétés dans la même main, en conservant cependant l'intégrité de chaque domaine, alors il n'y aurait eu qu'attentat contre la justice et la propriété; mais il n'y aurait pas eu lésion contre la culture: elle aurait, au contraire, profité de ce qui blessait les individus: malheureusement, ce n'est pas ainsi qu'on a procédé. Presque par-tout, les fonds composant le même corps de domaine ont été partagés entre une multitude d'acquéreurs, de manière à faire disparaître la grande propriété, et à la métamorphoser en une multitude de lambeaux de terre cultivés séparément par de nouveaux propriétaires, à l'état desquels cette addition de propriété n'a rien changé. Que cette opération ne soit très-nuisible au bien-être général

Digitized by Google

de l'état, que celui-ci ne soit moins riche en réalité, en l'étant davantage en apparence, l'opinion d'Arthur Young suffirait pour en convaincre, si les faits et les résultats de ces opérations ne l'attestaient assez aux yeux les moins clairvoyans. Elle n'a fait, comme l'observe cet auteur judicieux, que substituer une foule de propriétaires mal-aisés à des salariés aisés, que créer des nuées d'ouvriers qui ne gagnent pas, en travaillant pour leur propre compte, ce qu'ils gagnaient en travaillant pour celui d'autrui. Les salaires, régulièrement répartis par la grande propriété, sont mille fois plus utiles au bien-être général, que la propriété personnelle subdivisée entre une multitude d'individus. Ces salaires sont cause d'une plus grande consommation, et d'un plus grand mouvement de commerce, que la propriété simple, qui borne chaque individu à la consommation de ce qui sort de son champ. En effet, en quoi contribuent à la con-

Digitized by Google

sommation, et par conséquent à la production, au commerce, et par conséquent au bien-être général, ces petits propriétaires, qui, tirant de leurs fonds tous les objets de leurs consommations, soit en denrées, soit en articles de fabrique grossière, tels qu'ils en usent généralement en France, ne tirent rien du marché ni du marchand? La place qu'ils occupent ainsi dans l'état n'est-elle pas stérile, et comme vide pour lui; ils existent, à son égard, comme s'ils n'existaient pas, et la fin de l'année, arrivant pour eux avec celle de leurs provisions, les a vu passer tout ce temps dans l'inutilité pour la société, à laquelle ces êtres isolés n'ont rien à apporter ni à demander. Qu'on observe si tous les pays de l'Europe dans lesquels les habitans, ainsi cantonnés dans leurs petites propriétés, vivent uniformément du produit de leurs fonds, sans besoin les uns des autres, n'y vivent pas aussi sans communication entre eux,

Digitized by Google

sans commerce, sans numéraire, et si, dans cet isolement, ils n'appartiennent pas tous à quelque petite société ignorée et pauvre. Cette subdivision de la propriété est sûrement devenue en France une des causes si frappantes de la diminution du mouvement et du commerce. Elle n'a fait qu'aggraver le mal, entraîner à la révolution, mal qu'Arthur Young avait déjà signalé comme un des principes les plus destructifs de la culture en France, et les plus ennemis de la restauration. Il cite, à l'appui de son assertion, l'exemple de l'Angleterre, dont les comtés les plus étendus et les plus opulens ne comptent pas un seul petit propriétaire. Nous avons traité, en passant, quelques questions, qui, étrangères par elles-mêmes au sujet principal de cet ouvrage, s'y rattachent cependant par trop d'endroits pour être considérées tout à fait comme des hors-d'œuvres. Telles sont les considérations sur les effets de la

Digitized by Google

guerre, par rapport à l'agriculture, sur les famines que la France a supportées dans ce siècle, sur la disette réelle ou factice que l'Angleterre vient d'éprouver, et sur l'opinion qui fait porter le bon marché du pain, à Paris, sur des primes que l'ancien gouvernement était censé accorder aux pourvoyeurs de cette ville, ainsi que sur les sacrifices pécuniaires qu'on lui attribue pour le maintien de cette abondance. Pour faire bien connaître la culture de la France sous tous les rapports qu'elle présente, c'est-à-dire, pour remplir notre but, qui est d'exposer toutes les richesses que son sol produit ou peut produire, nous avons été obligés de parcourir plusieurs fois, et d'indiquer à plusieurs reprises les productions, le climat, et la nature du sol de ses différentes parties. Nous ferons donc faire à nos lecteurs, et plus d'une fois, leur tour de France, de manière à leur en procurer une connaissance exacte, en leur épar-

Digitized by Google

gnant la fatigue du voyage et des recherches. Nous osons nous flatter que les Français qui daigneront accorder quelques momens à la lecture de cet ouvrage, et y apporter quelque attention, en retireront au moins l'avantage de bien connaître leur patrie. Puissent-ils y ajouter celui de s'y attacher à mesure qu'ils la connaîtront mieux ! Puisse aussi cette culture leur inspirer le desir de contribuer à diminuer la somme de ses besoins, à mesure qu'elle les leur fera connaître ! Le résultat seul sera notre meilleure récompense.

Mais l'indication de ces besoins n'aurait été qu'un sujet d'affliction, si on n'y avait joint immédiatement l'indication des moyens d'y pourvoir. Rien n'est plus aisé qu'un cours de remarques et de doléances sur ce qui manque dans les états ; rien aussi ne leur est plus inutile. Ce sont des plans sages, et bien appropriés à leurs facultés comme à leurs besoins, qui seuls peuvent les

Digitized by Google

servir. Cette considération nous a guidés dans tout le cours de cet ouvrage. En relevant chacune des parties défectueuses du système d'agriculture pratiqué en France, nous avons toujours eu soin de mettre à côté ce qu'il faut y substituer, ou y ajouter. Nous avons commencé par indiquer la création d'une administration spécialement destinée à cette partie primaire de la richesse nationale, comme la base de tout plan et de toute réforme profitable dans cette partie. Quelques vues, même des institutions utiles, peuvent bien émaner d'un autre mode d'administration; mais ces vues détachées, ce bien épars, semé sur la surface d'un aussi vaste empire, s'y perdra, et s'y égarera infailliblement. Il n'y a qu'une administration qui n'aura que cela à faire, qui peut recueillir tous les renseignemens nécessaires à la formation d'un plan général, concevoir et lier ce plan dans toutes ses parties, s'étayer par toutes

Digitized by Google

les mesures propres à le diriger, et à le conduire à bien, à travers toutes les difficultés et les contradictions auxquelles ce plan, comme tout autre, sera nécessairement exposé ; difficultés qu'il faut toujours faire entrer en ligne de compte, quand il s'agit de faire le bien, qui semble par nature les porter avec lui, comme le mal porte les facilités. La conviction de la nécessité de cet établissement, comme base de tout plan sur la restauration de l'agriculture, nous a conduits à revenir plusieurs fois sur l'importance vraiment indispensable de sa formation, et à prédire que, sans lui, il ne s'y fera rien de durable, ni de bien combiné. On en a pour garant l'exemple de l'ancien régime, qui, avec une grande latitude de bonnes intentions et de dépenses, n'a produit rien de quelque valeur, ou de durée, et qui, faute d'une administration uniquement occupée de cet objet, y a perdu son temps et son argent.

Digitized by Google

Après la création de cette administration, vient immédiatement la confection d'un plan général pour toutes les parties de l'agriculture de la France. Nous nous estimerons bien heureux, si l'indication des moyens que nous avons pris sur nous de proposer pouvait abréger son travail, ou rentrer dans ses vues. Le plan doit porter sur deux objets, et se divise naturellement en deux parties, l'une morale, l'autre matérielle et physique; car il faut à la fois pourvoir à l'instruction des Français sur l'agriculture, et propager au milieu d'eux les vrais principes de cet art, qui y sont généralement ignorés. Il faut, de plus, aider la culture par tous les moyens qui sont dans la main du gouvernement.

La science de l'agriculture et l'enseignement de cette science sont divisés en trois parties très-distinctes.

La première se borne à la connaissance des méthodes communes, fruits

Digitized by Google

ordinaires des routines que le peuple suit sans réflexion, et uniquement par habitude.

La seconde comprend la réforme des méthodes défectueuses pratiquées habituellement, ainsi que l'introduction de procédés de culture mieux entendus, quoique restant toujours, par leur simplicité, à la portée du commun des agriculteurs.

La troisième s'étend à l'enseignement des méthodes savantes et recherchées, qui exigent à la fois de l'étude et des frais, des avances considérables en connaissances et en argent, telles, à peu près que les méthodes employées avec tant de succès par les agriculteurs anglais.

Il y aurait de la folie, parce qu'il y aurait de l'inutilité, à prétendre commencer l'éducation agricole du peuple français par l'enseignement des méthodes anglaises, ainsi qu'à vouloir lui faire de leur observance un précepte

Digitized by Google

de rigueur. Quelque excellens qu'en soient les procédés, quelque sûrs qu'en soient les principes, quelque heureux et constant qu'en soit le succès, on ne peut se flatter de les faire adopter d'emblée à la masse toujours récalcitrante des cultivateurs, routiniers d'habitude et de nature : on ne peut espérer de les faire passer, sans intermédiaire, des plus épaisses ténèbres aux plus vives lumières, de tout ce que l'ignorance a de plus vil et de plus bas, à tout ce que la science renferme de plus élevé et de plus épuré. Cette marche contrarie trop celle de l'esprit humain, pour oser la prescrire, encore moins pour y attacher quelque confiance. Chaque science a son rudiment. L'agriculteur a le sien, comme tous les autres : il existe pour le commun des agriculteurs, dans la simple connaissance et dans l'observation littérale des pratiques établies au milieu d'eux, pratiques qu'aucun raisonnement ne leur a fait embrasser,

Digitized by Google

comme aucun raisonnement ne les leur fera abandonner. S'il est insensé de prescrire à de pareils hommes des pratiques compliquées et savantes, il n'est que raisonnable de leur en enseigner de plus rapprochées d'eux, et de mieux adaptées à leurs facultés intellectuelles et pécuniaires. Ainsi, la raison trace la marche de l'éducation du peuple. Il faut commencer par lui faire bien connaître les vices de sa culture, et l'avantage des changemens faciles et peu dispendieux qu'il peut adopter. Ainsi, qu'on ne cesse de lui montrer l'inconvénient des jachères absolues, les avantages des prairies artificielles, le prix des engrais, la valeur des races améliorées d'animaux : cette doctrine ne renferme ni difficultés, ni obscurités : il ne faut pas plus d'efforts d'intelligence, que d'avances d'argent pour la concevoir et pour la mettre en pratique.

Les méthodes savantes, imitées des étrangers, appartiendront aux hommes

Digitized by Google

éclairés et riches, dont l'exemple formera au milieu du peuple, et sous ses yeux, un cours d'instruction pratique. Quelques exemples de cette nature, couronnés de quelques succès, sont capables de changer la face d'un pays. Quel dommage, par exemple, que la révolution ait empêché un cultivateur de la distinction d'Arthur Young, de réaliser le projet qu'il avait formé de s'établir en Bourbonnais ! que de regrets sur l'éloignement d'un homme qui allait faire briller dans ce département, un des plus arriérés en culture de toute la France, des lumières qui lui sont entièrement inconnues, et dont il est privé vraisemblablement pour toujours! L'introduction seule d'une partie des méthodes de ce célèbre agriculteur, car on ne peut se flatter qu'on les eût adoptées toutes, devenait une conquête bien précieuse pour tous les lieux qui auraient eu le bon esprit de les adopter. Quand la France possèdera-t-elle une classe

Digitized by Google

d'agriculteurs semblables à celle des fermiers améliorateurs d'Angleterre, de ces hommes dont l'état est de rechercher les fonds négligés pour y porter leurs capitaux et leur industrie, et qui, par ce moyen en changent entièrement la face, et leur donnent une valeur toute nouvelle !

La multiplication des animaux et l'amélioration des races ont fixé particulièrement notre attention. Nous avons dit en quelle quantité, en quelle qualité, en quels lieux ils existent en France; et malheureusement cette revue n'a servi qu'à nous montrer notre pauvreté, qu'à nous convaincre que le pays de l'Europe, qui est fait à tous égards pour posséder le plus grand nombre et les meilleures espèces d'animaux, est précisément celui où ils existent en plus petit nombre, et en espèces plus inférieures. Cette triste vérité saute aux yeux de quiconque a parcouru la France avec quelque attention. Qu'il dise si,

Digitized by Google

à l'exception de quelques cantons, il y a rencontré d'autres troupeaux que les plus maigres et les plus mal conformés. Encore cette chétive espèce est-elle en si petite quantité qu'elle ne peut fournir aux besoins de la France, à laquelle ce déficit coûte une très-grande somme, et à laquelle il en coûterait une ruineuse pour son numéraire, si la consommation de la viande et celle du cuir, n'étaient pas restreintes dans la classe du peuple, si l'aisance de la vie en France égalait celle des pays étrangers. Le peuple français mange très-peu de viande et de fromage. La consommation en est prodigieuse en Angleterre et dans le nord. Dans les campagnes, en France, les souliers sont presque un objet de luxe réservé pour les jours de fête ou d'interruption de travail. Le cheval de selle et de voiture ne se montre guère qu'à Paris, à Lyon, et dans cinq ou six autres villes, tandis

Digitized by Google

que les attributs de l'aisance et du luxe sont très-communs dans les pays que nous venons de citer..... Nous avons distingué dans les différentes espèces de multiplication des animaux, celle du nombre et celle de la valeur : la première provient de la multiplication numérique des individus, de l'augmentation par tête : la seconde résulte de l'amélioration des races, qui fait qu'un plus petit nombre d'animaux en égale ou en surpasse en valeur un plus grand. Ainsi, le propriétaire qui, par la substitution des bonnes espèces aux mauvaises, donne à ses troupeaux une valeur plus grande, les multiplie véritablement par cette augmentation de valeur, sans en multiplier le nombre ; car des animaux plus précieux lui rapportent davantage qu'un plus grand nombre qui le sont moins, et représentent une plus grande valeur ; cette valeur, et non pas le nombre, doit

Digitized by Google

être, et est dans le fait, l'objet de l'éducation des animaux. Ce genre de multiplication serait préférable à tout autre, en laissant la libre disposition du terrain destiné à la nourriture d'un plus grand nombre de têtes, sans la considération si puissante de l'augmentation des engrais, consommation qu'on ne peut acquérir que par la multiplication des têtes, et qui, nécessaire en tout pays, l'est particulièrement en France, à cause de l'ignorance générale qui y règne sur cette partie si importante de l'agriculture; car, nulle part moins qu'en France, on ne prépare et on ne ménage plus mal les engrais. Les parties même les mieux cultivées de cette contrée sont, à cet égard, dans un état très-marqué d'infériorité avec les cultures étrangères, où les méthodes pour les engrais sont calculées d'après des principes certains. C'est pourquoi on doit en France s'occuper de la

Digitized by Google

quantité des engrais pour en compenser la qualité. Il n'y a pas de doute que la terre ne reçoive une plus grande fécondité des engrais préparés, suivant les méthodes anglaise ou flamande, employés en quantité inférieure de moitié, qu'elle n'en tire des engrais usités dans la culture française, employés en quantité double.

En traitant de la multiplication des animaux, et de l'amélioration des races, nous avons eu à nous occuper, d'abord de l'examen de quelques préjugés trop répandus sur la possibilité de cette amélioration. Rien en effet n'est plus commun que l'opposition résultante de l'opinion vulgaire que toute race, hors l'indigène, ne réussit pas dans le pays où l'on veut la transplanter. Le peuple croit bonnement que l'espèce dont il use réussit sur le lieu, parce qu'elle s'y soutient dans un état continu, qui n'est pas autre chose

Digitized by Google

qu'une dégradation habituelle et permanente. Comme cette espèce, par nature, a fait presque toujours, vers la dégradation, tout le chemin qu'elle peut faire, comme elle ne se dégrade pas visiblement, faute de pouvoir tomber plus bas, les cultivateurs ordinaires, contens de la voir se soutenir dans cet état, croient qu'elle prospère, et prennent pour un succès réel ce qui n'est que le maintien d'une dégradation effective. Sûrement, la méprise est grossière; et, comme pour la compléter, le peuple y joint, sans intermédiaire, la persuasion, que des espèces meilleures ne peuvent obtenir le même succès, c'est pour détruire, ou du moins pour infirmer ces préjugés, car on ne peut se flatter de les dissiper tout à fait, que nous avons exposé quelques principes sur les causes de la diversité des races dans les espèces semblables, ainsi que sur la vraie nature du croisement des

Digitized by Google

races. Ils démontreront : 1° que l'on peut élever en tout lieu de bonnes espèces d'animaux : 2° que le principe des qualités dans les races n'existe, comme on le croit trop communément, ni dans le climat, ni dans la nourriture, encore moins dans l'éducation des animaux, mais qu'elles proviennent uniquement du sang, dont la pureté, ou le mélange, forme, épure, et maintient lui seul les qualités des races. De plus, le croisement est rapporté à un principe constant, trop long-temps méconnu, et dont l'oubli fait tous les jours confondre le croisement bien entendu, qui en est l'épuration continuelle, avec le mélange, qui en est la confusion et la perte. Cette remarque s'applique particulièrement aux deux espèces du cheval et du mouton : le bœuf en est moins susceptible, parce que son perfectionnement ne peut s'étendre qu'à une seule combinaison,

Digitized by Google

celle de l'homme, tandis que le cheval et le mouton, chacun dans son espèce, en représentent plusieurs. D'ailleurs, l'espèce du bœuf, en France, est relativement plus nombreuse et meilleure que celle du cheval et du mouton : elle peut plus aisément se passer des soins du gouvernement, dont elle est aussi moins l'objet en tout pays, que ne le sont les deux autres espèces.

Dans ce moment le gouvernement s'occupe avec zèle du rétablissement des haras, et de la multiplication des espèces pures de mouton, si heureusement transplantées en France, et si fermement établies dans notre patrie. Graces soient rendues, pour cette importante conquête, aux administrateurs qui ont su former et diriger ces précieux établissemens à travers toutes les difficultés que les localités et les préjugés dénigrans n'ont pu manquer de leur opposer! Quelques ré-

Digitized by Google

flexions sur la pénurie de la France en bonnes espèces de chevaux, sur le régime des anciens haras, sur les causes qui l'ont frustré de tout succès, ainsi que sur les principes et les moyens d'exécution d'un autre ordre de choses, ont été la cause occasionnelle de cet écrit. L'ancienne administration a manqué son but, à défaut d'avoir bien connu les principes de cet établissement, et d'y avoir rapporté toutes les parties de son plan. Dans tout ce qu'elle a fait, il n'y a pas eu d'idées fixes, il ne pouvait y avoir de résultat. Nous avons indiqué les écueils où elle a échoué, en ayant soin de marquer la route que l'on doit suivre. Jamais il n'y aura en France de haras vraiment utiles, sans la réunion des trois conditions :

1° Un plan général bien lié dans toutes ses parties, et comprenant l'ensemble des quatre destinations principales du cheval ;

Digitized by Google

2° La distribution de chevaux propres à chacune de ces destinations ;

3° La distribution de jumens de belle espèce faite aussi dans le même principe.

Cette dernière condition nous paraît de rigueur pour former de belles espèces dans un pays qui en est aussi dépourvu que l'est la France ; car nous ne craindrons pas d'avancer que plus de quatre-vingts départemens ne possèdent pas chacun dix jumens d'une valeur vénale de six à sept cents livres. Hors quatre départemens de la Normandie, quatre départemens de la Flandre et de l'Artois, deux départemens de la Bretagne, un département du Poitou, et un ou deux départemens du Limousin et de l'Auvergne, il n'existe pas, dans chacun de tous les autres, dix jumens employées à la reproduction, de la valeur indiquée ci-dessus. Qu'attendre de ju-

Digitized by Google

mens d'une qualité aussi inférieure ? Les pères seuls, quelque beaux qu'ils soient, ne peuvent suffire à relever des races aussi abâtardies. Les produits de ces unions mal assorties tombent nécessairement au-dessous du médiocre, et font tomber dans le mépris l'établissement lui-même, aux yeux de la multitude qui, ne jugeant que par l'événement, confond la cause avec les effets, et juge inutiles, pour la beauté de l'espèce, des chevaux dont tout le tort est de n'être pas secondés. C'est ce qui arriva avec l'ancienne administration des haras. La plupart, pour ne pas dire la totalité des produits de chevaux, même très-bien choisis, ne s'élevait pour la quantité, ni pour le prix, au-dessus du commun. Le peuple, frappé d'un résultat aussi peu conforme aux annonces qu'on lui avait faites, qu'aux espérances qu'il avait conçues lui-même, mesurait avec

Digitized by Google

chagrin ce produit avec la dépense qu'il supposait qu'il entraînait. Il a vu tomber sans regret cet établissement, que d'autres principes lui eussent rendu plus utile et plus cher. La preuve que le défaut de succès est dû uniquement à l'inégalité des espèces qu'on réunissait si mal à propos, c'est que lorsque le hasard donnait quelque belle jument à ces mêmes chevaux, les produits étaient toujours très-beaux; par conséquent l'infériorité ordinaire des produits ne provenait que du défaut de conformité entre les deux espèces, qui seraient devenues très-belles, si elles eussent été assorties. Qu'on s'y prenne donc d'une manière tout à fait différente, si l'on veut enfin rétablir des haras en France, et la pourvoir de chevaux en proportion de ses facultés et de ses besoins : car ce ne sera qu'à ce point que l'établissement atteindra véritablement son but. Que la distri-

Digitized by Google

bution des jumens accompagne celle des chevaux, et soit faite de manière à bien assortir les deux espèces.

Le mode de cette distribution le moins dispendieux et le plus productif a été l'objet de nos recherches. Puissions-nous l'avoir indiqué dans celui que nous proposons ! Il renferme au moins l'avantage d'être applicable à toutes les espèces d'animaux, et de faire dépendre d'un seul mobile, et pour ainsi dire d'un seul ressort, une action qui embrasse plusieurs objets.

En parlant du rétablissement des haras, nous n'omettrons pas d'observer, 1° qu'il faut apporter la plus grande attention dans le choix des chevaux anglais qu'on y emploiera. Cette espèce pèche absolument *par les épaules*, est forte en bouche, se dégoûte aisément, se forme de bonne heure, et n'est propre qu'aux allures, qui demandent une très-grande vîtesse.

Digitized by Google

D'ailleurs, elle est à peu près impropre à tout autre service. Si le cheval anglais a toujours l'arrière-main excellente, il a presque toujours l'avant-main défectueuse et trop faible. Le lustre de sa robe, la beauté de sa figure, la légéreté de sa course, ne compensent pas le défaut de solidité, cette partie essentielle et primaire du cheval, qu'aucune autre qualité ne peut remplacer.

Les chevaux anglais ont envahi les haras de Normandie; ils y ont effacé l'espèce indigène. Le résultat de ce changement inconsidéré se fait remarquer dans tous les attelages de la capitale, qui les tire de cette contrée. Au lieu de ces anciens chevaux normands remplis de vigueur, et d'un entretien si facile, on n'apperçoit presque plus que ces longs et maigres chevaux de modèle anglais, espèce de squelettes, qui, jeunes encore, sem-

Digitized by Google

blent, dans leur affaiblissement précoce, être soutenus par les traits qui les supportent, et recevoir le mouvement de la voiture qu'ils traînent si laborieusement, plutôt que le lui donner. Il en est de même de la nouvelle espèce de chevaux de selle de Paris; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs jambes mal affermies, jusqu'au moment où le mouvement a rappelé un peu de souplesse et de jeu dans leurs épaules chevillées. Ces tristes montures forment, avec leurs cavaliers d'aujourd'hui, des caricatures véritables, qui laissent dans l'embarras continuel de savoir à qui du maître ou du cheval appartient le prix du ridicule. Les carrosses de places ne sont plus attelés que de ces chevaux anglo-normands, qui finissent ignominieusement leur carrière à l'âge où leurs devanciers, brillans de vigueur et de beauté, rendaient les meilleurs services.

Digitized by Google

2° Il faut exempter de tout service de guerre et de réquisition les jumens de quelque taille qu'elles soient, et à quelque service qu'elles soient propres. Dans tous les cas, elles doivent être respectées et considérées comme uniquement propres et réservées à la reproduction. La guerre a consommé une quantité prodigieuse de chevaux mâles; quand ils ont été épuisés, on a eu, pour remonter la cavalerie, recours aux jumens, dont elle emploie un très-grand nombre. Il est bien évident que cette pratique doit détruire l'espèce; c'est couper l'arbre après avoir cueilli le fruit. Les jumens doivent donc être mises pour toujours hors de toute réquisition. Il est même à desirer, il est digne du gouvernement, d'ordonner que toute réquisition de chevaux soit désormais abolie. On ne peut concevoir, dans un pays bien gouverné, qu'une seule espèce de ré-

Digitized by Google

quisition, *celle de valeurs contre argent*, celle qui fait que chacun, trouvant son avantage à échanger sa propriété avec le gouvernement, se met de lui-même en réquisition pour lui offrir les objets qu'il recherche, et, au lieu de se les faire arracher, court de lui-même les lui présenter. Ces réquisitions-là sont faciles, abondantes, et causes de production; au lieu que les réquisitions forcées sont, comme tout ce qui est forcé, difficiles, improductives, et *stérilisantes*. Tel a été l'effet des réquisitions trop fréquentes qui ont eu lieu sur les chevaux. On ne saurait croire le mal qu'elles ont fait à la reproduction; combien le peuple a cherché à s'y soustraire, en n'élevant plus que des chevaux au-dessous de la taille à requérir; combien elles lui ont fait détourner les jumens vers d'autres destinations que la reproduction des chevaux; combien cette violence

Digitized by Google

lui a laissé de méfiance ; combien les riches eux-mêmes ont retranché de leurs jouissances dans un genre où elles pouvaient leur échapper à chaque instant. Si les réquisitions ont fourni cinquante mille chevaux, elles en ont empêché cent mille de naître.

3° Les races de chevaux vont en s'abâtardissant dans toute l'Europe ; l'Angleterre exceptée. On ne sait plus où prendre des chevaux propres à faire race. Les pays qui, comme la France, manquent de belles espèces, sont, pour l'entretien de leurs haras, dans une dépendance continuelle des étrangers, et participent à tous les degrés d'élévation ou de baisse de cette partie de leur économie domestique. Pour l'en affranchir une bonne fois, il faut que le gouvernement établisse des haras pour la formation et l'entretien de races qui lui fourniront tous les étalons dont il pourra avoir besoin pour la

Digitized by Google

fourniture habituelle des haras de France. Nous indiquons les moyens et les emplacemens de ces établissemens.

Le citoyen Tessier vient de publier que le nombre de moutons de race pure, répandus sur toute la surface de la France, s'élève à huit mille individus, et que celui des métis est prodigieux. Quelque satisfaisant que soit ce tableau de notre nouvelle richesse, nous observerons que la dissémination *régulière* de cette espèce précieuse est beaucoup préférable à la dissémination irrégulière et locale qui a lieu par les ventes et les concessions pratiquées jusqu'ici. La première pare au mélange qui, autrement, est bien difficile à éviter parmi des troupeaux répandus et épars, pour ainsi dire, au milieu de ceux de tout un pays. L'espèce indigène doit, à la longue, envahir et étouffer l'espèce transplantée,

Digitized by Google

si celle-ci n'est pas défendue par une suite de soins, qu'il est bien difficile d'attendre des cultivateurs ordinaires. Les bonnes espèces n'appartiendront donc habituellement qu'à une petite quantité d'hommes ; par conséquent leur accroissement sera nécessairement très-borné ; au lieu que, dans la méthode de la multiplication régulière, l'espèce amélioratrice, devenant indigène, n'a plus besoin de précautions extraordinaires, ni supérieures à celles que le cultivateur a coutume de donner à l'espèce dont il use habituellement. Le mélange des espèces est le grand danger des transplantations irrégulières. Il a ruiné dans bien des endroits des entreprises d'améliorations, qui, étant circonscrites dans le cercle étroit que de simples particuliers sont capables d'embrasser, n'ont pu résister à l'influence de leurs alentours, qui, étant beaucoup plus forts et

Digitized by Google

beaucoup plus nombreux, ont dû, comme il est arrivé, finir par les absorber.

Digitized by Google

DE L'ÉTAT DE LA CULTURE EN FRANCE, ET DES AMÉLIORATIONS DONT ELLE EST SUSCEPTIBLE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'agriculture en général.

Pâturage et labourage sont les deux mamelles de l'état.

Il devait appartenir au maître et à l'ami de Sully, à celui qui sut réunir ces deux titres, d'un accord si difficile et si rare, le mot célèbre qui sert d'épigraphe à cet ouvrage, le mot qui devrait faire celui de tous les écrits sur le même sujet, et la règle de conduite de tous les administrateurs. Oui, le pâturage et le labourage sont vraiment les mamelles de l'état; ils sont, par leur réunion, le principe de sa conservation et de sa force; ils soutiennent sa vie, comme la nourriture soutient celle

Digitized by Google

des individus: l'état suit les mêmes degrés d'élévation, d'abaissement, et, pour ainsi dire, d'embonpoint et de maigreur. La culture est au corps de l'état ce que l'abondance et le choix des alimens sont aux corps dans tous les degrés de l'espèce animée. Oui, la terre est le plus fidèle des dépositaires, le plus scrupuleux des débiteurs; la culture est à la fois la plus abondante des mines, et la plus solide de toutes les richesses. A la différence des autres arts et des autres produits, son étendue ne nuit pas à sa solidité: loin de là, par le plus beau des priviléges, par une prérogative digne du premier des arts, et réservée à lui seul, la culture s'étend sans s'affaiblir, et se fortifie en s'étendant. Consolation de l'homme, sauve-garde de son innocence, la culture seule, parmi toutes les richesses, le préserve, ou le purifie, même en lui prodiguant des trésors; elle épure l'or qu'elle lui offre, elle communique à ce métal l'innocence de la source dont il découle, elle le dépouille des souillures qu'il contracte dans presque toutes les autres: ce n'est que l'or des champs qui est sans alliage; celui des cités en est toujours chargé; à son tour il en charge son possesseur: trop souvent il lui ravit à la fois son innocence et sa liberté. L'or des cités se ramasse si bas, il faut tant s'abaisser pour y atteindre.... au lieu que l'or des

Digitized by Google

champs, s'offrant de lui-même et comme *à fleur de terre*, conserve et restitue à l'homme sa pureté et son indépendance, la noblesse et la fierté de son attitude. Il reste debout devant des trésors qui, n'ayant qu'une origine élevée, n'exigent aucun abaissement pour les cueillir : oui, ce n'est qu'aux champs, ce n'est que dans les douces et paisibles occupations qu'ils présentent, ce n'est que dans les innocentes satisfactions qu'offrent la variété et les produits de leurs travaux, plus productifs eux-mêmes à mesure qu'ils sont plus variés; ce n'est que dans cet atmosphère régénérateur que peuvent s'oublier les villes et leur fracas, leurs vices et leur ennui, les tourmens de l'ambition, et ceux de la politique. L'air des champs rend aux passions et à l'esprit le même calme qu'il rend aux sens agités; il porte dans les cœurs le même baume qu'il fait circuler dans les veines, et la morale n'a pas moins de parti à en tirer pour ses maladies, que la médecine pour les siennes.

La culture n'a pas à craindre, comme les arts, la mobilité du goût, ni les passages rapides qu'y font les modes en les effleurant tous, en ne se fixant à aucun, en ne s'attachant aux uns que pour délaisser les autres, que pour les élever et les abaisser tour-à-tour, et, par leurs changeantes faveurs, les tenir dans une incertitude perpé-

Digitized by Google

tuelle. Les arts sont, par état, sujets nés de la coquetterie : la terre au contraire, principe et image de toute fixité, ne se prête point à cette capricieuse légéreté ; elle ne change pas plus d'habitudes que de place, elle répond imperturbablement à sa destination, qui est de produire ; elle le fait de mille manières, et son sein fécond ne connaît pas plus la fatigue que l'épuisement.

Comme c'est à des besoins *de première nécessité* qu'elle doit pourvoir, elle y correspond par des attributs analogues, elle est inépuisable et invariable comme eux ; et, par la certitude et la fixité de ses produits, elle remplit sa destination et son but : aussi la terre est-elle la table où tous les êtres animés viennent s'asseoir à tous les instans, le magasin où ils viennent chercher sans cesse le soutien de leur existence. Comment pourrait-il y avoir incertitude ou mobilité dans l'approvisionnement correspondant à des besoins aussi constans ? Que deviendrait le monde si la terre fermait son sein, ou changeait d'attribut un seul instant ? C'est donc de la terre que proviennent tous les biens pour toutes les espèces d'êtres, soit individus séparés, soit collection d'individus ; les états, comme les particuliers, ont proportionnellement le même besoin d'elle, ils lui ont les mêmes obligations, ils lui doivent les

Digitized by Google

mêmes soins, ou plutôt les soins des uns appartiennent toujours aux autres. En ne considérant que soi, en ne travaillant que pour soi, chacun en particulier, tous travaillent pour tous, leur action devient commune entre eux, même hors de leur intention comme hors de leur vue; car, pour leur échapper, elle ne s'en lie pas moins par des rapports certains, comme les parties du corps contribuent, sans qu'on le sente, à leur soutien réciproque par une action particulière à chacune, mais dont l'accord fait le soutien et la base de leur existence commune. Tel est le miracle bienfaisant de la société, tel est celui de la culture.

L'agriculture est donc la base de la richesse de l'état, l'atelier principal où tous les autres viennent se pourvoir; et c'est le degré de son utilité qui détermine celui de sa dignité et de son importance. Cette vérité a été souvent proclamée, il faut en convenir; a-t-elle été également mise en pratique? c'est ce que nous allons examiner, en faisant de cette recherche une application spéciale à la culture de la France.

Que les gouvernemens, et particulièrement celui de la France, aient souvent recommandé l'agriculture aux soins et à l'attention de leurs sujets, leur intérêt leur en fit en tout temps la

Digitized by Google

loi ; il leur en dicta toujours le précepte et l'énoncé général : mais qu'ils aient ajouté des mesures et des moyens au vague de ces provocations générales, qu'ils aient joint des faits au précepte, c'est ce dont on ne trouve de traces presque nulle part, et sur-tout en France, où toutes les vues du gouvernement sur cet objet sont restées habituellement sans effet, et presque *in voto.*

Nous nous proposons de revenir sur ces négligences, sur ces funestes oublis : on peut parler sans crainte, on le peut avec fruit; nous sommes également loin de l'inadvertance qui ne remarquait rien, et de la férocité qui proscrivait tout : il ne reste pas plus d'oubliettes que de bourreaux.

En traitant de la culture de la France, notre intention n'est pas d'entrer dans les détails minutieux de la pratique de cet art, pas plus que dans ceux qui appartiennent à chacune des parties dont la culture de la France se compose, ou peut se composer. Nous ne faisons ni *Géorgiques*, ni *Maison rustique ;* notre intention n'est pas non plus d'arracher au laboureur les antiques instrumens qu'il a reçus de ses pères, pour lui en forger de nouveaux, ni d'embarrasser ses mains du maniement d'outils inutiles pour elles. Laissons-le fendre paisiblement la terre avec la charrue, que la tradition et l'usage lui font regarder comme

Digitized by Google

la meilleure, et rendent telle pour lui; laissons-le ouvrir son sein à sa manière et à sa fantaisie : ce n'est pas là ce qui constitue la culture...Nous ne prétendons pas davantage transporter sur l'universalité du territoire d'un grand empire les essais auxquels les soins les plus recherchés ont donné quelque succès sur des terrains choisis et bornés : il ne faut pas mettre toute la France en ports de mer....Mais, en nous élevant à des considérations plus générales et plus usuelles, nous montrerons à la fois les trésors que la France possède dans son sein, les causes qui les y retiennent enfouis, et les moyens de les en retirer. Nous fonderons principalement nos recommandations sur un plan fixe pour la culture, plan qui dans cette partie, à peu près comme dans toute autre, a manqué jusqu'ici à la France. En avertissant les Français de l'étendue et de la variété de leurs richesses territoriales, nous aspirons également à les enrichir et à les consoler, à ouvrir de nouvelles sources d'opulence pour l'état, de bien-être et de consolation pour les particuliers. Dix mortelles années de révolution ont fait tant de brèches à la fortune publique et aux fortunes particulières, elles ont tellement agité l'état, tellement froissé ses membres, elles ont coûté tant de larmes et tant d'argent, que l'on doit s'estimer bien heureux de faire

Digitized by Google

entrevoir à l'un des dédommagemens, aux autres des points de repos : il faut dire à l'état *en quoi* de nouveaux revenus peuvent exister pour lui ; il faut dire aux individus *où* et *comment* existent pour eux les moyens d'adoucir l'amertume de leurs maux, d'en distraire leur souvenir, de combler quelque partie du vide de leur fortune, et d'en ranimer les ruines ; il faut dire à tous les Français, comment, en s'associant aux vues de leur gouvernement, qui sent sûrement qu'un régime agricole et commercial convient mieux à cet empire qu'un régime militaire, comment ils pourront substituer à l'empire de la victoire et de la force celui bien plus doux, celui bien moins contesté que leur assureront, quand ils le voudront, les délices de leur climat, l'étendue de leur sol, l'excellence et la variété de ses productions, et la tendance générale, innée parmi ses habitans, d'y ajouter encore par toutes les recherches d'un goût exercé et délicat : car tels sont les inappréciables bienfaits dont la nature a doté la France. Elle n'a pas, comme en tant d'autres climats, clair-semé ses productions, ni isolé l'artiste de l'objet de son travail : c'est à pleines mains qu'elle les a répandues sur le sol de la France ; c'est à pleines mains qu'elle a versé sur ses habitans les qualités propres à relever la fadeur des uns, à

Digitized by Google

ajouter au prix des autres; et c'est véritablement dans ce genre, encore plus que dans tout autre, qu'elle a fait du Français un être à part, doté d'une manière assez riche pour être exclusive.

Mais les propriétés du sol et de l'industrie de la France sont trop nombreuses, pour que leur examen détaillé ne soit pas infiniment au-dessus de nos forces : aussi ne prétendons-nous pas nous engager dans une discussion qui excède autant nos facultés, que les limites que nous avons voulu donner à cet écrit; nous nous bornerons donc à indiquer chacun de ces objets, nous réservant d'y revenir avec le temps. Pour le moment, nous nous attacherons à rechercher l'état de l'agriculture en France, en elle-même, et par rapport à celle des étrangers; quelle peut et doit être l'action du gouvernement sur la culture : enfin nous indiquerons une méthode générale d'amélioration pour les trois espèces d'animaux qui sont au premier rang dans l'ordre de la culture; méthode qui, par sa simplicité, a l'avantage d'attacher à un seul et même mobile la plus précieuse de toutes les améliorations agricoles, celle par laquelle peu de temps et peu de frais suffisent pour obtenir la quantité et la qualité des animaux destinés à féconder la culture et la terre, compagnons de l'homme dans ses plaisirs, soutien

Digitized by Google

de ses travaux comme de sa vie, et tenant toujours à sa disposition leurs sueurs, leurs toisons et leur sang.

Un préjugé trop général, fortifié par une habitude qui ne l'est pas moins, borne communément le sens du mot d'agriculture à celui du labourage, et y concentre exclusivement l'idée de cet art : peut-être cet usage a-t-il pris naissance dans la partie la plus usuelle de l'agriculture, qui en effet est le labourage, alors c'est la partie qui a nommé le tout ; mais c'est sûrement en restreindre beaucoup le sens et la richesse. L'agriculture se compose de tous les travaux et de tous les produits qui s'appliquent à la terre, ou qui en proviennent : ainsi, la culture du blé, quoique plus élémentaire peut-être que toute autre, parce qu'elle se rapporte plus directement à la subsistance ordinaire de l'homme, et parce qu'elle est la plus étendue parmi toutes les cultures, n'est pas à elle seule l'agriculture toute entière, plus que tout autre travail relatif à la terre. La vigne, le riz, le lin, mille autres productions tiennent, en certains pays, le premier rang parmi les fruits de la terre ; ils y sont les principaux objets du travail agricole. L'agriculture embrasse ceux-là comme tous les autres ; ils en font donc partie comme eux, et par conséquent l'agriculture doit être considérée comme

Digitized by Google

un nom collectif, comme la réunion des parties d'un tout. C'est une collection, et non pas une abstraction; un assemblage, et non pas une exclusion; tout s'y rapporte, comme tout en vient: d'où il suit que, lorsqu'on a à traiter de l'agriculture d'un pays, il ne suffit pas de rechercher où il en est pour le blé, pour le vin, ou pour toute autre partie séparée, et pour ainsi dire individuelle de ses produits territoriaux; mais il faut encore rechercher où il en est pour l'ensemble de ses productions, et à quel degré s'en élève la collection. Faire le contraire, serait se borner à montrer un simple profil, et s'exposer à laisser dans l'ombre les parties les plus saillantes du tableau. De même, en confrontant la culture de deux pays, il faut les comparer sous tous leurs rapports, balancer les avantages respectifs, tenir compte du fort et du faible des deux parties, et n'assigner les places que d'après l'évaluation de tous leurs moyens. Tout pays ne ressemble pas plus à un autre pour la culture que par le climat, par l'étendue et par le sol. Pour bien apprécier leur valeur agricole, pour les comparer exactement, il ne faut pas le faire isolément; au contraire, il faut les évaluer en masse, en comparant leur ensemble. Ainsi, un pays étroit et resserré peut produire autant qu'un autre plus étendu: la

Digitized by Google

bonté du sol et l'industrie des habitans peuvent compenser l'inégalité des territoires : une petite quantité de productions précieuses ou bien soignées égale en valeur une bien plus grande somme de productions communes, ou d'un art informe ; l'équilibre peut se maintenir de mille manières ; et, en agriculture, comme dans toutes les productions de la nature, le prix n'est pas plus dans l'étendue qu'il n'est dans le volume. Ainsi existe le diamant à l'égard de l'or, ainsi existent les métaux précieux à l'égard de ceux d'une moindre valeur ; le prix, au lieu de s'attacher à l'étendue et au poids, s'en éloigne au contraire presque toujours.

Nous considèrerons donc la culture de la France dans la généralité de ses rapports en eux-mêmes, et, quand nous aurons à la comparer avec celle des étrangers, ce sera dans la même étendue que nous les montrerons, pour ne rien omettre de ce qui peut servir à les faire bien connaître respectivement, et à guider le jugement que l'on doit en porter.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Progrès de la culture en France depuis cent ans.

L'ÉNONCÉ de ce chapitre ne doit rien préjuger sur l'état actuel de la culture de la France. Il peut en effet très-bien être que la France, en améliorant sa culture, au milieu même d'une métamorphose très-profitable pour elle, ne soit cependant pas ce qu'elle pourrait être, ni par rapport à elle-même, ni par rapport aux étrangers. Elle pourrait rester à la fois au-dessous d'elle-même, et au-dessous d'eux, sans que cette double infériorité infirmât la réalité de ses progrès intrinsèques, ni celle du passage de son état ancien à un autre beaucoup meilleur. Ainsi l'Espagne, quoique très-changée à son avantage depuis un siècle, reste encore dans un état déplorable. Sa nouvelle coutume fait honte à l'ancienne, il est vrai; mais cela n'empêche pas que ce pays ne doive se faire encore honte à lui-même de son état actuel, qu'il a su si peu faire correspondre à son étendue, à son climat, à sa fertilité, et à ses débouchés.

L'Espagne de cent ans n'est pas plus l'Espagne

Digitized by Google

d'aujourd'hui, que la France d'alors n'est la France d'à présent. Sûrement, il s'est opéré un changement très-sensible et très-avantageux dans les deux pays; mais l'un et l'autre ont encore besoin d'ajouter de grands progrès à ceux qu'ils ont déjà faits; et ceux-ci, qui ne sont qu'un terme de comparaison entre l'état actuel et l'état ancien, ne renferment ni apologie pour le passé, ni éloge pour le présent: il s'en faut à tous égards.

Les progrès de la culture en France sont constatés par ceux que la population, la consommation et le commerce ont faits pendant ce siècle, ainsi que par des institutions et des acquisitions très-favorables à la culture, qui datent de la même époque.

Si, depuis cent ans, la France a pourvu à la subsistance d'une population toujours croissante; si, de plus, elle a fourni à une exportation beaucoup plus étendue; si, en s'enrichissant par des cultures nouvelles, elle a de plus amélioré les anciennes; si elle leur a créé des débouchés nouveaux, aussi bien qu'élargi ceux qui existaient déjà, elle aura éprouvé, par la réunion de toutes ces données, une amélioration très-sensible dans sa culture, amélioration qu'alors il sera impossible d'y méconnaître. Or, l'existence de ces données est incontestable.

Digitized by Google

La population de la France, au commencement du siècle ne surpassait pas dix-huit millions d'habitans; elle montait à vingt-cinq millions avant la révolution. Les dénombremens faits à différentes époques du siècle ont constaté cette élévation graduelle de la population, et, pour s'en convaincre, il n'est besoin ni de registres, ni de recherches; les uns et les autres s'offrent à tous les yeux dans l'accroissement des villes, qui depuis un siècle sont devenues plus grandes et plus populeuses, plus habitables et plus habitées. C'est depuis un siècle, et souvent depuis beaucoup moins de temps que, sortant des habitations gothiques de leurs pères, de l'enceinte hideuse des cités qui semblaient leur servir de prisons encore plus que de demeures, les habitans de presque toutes les villes de la France ont ajouté à leurs enceintes des faubourgs charmans, dont la population égale, et surpasse même quelquefois celle des villes. Ainsi le siècle a vu s'élever les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, cette brillante chaussée d'Antin, et toute la ceinture des élégans édifices qui entourent les boulevards de Paris. La population de la capitale a doublé comme son enceinte; l'ancienne cité n'a pas été désertée pour la nouvelle; il y est né des habitans, il en est arrivé de tous les côtés, et Paris a vu doubler à la fois ses murailles et sa fa-

Digitized by Google

mille. La même augmentation se fait remarquer à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, à Rouen, dans toutes les villes de tous les ordres, de manière à les rendre méconnaissables à qui pourrait les avoir vues, et voudrait les comparer dans les deux points extrêmes du siècle : et non seulement la France avait changé de face, mais elle avait encore changé de manière de vivre. Comme avec le Français une jouissance ne va pas sans l'autre, comme il ne jouit ni en égoïste, ni en avare, le Français, mieux logé et plus riche, a aussi mieux vécu, il a plus consommé. Le Français est sociable par essence; c'est à lui que se rapporte plus directement le mot d'Alcibiade, dont il retrace d'ailleurs tant de qualités : A quoi sert une belle maison de campagne, si on n'a personne à qui on puisse le dire? Le Français ne s'est pas borné à bâtir la maison, il a cherché à la décorer au dehors et en dedans; il n'a pas travaillé pour lui seul, mais il y a introduit les plaisirs et l'amitié; il a cherché à satisfaire le premier besoin du Français, qui est de vivre en société. Les communications et les voyages étant devenus plus agréables et plus faciles, on vit plus ensemble, on se fréquente plus que par le passé; et, par conséquent, l'on consomme davantage. Car l'homme en société vit mieux, et plus largement

Digitized by Google

que lorsqu'il est seul; il fait plus pour les autres que pour lui-même : il s'introduit un luxe d'imitation, une émulation de dépense qui nuit quelquefois aux fortunes particulières, mais qui profite régulièrement aux consommations, et par elles à la culture. Le même goût avait passé des premières classes aux inférieures, qui, étant toujours les plus nombreuses, sont aussi celles qui consomment le plus. Ce n'est que dans ce siècle qu'ont été élevées autour des villes ces innombrables maisons de campagne ou de rafraîchissement, dans lesquelles les habitans des villes viennent, à jours fixes, se délasser, suivant les degrés de leur fortune, par tous les plaisirs de la société ou de la table. En réunissant ces causes de l'augmentation des consommations à celles indiquées plus haut, on reconnaîtra que la consommation avait dû augmenter prodigieusement en France. Ce pays avait à nourrir sept millions d'habitans de plus qu'au commencement du siècle; il avait à les nourrir et plus abondamment et plus délicatement; car la délicatesse n'était pas aux dépens de l'abondance. La table des riches consommait plus sous un petit volume, en étant plus recherchée, que lorsqu'en l'étant bien moins elle paraissait plus somptueuse, parce qu'elle était plus chargée. Ses délices se composaient de la

Digitized by Google

partie la plus subtile des denrées, dont la réduction sous un petit volume n'en absorbait pas une moindre quantité; car la cuisine moderne vit de décompositions et d'extraits, comme la chimie; et, dans les préparations quintessenciées, elle réduit, comme elle, à un petit volume les quantités les plus apparentes.

De leur côté les classes inférieures avaient aussi entièrement changé de manière de vivre, à-peu-près comme l'ont fait les peuples du Nord, par l'introduction des denrées coloniales, dont ils font une si grande consommation. Le négociant, le bourgeois, l'artisan français, s'étaient élevés à des consommations beaucoup supérieures à celles dont ils usaient par le passé; il n'y en avait plus aucun qui se refusât le vin, la viande, les fruits, dont leurs pères ne se permettaient d'approcher qu'à certaine époque de la semaine, de l'année ou de la vie. Le négoce sur-tout avait pris un grand essor; et si l'on recherchait de quel temps date la multitude de maisons de campagne qu'il a élevées autour des villes de commerce, depuis quand il s'y rend habituellement pour s'y délasser du fardeau des affaires, quelle est l'abondance et la recherche de la manière d'y vivre, on trouverait que c'est depuis le commencement du siècle que le voisinage des villes a été couvert de ces mai-

Digitized by Google

sons, qu'elles sont le rendez-vous régulier des habitans, et des lieux de délices en tout genre. Avant ce siècle, on ne connaissait guère que les châteaux, les habitans des villes sortaient peu de leurs enceintes, on n'aimait pas la campagne, on n'y allait point; mais ce siècle est devenu vraiment celui de la campagne, il a vu tous les hommes, et sur-tout les citadins, s'y porter en foule, et le goût des maisons de campagne s'est généralisé tout-à-coup, comme celui des jardins anglais l'a fait depuis. Mais on ne peut nier que ces maisons n'entraînent de très-grands frais pour les propriétaires, que ce ne soit à la campagne qu'ils font habituellement leurs plus grandes dépenses, et que tel négociant, tel bourgeois qui vit obscurément à la ville, qui ne serait jamais sorti de cette obscurité, sans sa maison de campagne, n'y soutienne une ou deux fois par semaine un état très-honnête, souvent splendide, et quelquefois ruineux. Car il ne faut pas non plus se le dissimuler, si les maisons de campagne font l'ornement du voisinage des villes, et les délices du négociant, elles enfont trop souvent la ruine. Mais ce qui tourne à son détriment personnel, n'en tourne pas moins au profit de la consommation, et par conséquent de la culture qui l'alimente de ses produits. Ceux-ci sortant du sol de la France,

Digitized by Google

c'était à la culture qu'on les devait, c'est elle qui les produisait, et par conséquent c'était elle qui devait s'élever suivant les degrés de ces consommations, et les suivre dans toute l'étendue de leur échelle. Et qu'on ne dise pas que la France tirait ce supplément de l'étranger; car il faut bien se garder de croire qu'un pays puisse fournir à un autre les objets principaux de sa consommation. Cela est impossible, à l'exception des denrées coloniales, et de quelques autres objets de luxe, à l'acquisition desquels l'Europe fait de si grands sacrifices, objets qui n'entrent d'ailleurs que pour une petite partie dans l'usage ordinaire de la vie; au lieu que les consommations habituelles, faisant le fond de la subsistance, forment aussi celui de la dépense, et ruineraient inévitablement et promptement le peuple qui aurait le malheur d'être obligé de les demander à ses voisins. Qu'on calcule, si l'on peut, ce qu'il en coûterait à une nation accoutumée à une subsistance abondante, pour acheter tout son pain ou toute sa viande. Il n'y a pas en Europe un peuple en état de les payer pendant deux ans.... Il faut donc tenir pour certain que la France a fourni par elle-même à la subsistance de sa nouvelle population, ainsi qu'à l'accroissement des jouissances de la vie moderne, et qu'un double accroissement de popula-

Digitized by Google

tion et de consommation prouve un accroissement correspondant dans la culture. Cette manière de les évaluer l'une par l'autre, et de les faire servir mutuellement de preuves entre elles, est certainement, en pareille matière, la plus sûre de toutes les méthodes d'évaluation.

Aussi serait-il bien curieux de savoir sur quoi se fondaient les économistes, lorsqu'ils avançaient que, sous Henri IV, l'agriculture rapportait quatre fois plus que sous Louis XV. Quoi! seize millions d'hommes auraient plus produit et plus consommé que vingt-cinq millions! Quoi! la France, sans commerce, sans colonies, avec un genre de vie bien plus rétréci que celui de ces derniers temps, aurait fait naître, elle eût consommé plus de productions qu'elle ne le faisait avec ses nouveaux habitans, avec ses nouveaux besoins et ses nouveaux débouchés! A quoi eût correspondu cet excédant de productions? qu'en eût-on fait? qui l'eût payé? qui l'eût consommé? à moins qu'on ne dise que les hommes de ce temps-là mangeaient quatre fois plus que ceux de celui-ci; car c'est à ces suppositions absurdes que conduit l'irréflexion de pareilles assertions. Règle générale, il n'y a production que parce qu'il y a consommation; il n'y a pas de marché là où il manque d'acheteurs; et, pour connaître l'état de la production, il n'y

Digitized by Google

a qu'à connaître celui de la consommation; ils se servent mutuellement de preuves. Sans le consommateur, le producteur, frustré dans son travail, *s'arrête;* et, sans le producteur, le consommateur, frustré dans ses besoins, *meurt.*

Mais tandis que la France fournissait, par les progrès de sa culture, à ceux de sa consommation intérieure, n'avait-elle pas aussi à fournir à une immense consommation extérieure que ce siècle a vu naître, celle des colonies, qui sont une création de notre âge, car elles n'existaient pas avant cette époque? C'est de 1722 que Saint-Domingue date, à proprement parler, pour la France; ce n'est même que de 1745 que date sa prospérité : avant ce temps il était inhabité, et recélait seulement une espèce d'habitans dont la dénomination seule suffit pour retracer la grossièreté des goûts qui réglaient le choix de leurs subsistances. C'étaient des boucaniers qui, vivant de leur chasse, les consommaient sans apprêts et sans aucun mélange avec les denrées de l'Europe. Il n'y avait là aucune occasion de faire naître des objets de consommation dans la mère-patrie.... Mais depuis ce temps, à cette population infructueuse et rare, a succédé une population nombreuse, adonnée aux jouissances de la vie, très-curieuse de celles de l'Europe, et sur-tout de la

Digitized by Google

France. Cinq cent mille nègres, vingt-cinq mille blancs, trente-cinq mille gens de couleur ont habité Saint-Domingue : les autres îles se sont peuplées et ont consommé dans les mêmes proportions; avec le même changement que Saint-Domingue, elles ont éprouvé les mêmes besoins. La métamorphose est devenue générale aux colonies; l'abondance a pris la place de la stérilité et de la misère, tout s'est animé, tout a dépensé, consommé, adopté les goûts et les mœurs de la France, tout s'est adressé à elle pour les imiter ou pour les satisfaire.

Aussi quel écoulement des denrées et des objets de l'industrie de la France ne s'est-il pas établi vers les colonies? N'est-ce pas pour elles que se couvraient de si riches moissons les plaines du Quercy, du Languedoc et de la Guienne? n'est-ce pas pour elles que se couronnaient de pampres les coteaux baignés par les plus belles rivières du midi et de l'ouest de la France? n'est-ce pas pour elles que la Saintonge changeait en eaux-de-vie délicieuses ses vins réprouvés par le goût, et qui ne sont bons qu'à cet usage? n'est-ce pas encore pour elles que la Touraine cultivait cette quantité de légumes et de fruits qui la rendent le jardin de l'Amérique comme elle est celui de la France? L'ensemble de cette

Digitized by Google

exportation était immense; elle occupait plus de six cents vaisseaux : elle n'a pu provenir que d'une culture correspondante, et par conséquent immense, comme l'est une pareille fourniture. Mais comme cette fourniture ne date que de ce siècle, comme elle est effectuée en totalité par la France, comme elle ne l'est aux dépens d'aucune partie de la subsistance et de la population de la France, puisqu'on n'en peut assigner aucune qui ait souffert par cette addition de consommateurs, et, qu'au contraire, toutes les classes d'habitans de la France s'en sont bien trouvées, ce n'est bien certainement qu'à l'augmentation de la culture qu'il est possible d'attribuer cette immense augmentation dans la consommation.

D'un autre côté, le commerce a beaucoup contribué à élever la consommation et à accroître la culture avec elle. Nous ne parlons pas du commerce, en raison de ses fonds et de ses spéculations, mais en raison des bras qu'il emploie et des bouches qu'il nourrit. Si le commerce a employé quatre fois plus de vaisseaux dans ce siècle que dans l'autre, dès-lors il a quadruplé ses agens, il a consommé quatre fois plus, il a fait cultiver et produire dans les mêmes proportions. Le négoce étant un état de *calcul*, le négociant cherche par-tout le bon marché, et le trouve nécessaire-

Digitized by Google

ment dans les fournitures locales. Il nourrit donc ses équipages avec les productions du pays; car leur subsistance étant ordinairement très-commune, elle se compose de la denrée universelle du pays, qui est ordinairement à bas prix. C'était donc avec des denrées françaises, et par conséquent avec les produits de la culture de la France, que le négociant français nourrissait ses équipages. Quel pays eût pu lui fournir à meilleur marché les farines, les salaisons, les vins, les eaux-de-vie, qui forment habituellement l'approvisionnement des vaisseaux? Mais tout ce que le commerce gagnait en surface, l'agriculture ne le gagnait-elle pas de son côté en étendue de productions et en fournitures? Or, qui pourrait nombrer ce dont le commerce s'est accru depuis cent ans, combien de branches, de débouchés et de vaisseaux il a acquis depuis ce temps? et il n'y a pas un seul de ces mobiles d'accroissement pour le commerce, qui, à son tour, n'en soit devenu un correspondant pour la culture. Car tout est lié et se tient dans l'économie politique. Nous ne faisons qu'indiquer, et pour ainsi dire effleurer cette preuve tirée des progrès du commerce; elle est trop frappante pour qu'il soit besoin d'y insister davantage. On la porterait à la démonstration par les tableaux comparatifs du commerce aux différentes époques du

Digitized by Google

siècle, par les états de la navigation, de l'importation et de l'exportation consignés dans les registres publics, de manière à montrer les progrès de la culture, suivant graduellement ceux du commerce ; chose indispensable, puisque, pour avoir plus de commerce, il faut avoir plus de matière commerciale, et que, pour l'obtenir, il faut avoir plus de produits et de culture : car d'où viendraient-ils sans elle, sur-tout quand ce mouvement progressif du commerce est universel, lorsqu'en s'accélérant dans un pays il ne s'arrête pas dans un autre, ainsi qu'il est arrivé en Europe depuis un siècle, pendant lequel le commerce s'est accru, s'est généralisé par-tout, sans que le mouvement d'une partie de cette contrée ait produit du ralentissement dans une autre ? au contraire ; elles ont toutes marché, et profité à la fois. En étendant cette proposition ainsi que les considérations supérieures de la France aux autres parties de l'Europe, on prouverait très-bien que la culture de toute cette contrée s'est accrue avec sa population et son commerce, et que depuis ce siècle l'agriculture de l'Europe, soit comme cause, soit comme effet, soit l'un et l'autre ensemble, a fait des progrès importans qui ne se sont jamais séparés de ceux de la population et du commerce. Ainsi, il a été observé en Angleterre que

Digitized by Google

l'agriculture l'avait depuis ce siècle affranchie du tribut qu'elle payait au nom de l'Europe pour les blés qu'elle en tirait annuellement ; que l'exportation du blé avait commencé avec le siècle ; que la population avait suivi graduellement les progrès de la culture ; qu'elles s'étaient fortifiées l'une par l'autre ; que la moitié des terres en friche avait été mise en culture pendant ce siècle, et qu'enfin les disettes auxquelles l'Angleterre était régulièrement sujette ont disparu avec lui. Celle du moment tient à des causes étrangères à la culture.

Depuis quelques années le goût des productions territoriales de la France a gagné tous les peuples, et principalement ceux du nord, ainsi que ceux de l'Amérique ; celle-ci existait à peine il y a un demi-siècle : elle était interdite au commerce français, elle était restreinte dans sa fortune comme dans ses liaisons et sa dépendance, de manière à ne participer que bien faiblement à l'usage des denrées de la France. Toutes ces barrières sont tombées, et la France recueille par l'acquisition de ce nouveau débouché le fruit des sacrifices qu'elle a faits pour l'Amérique, et une espèce de dédommagement pour ce que lui coûte son exemple. L'Amérique tire maintenant de la France une quantité de vins, d'eaux-de-vie, d'huiles, de fruits

Digitized by Google

secs, et d'objets d'industrie qu'elle ne consommait pas il y a trente ans. Ce sont autant d'acquisitions pour la culture française, acquisitions qui iront toujours en augmentant avec la population et la fortune de l'Amérique.

De leur côté, les peuples du nord ayant pris un grand essor depuis un demi-siècle, ils ont acquis des richesses, et, en faisant fortune, ils ont adopté un nouveau genre de vie. Ils ont fait entrer dans leur luxe nouveau, et dans leurs usages journaliers, les produits de la culture française qu'ils ignoraient auparavant, ou qui n'étaient connus que chez les riches, ou dans les principales maisons des villes de cour ou de commerce. Aujourd'hui, au contraire, c'est tout le monde qui use des vins de France, de ses eaux-de-vie et de ses fruits. Ceux-ci remplacent sur toutes les tables les fruits que l'âpreté du climat refuse habituellement au nord ; les vins de France en abreuvent tous les habitans, dont aucun ne se refuse plus à tout le moins la jouissance des qualités inférieures, tandis que les riches consomment les qualités supérieures et plus chères, dont ils font habituellement les délices et la décoration de leurs festins. Mais combien cette consommation, multipliée par tant de bouches, ne doit-elle pas favoriser le développement de la culture dans le pays qui a le bonheur

Digitized by Google

d'en produire les objets? et comme c'est à la France qu'ils appartiennent, c'est aussi à son agriculture qu'elle profite avec l'extension de la population, de la richesse et du luxe qui en est la suite.

Mais tandis que l'agriculture française gagnait ainsi du côté des hommes, elle ne s'améliorait pas moins du côté des choses, de manière à recevoir des accroissemens de deux côtés à la fois.

L'établissement des prairies artificielles date de ce siècle. C'est sûrement la plus importante des institutions qu'un pays puisse faire, et la France en est entièrement redevable à ces derniers temps. Quoiqu'elles ne soient encore étendues qu'aux provinces du nord, de manière à y faire une branche principale de culture, cette amélioration, quoique restreinte, est cependant immense en elle-même : elle a dû elle seule y changer la face de la culture, et lui donner une vie et une action toute nouvelle. S'il n'y a pas de bonne culture sans prairies artificielles, il n'y en a pas de tout à fait mauvaise avec elles, et le pays qui les adopte fait par cela seul la plus précieuse des acquisitions. Certains cantons de France ont cessé d'être sujets aux exécutions pour causes d'arriéré de paiement des contributions, depuis l'introduction des prairies artificielles. Ces avantages re-

Digitized by Google

marqués dans ces cantons existent dans tous ceux qui ont eu le bon esprit d'adopter la même culture. Quelle immense amélioration n'a pas dû en résulter pour l'ensemble de l'état, dont un cinquième à-peu-près a, depuis un siècle, admis cette nouvelle méthode de culture !

Celle des fruits n'existait pas il y a cent ans. Le dessert en fruits date à-peu-près de la même époque que les entremêts, introduits sur les tables en 1712. Avant ce temps les desserts se composaient de fruits secs, de confitures, et de pâtisseries, tirés d'Espagne et d'Italie, ou manipulés d'après les modèles et le goût de ces deux pays. Alors le peu de fruits qui existaient en France consistait dans ceux que la nature seule produisait, sans le secours de l'art, semblables à ceux que, dans le midi de la France, les habitans trop confians dans la puissance de leur délicieux climat continuent de consommer sans soins et sans culture. Alors n'existaient pas autour de la capitale ces innombrables jardins, ce superbe Montreuil, où Pomone a fixé son empire ; Paris n'était pas encore au centre d'un rayon de vingt lieues, qui ne compte pas un jardinier qui ne soit un *Laquintinie*, pas un fruit qui ne soit aussi agréable à l'œil que savoureux au goût, pas un arbre qui, docile à la serpe,

Digitized by Google

n'étende dans les airs ses bras chargés de fruits, ou ne couvre les murailles des plus rians tapis. Tout cela était ignoré il y a cent ans; tout cela s'est étendu, s'est propagé d'année en année; tout cela, comme venant de la terre, entre dans l'ensemble des progrès que la culture a faits; et, loin de se borner à la seule consommation intérieure de la France, à celle de ses riches et de ses cités, une partie de ces productions va chez l'étranger l'associer aux délices de la France, et des fruits que son climat sait produire. On retrouve partout, dans les glaces du nord, et ces superbes poires que mûrit le soleil de la France, et les pommes de France, qui, venant dans les mêmes contrées se marier sur toutes les tables aux oranges du Portugal, y remplissent avec elles le vide qu'y laisseraient, sans ce secours, l'âpreté du climat et l'enfance de l'art des jardins. Dans le fait, ce sont les plaines de la France, ce sont les environs de Paris et de Rouen qui fournissent le dessert à Pétersbourg, à Hambourg, à Copenhague, à tout le nord enfin; ce sont eux, qui, par leur fertilité, les dédommagent de leur stérilité propre, qu'à la vérité ils leur font bien payer.

Les progrès de la culture avaient été singulièrement favorisés par l'établissement des moyens de communication et de transports qu'on avait

Digitized by Google

si fort multipliés dans ces derniers temps, et ces moyens sont toujours un grand véhicule pour la culture. Dès que les denrées peuvent circuler, dès que les débouchés s'ouvrent, l'agriculture s'anime, le cultivateur, sûr du placement de ses productions, ne craint point de les multiplier; le consommateur, pour lequel la facilité du transport en diminue le prix, ne craint plus d'y atteindre, ou ne se gêne pas en y atteignant. Ces avantages réciproques engagent à multiplier les productions, facilitent les jouissances, et la culture s'élève à la fois par ces deux mobiles, qui agissent à l'envi l'un sur l'autre; par-tout où l'on ouvre un débouché, on ouvre une source pour la culture. La perfection et le nombre des grands chemins laissaient en France bien peu de chose à desirer; ils étaient le modèle, et faisaient l'envie de tous les autres pays: ils coupaient la France en tous sens; et, s'entralaçant sans se confondre, d'un bout à l'autre de cette contrée, ils n'en laissaient aucune partie sans liaison avec toutes les autres; ils s'élevaient au-dessus des montagnes, ils franchissaient les fleuves; et cet ouvrage, malgré son immensité, appartient tout entier à ce siècle, car, à sa naissance, il n'en existait encore qu'un petit nombre; l'art même, qui préside à leur confection, était encore dans l'enfance,

Digitized by Google

comme il l'est aujourd'hui dans presque toute l'Europe.

Le siècle avait donc contribué d'un grand nombre de manières à l'amélioration de la culture, et, quoiqu'elle soit bien loin de la perfection, ses progrès n'en sont pas moins constatés : même en n'ébauchant que le bien, ce siècle n'en avait pas moins produit un très-grand et très-réel, celui de l'impulsion donnée ; il s'est éteint en léguant à celui qui le suit l'accomplissement de son ouvrage. Cet accomplissement sera facilité par l'acquisition des moutons d'Espagne, conquête la plus grande et la plus importante que la culture de la France ait pu faire ; conquête qui s'étend et s'affermit tous les jours par les soins du gouvernement, par ceux d'un grand nombre de particuliers et de cultivateurs éclairés, dont les leçons et l'exemple ont fait connaître les avantages de cette espèce de troupeau, en ont répandu le goût, et ont, à force de succès, triomphé de la plus grande difficulté, celle de la routine et des préjugés. A cet égard la révolution est faite, bientôt elle sera générale en France. Le tableau de l'influence du siècle sur l'agriculture, ainsi que celui de la part qu'il a eue à ses progrès, nous conduisent naturellement à rechercher celle que la révolution y a aussi exercée de son côté.

Digitized by Google

Nous n'avons pas fait entrer l'accroissement du numéraire qui a eu lieu en France d'une manière si sensible pendant le cours du siècle, dans le nombre des causes qui ont influé sur les progrès de la culture, parce que, dans l'accroissement du numéraire correspondant à celui du prix des consommations et des salaires, il n'y a pas eu une somme de capitaux proportionnellement plus forte que par le passé, appliquée spécialement à la culture. Ce siècle ayant été particulièrement celui des fabriques, des manufactures et des arts, c'est vers ces emplois que les capitaux ont pris leur cours, et ont dû le prendre, d'après la nature de ces travaux, qui est d'exiger des capitaux abondans et toujours présens; les plus grandes dépenses de ces établissemens sont toujours réservées pour leurs commencemens, au lieu que de légères avances suffisent pour ceux qui sont purement d'agriculture, hors les cas très-rares des grandes entreprises. Le cultivateur peut, avec des fonds très-médiocres, faire les frais d'améliorations successives, qui s'alimentent les unes par les autres. Nous nous garderons donc d'attribuer à la culture une portion notable dans les capitaux que le siècle a vus s'accroître si prodigieusement en France, et nous croyons même qu'il serait impossible de citer quatre entreprises purement

Digitized by Google

agricoles, exécutées à grands frais, et qui aient été l'objet principal de l'emploi et du sacrifice de grands capitaux.

CHAPITRE III.

Influence de la révolution sur l'agriculture.

L'ÉVÉNEMENT de la révolution a été trop grand dans ses principes, trop étendu dans ses effets, trop généralisé à l'égard de toutes les parties de la France, dont aucune ne lui a échappé, pour n'avoir pas eu une action très-directe sur la culture, comme sur toutes les autres branches de son système économique et politique.

Par la révolution, des branches considérables de revenus, établies à des profits particuliers, mais considérées comme onéreuses au public, et comme des entraves pour la culture, ont été supprimées. La propriété simplifiée a été réduite à une seule espèce; il n'y a plus en France qu'une manière de posséder; les propriétés antées sur d'autres ont été retranchées, les excroissances ont été extirpées par le fer et par le feu. Ainsi ont péri les droits féodaux, les dîmes, et toutes les

Digitized by Google

redevances qui assujettissaient les propriétés des uns à l'usage des autres, et qui les en rendaient co-propriétaires.

La culture a été dégagée des gênes qui obstruaient la circulation et le commerce par la suppression des péages et des douanes intérieures; on lui a restitué la faculté d'user pour tous ses besoins du sel, dont le haut prix la privait auparavant; on l'a rapprochée à la fois de l'œil du maître et de la main du propriétaire, par la division des propriétés, et par le changement des propriétaires, résultans de la vente des domaines nationaux, qui a eu le double effet de subdiviser les grandes propriétés, et d'en transporter la jouissance, de propriétaires, qui presque toujours en vivaient éloignés, ou étrangers à leur manutention, à des hommes qui y sont fixés, qui les connaissent, et qui, après les avoir cultivées pour autrui, les soignent aujourd'hui pour eux-mêmes. La culture est devenue personnelle, et pour ainsi dire locale; enfin la révolution, plaçant en quelque sorte le bien à côté du mal, et le dédommagement à côté du dommage, a généralisé des cultures, et étendu l'usage d'alimens qui, avant elle, se bornaient, s'arrêtaient à un très-petit nombre d'hommes et d'endroits. Voilà ce que la révolution a fait pour la culture.

Digitized by Google

Mais la révolution ayant attaqué le population, affaibli la consommation, diminué le commerce intérieur, anéanti le commerce extérieur, séparé ou ruiné les colonies, frappé toutes les grandes fortunes, fait disparaître le luxe ; la révolution ayant retrait une grande partie des capitaux, soit en les faisant fuir, soit en les détournant vers l'agiotage, et les sources des innombrables spéculations qu'elle a ouvertes, par toutes les opérations financières ou militaires ; la révolution ayant morcelé la propriété dans son principe par les lois sur le partage des biens de famille ; la révolution ayant, par la guerre étrangère et civile, saccagé de grandes et fertiles portions du territoire français, dépeuplé ses principales cités, consommé une quantité prodigieuse d'hommes et d'animaux destinés à la culture, il faut comparer ces pertes avec les avantages énoncés ci-dessus, il faut balancer les uns par les autres, en examiner les différens rapports, l'intensité et l'action, et ne prononcer qu'après les avoir bien pesés, sur l'influence véritable que tous ces mobiles ont donnée à la révolution sur la culture de la France.

L'accroissement de la culture a été attribué avec raison à l'augmentation de la population et de la consommation, soit en qualité, soit en quantité : ce sont les causes principales de ses progrès.

Digitized by Google

Les causes secondaires sont l'exportation aux colonies, et l'extension du commerce extérieur.

Que la révolution ait attaqué la population existante, qu'elle l'ait frappée dans sa source, qui pourrait en douter après tout ce qui s'est passé en France depuis dix ans ? Une guerre dévorante au dehors, extermination au dedans, des armées innombrables pendant un temps, très-considérables dans tous les autres, renouvelées plusieurs fois en totalité, des milliers de familles éteintes dans les larmes et dans la misère, qu'elles n'auraient jamais dû connaître, des milliers de rentiers morts de faim, des milliers d'hommes industrieux privés de la subsistance qu'ils trouvaient dans des ateliers maintenant improductifs et déserts, des milliers de cultivateurs et d'ouvriers redemandant ces colonies aujourd'hui incendiées ou séparées de la métropole par un blocus permanent qui les prive de toute communication avec elles, ou qui les livre à de nouveaux fournisseurs en leur créant de nouvelles habitudes ; toutes ces causes réunies ont dû faire à la population de la France une plaie dont on peut mesurer exactement la profondeur, mais qui ne peut manquer d'être très-grande. Ces causes même étant de nature à durer, cette plaie a encore un long temps à s'étendre et à saigner.

Digitized by Google

On croyait appercevoir un dédommagement dans le nombre infini des mariages que la réquisition et la conscription ont fait contracter dans les classes auxquelles le défaut absolu de fortune faisait ordinairement subir le célibat pendant toute leur vie. Telle est dans les deux sexes cette foule de journaliers et de domestiques de ferme ou de village, qui, ne possédant rien que leurs bras, ne se mariaient presque jamais. Les lois sur la conscription ont changé leurs habitudes, et les ont précipités dans le mariage : il fallait se soustraire à ces lois, et, pour n'être pas conscrit on s'est fait époux, et père d'une postérité qui n'a rien à hériter de ses parens que leur misère, qui n'a à recevoir d'eux que des soins très-faibles, et qui, en définitif, subit un abandon contre nature, mais forcé. C'est ce qui explique le fait atroce qui faisait, il y a quelques mois, le sujet des plaintes du ministre de l'intérieur : suivant lui, en 1790, le nombre des enfans abandonnés s'élevait à vingt-trois mille; en 1799, il a atteint le nombre effrayant de soixante-deux mille. Combien peu échapperont à un sort funeste parmi les déplorables victimes de la combinaison de ces lois avec la misère, réduite au dernier sacrifice qu'elle puisse commettre, au dernier acte de désespoir auquel la nature épouvantée peut se porter, celui d'abandonner ses propres enfans ! Car ce n'est

Digitized by Google

que dans cet excès de malheur qu'on se décide à un acte aussi dénaturé. Jean Jacques Rousseau a eu des milliers d'imitateurs ; si cependant un grand nombre abandonne ce qu'ils considèrent comme ce qu'ils ont de plus cher, c'est qu'ils y sont forcés par l'excès du malheur, qu'entre deux résolutions cruelles, ils préfèrent celle qui présente un résultat moins funeste. Mais cette multiplicité d'abandons d'enfans, répétées sur toutes les parties de la France, ne peut être attribuée qu'à une cause assez générale pour agir par-tout à la fois, et l'on n'en apperçoit qu'une seule capable d'un effet aussi uniforme et étendu sur tout un empire, cause qui, ne laissant pour s'y soustraire qu'une porte ouverte, a forcé d'user de cette fatale ressource des milliers d'hommes auxquels leur dénuement l'interdisait autrefois, et l'interdit en tout temps et en tout pays.

Les progrès de l'immoralité, quelque effrayans qu'ils soient, ne répondent point à l'étendue du mal, soit par son siége, soit par son intensité. C'est donc aux seules lois déjà citées qu'on peut le rapporter tout entier, avec quelque apparence de raison ; mais la perte que la population éprouve d'ailleurs par tous les autres mobiles de la révolution, n'étant point compensée par ces remplacemens qui restent frustrés, cette perte est toute

Digitized by Google

entière au détriment de la culture par la diminution du travail et de la consommation.

Il n'est sûrement pas aisé de déterminer le point précis de cette perte, comme tant de conjecturеurs hasardeux n'ont pas manqué de le faire. Un calcul de cette nature se compose de parties si nombreuses et si déliées, qu'on ne peut ni les appercevoir, ni les saisir toutes. A la dépopulation effective, il faut ajouter la population frustrée; et elle l'a été de tant de manières! il faut distinguer la population féconde de celle qui est vouée à la stérilité; il faudrait de plus pouvoir appercevoir l'effet des lois qui ont relâché les liens de famille par le relâchement de ceux du mariage, soit en les divisant, soit en les mêlant d'une manière encore inconnue et souvent bizarre. Toutes ces causes ont opéré chacune dans leur sphère; qu'on n'en doute pas: elles n'ont pas opéré en bien, car il n'est pas dans la nature du désordre de le produire; mais en quelle quotité ont-elles agi? c'est ce qu'il est impossible de déterminer, quoiqu'il soit généralement bien certain qu'elles l'ont fait d'une manière fâcheuse.

Mais cette diminution, toute sensible qu'elle est pour l'agriculture, l'est pourtant beaucoup moins sous le rapport du travail que sous celui de la consommation. Ce serait une erreur de regarder

Digitized by Google

la perte des bras comme très-sensible pour l'agriculture, soit dans leur nombre, soit dans les effets mêmes de cette déperdition : il y a des remplacemens faciles, et d'ailleurs le nombre des bras employés à la culture est beaucoup moindre qu'on le croit généralement. Les femmes, les enfans même, peuvent remplacer dans la culture les hommes que la guerre occupe ou a détruits. Ainsi, après les soixante ans de guerre, et malgré l'entretien des nombreuses armées de Louis XIV, on voyait partout les femmes remplacer les hommes dans les travaux des champs; et ceux-ci, pour être cultivés par des mains moins robustes, n'en être ni moins bien travaillés, ni moins productifs. La même cause répond encore à la surprise des voyageurs et des spéculateurs politiques, qui, en se rappelant les scènes des dix dernières années, ne peuvent se rendre compte de l'aspect brillant que la culture offre encore en France, ni concilier tant de fertilité avec tant de causes de stérilité. Ils devraient se rappeler les exemples du passé, et les appliquer au temps présent : alors il n'y aurait plus d'énigme. La proportion de l'emploi des bras pour la culture est aussi infiniment faible en comparaison de ceux qu'emploient les ateliers et les fonctions domestiques : c'est là qu'est vraiment l'absorbant de la population. Quelques

Digitized by Google

hommes, avec quelques chevaux, vont exploiter un grand terrain. Il en faut des milliers pour tous les services des villes, contenant des espaces infiniment moindres ; la proportion est d'un à quatre. On a calculé que deux millions de cultivateurs pouvaient faire naître plus d'un milliard de productions, au lieu que trois millions d'artisans ne peuvent fabriquer que pour sept cents millions. Sur huit millions d'habitans que compte l'Angleterre, deux millions huit cent mille seulement sont employés à la culture, qui est, sans contredit, la meilleure de l'Europe.

Mais la révolution ayant frappé principalement sur les villes, sur le commerce et sur le luxe, c'est là où la population est la plus nombreuse qu'elle a adressé ses coups, qui n'en ont été que plus meurtriers et plus rudes. La consommation a dû baisser dans la même proportion, ainsi que les prix de tout. Aussi presque toutes les consommations provenant du sol, celles du luxe exceptées, sont-elles à meilleur marché qu'avant la révolution. Si la culture n'a pas été suspendue, c'est que jamais personne ne délaisse son champ, et ne cesse au contraire de le travailler, soit pour lui-même, et pour le temps présent, soit pour un meilleur avenir. Mais si la culture n'a pas été arrêtée dans son principe, elle l'a été sûrement

Digitized by Google

dans ses progrès. L'appauvrissement de la population et des fortunes cache le vide, et empêche de le distinguer. La culture répondant à de moindres besoins, elle les remplit sans effort; il y a proportion entre eux : elle se soutiendra encore long-temps, parce que la France sera long-temps à recouvrer son ancienne population, et à reprendre son ancien genre de vie. Le déficit ne deviendrait sensible, et pour ainsi dire palpable, que par un replacement subit, et par là même impossible, de ces deux sujets de comparaison. S'il y a eu à nourrir de moins un ou deux millions de Français, et qu'on n'ait pas nourri un million d'étrangers de plus, il y a eu perte ou engorgement : perte par cessation de travail, causée par la diminution des besoins ; engorgement par égalité de productions et infériorité de consommations.

Tout ce que nous avons attribué à la diminution de la consommation, comme suite de celle de la population, est également applicable à la destruction d'une partie du commerce, et à l'affaiblissement de l'autre. Tout commerce direct au dehors est interdit à la France ; il n'y a plus d'armemens dans les ports ; les neutres sont les seuls et dispendieux agens de son commerce ; l'exportation des produits du sol et de l'industrie

Digitized by Google

française ne se fait plus que par leur entremise : ainsi toute la consommation du sol que faisaient les navigateurs français est supprimée : cet article est immense. De plus, toute la fourniture des colonies, autre objet d'une importance majeure, a aussi cessé : depuis neuf ans il n'existe plus de colonies pour la France ; et quand revivront-elles pour elle ! la guerre les en sépare, la révolution les a affranchies, l'Amérique les approvisionne. Les colonies sont donc fermées aux fournitures de la France ; c'est un débouché perdu, excepté pour les vins et pour les productions exclusives du sol de la France. Sous ce rapport, la révolution aura été extrêmement funeste à la culture ; et quand elle ne lui aurait pas fait d'autre mal que d'en intervertir l'ordre, cela seul en serait un très-grand ; car il ne faut jamais déranger une culture établie, ni la changer pour une autre, à moins que celle-ci ne soit beaucoup plus précieuse, chose qui n'a pas eu lieu en France, et qui ne peut guère y arriver ; car toutes les places étaient prises par les cultures qui y semblaient les plus propres : elles prêtaient bien à amélioration, mais non pas à substitution. Ainsi on pourrait bien améliorer la qualité des huiles et des soies sur le sol qui les produit ; mais on n'a pu également les transporter sur les terres à blé qui alimentaient les colonies.

Digitized by Google

Il faut laisser chacune de ces productions sur le terrain où elles croissent, se contenter de les y améliorer par la culture, mais renoncer à les faire adopter par un sol qui les repousse.

Espérons que cette perte des Colonies ne sera pas aggravée par celle du commerce du Levant et de l'Espagne, produite, l'une par la révolution, et l'autre par la guerre. Les soins du gouvernement sauront prévenir les suites de la mésintelligence momentanée qui s'est élevée entre la France et son ancienne alliée. La première aura à choisir entre les moyens de persuasion et ceux de force. L'état actuel de la Turquie ne permet guère de douter de sa détermination. Ce pays, qui ressemble à une maison en décret, n'a ni force, ni énergie politique. Il n'est pas, il n'était pas une puissance à l'égard de la France, mais *colonie véritable* : ce n'est pas de ses forces que la France peut avoir jamais besoin, mais seulement de son commerce. Cet empire est aussi bon à exploiter en finance, que mauvais à employer sur terre et sur mer; les deux guerres des Turcs contre les Russes, dont une fut l'ouvrage de la France, l'ont assez prouvé : au lieu que le commerce de la Turquie était depuis cent ans d'un rapport certain pour la France; il s'élevait à trente millions, dont un tiers existait en bénéfice *net*. C'est donc à ce

Digitized by Google

commerce que la France cherchera à se rattacher; et, comme le commerce gagne avec les pays paisibles, et perd avec les états troublés, la France aura la générosité, bien entendu, de prêter la main à la Turquie pour sortir des embarras où son alliance avec l'Angleterre l'a engagée.

L'alliance politique entre ces deux états n'est pas difficile à rompre : elle n'a pas de base, elle est précaire de sa nature : malheureusement l'alliance commerciale, celle qui s'est formée entre l'Anglais vendeur et le Levantin consommateur, celle qui résulte de leurs convenances réciproques, l'est beaucoup moins ; car l'état et le consommateur ne s'entendent pas sur cet article, et ne se conduisent pas par les mêmes principes : l'état peut avoir un intérêt politique, et le consommateur un intérêt *de fourniture*, tout différent du sien ; l'un cherche la force, l'autre la bonne marchandise et le bon marché. Il pourrait donc arriver, si on ne prend des précautions, que le gouvernement turc rendît toute sa bienveillance à la France, sans que ses sujets lui rendissent leur pratique ; et l'une ne compenserait pas l'autre. En fait de commerce, tout dépend du commencement, le goût une fois introduit, l'habitude formée, les objets de comparaison bien connus, on n'en revient plus : c'est ainsi que, depuis quelques

Digitized by Google

années, les draps anglais remplaçaient dans le Levant les draps du Languedoc, supplantation très-préjudiciable à cette province.

Il en est de même de l'alliance militaire avec l'Espagne. D'une part, cette guerre épuise ce pays; de l'autre, elle l'empêche de recevoir d'Amérique ses tributs, ses rafraîchissemens ordinaires. Sa dépense est augmentée de toute celle de la guerre, et sa recette diminuée de tous les revenus d'Amérique. La guerre a arrêté son commerce : il ne sort plus un vaisseau de l'Espagne, ou, s'il sort, c'est pour aller en Angleterre. Métropole et colonies, tout est bloqué également, tout est hermétiquement fermé, tout est séparé : que peuvent devenir leur commerce et leurs liaisons à travers ces impénétrables barrières? Mais n'était-ce pas la France qui fournissait en majeure partie les objets de ce commerce? n'est-ce pas elle qui, par là même, est, aussi bien que l'Espagne, bloquée et frustrée du Mexique dont son commerce la rendait co-propriétaire avec elle? Outre les objets du commerce espagnol d'outre-mer, la France fournissait encore à l'Espagne une grande quantité de consommations. Mais l'Espagne appauvrie a dû moins consommer, et par conséquent moins demander à son pourvoyeur qui était la France. La culture a dû lui fournir moins, et moins pro-

Digitized by Google

duire. L'un est la suite nécessaire de l'autre ; tant tout est lié dans l'économie politique, comme dans toutes les autres parties de l'ordre social et politique : on n'en dérange aucune, sans qu'il y ait aussitôt contre-coup quelque part. La révolution a, sous ce double rapport, beaucoup nui à la culture. Les effets n'en seront très-sensibles qu'avec le temps, parce qu'ils s'exercent sur une vaste étendue de terrain, et qu'ils tombent sur un peuple actif et industrieux, dont la mobilité du génie tend toujours à inventer et à substituer à toutes ses parties des créations réparatrices.

La révolution a entièrement changé le genre de vie en France, au détriment de la culture, en bouleversant tous les états et toutes les fortunes ; elle a pu abaisser les uns sans élever les autres. C'est une grande erreur de croire qu'en déplaçant les fortunes, il n'y a que transposition ; il y a plus, car il y a altération par l'usage et par la destination des élémens de ces mêmes fortunes. Ce n'est pas tout, en arithmétique politique, que de transvaser les fortunes ; il faut, pour conserver les mêmes effets, conserver encore la même manière d'en user. Les propriétés de ce seigneur de château, réunissant à sa table tous ses voisins, mangeant en gros dans ses terres les revenus qu'il retirait en détail sur chacun par ses droits, y produisaient

Digitized by Google

certainement un autre effet que ces mêmes propriétés divisées entre vingt colons, à la manière de vivre desquels cette addition partielle de fortune ne change rien, qui n'achètent ou ne consomment pas davantage qu'auparavant. Les biens se fondent imperceptiblement dans leurs mains; ils sont perdus à peu près pour tout le monde, et ce que l'on croit seulement divisé est réellement évaporé. Ainsi, dans le maintien ou dans l'abolition des droits, a-t-on fait assez attention à cette considération? Cette retenue sur la récolte de chacun n'appauvrissait personne; l'ensemble enrichissait plusieurs. Quelques gerbes de plus ou de moins ne paraissaient pas dans le grenier de chaque cultivateur en particulier; réunies, elles formaient des magasins. Ainsi les retenues sur les soldes n'appauvrissent pas les salariés, et remplissent d'importantes destinations. De même, la remise de ces droits, de ces retenues insensibles, n'enrichirait pas les cessionnaires, tandis qu'elle priverait l'état d'un très-grand bien, comme la suppression des redevances a privé les particuliers d'un fort grand revenu. C'est une grande question de savoir si les réservoirs pour l'argent ne sont pas, comme pour les eaux, nécessaires de distance en distance, et s'il ne faut pas en tout pays de grandes fortunes pour les féconder, comme

Digitized by Google

des hommes imposans pour les maintenir dans le respect. Quoi qu'il en soit de cette question, il n'en est pas moins vrai que toutes les anciennes fortunes sont abattues, que tout l'attirail du luxe qui les environnait a disparu, que les serviteurs se sont éloignés, que les chevaux ont été conduits aux armées, et que les anciens maîtres, errans, ruinés ou cachés, sont hors d'etat et d'intention de continuer leurs anciennes dépenses. Il n'y a plus de société, plus de ce qu'on appelait des *maisons*. Toute représentation a cessé; les cités les plus renommées par le nombre, par les richesses, par l'éclat des maisons, centres des plaisirs, rendez-vous marqués pour les délices de la table et de la société, sont changées en déserts, et sont totalement dépouillées de ces brillans et utiles attributs. Le fait est qu'il n'y a plus personne dans les villes, qu'on se fuit, ou qu'on se concentre dans son intérieur, au lieu de se rechercher comme on le faisait autrefois; que les repas et les équipages, si communs dans d'autres temps, sont tout-à-fait hors d'usage, et que tout ce qui tenait un état vit aujourd'hui dans l'obscurité; heureux encore si c'est là son partage! Qu'une classe parmi la bourgeoisie ait pris quelque essor, que des individus, très-rares d'ailleurs, engraissés des malheurs publics, aient affiché un luxe insolent, et

Digitized by Google

brillé quelques instans sur un théâtre où ils n'avaient pas de concurrens, cela peut fort bien être, mais que cela est loin d'équivaloir à ce qui existait, et plus loin encore de le remplacer! Demandez à Bruxelles, à Lille, à Rennes, à Nantes, à Caen, à Lyon, et à Paris même; demandez-leur si quelques *restaurateurs* et quelques *parvenus* leur rendent les anciens bienfaits de l'écoulement général et régulier, dans leur sein, des grandes fortunes, s'ils y entretiennent la même aisance, le même mouvement, et si elles n'ont pas perdu à la fois leur opulence et leur éclat. Il n'y a tant de restaurateurs, que parce qu'il n'y a plus de maisons, comme il n'y a abondance de spectacles et de clubs, et affluence de spectateurs et de clubistes, que parce qu'il n'y a plus de société.

Si l'accroissement des capitaux acquis pendant le siècle n'a pas eu une application directe à la culture, le retrait que la révolution en a fait de mille manières est retombé directement sur elle. Car tel a été son sort; elle n'a pas gagné dans un temps, et elle a perdu dans l'autre. Pour ne pas lui porter, il suffisait d'une seule combinaison; pour lui en retirer, il s'en est présenté mille. La révolution les a réunies toutes comme dans un centre commun: le papier monnaie, le *maximum*, les réquisitions, les proscriptions, la-

Digitized by Google

vente simultanée d'une immensité de domaines, la création d'un agiotage, qui a été sans modèle, comme il faut espérer qu'il sera sans copie, une multitude d'emplois et de placemens présentés au public pour ses capitaux, créant sans cesse, et ouvrant pour eux des attraits ou des débouchés nouveaux, toutes ces causes ont dû en déranger le cours ordinaire, et les retraits de leurs destinations accoutumées; autrement il eût été impossible de fournir à tous ces emplois. On a remarqué que les guerres prolongées avaient surtout cet effet, et que les capitaux s'écoulaient vers les armées, tant pour les besoins des individus qui les composent, que pour s'associer aux avantages des placemens qu'elles offrent. La guerre de sept ans avait transplanté en Allemagne une somme de cinq cent millions, dont quelques parties restaient encore à rentrer avant la révolution. Or, en quel temps la guerre a-t-elle présenté une plus vaste surface à ces tristes spéculations, soit par sa durée, soit par son intensité? Cette cause, qui est bien étendue et bien active, a dû faire subir une déviation complète aux cours des capitaux. Ils ne sont pas à la fois dans deux endroits, ils ne circulent sur la place, et ne courent aux armées, qu'en abandonnant d'autres places. La révolution ayant poursuivi par-tout le

Digitized by Google

dernier écu, il est impossible qu'elle n'ait pas détourné une certaine partie de tous les capitaux de chacun de leurs anciens emplois, et que la culture n'ait pas été comprise dans ce retrait général.

L'effroi inspiré par la révolution aux propriétaires présens sur les lieux, l'incertitude de la propriété, la nécessité de se précautionner contre l'avenir, ont dû contribuer encore à un retrait considérable de capitaux, dans lequel la culture a été englobée, comme toutes les autres parties de l'économie politique. Quand le propriétaire peut concevoir des craintes pour lui, c'est vers la disponibilité de sa propriété qu'il se retourne, comme vers sa sauve-garde, et le principe de son indépendance à venir : car il est dépendant par la propriété, et il l'est comme elle; au lieu qu'il est libre avec les capitaux, et qu'il l'est comme eux. La propriété attache l'homme à la glèbe, et les capitaux l'en délient; mais, dans le danger, ou seulement à son approche, il mobilise sa propriété, et la convertit en capitaux, dont il reste libre de disposer. De même, quand la propriété est incertaine, n'importe par quelle cause, on n'y donne plus le même soin, ni sur-tout le même argent. On ne s'attache qu'à ce dont on est bien sûr de jouir. Ce n'est qu'à cette sécurité

Digitized by Google

que l'on fait des sacrifices, et les offrandes faites à la propriété sont en même temps des offrandes à la sûreté; de même encore quand le présent montre l'avenir dans un jour menaçant, la crainte et la prévoyance s'associent pour retirer les capitaux, pour les rappeler de leurs destinations utiles, en les réservant pour des circonstances contre lesquelles on se croit en droit de se précautionner. Ce ne sont encore là que des indications générales des causes qui ont influé sur le resserrement des capitaux, et sur les distractions qui en ont été faites des emplois utiles, au premier rang desquels se trouve certainement la culture. Aussi, quoiqu'il soit bien certain que le numéraire ne manque pas en France, quoiqu'il soit même très-probable qu'il y existe en quantité aussi grande qu'avant la révolution, cependant, comme il a été détourné de mille manières, il manque encore à la circulation, et il lui manque plus, parce qu'il ne se laisse plus appercevoir ni saisir dans les canaux où il avait coutume de circuler et de se montrer. Cette vérité est rendue sensible par l'effet instantané qu'ont produit toutes les lois, comme toutes les secousses de la révolution. Il n'y en a pas eu une seule qui n'ait été accompagnée d'une révolution subite dans la circulation; le numéraire se mon-

Digitized by Google

trait ou disparaissait, suivant le degré de confiance ou de terreur qu'elles inspiraient. Il n'a cessé de reparaître depuis le 18 brumaire, parce que le gouvernement n'a cessé de lui inspirer plus de confiance; mais, comme il ne s'ouvrait ni mine ni gouffre à côté de chacune de ses révolutions et de ses lois, la rareté ou l'abondance circonstancielle du numéraire n'en assurait ni pénurie ni plénitude; mais elles indiquaient seulement un retrait circonstanciel. De plus, comme ce retrait avait lieu par-tout à la fois, comme la peur ne calcule pas, mais court au plus pressé, c'est à tous les emplois qui occupaient des capitaux qu'on les redemandait; et, comme la culture ne peut manquer d'en occuper beaucoup, il était impossible qu'on ne lui en retînt pas dans les mêmes proportions, et qu'elle ne participât pas aux effets causés par la généralité de ces reprises. La révolution, après avoir épuisé par la guerre la partie de la population qui en tout temps se voue à la profession des armes, profession qui a le don de purifier les motifs qui poussent d'ordinaire à l'embrasser, car les enrôlemens volontaires, surtout dans les villes, sont ordinairement le produit de la licence, de la fainéantise ou de l'indigence, ce qui rend si admirable le mécanisme des sociétés modernes, dont on voit ainsi la force et

Digitized by Google

la garde remises à ce qui en fait l'effroi, et en aurait fait le trouble ; la révolution, après avoir absorbé l'excédant des ateliers et des professions domestiques et industrielles, a été réduite, pour alimenter ses armées, à s'adresser à la population des campagnes, à la classe agricole. En effet, ne sont-ce pas des fils de laboureurs, ces jeunes et robustes paysans, qui composent la presque totalité des armées, et sur-tout de l'infanterie française? Sans doute elles n'en ont été que meilleures, ces armées, à mesure qu'elles se sont dégagées du limon des villes, et de l'écume de leurs vices, à mesure qu'elles ont remonté davantage à la pureté des campagnes, à leur salubrité physique et morale ; l'habitant de la campagne est en tout pays le premier des soldats, il forme le fond des armées russe, autrichienne et prussienne ; il sert à contenir la population vague qui en remplit le cadre. C'était des habitans des campagnes, d'enfans de laboureurs, de paysans enfin, qu'étaient formés ces grenadiers de France, ressource et modèle de l'armée. Ils se faisaient remarquer dans tous les corps par leur bonne conduite, sur-tout par leur fidélité, et il n'y avait pas un régiment qui n'eût donné quatre recrues des villes pour un enrôlé des campagnes. Mais arrivée au point de revenir sans cesse à elles, d'en tirer ha-

Digitized by Google

bituellement les remplacemens, auxquels les événemens de la guerre forcent si souvent de recourir, la révolution a commencé à attaquer la population agricole, et la culture avec elle. Ce n'est pas qu'il n'y ait des remplacemens, et que le déficit ne soit moins sensible pour cette espèce de population que pour toute autre profession. Cela est bien certain, mais il y a un terme à tout; et lorsque ces exigeances se renouvellent trop souvent, le peu de temps qui les sépare entre elles, et qui ne donne pas celui des réparations, en rend le fardeau beaucoup plus onéreux. Quand Louis XIV et les princes qui, comme lui, *ont trop aimé la guerre*, étaient aussi forcés d'y faire servir la population des campagnes, c'était à des intervalles qui lui donnaient le temps de respirer. Elle était, qu'on nous pardonne cette expression, presque en *coupe reglée*; au lieu que la révolution a fait les siennes toutes à la fois, sans établir de *quart de réserve*.

Plusieurs départemens de l'ouest ont été saccagés dans la guerre de la Vendée; habitans et habitations, animaux et outils de culture, êtres animés ou inanimés, tout a péri, tout a disparu sur cette terre bouleversée; jamais destruction ne fut plus complète, et pour ainsi dire plus radicale. La Vendée, pour parler comme elle a été traitée

Digitized by Google

révolutionnairement, a été fauchée, et coupée *à blanc étot.* On ne pourrait, en la retraçant, qu'affaiblir la peinture qui a été faite tant de fois des malheurs de ce pays. Mais cette guerre s'est étendue sur un vaste pays; car, qui dit la Vendée, ne parle pas seulement du petit pays connu sous cette dénomination départementale, mais de tous ceux auxquels elle a donné son nom par la guerre dont elle a été le berceau et le foyer, et malheureusement ces départemens sont très-nombreux, et étaient très-fertiles. La chouannerie, qui a eu à peu près le même théâtre, y a aussi fait beaucoup de mal; c'était une fièvre lente substituée à une fièvre ardente; mais la réunion de ces deux fléaux n'a pu manquer de produire des malheurs incalculables dans cette contrée, malheurs qui ont porté directement sur la culture, et qui ont appauvri la France de tout ce que la Vendée produisait auparavant.

A Dieu ne plaise que nous soyons jamais, ou que nous donnions jamais lieu de nous faire regarder comme les apologistes de la guerre! elle nous fait horreur, et nous voudrions en éteindre à jamais le flambeau; mais, puisque la nature même de la question amène ce déplorable sujet sous notre plume, qu'on nous permette d'observer que la guerre *ordinaire* ne répond pas du

Digitized by Google

tout, par ses effets, à la violence des déclamations dont elle l'objet, et qu'elle ne justifie pas davantage la noirceur des couleurs dont on les peint. C'est un des phénomènes les plus singuliers de la civilisation moderne, qui sait associer la conservation et la préservation aux dévastations de la guerre; c'est celui qui frappe le plus fortement l'observateur dans tous les pays qui en sont le théâtre habituel. On en comptait trois en Europe, la Lombardie, les bords du Rhin et la Flandre. Ce sont les trois rendez-vous ordinaires des armées européennes, les théâtres de leurs combats, les victimes habituelles des dévastations inséparables de la guerre. Hé bien, ce sont les trois pays de l'Europe les plus fertiles, les mieux cultivés, les plus habités et les plus riches; et cela, après comme avant la guerre. Il faut donc qu'elle renferme quelque compensation sur elle, et qu'elle engraisse en quelque sorte la terre, en même temps qu'elle la ravage. Y a-t-il rien de plus riant et de plus fertile que les plaines de la Lombardie, que ces plaines du Piémont, dont Français et Allemands se sont disputé si long temps la possession par le fer et par le feu, sans qu'il en soit resté aucune trace, sans que l'aspect enchanteur de ce pays en ait souffert la maindre altération? La vallée du Rhin, que toute guerre en Allema-

Digitized by Google

gne change d'abord en un camp, n'offre-t-elle pas, dans le cours prolongé de ce fleuve, l'image de la plus grande prospérité agricole de toute l'Allemagne ? et cependant il n'y a pas, sur toute l'étendue de cette ligne, un bourg, un village, une ville qui n'ait été assiégée, prise et reprise cent fois, qui n'ait donné son nom à quelque combat ! Celui de la Flandre ne rappelle-t-il pas lui seul la perpétuité de la guerre ? et cependant quelle richesse ! quelle prospérité ! quelle culture ! Où sont les traces de la guerre ? où sont les dévastations ? on n'en apperçoit aucune ; elles ne se retrouvent plus que dans les livres, à côté du récit qui seul indique que ces mêmes lieux en furent le théâtre. Encore même aujourd'hui, la dernière guerre, qu'on ne peut pas qualifier de *modérée*, n'y laisse aucun vestige, aucune empreinte. C'est le sujet bien légitime de l'étonnement du voyageur qui cherche par-tout où furent ces camps couverts de tant de drapeaux ennemis, où se donnèrent ces chocs si fréquens et si rudes entre tant de troupes acharnées à se détruire, *où dorment les débris de tant de bataillons*, et qui ne retrouve aucune trace de ces scènes cruelles, pas plus dans des campagnes brillantes de culture, et regorgeant de productions, que sur les édifices auxquels il ne manque pas une pierre. Car,

Digitized by Google

si on excepte Valenciennes, saccagée par un bombardement aussi absurde que barbare, à l'exception de quelques abattis dans les bois, ou sur les grands chemins, aucune ville n'est endommagée, aucun ravage n'est apparent dans les campagnes; il faut savoir bien positivement que naguère de grandes armées balançaient le destin des combats et de l'Europe dans ces mêmes plaines, pour croire que la guerre en approcha jamais. Le témoignage des yeux y dément à chaque pas celui de l'histoire et du temps dans lequel on vit.

Une pareille guerre n'a évidemment fait aucun tort à la culture.

Mais la guerre civile, ayant eu de tout autres procédés, a eu aussi de tout autres résultats : elle a été réellement exterminatrice, et pour les hommes et pour les choses, pour les habitans et pour le sol; elle s'en est pris également aux êtres animés et insensibles; par conséquent ses effets ont été bien plus funestes que ceux des guerres ordinaires, qui n'admettent pas les mêmes léviers : ils ont dû porter sur les objets que celles-ci épargnent. Ainsi l'on ne peut appliquer à la culture, de la part de cette guerre, les ménagemens et les compensations qu'elle trouve dans les autres guerres. Dans celle-ci, au contraire, tout a été perte pour elle, et par conséquent on peut très-

Digitized by Google

légitimement conclure que la guerre civile, contre la règle des guerres ordinaires, a fort endommagé la culture de la France.

La guerre et la révolution ont encore attaqué la culture par la déperdition des chevaux, tant en quantité qu'en qualité. La révolution a supprimé les haras et le luxe : il n'y a plus eu reproduction des belles espèces, il n'y a plus eu emploi pour elles. Pour qui et pour quoi eût-on élevé de très-beaux chevaux? à quel char les eût-on attelés? il n'y a pas eu de carrosses pendant long-temps, le nombre en est encore fort petit; tout cheval qui n'est pas destiné à des travaux communs, ou à celui des champs, par là même tout cheval de prix, a été long-temps en réquisition permanente : quel encouragement pour leur dispendieuse et périlleuse éducation! Tous les chevaux qui jadis, ou brillaient au timon des voitures élégantes qu'ils faisaient voler dans toutes les cités, ou qui, sous d'élégans cavaliers, parcouraient rapidement les rues, les promenades, et toutes les avenues des grandes villes, tous ces nobles coursiers ont été, pendant plusieurs années, conduits aux armées. La guerre en a consommé une immense quantité, soit comme guerre, soit comme mortalité; car le Français, qui est naturellement mauvais palfrenier, a, dans cette

Digitized by Google

guerre, encore moins soigné son cheval que dans tout autre temps. Il en est péri immensément : les remontes, trop nombreuses et trop répétées, ont épuisé de bonne heure les départemens à chevaux ; on a fini par se jeter sur des chevaux trop jeunes, qui, incapables de fournir à la fatigue de leur nouvel emploi, succombent et périssent dans une proportion bien plus grande que les chevaux faits.

Il n'en est pas de même pour le bétail : d'abord il ne fait pas la guerre ; de plus, il n'a pas été mis en réquisition permanente, comme les chevaux ; enfin, en augmentant la consommation du bétail, on peut augmenter aussi sa reproduction. Mais il faut remarquer que l'augmentation de la consommation du bétail, produite par la guerre, est une compensation de la diminution opérée par la révolution. Par elle les fortunes étaient réduites, et la consommation de la viande, qui y répondait, l'était aussi ; mais la guerre étant aussi produite par elle, et la consommation de la viande étant fort augmentée par la guerre, l'équilibre était rétabli, et la révolution portait d'un côté la consommation qu'elle retranchait de l'autre ; car si des milliers d'anciens riches en ont moins consommé, quatre cent mille soldats, qui n'en mangeaient pas chez eux, en consomment dans les armées.

Digitized by Google

Nous sommes donc fort portés à croire que l'état du bétail n'a pas subi de changement, et que, s'il en existe, peut-être serait-il plus juste de l'assigner en *plus* qu'en *moins*, en *bien* qu'en *mal*. Il n'y a pas jusqu'aux assignats et au *maximum* qui ne soient devenus des principes de préservation pour le bétail, auquel du moins ils n'auront pas fait de mal. Lors de la renaissance de la liberté, et du premier retour de l'argent, un an après la mort de Roberspierre, quelques départemens du midi se trouvèrent surchargés de bétail, que la crainte du mauvais paiement leur avait fait conserver, et obligés ainsi de solliciter une extension à la liberté de l'exporter en Espagne. Les avantages et les réparations que la révolution a faits ou procurés à la culture peuvent se diviser en deux classes; la suppression des anciennes entraves, et la création de véhicules nouveaux.

La première renferme l'abolition de la féodalité, des dîmes, des chasses, des gabelles, et des douanes intérieures.

La seconde se rapporte à la division des propriétés, et au rapprochement que cette division et la vente des grandes terres ont établis entre les propriétés et les propriétaires.

Quant aux premières, on peut en contester l'utilité réelle, au moins dans leur plus grande partie.

Digitized by Google

1°. La chasse et le gibier n'avaient, en général, rien de gênant ou de destructeur pour la culture. Il faut distinguer, entre le gibier et la poursuite du gibier, la chasse proprement dite. Le gibier était rare dans toute la France, excepté à vingt lieues de Paris. Il serait vraiment ridicule de compter au nombre des causes influentes sur la culture ce qu'on voyait de gibier dans les provinces; il ne devenait très-nombreux et réellement destructeur qu'aux environs de la capitale: là il était entassé d'une manière vraiment outrageante, et qui donnait à penser que, disputant à l'homme sa subsistance, le gibier avait partagé avec lui les intentions du laboureur, et que c'était autant pour ces animaux que pour lui-même que le cultivateur avait semé. Cependant il faut encore distinguer entre les espèces de gibier.

Le fauve, le lièvre et sa dévorante famille, sont seuls nuisibles à la culture. Les oiseaux, pourvus de goûts et d'armes moins destructeurs, n'attaquent les plantes ni dans leurs racines ni dans leurs fruits; elles ne sont en proie qu'aux lièvres et à l'habitant des garennes: celles-ci étaient vraiment le fléau de la culture, et malheur à qui se trouvait dans leur voisinage!

L'état du gibier reste à peu près le même dans les départemens qu'il était dans les anciennes

Digitized by Google

provinces. Le changement n'est sensible qu'aux environs de Paris, d'où ont disparu ces troupeaux d'animaux, qui, familiarisés avec ce qui par-tout ailleurs est pour eux un objet d'épouvante, couvraient les campagnes et les chemins, et semblaient jouir avec le voyageur. Reste à savoir si la subsistance, n'a pas perdu ce que la culture a gagné, car ce gibier était aussi un objet de consommation; il passait des campagnes dans les cuisines; il faudrait connaître si la perte ne compense pas l'acquisition résultante de la cessation du dommage. Reste à savoir encore, et c'est un point aussi instructif que curieux, jusqu'à quel degré le prix et le rapport du terrain auprès de Paris se sont ressentis de cette destruction.

La chasse, comme poursuite du gibier, loin d'avoir été restreinte par la révolution, a été étendue d'une manière prodigieuse. Tout le monde ayant droit de chasser *sur lui-même*, il peut y avoir cent chasseurs pour *un*, parce qu'il peut y avoir dans la *même terre* cent *propriétaires* pour un *seigneur*. Cette disposition n'est sûrement pas à l'avantage de la culture.

2°. On n'a cessé de parler de l'utilité du sel pour la culture, comme partie de la nourriture du bétail. On aurait dit que la gabelle seule empêchait la France de se couvrir de bestiaux, et

Digitized by Google

que de sa suppression sortiraient de tous les côtés des peuplades d'animaux, tant, dans ces derniers temps, avait prévalu une méthode convulsive de traiter tous les sujets, tant les préjugés ont l'art de grossir et de dénaturer leurs objets. Eh bien, la gabelle a été supprimée, le bétail est resté au même point; il n'en est pas né une tête de plus; les contrées qui ne faisaient pas usage du sel pour leur bétail ne l'ont pas adopté, et, loin de l'avoir prodigué à son bœuf, l'homme ne se l'est pas donné à lui-même. C'est pourtant par lui qu'il devait commencer. Il est en effet assez étonnant de ne pas retrouver un grand emploi du sel dans les pays où il était à treize sous la livre, et où il ne se vend plus qu'un sou; c'est que les mœurs et les habitudes des hommes ne se règlent point sur toutes ces déclamations; elles se transforment, mais elles ne se donnent, et sur-tout ne se commandent pas. Toutes ces magnifiques annonces, ces promesses d'augmentation dans le nombre des animaux paraissaient à bien juste titre des illusions à qui voulait observer la différence du bétail dans les provinces de gabelle ou de franc salé, parmi lesquelles il s'en trouvait, qui, avec cette franchise, renfermaient infiniment moins de bétail en quantité et en qualité, que ne le faisaient les provinces de gabelle.

Digitized by Google

3° La suppression des douanes intérieures et la libre circulation dans toute l'étendue de la France, le retour à un régime uniforme dans le même empire, sont certainement un très-grand bien pour la culture, comme pour toutes les autres parties de son administration. Reste à savoir s'il n'est pas compensé, et au-delà, par le droit de passe, qui, en frappant directement sur le commerce, atteint du même coup l'agriculture.

Quant à la suppression des droits, il faut distinguer ceux qui tenaient uniquement à la servitude, ou qui ne profitaient qu'à un seul, d'avec ceux qui tenaient à la concession de fonds, et qui pouvaient profiter à tous.

Pour les premiers, tout est profit dans la suppression. Ainsi les corvées, les banalités, les pressoirs, les priorités pour les récoltes ou pour les ventes, pesaient en totalité sur la culture, sans aucun dédommagement en sa faveur. Les avoir supprimés, c'est l'avoir à la fois affranchie et dotée. Mais nous nous garderons bien d'être aussi affirmatifs sur l'utilité de la suppression des dîmes et des redevances. C'est un point qui n'est rien moins que décidé. Ces prestations se composaient de retenues presque insensibles, à peu près comme celles qui ont lieu sur les soldes; elles avaient le même effet, qui était de former des magasins de

Digitized by Google

denrées, comme les retenues de soldes forment des amas d'argent, et, par leur reversement sur les campagnes, elles pouvaient y produire le même bien que celles-ci opèrent dans l'armée ou sur les parties auxquelles elles sont attribuées. La grange du décimateur était le magasin où le pauvre venait acheter, et plus souvent recevoir quelques mesures de blé, où le riche achetait les pailles qui manquaient dans la sienne. Qu'étaient en général pour le cultivateur, sur-tout au moment de la récolte, quelques gerbes de plus ou de moins? Ces espèces de magasins, toujours subsistans, n'étaient-ils pas une ressource dans les disettes, comme un moyen habituel de fortune pour ceux qui s'en rendaient adjudicataires? Il y a en France des milliers de fortunes qui n'ont pas d'autre origine. Ces institutions, avec une espèce d'opposition apparente avec le bien général, renfermaient certainement des compensations dont il est juste de tenir compte, et dont la connaissance justifie notre réserve à prononcer sur cette question.

4° La révolution a opéré la division des propriétés, et cela à l'infini. Presque toutes les *terres* de France ont été vendues: elles l'ont même été par parties, morcelées et divisées de mille manières. La vente des domaines nationaux a mis à peu près tout le monde dans le cas d'acquérir

Digitized by Google

des parties de propriétés à sa convenance; en mille endroits, les villages se sont partagé les biens des seigneurs : chacun a pris son lot ; il le cultive pour son compte, et doit le faire beaucoup mieux qu'un propriétaire lointain, ou distrait par des affaires, ou bien exploitant par des mains mercenaires. Ce rapprochement du propriétaire avec la propriété, multiplié par tous les arrangemens de la même nature, qui ont eu lieu sur toute la surface de la France, a dû opérer un grand bien, et en produira encore un plus grand à l'avenir. Il n'est pourtant pas sans mélange ; car d'abord il faudrait savoir si la subdivision des propriétés est utile à la culture, question que nous examinerons plus bas : mais, en la supposant telle ; il faut observer : 1° qu'une grande masse de domaines est restée pendant plusieurs années, et reste encore en régie nationale ; l'on sait ce que produisent habituellement ces directions, qui deviennent plus mauvaises à mesure qu'elles appartiennent davantage au public. 2° Beaucoup de grandes terres ont été achetées dans leur ensemble, et sont restées réunies dans la main des mêmes acquéreurs. 3° Un grand nombre d'étrangers, non regnicoles, ont acquis des portions de bien considérables, les uns pour s'y fixer, les autres pour jouir du bénéfice de la revente; des

Digitized by Google

compagnies ont fait de même, souvent sans pouvoir réaliser leurs projets. Ce sont autant d'exceptions au système général de la subdvision. 4° A mesure que le gouvernement prend de la stabilité, les capitaux retournent vers la terre, obéissant par là à leur tendance naturelle qui les porte sans cesse à revenir au lieu d'où ils sont sortis. L'homme qui a fait fortune finit par-tout, et sur-tout en France, par acheter des terres, au moins pour une partie de ses capitaux, et bien souvent pour la totalité. C'est ce qu'on voyait habituellement en France, et ce qui s'y verra encore à l'avenir. Avec le temps et le retour de l'ordre qui attire toujours vers la terre, une partie des capitaux qui se cachent encore reparaîtra ; mille personnes enrichies par la révolution ne craindront plus de laisser voir leur fortune; l'agiotage, qui se calme tous les jours, renverra à la terre une partie des capitaux qu'il en a détournés, car leur nature n'est pas de rester oisifs: ainsi l'*étendue de la propriété* se rétablira peu à peu, et le retrait des petites propriétés, leur conversion en plus grandes masses, reprendront leur cours avec l'action naturelle de la richesse et de la paix. La subdivision des propriétés n'a donc pas produit un avantage aussi étendu ni aussi permanent qu'on le croit communément.

Digitized by Google

5° Il existait une grande masse de propriétés composant une partie notable des domaines nationaux, dont il faudrait bien regretter la subdivision, et qu'il faut au contraire se flatter d'y voir échappée : ce sont les propriétés des corps et maisons régulières, sur-tout dans les provinces du nord. Dans tout régime et dans tout pays agricole, rien surpassait-il, égalait-il même la beauté de leurs fermes ? Comme elles étaient entretenues et soignées ! comme les bâtimens, les outils aratoires, annonçaient l'opulence et la vigilance des propriétaires ! C'était vraiment la belle partie, le triomphe de la culture française : qu'il serait fâcheux qu'on eût attenté à ces chefs-d'œuvres de l'art de la culture, que la cupidité les eût mutilés, ou qu'une émulation mal-entendue les eût gâtés, en voulant les corriger ou les surpasser ! cette culture sera un monument éternel à la gloire de ceux qui l'avaient fondée : ils seront éternellement des témoins qui déposeront qu'ils n'ont pas passé inutilement sur la terre, comme on les en a tant accusés. Leurs accusateurs sont dans les villes, mais leurs apologistes sont dans les champs, ou plutôt, si les villes les accusent, les champs les justifient et les absolvent.

Enfin, si la révolution a rapproché de la culture un certain nombre de propriétaires, n'en

Digitized by Google

a-t-elle pas aussi éloigné un grand nombre d'autres? et n'y a-t-il pas encore là une simple compensation? car n'étaient-ils pas aussi des propriétaires et cultivateurs, cette foule d'hommes que des motifs plus honnêtes que réfléchis ont éloignés de leurs foyers, à qui ils ont fait abandonner les occupations auxquelles presque tous s'adonnaient sur leurs propriétés? n'étaient-ils pas, en raison de leur fortune et de leur éducation, les moins mauvais cultivateurs parmi tous ceux d'un pays où tous sont généralement mauvais? tout ce qui, dans la culture, se rapportait à eux, ne portait-il pas l'empreinte de la supériorité qui leur appartenait aussi dans toutes leurs habitudes comparées avec celles des autres cultivateurs? leurs biens n'étaient-ils pas mieux cultivés, leur bétail mieux choisi, leurs bâtimens mieux entretenus que tous ceux des mêmes cantons? Leur éloignement, leur remplacement, peuvent donc avoir été nuisibles à la culture, ou n'être pas pour elle un avantage comparatif ni réel.

La révolution, en créant la disette, a racheté en quelque sorte ce fléau par l'extension qu'elle a donnée à la culture des plantes légumineuses, telles que les pommes de terre: un abondance de subsistances toujours certaines aura pris naissance dans une famine cruelle, il est vrai, mais passa-

Digitized by Google

gère. C'est une acquisition bien précieuse pour la France que celle de cette espèce de végétal, et une sauve-garde contre les famines à venir. Elles sont à peu près inconnues dans tous les pays où cette plante partage, avec le pain, la subsistance ordinaire du peuple; car, avec elle, la certitude de la récolte est presque toujours jointe à celle de son abondance. Elle n'est sujette, comme le blé, ni aux accidens de l'hiver, qu'elle ne passe pas en terre, ni à ceux du printemps, les plus dangereux de tous pour les grains; la grêle ne l'atteint pas sous la terre, qui la défend de ses coups : c'est donc une culture à peu près certaine. Avant la révolution, quelques provinces du nord, ainsi que la Franche-Comté et la Lorraine, l'avaient adoptée. Paris employait les pommes de terre pour les délices de ses tables, après leur avoir fait subir mille préparations. Quant aux habitans des provinces méridionales, possesseurs des meilleurs grains du monde, ils les repoussaient avec dédain, et les reléguaient avec les alimens destinés aux plus vils animaux. La révolution les a vengées, et a fait leur fortune. L'usage en est devenu général, il se fortifie tous les jours: on les a relevées à la fois de l'obscurité et de la rareté, et les pommes de terre tiennent aujourd'hui une place honorable et étendue dans la

Digitized by Google

culture et dans la consommation de la France.

En résumant toute cette question, on trouve que, si la révolution a fait quelque chose pour la culture, c'est seulement pour l'avenir qu'elle a travaillé : quant au temps présent, il est bien certain que la révolution lui a fait des plaies profondes, qui ne peuvent être fermées que par le temps, par le génie actif des Français, et par les soins du gouvernement.

7°. Mais ce bien même que la révolution a fait à la culture dans l'avenir, n'est-il pas contre-balancé par une cause qui montre aussi l'avenir dans le jour le plus menaçant pour la culture? et une seule des lois de la révolution ne compense-t-elle pas, et au-delà, tout le bien que ses institutions lui promettent dans ces époques reculées? je veux parler des lois sur les partages de familles. Quelle source de divisions et de subdivisions des propriétés dans un pays où cette division est déjà une des causes principales du mauvais état de la culture! combien ces lois n'ajoutent-elles pas à ce désordre! Il n'y a point de grande ferme, restée telle par l'effet et sous la sauve-garde du droit d'aînesse, qui, à l'avenir, ne ne soit dans le cas d'être divisée, morcelée à la troisième ou à la quatrième génération ; division qui, généralisée sur la surface de la France, menace de la couvrir d'une multitude de petites fermes,

Digitized by Google

pépinières de familles nécessiteuses, sujettes elles-mêmes à des divisions sans cesse renaissantes. C'est au gouvernement à calculer et à prévenir l'étendue d'un pareil désordre: c'est à lui à trouver le point milieu, le terme de conciliation entre l'intérêt public et celui des particuliers; entre ce que la nature semble prescrire et ce que la culture commande; entre les droits que l'homme reçoit de la nature et qu'il abandonne à la société dont il est membre, et dont il achète la garantie par le sacrifice de quelques-uns de ses droits naturels.

Mais, puisque cette discussion se termine par des considérations sur la division des propriétés, l'enchaînement des idées nous conduit à l'examen de la question des grandes et des petites fermes.

CHAPITRE IV.

Des grandes et des petites fermes.

La culture pratiquée en grand dans des fermes d'une vaste étendue est contraire à la population des campagnes; mais elle est absolument nécessaire à celle des villes. Celles-ci, qui renfer-

Digitized by Google

ment un grand nombre d'habitans dans un petit espace, ont besoin que de grands espaces n'en renferment qu'un petit nombre; autrement elles ne pourraient subsister. Voilà les rapports qui s'établissent entre les grandes cultures et les grandes villes. Quelques hommes et quelques chevaux suffisent à l'exploitation d'une vaste étendue de pays. Ainsi Paris et ses populeux alentours sont abondamment nourris par les grandes plaines de Beauce, de Brie, et de Picardie, sur lesquelles l'œil ne rencontre que de loin en loin quelques corps de fermes, et de rares villages, qui ne sont guère habités que par des laboureurs. Tout y travaille pour Paris, pour Versailles, et pour mille villes ou villages ressemblans à des villes, qui couvrent le voisinage de Paris. Quatre rivières navigables, mille routes, toutes également bien entretenues, favorisent l'apport et l'arrivée de ces approvisionnemens; ils affluent de tous les côtés dans la capitale et dans ses environs : c'est pour elle et pour eux que les campagnes de plusieurs provinces se couvrent de moissons, afin d'y entretenir une abondance éternelle. Ainsi s'explique le bon marché habituel du pain à Paris, où il est à meilleur compte que dans le reste de l'Europe, même que dans une partie de la France. C'est que Paris occupe le centre d'un rayon de trente

Digitized by Google

lieues de grande culture, et de plaines de blé dont il est le débouché nécessaire, et que les facilités pour y aborder sont sans nombre. Voilà la vraie raison du bon marché du pain à Paris, et non par tous ces sacrifices prétendus faits par le gouvernement pour le maintien de cette abondance, supposition qui en renferme mille autres, et d'après laquelle le gouvernement eût été tenu aux mêmes sacrifices pour tous les lieux qui fournissaient à Paris du pain fabriqué, ainsi que pour trente lieues de ses environs, qui puisaient à la même source, et qui mangeaient le pain au même prix que Paris. S'il eût été à meilleur marché à Paris que dans ses environs, ceux-ci, au lieu d'en porter à Paris, en auraient tiré. Quelle somme prodigieuse n'eût pas coûté au gouvernement une prime de cette étendue! et par quel prestige se fait-il qu'il ne s'en retrouve aucune trace dans aucun compte de finances, ni dans les écrits et les dispositions de tant d'administrateurs en place ou hors de place, dont un si grand nombre, dans ce siècle, a consigné dans des écrits connus les détails de son administration? Le pain est actuellement à meilleur marché à Paris qu'il le fut jamais; entend-on dire que le gouvernement y intervienne en quoi que ce soit? Mais ce qui *achève* cette question, et ce qui dispense de tant se tour-

Digitized by Google

menter pour expliquer un fait bien simple, c'est ce qui se passe dans toutes les capitales de l'Europe. Le pain ne coûte pas plus à Londres que dans toutes les parties de l'Angleterre, que dans les contrées les plus éloignées de la capitale ; *Arthur Young l'atteste*, et le prouve par le relevé des prix respectifs. A Bruxelles, à Berlin, à Amsterdam, à Vienne, le pain se mange au même prix que dans tout le Brabant. Dans la Hollande, dans l'Autriche, et dans la Prusse, dans tous ces pays entend-on parler de l'intervention du gouvernement ? entend-on dire qu'il paie une *aliquote*, du prix du pain, comme on suppose que le gouvernement français le faisait ?

Tenons donc pour certain que l'approvisionnement de cette ville était fourni par les provinces environnantes, qui répondaient par la nature de leur culture, par la culture en grand, à la grandeur d'un pareil approvisionnement. Qu'au lieu de ces grandes fermes, que sur ces plaines de blé, sur ce trône de Cérès, s'élèvent, comme en Brabant, comme en Flandre, une multitude d'habitations et de villages remplis d'une grande population ; que la propriété s'y subdivise à l'infini, comme dans ces deux pays ; et que chaque propriétaire s'y attache avec sa famille à la culture du lot qui lui sera échu, la culture et la popula-

Digitized by Google

tion y gagneront peut-être; mais Paris, et tout ce qui vit comme lui du produit général de ces terres qu'on suppose morcelées, mourront de faim, ou seront obligés de tirer d'ailleurs, et plus chèrement, les farines que ces plaines ne pourront plus leur fournir. C'est ce qui rend si ridicules les plaintes des économistes sur la dépopulation des provinces qui environnent Paris. Ils ne voyaient pas qu'elles étaient désertes, parce que Paris était peuplé, que leur population était dans Paris, et qu'il deviendrait désert le jour où elles seraient très-peuplées à leur tour. Le défaut ordinaire de ces gens-là a été de vouloir des effets sans cause, ou des causes sans effets, et de séparer habituellement les uns des autres. Si toutes les parties de la surface d'un territoire étaient également habitées et exploitées, l'une n'aurait rien à céder à l'autre, et toutes seraient dans une égale pénurie. Le commerce et l'aisance de l'ensemble proviennent des cessions que les parties peuvent se faire, et celles-ci proviennent à leur tour de la différence de leur population et de leur culture; l'un consomme ce que l'autre produit de trop, ou de différent, et l'on ne consomme abondamment ici, que parce qu'il manque de consommateurs là. Ainsi, la solitude de quelques contrées n'est qu'apparente; il y a transposition dans leurs ha-

Digitized by Google

bitans ; mais il n'y a pas désertion. Ils n'habitent pas sur les lieux mêmes, ils ne s'y montrent pas, cela est vrai, mais ils n'en existent pas moins ; il n'y a de désertion que par stérilité : par-tout où le sol est improductif, l'habitant manque ; par-tout où il est productif, il abonde, n'importe à quelle distance.

La grande culture offre seule un superflu de la production à la consommation du cultivateur. Il n'y a de *restes que dans les grandes fermes ;* dans les petites, tout est absorbé par les besoins du cultivateur, besoins auxquels la production restreinte de sa petite exploitation a bien de la peine à répondre. Comme le gros fermier, le petit a aussi sa famille à nourrir ; la seule différence est dans le nombre des domestiques : celui des individus composant la famille est égal de part et d'autre, et par conséquent la partie correspondante de la consommation l'est aussi comme celle du grand fermier ; elle doit se prélever sur les produits de la ferme : mais comme ceux-ci sont inégaux, la position des deux cultivateurs l'est aussi après cette déduction préalable. Aussi les petits fermiers n'apportent-ils rien au marché, tandis que les grands fermiers le garnissent sans cesse par des fournitures toujours renaissantes, et qui paraissent inépuisables.

Digitized by Google

La grande culture est seule amie du propriétaire et du laboureur ; car elle seule paie régulièrement le maître de la terre, elle seule enrichit et ennoblit le fermier. L'expérience prouve que rien n'est plus facilement et plus régulièrement payé que le loyer des grandes fermes, que rien au contraire ne l'est plus difficilement que les petites. Le locataire des premières a toujours de l'argent, celui des secondes n'en a jamais ; l'un paie avec l'excédant de la ferme, l'autre ne peut pas payer avec le simple nécessaire. Jamais de contestations ni d'arriéré avec celui-là, un arriéré habituel et des difficultés sans nombre avec celui-ci. Le grand fermier est toujours prêt à faire des avances à son propriétaire ; le petit a souvent besoin d'en recevoir. Enfin, le grand fermier est habituellement dans l'aisance, tout la respire autour de lui ; l'éducation de sa famille, sa manière de vivre, ont quelque chose de relevé, quelque chose au-dessus du colon ordinaire : la bonté de son logement, de ses vêtemens, de ses ustensiles, la qualité de ses animaux, annoncent la bonté de sa situation personnelle, et de son état en lui-même : il porte dans tout son être l'image du bonheur patriarchal ; au lieu que l'état du petit fermier ne présente que la misère. Sa personne, son habitation, ses outils, ses animaux, tout en

Digitized by Google

porte l'empreinte et la livrée. Aussi, n'est-ce pas sous ce rapport que la question peut offrir quelque doute, mais bien sous celui de la population et de la culture.

Il est bien certain que la terre travaillée *en détail* peut et doit l'être mieux, et qu'elle est plus fécondée que par le travail *en gros*. Le fermier qui n'a qu'un petit nombre d'arpens à soigner, pour toute occupation, et pour le produit de toute l'année, y met, et peut y mettre plus de soins que celui qui en a un plus grand nombre à cultiver. Aussi, qu'on compare les propriétés subdivisées de la Flandre et du Brabant avec les grandes fermes de la Picardie et de la Beauce ; il n'y a pas de doute que, dans un terrain inférieur en qualité, il n'y ait beaucoup plus de productions dans le Brabant, où la propriété est très-divisée, que dans la Picardie, où elle est très-réunie. Il n'y a pas de doute, qu'à part même la supériorité de la culture flamande, l'arpent de terre, en raison seule de la subdivision, ne rende deux fois plus en Flandre qu'en Picardie, et que par conséquent la Flandre, à égalité d'étendue, en vaille deux fois plus que cette province.

Les petites fermes sont très-favorables à la population : ce sont des pépinières d'hommes, *officinae virorum*. Chaque petite ferme con-

Digitized by Google

tient une famille comme chaque grande; on peuple autant dans l'une que dans l'autre; le superflu de cette population consomme, et sert l'état sous mille formes, en remplit les différens offices, et aide à l'exploitation des grandes fermes, qui, sans elles, manqueraient de bras; car c'est le *trop-plein* des petites fermes, qui, reversé sur les grandes, leur fournit les ouvriers qui les mettent en valeur. Ainsi tout se tient et se correspond dans l'ordre de la société; tout s'y unit par des liens d'un tissu bien délié, mais bien fort, et qu'il serait également bien dangereux de changer ou de rompre. L'attention du législateur et de l'administrateur, au lieu de se fixer uniquement sur des changemens et des réformes, doit, au contraire, se diriger toujours vers l'amélioration et la conservation. En politique, en économie, *conserver*, c'est *créer; améliorer*, c'est *conquérir*. Si donc les grandes et les petites fermes ont chacune des avantages et des inconvéniens, ce n'est pas une raison pour conspirer contre la méthode qui renferme le plus de ces derniers, ni pour vouloir tout ramener à celle qui contient le plus des premiers; mais, respectant tous les rapports établis, il faut chercher à la fois à améliorer ce qui existe déjà en *bien*, et à redresser ce qui existe en *mal;* sur-tout, il faut prêter à cette dernière espèce

Digitized by Google

des avantages qui puissent la relever de l'infériorité de sa position; et, en lui ôtant ses anciens inconvéniens, la faire passer d'un état peut-être nuisible, à un autre que cette transition rendra avantageux. Nous en indiquerons ailleurs les moyens.

Si cette question pouvait se résoudre uniquement par des faits, on dirait que le pays du monde où la culture est le mieux entendue, l'Angleterre, n'a qu'un très-petit nombre de petites fermes, et que la tendance générale en ce pays est pour les réduire à un nombre encore plus petit. De grands comtés, connus comme les plus fertiles du royaume, ne comptent pas une seule ferme de cette espèce. L'Angleterre comprend quarante-six millions d'acres et cinquante-sept mille fermes; c'est à-peu-près huit cents acres par ferme. Sûrement cette proportion est forte et rare en tout autre pays dont le sol est bon, excepté dans le nord de la France; mais la France, en général, est bien loin de travailler à aussi grands traits. Comme les neuf dixièmes de l'agriculture de la France sont exécrables, ainsi que le dit Arthur Young, *tome* 3, *page* 17, il s'ensuit évidemment que la grande culture l'emporte beaucoup sur la petite, puisque le pays où la grande est généralement en vigueur l'emporte si fort sur celui où la petite est observée.

Digitized by Google

Au reste, sur cette question comme sur toute autre, il faudrait commencer par se bien entendre, et en fixer le véritable sens. C'est peut-être l'absence de cette *précision* qui a si fort prolongé les querelles des auteurs économistes, et les incertitudes qui en ont été la suite. Ainsi, pour déterminer la supériorité d'un de ces deux modes de culture sur l'autre, il faut commencer par dire ce qu'on entend par supériorité, et déterminer à quoi elle s'applique : elle ne peut avoir rapport qu'à trois choses ; la terre, le propriétaire, et l'état. Telle culture peut être plus profitable à la terre, telle autre au propriétaire, et telle autre à l'état, qui renferme et la terre et le propriétaire.

La petite culture est préférable pour la terre, c'est un fait prouvé ; la grande culture l'est pour le propriétaire, cela est également prouvé. Dans le premier mode, la terre est mieux cultivée ; dans le second, le propriétaire est plus opulent, plus heureux. Dans l'un et dans l'autre, quel est l'avantage réel de l'état ? se trouve-t-il dans la bonté de la culture, qui est *infertile* pour lui, puisque le petit fermier ne fait que tirer sa subsistance de la terre même mieux cultivée ? est-il dans l'aisance du propriétaire, qui consomme en proportion de son aisance ? ou bien existe-t-il dans l'accord de ces deux points entre eux, dans la con-

Digitized by Google

sommation et le commerce intérieur, causés par la grande population, ou dans l'exportation que la grande culture, sujette à une moindre consommation, peut permettre? La différence des deux cultures en produisant une très-grande dans la population, la supériorité que la petite culture obtient dans cette partie est-elle une supériorité d'utilité réelle pour l'état? en quoi un plus grand nombre d'habitans sont-ils utiles comme consommateurs et causes de productions, et nuisibles comme *consommateurs simples* et causes d'importation ou empêchemens *d'exportation ?* Ce sont, comme on voit, des rapports trés-étendus et très-distincts; et il n'est pas étonnant qu'avec cette multitude de faces, ils aient prêté à de grandes divergences d'opinions, à des débats interminés et interminables. Peut-être que la faveur dont la division de la propriété a joui en France, dans la pratique et dans l'opinion, est venue de l'évidence des avantages de la présence du propriétaire, présence toujours certaine avec le petit propriétaire, et malheureusement très-rare avec le grand. Celui-ci, en France, habitait très-souvent la ville, occupait des places ou des emplois qui l'éloignaient de ses propriétés, ou bien en habitait une de préférence, et laissait les autres languir entre les mains des régisseurs. L'œil vivi-

Digitized by Google

fiant du maître tombait rarement sur elles, et le spectacle de leur langueur habituelle avait formé contre l'étendue de la propriété qui nécessite l'éloignement du maître, qui ne peut pas être par-tout à la fois, un préjugé défavorable contre cette manière de posséder, et une opinion favorable pour celle qui s'en éloigne ; pour la petite propriété, qui voit presque toujours son maître attaché à elle par sa *petitesse* même, qui l'en rend inséparable, car il n'a pas de quoi s'en éloigner ; mais ce sentiment laisse la question toute entière, elle ne l'atteint sur aucun point ; car il ne s'agit pas de décider entre la présence et l'absence des deux propriétaires, mais entre deux moyens de culture différens, toutes choses égales d'ailleurs.

CHAPITRE V.

La culture de la France suffit-elle à ses besoins ?

Les besoins d'un état sont de plusieurs espèces. Tout ne s'y rapporte pas exclusivement à la subsistance, et à ce qu'on désigne par les besoins de la vie, et les denrées de première nécessité. Il faut encore

Digitized by Google

pouvoir au logement, au vêtement, au chauffage, aux manufactures, aux arts, aux jouissances, au luxe enfin, dans tous les degrés de la fortune sociale. Dès que les jouissances entrent dans les usages de la vie, et dans l'emploi habituel des fortunes, il faut en tenir compte autant que des besoins de première nécessité; car, ainsi qu'elles, le consommateur les demande d'abord à son propre sol, et, à son refus, il s'adresse à l'étranger, en rendant sa patrie tributaire pour tout ce qu'il ne reçoit pas d'elle. Pour avoir donc une juste idée des forces et des facultés d'un pays envers lui-même, il faut considérer sous tous leurs rapports ses besoins et ses moyens, ses consommations et ses produits. Car si un pays rapporte plus de blé ou de vin, mais moins de soie et d'huile qu'il ne lui en faut, il y a excédant d'un côté et déficit de l'autre: l'un peut ne pas balancer l'autre, comme il peut aussi le surpasser, et, dans l'un des deux cas, ce pays ne se suffit pas à lui-même. Il est dans une dépendance étrangère, dépendance d'autant plus sensible, qu'elle lie ses besoins à ceux d'autrui, et aux variations que des produits étrangers peuvent aussi éprouver de leur côté. Par exemple, si la France eût été dans l'habitude de tirer son blé de l'Angleterre, ou de tel autre pays frappé de la même disette que l'Angleterre éprouve aujour-

Digitized by Google

d'hui, la France ne partagerait-elle pas la famine qui la consume, et les maux qui la suivent? n'y serait-elle pas réduite par le fait d'autrui? *Ne compter que sur soi*, cet avertissement du sage est aussi bon en économie politique qu'en morale.

Il est un article principal de consommation qui fait une partie des usages et des jouissances de la vie moderne, auquel la France ne peut pas plus pourvoir par elle-même que tout autre pays. Ce sont les denrées coloniales, aujourd'hui si répandues en Europe, et qui forment presque le fond de la vie des peuples du nord, amateurs de ces productions, à mesure qu'elles s'éloignent davantage de celles de leur climat. Il faut y ajouter le *thé*, qui rend les Européens tributaires de l'Angleterre et de la Chine, comme le sucre et le café les rendent tributaires de l'Amérique. Il n'y a pas de remède à ce déficit; il faut se passer de ces denrées ou les acheter, il n'y a pas de milieu. La nature nous les refuse à jamais, et son arrêt est irrévocable. Les Colonies peuvent acquérir nos productions et nos arts; mais nous ne pouvons jamais nous approprier leurs produits, ni les naturaliser sur notre sol. Il faudrait y fixer aussi leur soleil. Il ne peut exister pour nous que des compensations dans les moyens d'échange qui balancent ces fournitures.

Digitized by Google

La France reçoit annuellement pour cent quarante-cinq millions de matières premières provenant du sol et de l'agriculture étrangère : ainsi qu'il suit, d'après l'état des droits perçus à l'entrée, relevés sur les registres des douanes pendant les dix années antérieures à la révolution, et formant une année moyenne, suivant Arthur Young, *tom.* 3.

	liv.
Laines.	23,000,000
Soies.	25,000,000
Chanvre et lin.	7,000,000
Huile.	24,000,000
Animaux vivans ou leur produit.	24,000,000
Bois de construction et autres. .	7,000,000
Règne minéral.	35,000,000
Total.	145,000,000

Sûrement, toute cette fourniture ne se consomme pas en France. Une partie ressort en y laissant le bénéfice de la main-d'œuvre. Mais il n'en est pas moins vrai que la plus grande partie est appliquée à l'usage de la France, qu'elle retombe à sa charge, et qu'elle accuse l'insuffisance de son agriculture. Par là, la France reste à découvert de toute cette consommation, et par conséquent ne se suffit pas à elle-même, pour

Digitized by Google

toute l'étendue de ses besoins. Les laines précieuses qui alimentent les fabriques raffinées de la France viennent toutes d'Espagne; car la qualité des laines françaises ne répond pas à la finesse et à la beauté des étoffes qu'elles fournissent. La France a long-temps à travailler sur elle-même, et à étendre la conquête qu'elle a faite des moutons d'Espagne, avant de cesser d'être tributaire de ce pays. Sûrement, la naturalisation de ces laines précieuses sur son sol a été pour elle *la conquête de la toison d'or;* mais que de temps encore pour la rendre très-sensible sur la masse de ses besoins, sur-tout depuis que le drap est devenu l'habillement de tout le monde, et que, soit goût, besoin, ou pénurie, il a banni l'usage des soieries!

Les bois, les charbons, les fers, les animaux et leurs produits, coûtent annuellement une très-grande somme à la France. Le charbon d'Angleterre formait seul un objet de six millions en 1790. En temps de guerre de terre ou de mer, les munitions navales de toute espèce et les chevaux, deviennent un objet très-considérable d'importation et de dépense. Même en temps ordinaire, l'introduction des chevaux, et la fourniture des ports de guerre et de commerce, coûtent à la France de très-grandes sommes; mais, en temps

Digitized by Google

de guerre, ces dépenses n'ont plus de bornes. On calcule que l'introduction des chevaux de luxe, de guerre, ou de travail, s'élève annuellement à plus de vingt-cinq mille têtes. En les évaluant à quatre cents livres chacune, c'est dix millions que la France doit payer par année pour ce seul objet. On ne peut apprécier de même la somme affectée à l'achat des munitions navales ; mais elle entre sûrement pour beaucoup dans les quarante millions dont la dépense de la marine royale se composait en temps de paix. Quant à la somme payée par le commerce pour les munitions qu'il emploie, elle échappe à toute espèce de calcul ; mais elle doit être bien grande pour être proportionnée à l'étendue de ce commerce, ainsi qu'au nombre des vaisseaux qu'il employait : en 1789, il s'élevait à huit mille six cents livres. Les cuirs et le suif, le beurre et le fromage, avec les salaisons, coûtent plus de seize millions. La cire seule enlève à la France plus de deux millions par an. Sous tous ces rapports, la France, comme on voit, est loin de se suffire à elle-même, et ce déficit provient uniquement de celui de sa culture; car il est clair que, si elle produisait ces objets, elle ne serait pas obligée de les tirer de l'étranger.

La France a un immense excédant de vins et

Digitized by Google

de liqueurs ; il lui sert à balancer les fournitures qu'elle reçoit d'ailleurs. On n'en fait monter l'exportation, la consommation de la France prélevée, pas à moins de quarante millions, somme véritablement énorme, et qui constitue le fonds des exportations territoriales de la France. Celle des grains n'en approche pas, n'excédant pas sept millions.

Mais en quoi l'on n'est pas également d'accord, c'est pour savoir si la France se suffit à elle-même pour le pain. Cette question a fait le tourment de tout le monde en France : d'abord, des économistes qui l'ont élevée, ensuite du gouvernement qui n'a pas su leur imposer silence, et qui s'est mêlé imprudemment à cette dangereuse discussion, du peuple enfin, qui, en France, vivant presque uniquement de pain, a pris l'alarme, quand il a vu sa subsistance mise en question. Il s'est effarouché avec quelque apparence de raison, et vraisemblablement cette appréhension a eu une grande part à tout ce qui s'est passé. Quoi qu'il en soit, et de l'imprudente conduite du peuple, et de ses chefs, et des suites qu'elle a eues, il n'en est pas moins certain que, *pour le blé*, la France n'est pas au-dessous des besoins ordinaires de sa subsistance. Parcourons son territoire.

La Flandre, l'Artois, la Picardie, la Cham-

Digitized by Google

pagne, la Beauce, l'Orléanais, sont des pays de grande culture, livrés presque exclusivement à celle du blé. Toutes ces provinces sont d'une grande fertilité, elles ont un immense excédant de productions sur leurs consommations; ce sont les greniers de Paris. Le Vexin français, la haute Normandie, l'Anjou et la Touraine, sont aussi très-abondans en blé. La Bretagne en manque, parce que son intérieur est désert, et que sa population, qui est proportionnellement la plus nombreuse des provinces de France, la Bretagne étant peuplée de deux millions deux cent mille habitans, est tournée en grande partie vers les occupations maritimes; mais elle reçoit des grains de l'intérieur de la France par la Loire et par la mer. La Lorraine, et sur-tout le Perthois, ont des blés à exporter; leur écoulement se fait vers la Suisse et la Provence, par le Doubs et la Saône; la Bourgogne en exporte aussi vers ces mêmes contrées. Toutes les provinces au-delà de la Loire sont renommées par leur fertilité, sur-tout en blé, et faisaient plus que de se suffire à elles-mêmes. Comment eût-il pu en être autrement avec le bas prix habituel du pain dans ces provinces, sur-tout lorsqu'il fait le fond de la nourriture du peuple, comme cela y a lieu? Comment du blé importé dans la quantité correspon-

Digitized by Google

dante à la consommation d'un grand peuple soutiendrait-il le pain à moins de deux sous la livre? comment cette immense importation ne serait-elle pas très-sensible pour la masse en général, et ruineuse pour la partie qui aurait à la payer? Cependant c'est à ce bas prix que le pain, et le pain le plus beau du monde, se tient dans tout le midi de la France, sans qu'on y apperçoive aucune trace de l'écoulement du numéraire pour le paiement des achats de blé. Presque toutes ces provinces, le Quercy, la Guienne, la Gascogne, le haut Languedoc, regorgent habituellement de blé, et en ont toujours à revendre, soit aux colonies, quand ce débouché est ouvert, soit au bas Languedoc et aux pays de montagnes qui les entourent. C'étaient les plaines du Quercy et leurs superbes farines de minot qui alimentaient les colonies. En y regardant de bien près, on ne trouve pas en France plus de trois provinces qui n'aient pas leur subsistance assurée de leur propre fonds, et par leurs propres récoltes. Ce sont la Provence, le Dauphiné, et le bas Languedoc, dont le sol est trop sec, et les villes trop nombreuses comme trop peuplées, pour pouvoir se nourrir par lui-même; il a besoin de secours, et il y appelle toujours l'autre partie de la même province. Il est juste d'y ajouter, comme *quatrième* province

Digitized by Google

manquante, les différentes parties montagneuses de la France, dont quelques-unes sont toujours atteintes par les accidens de la saison, et sur-tout par les gelées du printemps, alternativement trop tardif ou trop hatif. En réunissant ces parties éparses, et en composant de leur réunion une province entière, on ne trouve, sur toute l'étendue de la France, que quatre provinces à pourvoir, et qui ont régulièrement besoin de secours; mais elles sont entourées de contrées productives, et arrosées par des rivières qui leur en portent les produits, de manière à n'avoir pas besoin de recourir à l'étranger. Ainsi, le Dauphiné et la Provence reçoivent les blés de la Lorraine, du Perthois, et de la Bourgogne, par la Saône et par le Rhône. Ainsi, le bas Languedoc voit arriver, par le canal qui porte son nom, les récoltes du haut Languedoc et de la Guienne. Vingt autres rivières entretiennent la même circulation et la même facilité de transport d'un bout à l'autre de la France. L'inspection du territoire français prouve donc qu'il suffit à la subsistance de ses habitans.

A cette preuve géographique et matérielle, joignons quelques considérations prises dans un ordre différent, mais également certain, et disons :

1° Il n'y a pas déficit habituel de récoltes, ni

Digitized by Google

importation dans le pays de l'Europe où le pain est habituellement à meilleur marché ; par quel prestige se ferait-il que le peuple acheteur le mangeât à meilleur prix que le peuple vendeur ? C'est sûrement le contraire qui devrait avoir lieu, et qu'il faut supposer, dans l'hypothèse d'une acquisition habituelle de blés par la France ; or, il est incontestable que le pain coûte moins en France que dans tout le reste de l'Europe. La gradation du prix du pain est sensible en Europe, et la présente divisée en deux zones absolument différentes. Au midi, comme en Italie, le prix du pain est à peu près de même que dans le midi de la France. En Espagne, il est beaucoup plus élevé; mais il l'est incomparablement plus encore en Allemagne, et dans tout le nord. La livre de pain blanc, ce qu'on appelle *pain de luxe*, y coûte communément au moins *six sous ; c'est trois fois* le prix de la France, *de Paris même.* Il en est de même du vin. Dans le nord, la plus mauvaise bouteille de vin, naturel ou composé, coûte vingt sous, souvent beaucoup plus ; les qualités supérieures sont sans prix ; et il est tel pays, comme l'Angleterre, qui paie une bouteille de vin à un prix, qui, en France, suffirait aux frais d'un festin. C'est ce qui rend en France la vie et meilleure, et comparativement moins chère qu'en

Digitized by Google

tout autre pays; c'est ce qui y multiplie les jouissances, et qui y égalise la médiocrité des fortunes avec ces colosses de richesses que l'on rencontre dans le nord, et sur-tout en Angleterre. Le Français de vingt mille livres de rentes est aussi riche, aussi jouissant chez lui, que l'Anglais de cent mille livres de rentes l'est dans son île.

Il est donc impossible que la France tire son blé des pays qui le consomment à prix égal, ou à prix supérieur. Cela répugne à la raison, à moins que ces peuples ne lui en fassent présent, ce qui n'est que déplacer l'absurdité. Les côtes de Barbarie en fournissent quelquefois à la Provence; mais cette fourniture est très-bornée, car la Provence n'est pas un très-grand pays, et d'ailleurs elle reçoit par le Rhône les blés des parties supérieures de la France.

2° Il n'y a pas importation habituelle dans un pays qui, toutes les parties de son système économique étant d'ailleurs classées et bien connues, ne laisse appercevoir aucune trace de cette importation. En France, comme en tout pays, rien n'entre et ne sort sans être consigné sur des registres, dont la tenue exacte et la réunion forment des tableaux complets de l'exportation et de l'importation de l'état. Par-tout, les gouvernemens mettent beaucoup d'attention et de régularité à

Digitized by Google

cette tenue de compte ; elle leur est nécessaire pour bien connaître leur situation propre, et celle de leurs voisins. Cette partie de la statistique est d'ailleurs la plus facile de toutes, parce qu'il est bien plus aisé de surveiller ce qui entre dans un pays, où ce qui en sort, que ce qui se passe dans son intérieur. La circonférence se garde mieux que le centre. L'expérience, et l'habitude des méthodes comparatives, ont donné la mesure des déductions indispensables dans ces sortes de comptes, de manière à faire connaître avec certitude l'état d'un pays à l'égard d'un autre, ce qu'il reçoit et ce qu'il donne. Et non seulement cette connaissance est celle des administrateurs, en général ; mais elle est aussi devenue celle de tous les particuliers, de tout le monde, par la généralité de l'usage de ces données, par celle de l'étude, et de la publication de tout ce qui a rapport à ces notions. Depuis que l'Europe fait ses affaires en public, il n'y a plus de secrets d'état, il n'y en a plus pour personne. Les almanachs, les gazettes, les tableaux publiés chaque année par chaque gouvernement, les recherches de la classe si nombreuse des écrivains politiques, ont détruit tous ces mystères ; aujourd'hui tout est su, tout est connu et révélé. Il n'y a pas de *coin* et de *recoin* politique qui ne soit fouillé, et mis à découvert

Digitized by Google

plusieurs fois par année; c'est un des établissemens les plus curieux et les plus utiles de la civilisation moderne. Or comment expliquer, au milieu de cette manifestation générale, le silence absolu gardé sur l'importation habituelle du blé en France? Quoi! le montant et la destination des récoltes de chaque pays sont connus et désignés année par année, les moindres mouvemens du commerce, ses plus légères oscillations sont proclamées à la fois sur toutes les places commerçantes, un seul vaisseau ne sort d'aucun port, pas plus qu'aucun bataillon de sa garnison, sans que le chargement, la destination, le propriétaire, le point de départ et d'arrivée ne soient affichés dans toute l'Europe, et la France tirerait toutes les années de l'étranger un approvisionnement de grains, sans qu'il en restât aucune trace, et les publications usitées par-tout se changeraient, pour elle seule, en silence universel, et sur ce seul objet! Car ses autres importations sont connues, affichées, et de notoriété publique, comme celles des autres nations: producteurs, vendeurs, conducteurs, tous seraient également inconnus et muets! les lieux d'embarquement, les points de départ et d'arrivée seraient également ignorés! Quelle est donc cette nouvelle espèce de commerce mystérieux, qui, se faisant en immense quantité, sans tomber sous

Digitized by Google

les sens, se dérobe à la fois à toutes les recherches et à tous les yeux? Certes, on a attribué, et avec raison, de grandes propriétés au commerce, il a fait des miracles; mais on ne lui connaît pas encore celle d'être invisible. Le silence absolu gardé généralement sur l'importation des blés en France est donc la preuve certaine que cette importation n'a pas lieu. La connaissance des importations extraordinaires, quand elles existent, démontre que l'importation ordinaire n'existe pas, puisqu'elle n'est pas connue.

3° L'importation du blé a une influence trop forte sur le numéraire pour n'être pas remarquée, tant dans le pays qui vend, que dans celui qui achète. Elle appauvrit l'un promptement, et enrichit l'autre de même. Elle augmente ou diminue tellement la fortune du producteur et du consommateur, qu'elle ne peut manquer d'être connue d'*eux* d'abord, ensuite de tout le monde; par conséquent ils se servent de témoins pour certifier l'existence et l'étendue de ce commerce. Celui du blé ne se fait pas, tant soit peu en grand, sans l'emploi de fort grandes sommes; car le blé étant un objet cher en lui-même, entrant dans la consommation universelle et journalière, s'applique par là même au grand nombre, et doit enlever de grandes sommes aux consom-

Digitized by Google

mateurs acquéreurs. Supposons que la France tire annuellement du blé pour les quatre provinces que nous avons reconnues en manquer habituellement, et pour un million de consommateurs: c'est la vingt-cinquième partie des habitans de la France. Supposons encore que le prix du blé s'élève d'achat à vingt-quatre livres le setier, poids de deux cent quarante liv., ce qui établit le prix du pain à deux sous dans le pays vendeur, et à trois sous dans le pays acheteur. La consommation de chaque individu en France est évaluée à trois setiers par an, parce que le peuple s'y nourrit principalement de pain. Si le Français, en général, en mange plus que les autres Européens, le Français du midi en mange plus que celui du nord, parce que les subsistances animales sont beaucoup plus rares dans le midi de la France que dans le nord de ce pays. Mais d'après l'observation constatée, et la supposition convenue, ce sont trois provinces méridionales et une province centrale qui tirent de l'étranger leur approvisionnement de blé; par conséquent, la fixation d'une fourniture de trois setiers par individu n'a rien de forcé. Ils consomment trois millions de setiers à vingt-quatre livres, et par conséquent leur subsistance coûte soixante-douze millions d'exportation métallique. Cette somme serait

Digitized by Google

énorme pour la généralité de la France ; comment trois provinces seules pourraient-elles y suffire, si dès-long-temps elles eussent été ruinées et désertées à défaut de pouvoir payer une pareille somme, dont le déficit les eût laissées sans moyens de subsistances? Mais, par un effet contraire, l'écoulement régulier d'une aussi grande somme aurait enrichi le pays producteur ; on le connaîtrait cet *eldorado*, on suivrait la marche et les effets de cet or transplanté, et l'on n'apperçoit rien de tout cela. Les pays approvisionnés n'ont pas perdu leur numéraire, les pays pourvoyeurs n'en ont pas acquis ; on ne sait ni d'où il part, ni où il va et aboutit ; on n'entrevoit aucun effet sensible de sa présence aux lieux où il se rend, aucun effet dans ceux qu'il abandonne ; la voie ordinaire du commerce, celle des échanges, n'est pas celle de cette espèce de commerce ; car aucun des états d'exportation, d'importation et de balance de commerce, si communs en Europe, n'en dénote le moindre vestige ; tout cet échafaudage implique trop d'absurdités et de suppositions pour pouvoir se soutenir. La plus légère attention suffit pour le renverser, et pour reléguer ce misérable système, avec toutes ces opinions courantes que l'ignorance crée, que la légéreté adopte, et que la paresse livre à la crédulité de chaque génération.

Digitized by Google

Que la France n'ait quelquefois manqué de blé, qu'alors elle n'en ait tiré du dehors, que cette disette en frappe encore plus souvent qu'ailleurs les provinces méridionales, que nous avons désignées comme les plus exposées à ce fléau, qui peut en douter, ou supposer que nous le méconnaissions? La vérité est notre unique recherche, et s'éloigne également de tout extrême. La France a éprouvé cinq grandes famines dans ce siècle: celles des années 1709, 1740, 1772, 1789, et 1793 jusqu'en 1797, époque du retour de l'abondance. Toutes ces années, et quelques-unes des suivantes ont acquis une malheureuse célébrité par la pauvreté des récoltes et par la famine qui s'ensuivit. La cause, les effets, la progression et les plus minces détails de ces calamités sont connus, analysés, et notés comme ceux de tous les autres événemens politiques: on sait, par exemple, que la famine de 1709 provint du défaut des récoltes surprises par des gelées subites. La prolongation de l'hiver, des inondations générales, des reprises de gelées, qui laissaient la racine des plantes découverte et exposée au retour du froid, causèrent la famine de 1740. Des causes à peu près semblables produisirent celle des dernières années du règne de Louis XV. La grêle du 12 juillet 1788, et le rude hiver de 1789, purent produire celle

Digitized by Google

de la même année et des premiers temps de la révolution; car, s'il n'y eut pas disette effective et continue, il y eut toujours embarras et crainte de disette : encore cette époque fut-elle trop mêlée de révolution pour que la disette n'ait pas été artificielle à quelques égards, et autant l'ouvrage des hommes que celui de la nature. Quant à la famine de 1793, elle est toute entière de la façon de la convention, de celle de Roberspierre, de ses lois de sang, de fer et de boue, et de ses agens, aussi atroces et aussi absurdes que lui. Elle ne se prolongea après sa mort, que parce que ses successeurs, contens d'avoir *tué l'ouvrier*, continuèrent *son ouvrage*, et ne se doutèrent pas qu'ils n'avaient qu'à dire un mot pour ouvrir une source d'abondance pour la France et de bénédictions pour eux. Il fallait enfermer dans le même tombeau Roberspierre et son code, et faire ce qu'on a eu le bon esprit de faire depuis, c'est-à-dire *rien*, en s'abandonnant à la fertilité de la terre, aux soins du laboureur, à l'intérêt combiné des producteurs et des consommateurs. Les convenances et les besoins ont bientôt réglé les conventions entre eux : ils stipulent pour eux ou sans eux; et, sous leur dictée, tout reprend son cours et son niveau. C'est en cela que consiste tout *le code alimentaire* en tout pays. Toute

Digitized by Google

intervention du gouvernement ne peut qu'y être funeste; elle aboutit infailliblement à la famine. Elle l'a produite au moins en partie en 1789; elle seule l'a créée et maintenue pendant les quatre mortelles années de 1793 à 1797; elle la portait avec elle par-tout où elle se montrait: ainsi, lorsqu'en 1794 les armées françaises pénétrèrent dans la Belgique, la famine marchait à leur suite, et entra dans ce pays, qui se trouva affamé tout-à-coup, tandis que tout y abondait quinze jours auparavant, dans le temps que la récolte était en plein produit et la moisson en pleine activité. L'année 1795 fut celle de la plus grande pénurie, et cependant Roberspierre n'existait plus; mais ses lois régissaient encore la France; et, dans le fait, il était assez étonnant que le moment de la plus grande gêne fût déjà éloigné de la mort de celui qui en était l'auteur. On continuait de l'attribuer à l'ingratitude de la terre, et ce n'était qu'à l'absurdité de ce monstre et de ses exécuteurs testamentaires qu'il fallait s'en prendre. Le ridicule blocus maritime opéré par les Anglais, et qu'on leur a tant reproché, n'y a rien fait: cette opération était, de leur part, aussi mal conçue qu'illibérale, autant défaut de calcul que de loyauté; mais ce n'était que cela; et, quant au fond même de la famine, il n'y a influé en rien.

Digitized by Google

Peut-être même les Anglais ont-ils, sans le vouloir, épargné beaucoup d'argent à la France, qui eût importé beaucoup de blé et exporté beaucoup de numéraire sans importer l'abondance, contre laquelle son gouvernement conspirait. Voilà ce qu'il faut bien entendre pour saisir le fil de ce qui s'est passé alors, et en tirer une salutaire leçon pour l'avenir. Que les gouvernemens ne se mêlent jamais plus d'approvisionner leur pays, la plus funeste expérience les a déclarés atteints et convaincus d'incapacité et d'impuissance dans cette partie ; leur rôle se réduit à *laisser faire* et à *faire passer :* qu'ils s'en tiennent là; un pas de plus, ils commencent à nuire. Sur-tout, qu'ils se gardent bien de sonner l'alarme avec toutes leurs proclamations, invitations, exhortations...: ils ne font qu'effrayer ceux qu'ils veulent et qu'il faudrait rassurer ou éclairer. Voyez ce qui est arrivé en France et ce qui arrive encore en Angleterre.

Quand, en 1788 et années suivantes, M. Necker publia ses homélies sentimentales sur la disette qui menaçait la France, il fut trop clair qu'en criant au secours il appelait la famine; que le premier ne viendrait pas, mais que la seconde ne manquerait pas. Elle répondit fidellement à l'appel que faisait ce ministre avec tous ses blés et cette

Digitized by Google

chaîne de convois militaires établis depuis Marseille, Nantes, Bordeaux et le Hâvre, jusqu'à Paris : on eut du pain à la pointe de l'épée, et celui-là n'est jamais abondant ni à bon marché. De même, quand l'Angleterre a commencé de ressentir les approches de la disette, le gouvernement n'a pas manqué de se mettre aussi en mouvement et en frais de proclamations et d'argent. Qu'a-t-il produit avec ces deux ingrédiens ? un redoublement de famine : plus il en parle, plus il paie, plus elle augmente et résiste. Il ferait arriver tous les blés de la Baltique et tous les riz du Bengale sans l'arrêter, parce qu'il n'arrêterait pas l'alarme ni tous les autres effets de ses imprudences. Elle a gagné, elle est le sujet de toutes les conversations, l'objet de toutes les mesures et de toutes les spéculations privées ; comment le gouvernement peut-il vouloir et pouvoir lutter contre les affections et les actes de tous et chacun de ses sujets ? Il est clair qu'avec tous ses achats le gouvernement jette son argent, et se prépare à ruiner le spéculateur particulier et le propriétaire ; car, à force d'importer, il y aura engorgement après la disette. Quand milord Aukland recommandait, l'année dernière, de sonner l'alarme sur ce triste sujet, quand le gouvernement prescrivait à chacun le régime, et s'y mettait lui-même, l'un et l'autre, avec les

Digitized by Google

intentions les plus pures, ne faisaient que plaider en faveur de la famine. Au lieu d'énoncer des craintes et de les authentiquer, le gouvernement doit, au contraire, les cacher, les infirmer, et s'inscrire en faux, s'il est possible. Le mal n'est pas tant dans la chose que dans la publicité. Il en est de l'abondance comme de l'honneur : l'une et l'autre tiennent souvent au sujet; et, dans pareil cas, la médisance a le même effet que la calomnie. Il faut le dire, l'Angleterre n'a commis que des contre-sens dans cette affaire : toutes ses discussions, ses assemblées, et *son parlement de famine*, ont mis en évidence un oubli, absolu et impardonnable à l'époque où nous vivons, de tous les principes d'administration et de commerce, dont le premier de tous est qu'il en est des subsistances comme de l'argent; qu'ils n'abondent tous les deux que là où l'on ne s'inquiète ni on ne voit où ils sont et d'où ils viennent; que là où ils arrivent tout seuls, et où leur cours, comme celui des eaux, tend toujours vers le niveau, et est aussi insensible, alors il y a du pain et de l'argent : c'est ainsi que l'un et l'autre sont revenus en France tout seuls au moment où le gouvernement ne s'en est plus mêlé; et l'un et l'autre y augmentent à mesure qu'il s'en mêle moins. La France offre, dans ce moment, un spectacle digne

Digitized by Google

de la plus grande attention. Sa rivale, avec toutes les richesses du monde, meurt de faim ; c'est Midas affamé au milieu de son or : la France, sans excédant de numéraire, regorge de vivres ; c'est le pays de l'Europe où le pain et la vie sont à meilleur marché et de meilleure qualité. Les achats et les clameurs de l'Angleterre propagent la famine sur le continent ; la France se tait, et seule se nourrit abondamment en silence. Elle a subi son épreuve, elle n'y reviendra pas : son gouvernement a eu le bon esprit de sentir qu'il ne lui appartenait pas de se mêler de ces questions. Depuis ce temps, tout abonde, et abonde davantage à mesure qu'il s'en abstient plus soigneusement. Et cependant c'est au milieu d'une guerre dévorante et prolongée, d'une guerre qui enlève une infinité de bras à la culture, après une multitude de pertes éprouvées par elle de cent autres manières ; c'est après toutes ces épreuves que la France trouve, dans son propre sein, une subsistance abondante et facile. Ce nouveau fait peut lui seul terminer toute cette question, et lui servir de couronne, comme de garant à la France que sa fertilité égale ses besoins pour la partie de la subsistance ordinaire de ses habitans, qui est le pain.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

État réel de la culture en France.

Pour se faire une idée bien juste de la culture de la France, il faut commencer par évaluer son étendue, et déterminer la qualité et le rapport du sol. Ici, nous prévenons nos lecteurs, que nous n'entendons parler que de l'ancienne France. Les renseignemens sur la nouvelle manquent encore. Quand des Arthur Young auront pris la peine de la parcourir et de l'analyser comme ce célèbre Anglais l'a fait pour l'ancienne, quand ils nous auront enrichis des fruits de leurs observations, alors peut-être disserterons-nous aussi sur la culture des pays que la France s'est ajoutés; jusque là, nous nous bornerons à l'ancienne France, sujet déjà assez vaste, et bien au-dessus de nos forces, si elles n'étaient suppléées par celles d'Arthur Young, qui va nous servir de guide, bien sûrs de ne pouvoir nous égarer sur ses traces.

On a beaucoup varié sur l'étendue de la France.

Vauban la porte à 30,000 lieues carrées.

Cassini à 21,000

Necker. 26,000

Medium . . . . . 25,000. Nous l'adopterons comme a fait Arthur Young.

Digitized by Google

Réduites en arpens, mesure de Paris, contenant neuf cents perches de vingt-deux pieds, elles donnent un total de cent cinquante-six millions d'arpens, ou cent trente-un millions d'acres; l'acre comporte un cinquième en sus de l'arpent.

On évalue le capital mis en France à l'agriculture, quarante-huit livres par arpent, ce qui fait deux cent soixante-deux millions de louis, ou six milliards deux cent quatre-vingt-huit millions.

Sur les cent trente-un millions d'acres, sont en labour soixante-dix millions d'acres à quarante livres de produit, ou deux millions huit cent mille livres.

Vignes,	5,000,000 d'acres à	175 l.	875,000,000 l.
Prairies,	4,000,000 ——	100	400,000,000
Luzernes,	5,000,000 ——	100	500,000,000
Bois,	19,850,000 ——	16	317,608,240
Pâtures, et Bruyères,	27,150,000 ——	10	271,500,000
Médium		40	
Pour les 131,000,000 d'acres . .			5,164,108,240

Déductions.

Chemins,	9,000 lieues à 60 pieds,		145,000 acres.
Rivières,	13,000 ——		240,000

Digitized by Google

Bon terrain. . . .	28,385,675	acres.
Bruyères.	25,513,213	
Montagnes. . . .	28,707,037	
Craie.	16,584,889	
Gravier.	3,827,282	
Pierres.	20,412,171	
Sables.	8,292,444	

Le septième de la France est en bois.

Sûrement, ces calculs sont susceptibles de beaucoup de modifications : nous ne prétendons ni les y soustraire, ni les défendre ; mais ils servent à donner un apperçu du sol et de la culture de la France ; ils fournissent une base d'où on peut partir dans tous les calculs qui vont revenir si souvent. Ils partent de la même main que ceux dont nous nous appuierons dans l'évaluation des cultures étrangères : l'autorité est égale de part et d'autre, et constitue un jugement irréprochable par rapport à chacune en particulier.

On a été encore plus partagé sur le revenu appartenant au propriétaire, que sur l'étendue même du sol de la France. On a varié de huit cent millions à deux milliards quatre cent millions. La première évaluation est celle des parlemens : la seconde est celle de M. Necker, et d'Arthur Young. Le judicieux Lavoisier a pris *un mezzo terminé*, et l'a fixé à quinze cent millions.

Digitized by Google

Quant à la première évaluation, elle est évidemment fautive, évidemment au-dessous de sa véritable valeur. Les parlemens n'ont pas montré dans ce calcul plus de sagacité que dans toutes les mesures qu'ils embrassaient en fait d'administration. Ce n'est pas par là qu'ils ont brillé. L'estimation de Lavoisier paraît aussi bien faible, quoique presque double de la première, quand on fait attention à l'étendue de la France, à la quantité, au prix, à la variété de ses productions, ainsi qu'au nombre des propriétaires qui n'avaient pas d'autre revenu que celui du sol; car, hors de Paris, on ne connaissait ni les rentes sur l'état, ni les banques; on vivait uniquement de la terre: ce n'était pas en France, comme en tant d'autres pays, tels que le Brabant, la Hollande et l'Angleterre, où les capitaux productifs, les intérêts et les parts de commerce, partagent au moins la fortune des habitans, au lieu qu'en France toutes ces manières de mobiliser sa fortune étaient entièrement inconnues aux provinces dans lesquelles *les nobles* et les *seigneurs* ne savaient que vivre de leurs revenus, et les autres propriétaires, de la terre. Un an avant la révolution, un billet de caisse d'escompte était encore en province une curiosité véritable, et la fortune que les assignats y firent n'est pas un des moindres phénomènes du temps.

Digitized by Google

L'évaluation de M. Necker et d'Arthur Young peut paraître forte; mais qu'on réfléchisse qu'elle ne dépasse pas celle du numéraire circulant alors en France, et qu'il pourrait fort bien être que la mesure du produit d'un état ne fût jamais autre que celle de son numéraire. D'ailleurs, l'impôt de toute nature, en 1789, s'élévant en France à six cent cinquante-six millions, y compris la dîme, surpassait le quatrième du produit total de la France: proportion déjà bien forte, et qui ne peut que renfermer une preuve du haut degré de ces produits; car un pays et des propriétaires qui paient au-delà du quart de leur revenu *net*, sont cruellement traités. Nous nous tiendrons donc à l'évaluation d'Arthur Young, et nous dirons avec lui que le produit de la terre en France s'élève, pour le propriétaire, à deux millions quatre cent mille livres: c'est à peu près neuf cents livres par lieu carrée. . . . .

La France présente trois zones différentes de culture comme de climat : la première, située sous le climat le plus chaud de cette contrée, comprend les pays qui admettent la culture de l'olivier avec celle de la soie, du maïs et du vin. Celle de l'olivier s'arrête beaucoup plus tôt que les autres.

La seconde zone, celle du centre de la France, renferme les pays qui cultivent le maïs et la vigne, mais sans olivier, ni soie.

Digitized by Google

La troisième est celle qui, étant au nord, n'admet pas la vigne, et se borne à la culture du blé, comme subsistance principale, et à celle qui fournit la bière et le cidre, comme boissons principales. Il y a donc, pour la culture de la France, zone du nord, du midi, et du centre, ou zone moyenne.

La France agricole est encore divisée en grande et en petite culture, en culture avec des chevaux, ou à bœufs.

La première n'a guère lieu que dans le nord et en-deçà de la Loire, après laquelle commencent, avec des peuples tout-à-fait étrangers à ceux du nord, une multitude d'habitudes et de procédés que celui-ci ne connaît pas. La Loire est la grande ligne de démarcation de la France; elle est au nord et au midi de cet empire, ce que le Rhin est à la France et à l'Allemagne.

Quelques parties favorisées du ciel admettent la culture à la bèche; mais celle-ci ne convient qu'aux terrains d'une qualité supérieure, et doit être très-bornée comme eux : elle est aux autres cultures ce que les jardins sont à l'agriculture en général. Les terres ainsi cultivées sont des fermes en jardins.

La culture à bœufs est presque entièrement inconnue dans le nord de la France, où elle se fait sur-tout avec des chevaux. On ne commence

Digitized by Google

à trouver celle des bœufs en usage général qu'en Bourgogne et dans quelques parties des départemens de l'ouest; mais au-delà de la Loire elle est presque exclusive, et ne souffre d'exception que dans quelques parties du Poitou, du Languedoc et de la Provence, où l'on laboure avec des mules.

La richesse agricole d'un pays provient à la fois de la bonté du sol, de celle de la culture, et de la qualité des produits, trois attributs pris collectivement, ou divisément. Ainsi un pays peut rapporter beaucoup, presque sans aucune culture, comme le font les cantons riches en prairies, ou ceux dans lesquels des arrosemens abondans et faciles entretiennent une fertilité continuelle et spontanée. D'autres cantons tirent, sur un sol d'ailleurs ingrat, une richesse étendue de la nature des produits précieux, qui, dans un petit espace, et sous un petit volume, rendent également, ou même davantage, que d'autres terrains ne le font avec des produits moins précieux, quoique sur des espaces plus vastes. Ainsi, un arpent de jardins de Montreuil, de lin de Flandre, de vin en Bourgogne, d'oliviers ou de mûriers en Provence, de prairies en Normandie, rend plus que dix ou quatre arpens d'une culture moins précieuse. Que serait-ce si on suivait l'élévation graduelle de ces produits sur toute l'échelle

Digitized by Google

des productions que d'autres climats voient naître, le sucre, le cacao, les épiceries, les teintures, la cochenille, les métaux, le diamant enfin? On sent quelle prodigieuse distance doit mettre, entre la valeur de ces produits, la différence de leur nature. Mais ce sont des extrêmes, qui d'ailleurs n'appartiennent pas à nos climats, et que nous ne citons que pour montrer de quelle extension cette question est susceptible.

Enfin, un pays peut devoir sa richesse uniquement à la bonté de sa culture. Ainsi la Hollande a été tirée du sein des eaux, et l'art y maintient continuellement sa conquête sur elles. La culture seule a fait ces immenses défrichemens qui, se propageant sur l'étendue des bruyères qui couvrent encore les Pays-Bas, gagnent tous les jours sur elles, et finiront, avec le temps, par les faire disparaître tout à fait. Car, il n'en faut pas douter, les bruyères de la Campine céderont aux efforts toujours renouvelés de la culture. C'est encore à elle que le pays de Vaes et le Brabant doivent leur existence et l'éclat dont brillent leurs campagnes. La nature n'avait rien fait pour eux, elle les avait couverts d'un sable infertile; l'homme s'en est emparé, et, sous ses mains laborieuses, le sable s'est changé en terres fécondes, il s'est chargé de moissons, la végétation la plus vigou-

Digitized by Google

reuse s'est établie par-tout, et, par le seul effet de la culture, ces pays sont devenus des phénomènes de population et d'abondance. Ainsi les montagnes des Cévennes offrent, dans leurs étroits et profonds vallons, des miracles de culture d'un autre genre. Elle a fixé, sur les flancs précipités des montagnes, les arbres et les moissons qui y semblent suspendus par-tout; elle a donné des appuis aux terres pendantes en précipice, et quand la violence des élémens les y entraîne, c'est encore la culture qui les y reprend, et qui les reporte à leurs premières places. Dans tous ces cas, la bonté de la culture est indépendante *et une;* elle provient d'une seule cause, qui *est elle-même.* Elle est composée, quand elle est formée, à la fois de la bonté du sol, et de celle de la nature, ou de ces deux agens combinés avec la richesse intrinsèque des produits. Elle est parfaite quand ces trois qualités se trouvent réunies; ainsi le pays le plus riche, agricolement parlant, sera celui qui réunira au plus haut degré, bonté de sol, de culture et de produits. Faisons l'application de cette règle à la France.

Ses provinces du nord sont généralement d'un sol fertile, et d'une culture suffisante. La Flandre a de très-riches produits en lin et en plantes, dont on extrait des huiles qui prêtent à un grand

Digitized by Google

commerce. Mais les prairies naturelles, quoique abondantes, y sont mauvaises, et généralement mal tenues. Dans beaucoup de cantons, ce sont plutôt des marais que de vraies prairies. Ainsi les bords de la Lys, de la Scarpe, de l'Escaut, de l'Anthie et de la Canche, tous les environs de Saint-Omer, et, ce qu'on appelait la Flandre maritime, sont des cantons de grandes, mais mauvaises prairies, trop dominées par les eaux pour pouvoir être d'un plein rapport. La Picardie est très-abondante en blé; mais ses plaines, nues et crayeuses, n'offrent ni une grande fertilité, ni une culture très-soignée. La vallée de la Somme n'est qu'un marais de tourbe prolongé. La haute Normandie est très-fertile en blé dans les plaines, en pâturages dans les vallons, ainsi qu'en bois. Le pays de Bray, la vallée d'Auge dans ses deux branches, sont admirables à l'œil et pour le produit. Arthur Young avoue que cette vallée surpasse celle de Limmerick, si renommée en Irlande.

Les plaines de Caen et la presqu'île du Cotentin sont d'excellens pays. Celui de Bocage, l'Avranchin et toute la lisière de la Bretagne et du Perche, sont de mauvais sols. Le Perche, si on excepte la vallée de Nogent-le-Rotrou, est très-médiocre. La Beauce a beaucoup de blé et de bonnes terres; mais la culture y est médiocre, à

Digitized by Google

cause du défaut de prairies, qui entraîne celui des engrais. Il ne faut pas évaluer le produit de son territoire par les grains qu'il rapporte, mais par ceux qu'il pourrait rapporter, ainsi que la Picardie, qui, étant un grenier à blé, n'en contient pourtant pas la quatrième partie de ce qu'elle rendrait avec une culture mieux entendue. Les environs de Paris sont généralement bons : quelques parties, telles que la vallée de Montmorency et les bords des trois rivières qui arrosent ces délicieuses contrées, sont vraiment enchantés; c'est là que la nature et l'art ont prodigué à l'envi leurs richesses. La Brie et toute la partie de la Champagne qui la confine sont très-productives, surtout en grains. On peut diviser la Champagne en quatre parties distinctes par leurs productions et par leur sol : en Champagne pouilleuse, Champagne à blé, Champagne à vin, Champagne à bois. La première est au nord, et confine les Évêchés et la Lorraine; c'est un des plus mauvais pays de France, ainsi que l'annonce assez le ridicule même de son nom. La seconde est à l'ouest, et confine la Brie, en longeant la rive gauche de la Marne; c'est le pays du blé. La troisième est à la droite de cette rivière; c'est le pays du vin. Qu'ils sont beaux ces coteaux d'Aï et toutes ces hauteurs qui couronnent la vallée de la Marne, et pro-

Digitized by Google

duisent ces vins pétillans que par-tout on renomme et on recherche! La quatrième comprend tout le pays entre l'Yonne et la Marne; c'est celui du bois. Cette province est d'une très-grande étendue, ayant quatre millions d'arpens. La culture ressemble à son sol; elle est mauvaise là où il l'est, bonne où il est fertile, médiocre lorsqu'il l'est aussi, excellente là où le sol le comporte. Ainsi ses vins si précieux doivent leur supériorité autant à la culture qu'au sol même; car ils n'ont pas toujours eu les mêmes qualités, il s'en faut bien: ils les doivent encore plus aux soins du cultivateur qu'aux feux du soleil, qui, dans toutes ces provinces septentrionales, n'est pas plus ardent que dans toutes les parties de la France en-deçà de la Loire; car c'est toujours elle qui fait la borne. Après la Champagne vient la Lorraine, pays étendu, mais d'un sol généralement maigre, comme il paraît par la quantité de ses mines de fer, qui ne se montrent que dans des terrains de cette nature. La fertilité ne reparaît d'une manière frappante que dans les vallées de la Meuse, de la Moselle, et dans quelques plaines d'ailleurs peu étendues. Le canton de Bar a des vins estimés, qui passent, en grande partie, dans l'étranger. L'Alsace est excellente dans toute la vallée du Rhin, médiocre ou mauvaise dans tout le reste. La Franche-

Digitized by Google

Comté, comme tout pays montagneux, est dans le même cas. Le pied des montagnes, les plaines qu'elles renferment, les bords des rivières qui y coulent, sont excellens d'ordinaire; le reste est médiocre, et devient plus mauvais à mesure que le sol s'élève. Le Gatinais, le Morvan, tout le territoire qui s'étend jusqu'à la Charité, à la droite de la Loire, est aussi médiocre en qualité qu'en culture. De ce côté, la fertilité, comme la bonne culture, finissent à treize lieues de Paris, et ne reparaissent plus que dans la Basse-Auvergne. L'Orléanais est très-fertile en blé et en vin; mais ceux-ci sont d'une bien médiocre qualité; et presque toute la partie de cette province qui s'étend sur la droite de la Loire jusqu'à Briare, et dans une très-grande profondeur dans l'intérieur des terres, est d'un sol bien ingrat et d'une culture bien faible. Le Maine, dans ses deux parties, est presque entièrement mauvais : là, comme par-tout, il y a des vallées et des plaines fertiles; mais ce sont des exceptions à la généralité de ce territoire, qui, par-tout ailleurs, est ingrat. Le haut Anjou ne vaut pas mieux. Le bas Anjou, arrosé par plusieurs belles rivières, est beaucoup meilleur, et produit une grande quantité de vins dont l'étranger s'accommode, malgré leur médiocrité. Nommer la Touraine, c'est rappeler les

Digitized by Google

plus rians souvenirs : c'est comme le jardin de la France, à laquelle la Touraine passe pour être ce que la rose est aux parterres. La Touraine brille au milieu de la France comme elle au milieu des fleurs. Il faut pourtant distinguer, dans cette province, ce qui peut lui mériter ces gracieuses attributions d'avec ce qui ne les mérite pas: ainsi, toute la vallée de la Touraine et l'espace compris entre les trois rivières d'Indre, de Loire et du Cher, sont admirables; il y a là un triangle incomparable pour la fertilité, qui se soutient dans toute la plaine à la gauche de la Loire. Le petit espace compris entre la Levée et le coteau de la Loire n'est pas moins bon : ce coteau lui-même est un chef-d'œuvre de culture, relevée par mille scènes, par mille situations pittoresques; mais, à deux pas de là, la scène change; le prestige produit par la réunion de l'art et de la nature s'évanouit, il ne reste plus qu'un pays d'un sol très-sec et d'une culture peu soignée. Cette province, toute petite qu'elle est, renferme encore plus de bois que presque toutes celles de France. La Bretagne est déserte et inculte dans l'intérieur, très-fertile et cultivée sur les bords de la mer et des rivières. Ceux de la Loire, depuis Ingrande jusqu'à Nantes, et de là à l'embouchure de cette rivière, rappellent complètement la Touraine; c'est le même aspect

Digitized by Google

de culture et de fécondité. Les côtes de la Bretagne, couvertes de villes et d'une population immense, sont très-fertiles par elles-mêmes, et très-fertilisées par la culture. Le Poitou est mauvais dans sa plus grande partie : les côtes, depuis les Deux-Sèvres jusqu'à la Charente, sont très-abondantes en pâturages, en marais salans, et seraient d'un immense rapport entre des mains aussi habiles pour le travail et la conduite des eaux que le sont celles des Hollandais. L'intérieur du Poitou est en bruyères, peu de parties y sont fertiles ou bien cultivées. La Sologne est aussi mauvaise que mal cultivée ; c'est un pays abandonné de la nature et des hommes, et dont les auteurs économistes français ne parlent qu'avec une espèce de pitié, en la désignant sous le nom de *triste* Sologne. Le Beny ne vaut guère mieux en beaucoup d'endroits. Le Sancerrois et les bords de quelques rivières sont les meilleurs cantons de cette province. Le Bourbonnais, la Marche et le Limousin sont trois pays d'un sol aride et d'une bien mauvaise culture. La basse Auvergne est vraisemblablement le pays le plus riche et le mieux cultivé de la France ; mais la haute Auvergne est tout le contraire dans les deux genres. Le Gévaudan, le Rouergue, le Forez, le Vélai et le Lyonnais, excepté quelques bords du Rhône,

Digitized by Google

sont de très-mauvais pays. Il y a au centre de la France un noyau de montagnes contenant plusieurs provinces, qui forment toutes des pays aussi maigres qu'on en trouve dans aucune partie de l'étranger. La Bresse est une province d'une petite étendue, d'un sol excellent, mais d'une culture bizarre, par l'habitude où sont les habitans de convertir, tous les trois ans, en étangs les terres labourables; méthode aussi contraire à la bonté de la culture qu'à la salubrité du pays. Le Dauphiné, avec des parties excellentes, est généralement montagneux et peu fertile : il manque de blé, mais il a des vins exquis, quoiqu'en petite quantité; ils prêtent à une grande augmentation. La Provence justifie le nom qu'on lui a donné de *gueuse parfumée ;* elle meurt de faim au milieu de ses aromates et de ses parfums : au milieu de ses fruits et de ses olives, elle doit emprunter sa subsistance du dehors. Le Quercy est très-fertile en blé et en vins communs; mais son agriculture est bien médiocre et son sol est bien sec, circonstance qui donne à ses grains leur grande pureté. Le blé du Quercy, produisant les farines de minot, dont s'alimentaient les colonies, est peut-être le plus pur du monde; chaque grain a la transparence de la perle. L'Angoumois est le pays de France où la vie est la meilleure pour

Digitized by Google

la qualité et pour le prix; mais il n'en est pas mieux cultivé pour cela, ni son sol n'en est pas meilleur: ce qui porte à remarquer que ce sont presque toujours les pays les plus arides qui fournissent le plus de délices à la vie. La Saintonge n'a qu'un sol médiocre et une mauvaise culture, avec une fort grande quantité de vins, qui ne valent que convertis en eau-de-vie. La nature a voulu que rien ne fût perdu, ne fût à dédaigner dans ses œuvres; et en refusant aux vins destinés uniquement à être bus les qualités propres à l'eau-de-vie, elle les a attachées aux vins qui ne pourraient autrement fournir qu'une très-mauvaise boisson. La Guienne, proprement dite, comprise dans toute l'étendue de la rive droite de la Garonne jusqu'à la Dordogne et au Languedoc, est très-fertile en blé et en vin, qui font une partie très-considérable des exportations françaises, pour le blé aux colonies, pour le vin dans le monde entier. Rien ne surpasse en beauté les bords de la Garonne depuis Toulouse jusqu'à Bordeaux. La Gascogne, c'est-à-dire le pays compris entre la Garonne et les Pyrénées, est excellente: il faut en retrancher la traversée de Bordeaux à Bayonne à travers les landes de ce nom. Elles s'étendent sur une longueur de trente lieues et une largeur moyenne de huit, espace dans lequel

Digitized by Google

on croit plutôt reconnaître les déserts du Brandebourg que le sol de la France. La partie française des Pyrénées renferme, comme tous les pays, de grandes montagnes, des cantons d'une fertilité incomparable, et d'autres d'une aridité qui ne l'est pas moins. Ainsi les vallées de Tarbes, de Bagnères, de Barége, et mille autres, sont des chefs-d'œuvres de la libéralité de la nature et de l'industrie des habitans; et à côté d'elles, et plus encore au-dessus de ces lieux enchantés, s'élèvent des solitudes et des déserts fermés, par l'âpreté du climat, à la culture et à la végétation. Le haut Languedoc est généralement très-fertile, tant par la bonté du sol que par la manière dont il est cultivé; mais le bas Languedoc est aride et manque de blé: en revanche, il a des vins précieux, et sur-tout des huiles et des soies, deux sources des plus grandes richesses dont la culture soit susceptible. Enfin le Roussillon présente, dans sa petitesse, un abrégé de toutes les productions et de tous les sols, mais une imitation trop fidelle de l'incurie et de la négligence de l'Espagne, sa voisine. Cette province est généralement mal cultivée: elle pourrait réunir, dans son étroite enceinte, tout ce qui est fait pour élever un pays à la plus grande prospérité; elle en possède tous les élémens.

Digitized by Google

En revenant sur cet exposé, on trouve que, sur quarante-huit parties que la France renferme, dix-sept y sont bonnes, trente-une sont médiocres ou mauvaises. C'est près de la moitié en sus pour le mal que pour le bien. Encore faut-il observer que les bonnes parties sont souvent mêlées de mauvaises, tandis qu'il est très-rare que les mauvaises le soient de bonnes. Cependant nous avons tenu compte des premières en totalité, sous des rapports avantageux. 1° Parce qu'il est impossible de les séparer avec précision; 2° parce qu'il faut bien admettre quelque compensation pour le mélange correspondant qui se trouve aussi dans les autres parties, quoique même alors, en moins grande quantité. Ainsi la Bourgogne est réputée généralement pour une excellente province: nous l'avons admise et notée comme telle: ses vins ont fait sa renommée et sa fortune. Cependant les bruyères commencent où finit cette *superbe Côte-d'Or*, qui fournit ses vins précieux: elles touchent aux clos de Vougeot lui-même; elles couvrent les hauteurs qui couronnent tous ces admirables enclos, et qui, en les défendant contre le nord, contribuent peut-être à leurs incomparables qualités. Une partie de la Bourgogne est en montagnes, en bois, et en bruyères. Il en est de même pour la Touraine, et les environs de

Digitized by Google

Paris ne sont pas plus exempts de ce mélange; car le mal est par-tout, mais en plus grande somme que le bien. Il est donc vrai de dire que la plus grande partie du sol de la France n'est ni très-fertile, ni très-bien cultivée.

La moitié du territoire français est cultivée pour le blé, car, sur cent trente-un millions d'acres, soixante-dix millions sont en terres arables. Mais plus de la moitié de ce blé n'est que du seigle, et, dans plusieurs provinces, des grains d'une qualité inférieure au seigle même. Or, un pays qui a plus de la moitié de ses récoltes en seigle ne passera jamais ni pour fertile, ni pour bien travaillé.

De plus, le sol de la France ne présente, sur une somme de cent trente-un millions d'acres, que vingt-huit millions qu'on puisse regarder comme de bonnes terres; calcul que l'exposé ci-dessus du territoire de la France rend très-probable. Les bruyères contiennent vingt-cinq millions d'acres, et approchent beaucoup de l'étendue des bonnes terres. Les montagnes, qui sont généralement mauvaises en tout pays, comprennent vingt-huit millions d'acres, quantité égale à celle des bons terrains. Les terres de gravier, de craie, de sable, tous signes et causes à peu près égaux de stérilité, contiennent, comme le riche lut, vingt-sept millions d'acres. Le sol pierreux oc-

Digitized by Google

cupe une étendue de vingt millions d'acres : voilà plus de cent millions d'acres de terrains médiocres ou mauvais, contre vingt-huit millions de bons, c'est-à-dire près de *quatre* contre *un;* ce qui suffit seul pour décider la question qui nous occupe : elle sera tout-à-fait résolue en y joignant les considérations suivantes.

Le pays où les proportions entre le labourage et le pâturage ne sont pas observées, où le cours des récoltes est mal gradué et mal entendu; le pays où le cultivateur est généralement pauvre, où les jachères absolues sont en usage et presque en honneur, et où les prairies artificielles ne le sont pas; le pays où les plantes légumineuses et farineuses, entrant à peine dans la subsistance de l'homme, n'entrent en rien dans la subsistance des animaux; le pays où ces animaux sont rares en nombre et médiocres en qualité, où les prairies sont généralement mauvaises, et l'art de les cultiver généralement aussi en enfance; un tel pays ne peut se glorifier de sa culture : or, voilà précisément où en est celle de la France.

1°. La proportion déterminée pour la bonté de la culture exige un partage égal entre le labourage et le pâturage, de quelque nature qu'il soit, prairies naturelles, artificielles, plantes légumineuses ou autres. Alors la terre reçoit autant qu'elle

Digitized by Google

donne; et l'épuisement des récoltes est réparé par les engrais que fournissent les pâturages. Mais combien cette règle est violée dans la culture française ! elle offre cinq millions d'acres de prairies, quatre millions de luzernes; en y ajoutant dix à douze millions de pâture de toute nature, on n'aura jamais que vingt millions d'acres de nourriture d'animaux, ou un contre trois et demi de labourage. Qu'on demande après cela, après l'exposé d'un fait aussi simple, d'où viennent la pauvreté du sol et la médiocrité des récoltes, d'où le seigle serait banni si les terres recevaient la quantité d'engrais nécessaires pour les féconder.

2°. Pour bien cultiver les terres, il faut faire la plus grande attention au cours des récoltes, substituer les récoltes fécondantes aux récoltes épuisantes, et délasser la terre, comme l'homme, par la variété de ses occupations. Les récoltes purement céréales épuisent la terre; les plantes qui pivotent beaucoup, qui gazonnent, qui lient entre elles les différentes parties des terres, les réparent : l'art est de combiner leur succession. Dans le fait, rien n'est plus aisé et plus simple, et cependant rien n'est encore plus étranger au cultivateur français. Toute sa science se borne, presque par-tout, à labourer une année, et à laisser ensuite sa terre en jachère absolue. Il re-

Digitized by Google

commence après cette docte pratique, ou bien il sème des blés de mars après la récolte de blé, ou quelquefois encore il sème en blé jusqu'à ce que l'épuisement de la terre et la nullité des récoltes le forcent enfin à s'arrêter.

3°. Le cultivateur français, si l'on en excepte quelques provinces du nord, est généralement mal logé, mal nourri, mal vêtu, et mène la vie la plus dépourvue de jouissances. Cet état provient à la fois de ses facultés intellectuelles et pécuniaires, et de ses mauvaises pratiques en culture. Dans la plus grande partie de la France les fermes sont du plus mince produit. Au-delà de la Loire elles sont presque toutes depuis 500 jusqu'à 2,000 francs; le fermier de 3,000 francs est un être rare, une espèce de seigneur. Cette espèce de fermier n'a ordinairement ni avances ni capitaux; il doit tout recevoir en prenant la ferme, car il n'a que ses bras; c'est presque toujours un cadet de famille de paysan, il ne peut y avoir rien de plus misérable.

Les grandes fermes de la Flandre et de la Normandie sont absolument inconnues dans ces contrées: aussi quel est l'état des villages et des habitations de campagne? les maisons sont de vraies chaumières, les villages sont presque partout bâtis des matériaux les plus vils; ils sont dégoûtans, par la plus horrible saleté, au-dehors

Digitized by Google

comme au-dedans; on peut à peine y marcher et les traverser dans la mauvaise saison : pendant toute sa durée, la fange et les boues s'en emparent de manière à ce qu'on n'en puisse sortir. Où sont en France les superbes villages qui décorent la Hollande, la Flandre, le Palatinat, la Suisse, et sur-tout l'Angleterre? on n'en apperçoit aucune trace dans ces amas de chaumières aussi mal bâties que mal disposées, dont la réunion forme ce qu'on appelle les villages de France. L'intérieur de ces masures est habité par la saleté et par la misère; il n'offre ordinairement ni meubles, ni aisance; les murs sont nus et noircis par la fumée, les ustensiles du ménage sont grossiers et rares, les alimens le sont encore davantage. Presque par-tout le peuple vit de mauvais pain et de soupe. Le vin n'est en usage que dans les pays où il croît; le fermier est trop pauvre pour en faire venir d'ailleurs. Le cultivateur français, ne semant presque pas de légumes, est privé de cette ressource une grande partie de l'année; ressource si abondante dans d'autres pays, où, comme en Hollande, en Flandre, en Angleterre, en Allemagne, les légumes forment le fond de la nourriture du peuple. Les Français, en négligeant la culture des plantes légumineuses, se sont privés d'une grande ressource contre les disettes de blé

Digitized by Google

auxquelles leur pays est si sujet : ces plantes les en défendraient mieux que la grande étendue de leur labourage Le vêtement du cultivateur français répond parfaitement au reste de *son avoir :* presque par-tout ses pieds sont enfermés dans de lourds et épais sabots; dans quelques provinces du midi il n'a pas même cette triste défense contre les aspérités du chemin, il va nu-pieds; la toison qu'il a arrachée à ses troupeaux compose son vêtement : quelquefois, ne déguisant plus rien, c'est de la peau même de la bête qu'il se couvre. Dès les bords de la Loire, on commence à trouver le peuple sous un hideux vêtement, presque toujours sans préparation et sans teinture. La propreté, et quelque élégance même dans l'ajustement des femmes, ne se laissent appercevoir que que dans le pays de Caux, dans quelques parties du Languedoc et de l'Auvergne : tout le reste est hideux; et de Lyon on commence à retrouver le peuple sous les haillons du gueux Espagnol ou du mendiant Italien. Le peuple, le cultivateur français est véritablement dans un état frappant de misère aparente, et qui n'est malheureusement que trop réelle. Qu'ils sont rares en France, ces riches fermiers, ces opulens laboureurs d'Angleterre, de Flandre et de Hollande, qui habitent des maisons bien closes, bien bâties et bien en-

Digitized by Google

tetenues, garnies de meubles propres et commodes, de provisions abondantes et saines, dont le maître, toujours couvert de bons et amples vêtemens, ne sort jamais pour se transporter dans les marchés et dans les lieux où ses affaires l'appellent, sans être porté sur un bon cheval, comme le fermier anglais, ou dans une voiture bien attelée, comme le hollandais! Excepté aux environs de Paris, ces aisances sont inconnues en France, où le cultivateur est aussi dénué que son confrère des autres pays en est richement pourvu. Ce n'est pas le cultivateur français qui est réputé pour donner en mariage à ses enfans ces *tonnes d'or* qui ont acquis tant de célébrité au pays hollandais. Ce n'est pas le paysan français qui meurt riche de ces sommes presque fabuleuses que les fermiers et les propriétaires de fabriques en Angleterre lèguent à leurs héritiers. Non, malheureusement, on ne voit rien de tout cela en France, parce que l'instruction et la richesse du cultivateur ne répondent en rien à celles du cultivateur de Hollande ou d'Angleterre. Arthur Young fait remarquer, avec raison, l'étonnement dont il fut frappé en traversant les marchés en France, de les voir remplis d'un peuple occupé à y vendre des denrées et des objets si misérables, qu'ils pouvaient à peine dédommager le vendeur de la perte du temps et de

Digitized by Google

la peine qu'il avait supportée pour se rendre à ces marchés, et y porter ces chétives marchandises.

Tous ces signes et ces preuves de misère, toutes ces privations ont et doivent avoir des causes très-réelles et très-actives. Les principales sont évidemment placées dans la mauvaise culture, et dans les mauvaises pratiques que les cultivateurs français se lèguent de générations en générations.

La première, et la plus forte de toutes, est l'usage des jachères absolues, malheureusement si communes en France; elles règnent sur presque toute son étendue. Dans son ignorance, le peuple appelle cette belle pratique *laisser reposer les terres*, tandis que ce n'est que les laisser détériorer. La terre découverte pendant une année entière est bien plus exposée aux injures de l'air, que sous la couverture que la culture lui fournit : elle est bien plus exposée à l'action des vents qui en dissipent les sels, à celle des eaux qui les entraînent en s'écoulant, à celle du soleil qui les pompe, les évapore, ou les calcine. Il n'y a que des contre-sens, et des plus grossiers, dans cette pratique; et cependant elle est érigée en dogme et en usage universel dans toute la France. Le pied des plantes en pivotant, en s'unissant par les racines, fournit des appuis à la terre, en

Digitized by Google

lie les différentes parties : elles arrêtent et absorbent les eaux qui s'écoulent des terrains dégarnis, en emportant leurs sucs : ce n'est pas ainsi que les Anglais traitent leurs jachères, qui, proscrites par ces cultivateurs éclairés, servent de préparations aux récoltes suivantes. En Angleterre, les jachères d'une année préparent la récolte de l'autre : l'usage irréfléchi des Français prive le cultivateur de la moitié du produit de la terre; car l'année des jachères étant absolument improductive, un bail de six ans ne répond qu'à trois récoltes; et quand elles consistent seulement en seigle et en autres menus grains, comme il arrive en tant d'endroits, quel peut être le produit de la terre, et comment le fermier pourrait-il être tant soit peu à son aise? Qu'il cesse cette pratique absurde, et, par cela seul, il doublera ses produits, et plus que ses produits; car, en doublant par eux ses engrais, il ajoutera dans une proportion encore plus forte à la fertilité de sa terre : alors il aura plus de fourrage et de paille, et par conséquent plus de bétail, qui sert à l'augmentation de ses engrais. Les jachères sont inconnues dans tout pays où l'on a la moindre notion de la culture : on y rit de ces ridicules idées sur le repos de la terre, qui n'est autre chose que sa dégradation effective; et la différence de situation

Digitized by Google

entre ceux qui pratiquent les deux méthodes suffit seule pour les faire apprécier. Le terrain abandonné en France aux jachères absolues est, dans beaucoup d'autres pays, destiné à la culture du trèfle et des plantes légumineuses : souvent il admet deux cultures dans cette seule année de jachères, pendant laquelle il ne rapporterait rien en France. Le fermier étranger doit donc être sur le même sol deux ou trois fois plus riche que le fermier français; car la culture des plantes, et surtout celle du grand trèfle, est d'un produit très-abondant : un arpent de cette espèce de récolte équivaut à trois arpens de prairies naturelles; c'est donc d'une valeur triple de celle de ses prairies naturelles dont le cultivateur se prive, en négligeant la culture de ces prairies artificielles, dont une partie, celle du trèfle, ne coûte aucuns frais, ni aucuns soins; car le trèfle est semé avec les grains auxquels il succède, et, pendant l'année où il occupe la terre, il n'exige aucune culture particulière.

La seconde cause est la qualité des prairies, qui, en France sont généralement mauvaises. La bonté des prairies se compose à la fois de la quantité et de la qualité des fourrages. Il n'y a pas de bonnes prairies sans cette réunion, là où le foin est rare et mauvais. Une partie des pro-

Digitized by Google

vinces de France manque de prairies : elles sont mauvaises dans beaucoup de celles qui en ont. Le midi de la France en est presque entièrement dépourvu. Le nord en possède dans quelques parties, quoique de très-grands espaces, tels que certains pays de culture à blé, en manquent totalement. Ainsi les contrées qui fournissent du blé à Paris, telles que les grandes plaines de Brie, de Beauce, de Picardie, de l'Orléanais et du Vexin, ne produisent pas de fourrage. La Marne, la Seine et l'Oise, en amènent à Paris une grande quantité qui croît sur les bords de ces rivières; mais, en général, il est grossier et mauvais. Les pâturages que les vallées de ces provinces renferment sont situés presque toujours dans des terrains marécageux. Les chevaux qui y paissent en portent l'empreinte sur l'épaisse couverture qui enveloppe leurs jambes, comme dans le ramollissement de leurs pieds épatés. Ce qui contribue encore à ce mauvais état des prairies, c'est l'habitude où l'on est en France de ne labourer jamais les prairies, et de ne pas s'y rendre maître des eaux. Toute prairie qui n'est pas dans un très-bon fonds, ou susceptible d'arrosemens réguliers, doit, pour se soutenir en bon rapport, être retournée tous les douze ans; autrement le sol se resserre, s'endurcit, devient impénétrable aux eaux plu-

Digitized by Google

viales, l'humide radical diminue, et la plante moins nourrie devient plus rare, et se flétrit. Dans les terrains marécageux, c'est toute autre chose. Là, il faut prévenir la surabondance d'humidité qui pourrit le pied de la plante, ou qui la remplit de parties trop aqueuses pour être substantielles ; là, ce sont des écoulemens bien entendus qu'il faut ménager aux eaux : mais l'un, pas plus que l'autre, n'est pratiqué en France. On laisse dessécher les prairies hautes, et submerger les basses : on ne sait pas retirer les eaux à celles-ci, ni les attirer sur celles-là. Qu'il y a loin de cet art informe, ou plutôt de cet oubli de tout art, à celui qu'exercent avec tant de soins et de succès le Flamand, le Hollandais ! L'un, sans cesse occupé à lutter contre les flots auxquels il a arraché ses prairies, garantit sans relâche ses conquêtes par l'appui de nouvelles digues : l'autre emploie continuellement d'ingénieuses machines avec lesquelles il retire les eaux de ses prairies après les y avoir introduites ; il y borne leur séjour à son gré. Tous les deux les maîtrisent, et les font servir à leur utilité. Dans des terrains plus élevés et plus secs, le cultivateur a le soin, à des époques régulières, de rompre avec la charrue le gazon qui s'endurcit, d'ameublir la terre par la culture, et de la préparer à se couvrir d'un gazon plus tendre et plus

Digitized by Google

frais; il a, de plus, l'attention de ne pas laisser croître dans ses prés des herbes malfaisantes ou parasites, et de n'y souffrir que celles dont la saveur et le goût plaisent au bétail, et lui préparent une nourriture appétissante et saine. S'il sème du gazon, un choix éclairé préside à la distinction des plantes, et n'en admet que d'amies du bétail, et propres à augmenter son laitage, sa force et son embonpoint. Ces attentions sont absolument ignorées du cultivateur français : il laisse croître pêle-mêle les plantes qui offensent à la fois le palais et la santé des animaux, et celles qui les flattent et qui les conservent. Cette incurie est d'une très-grande conséquence en agriculture; car il faut beaucoup plus de mauvaise qualité pour nourrir moins bien le bétail, qu'il n'en faut de bonne pour le nourrir beaucoup mieux. Il en est des alimens des animaux comme de ceux de l'homme ; le volume ne fait rien aux qualités nutritives. Si la France est si pauvre en bétail, si elle en achète une si grande quantité, ce n'est ni à défaut de sol, ni à défaut d'étendue; les pays qui lui en fournissent ne sont pas aussi bien partagés qu'elle sous ces deux rapports ; mais c'est uniquement à défaut de prairies, et de prairies bien soignées, dont la multiplication et la bonne culture lui épargneraient tous ces frais. Le moyen de suppléer à ce déficit est,

Digitized by Google

sans contredit, l'emploi des prairies artificielles, et la culture des plantes légumineuses; elles rempliraient, et au-delà, le déficit des prairies et celui des fourrages ordinaires. Mais la culture française est encore plus dépourvue de cette seconde espèce de productions que de la première. L'art est encore au-dessous de la nature.

Les provinces du nord connaissent et pratiquent la culture des prairies artificielles et de quelques plantes. Elles sont sur-tout adonnées à celle du grand trèfle qu'elles ont emprunté de leurs voisins les Flamands et les Hollandais; mais cette culture diminue à mesure qu'on s'éloigne des contrées qui en ont fourni le modèle: déjà, sur les confins de la Picardie, elle devient rare, et finit tout à fait avec cette province. Une partie de la haute Normandie l'a adoptée, et s'en trouve très-bien. Le pays de Caux, qui en use beaucoup, remplace par là l'absence presque totale des prairies, et lui doit en partie l'éclat de sa culture; car c'est sûrement un des pays de France qui est le mieux cultivé. Le trèfle n'arrive pas aux portes de Paris, et y cède la place à la luzerne, qui a été adoptée généralement par la culture de ces cantons. Nous n'en comparerons pas les propriétés avec celles du trèfle. Au moins est-il certain qu'elle prive le cultivateur à peu près pendant deux années;

Digitized by Google

la première et la dernière, dont les produits sont ordinairement bien faibles; d'ailleurs, elle exclut les récoltes en grains, tout le temps qu'elle occupe la terre, au lieu que le trèfle, ne passant sur la terre qu'un an ou deux, tout au plus, est toujours en plein rapport, et alterne avec le blé. Cette partie de la culture française est si négligée, que toute prairie artificielle disparaît à treize lieues de Paris, et ne se rencontre plus qu'à la distance de cent lieues de la capitale. Elle est tout à fait ignorée dans les provinces centrales de la France, où le peuple se borne aux prairies naturelles, et croit avoir fait un grand effort quand il y ajoute le mélange de quelques autres plantes: toute son industrie se borne là. La Bourgogne cultive en grand le sainfoin, qui de là est passé dans d'autres provinces, et y porte son nom. C'est une culture du second ordre seulement parmi celles des graminées. Les bords du Rhône voient croître une grande quantité de luzerne, à laquelle l'activité du soleil de ces climats, jointe à l'action des eaux, donne une fertilité prodigieuse. On la coupe jusqu'à cinq fois par an.

Maisce qui est encore moins pratiqué en France que toute autre chose, c'est l'usage des plantes légumineuses, employées si utilement et si abondamment dans d'autres pays pour l'engrais et pour la

Digitized by Google

subsistance du bétail ; nourriture qui a la propriété de donner au laitage plus d'abondance et de consistance que le fourrage commun. Si l'on en excepte la Bretagne, et quelques petits cantons de l'Auvergne, dela Marche, l'usage des plantes pour le bétail est généralement inconnu. On ne sait pas plus le lui donner avec la cuisson que sans elle. Il est réduit toute l'année au fourrage ordinaire en vert ou en sec. La rave, le turneps, la carotte, le chou, la pomme de terre, les fèves et les pois lui sont interdits par la pure ignorance de son maître, qui, en usant à peine pour lui-même, est encore plus éloigné de les donner à son bétail, et, en le privant de cette ample nourriture, se prive lui-même des profits de troupeaux plus nombreux et mieux entretenus. Tels sont les effets infaillibles de l'ignorance : ils retombent également sur les auteurs et sur les victimes, ils en font toujours deux à la fois. Est-il possible, par exemple, que la spergule qui, pendant trois mois de l'automne, couvre les campagnes de la Flandre, de la Hollande et de l'Allemagne, ne soit pas même connue de nom en France! Cependant c'est une des plus abondantes comme des plus succulentes nourritures qu'on puisse donner au bétail. La saison qui la produit est aussi celle où le laitage a le plus d'abondance et de saveur.

Digitized by Google

Elle croît sans engrais, avec un simple labour, donné après la récolte qui vient d'être enlevée; elle vient avec vîtesse, comme pour prévenir les atteintes de l'hiver, et en devancer les rigueurs, qu'elle a l'air de pressentir. Cette culture serait plus convenable à la France encore qu'à tout autre pays, à cause de la beauté de ses automnes : hé bien, malgré la richesse et la facilité de cette culture, on en demanderait inutilement le nom en France; plus inutilement encore en chercherait-on les traces ! elles n'existent pas plus dans l'esprit des habitans et dans leurs dictionnaires que dans leurs champs. Aussi, quel est l'état du bétail en France! Il est rare et faible à peu près par-tout. Le nombre en est petit, et l'espèce l'est encore davantage; pendant deux saisons de l'année, aux époques du printemps et de l'automne, le bétail fait généralement horreur : au printemps, parce que le cultivateur lui a, pendant l'hiver, mesuré sa nourriture d'une main retenue par la crainte; en automne, parce que la chaleur de l'été, ayant desséché les pâturages, lui en fait passer la plus grande partie sur des champs sans verdure. Tout cela provient des mêmes causes, le défaut de la culture et l'ignorance du cultivateur. Si, au lieu de se borner à ses mauvaises prairies, et à ses pratiques routinières encore plus mauvaises qu'elles, il cou-

Digitized by Google

vrait une partie de ses jachères de trèfle ou d'autres plantes nourricières, il braverait également les glaces de l'hiver, et les feux de l'été, la durée des chaleurs comme celle du froid. Son bétail serait toujours bien nourri, et cette bonne nourriture lui épargnerait les pertes d'animaux si communes après les longues disettes des hivers ou des étés. D'ailleurs le bétail, réduit à cet état de maigreur, est plutôt à charge qu'utile, un objet de dépense que de produit; car il ne rend pas alors ce qu'il consomme, ni en laitage, ni en engrais, que du bétail affamé et peu nombreux ne peut jamais fournir dans la même abondance qu'un plus grand nombre d'animaux mieux nourris. Ce manque de fourrages et de nourriture pour les animaux est une des choses les plus contraires à la bonté de la culture; c'est un cercle vicieux dont toutes les parties se tiennent, et qui est la source de mille maux pour le pays qui a le malheur d'en être atteint.

Une des suites les plus funestes de ce manque de fourrages est la nécessité où le laboureur se trouve presque par-tout de livrer au couteau les produits de son troupeau, avant que l'âge convenable, en lui donnant le temps de prendre de la croissance, ait aussi donné de la substance à la chair et de la consistance à la dépouille. Si l'on

Digitized by Google

en excepte Paris, Rouen, et quelques autres grandes villes de Normandie et des provinces du nord, par-tout ailleurs on tue les veaux trop jeunes; par-tout ailleurs ils n'offrent, par leur faiblesse, qu'une nourriture dépourvue de sucs et de salubrité; leurs cuirs n'ont pas non plus la même solidité que ceux d'animaux plus âgés. Les réglemens de police avaient fixé l'époque de six à dix semaines, comme le terme le plus convenable pour la bonté et la salubrité de la viande qu'ils doivent fournir; mais ces ordonnances, comme tant d'autres, restaient sans exécution, soit négligence, soit impossibilité de les faire prévaloir contre la foule des intérêts qu'elles pouvaient blesser. Il est en effet assez difficile qu'une *loi* puisse faire garder pendant six semaines un animal qu'on n'a pas de quoi nourrir pendant *deux*. Quoi qu'il en soit de la cause qui faisait passer par-dessus ces lois, les effets n'en sont pas moins certains; car, en France, le *veau* est rare et petit. Il en faut une bien plus grande quantité de cette espèce que d'une autre plus âgée, plus forte et mieux nourrie. Les alimens qu'ils fournissent sont peu substantiels et médiocrement sains; enfin, le propriétaire qui s'en défait par pénurie n'en retire presque rien. Tout cela n'aurait pas lieu s'il multipliait ses fourrages, et avec eux la nourriture de son bé-

Digitized by Google

tail, qui lui permettrait alors de conserver plus long-temps des produits qui, mieux nourris eux-mêmes, périraient en moindre nombre, et laisseraient un bien plus grand bénéfice à leurs maîtres.

3° Les animaux sont généralement rares et mauvais en France dans les trois espèces principales, les chevaux, les bœufs et les moutons.

La première preuve du déficit de la culture française dans cette partie est l'assujettissement à un tribut de quarante-cinq millions que la France paie annuellement pour se procurer les animaux et leurs produits qui lui manquent. Les laines seules y entrent pour vingt-trois millions. Cette preuve est sans réplique, et décide seule la question; car un pays qui, avec un sol très-étendu et susceptible de la plus grande fertilité, en est réduit à sacrifier annuellement une aussi grande somme en acquisition de bétail et de ses produits, ne peut être pourvu dans ce genre. S'il l'était bien, il ne serait pas sujet à cette contribution; et si d'ailleurs son sol surpasse en étendue et en fertilité naturelle celui des peuples qui lui font cette immense fourniture, c'est alors uniquement le défaut de sa culture qu'il faut en accuser. Or voilà ce qui a lieu en France.

Il faut encore la séparer ici en deux zones ab-

Digitized by Google

solument différentes et presque inverses sous ces rapports. Les grands et bons chevaux sont au nord de la France, en Normandie, en Flandre, en Bretagne, et dans quelques parties de la Franche-Comté et du Poitou. Hors de là, le cheval français est petit, vilain, sans taille et sans qualités.

Le bétail, au contraire, est grêle et mal conformé dans tout le nord; il est riche de taille et bien modelé dans le midi. La Flandre, la Normandie, la Picardie, la Champagne, la Bretagne, tout le voisinage de Paris jusqu'à la Loire, n'ont que du bétail de petite stature et d'une mauvaise conformation; mais, au-delà de la Loire, il s'élève, et déjà dans la Bourgogne, dans l'Auvergne et dans le Limousin, il présente une stature très-haute et très-bien proportionnée; et, sur les bords de la Garonne, c'est un modèle de force et de beauté. Le bœuf d'Agénois et du Bordelais est le plus beau bœuf de France, et peut le disputer à celui de tous les autres pays. Le mouton, au contraire, est grand au nord de la France, et surtout en Flandre. Les plaines de la Picardie, de la Champagne, de la haute Normandie, et tout le voisinage de Paris, en nourrissent de la grande espèce: elle s'étend jusqu'à la Loire, en tirant à l'ouest, jusqu'en Touraine, en basse Normandie,

Digitized by Google

et sur les frontières de la Bretagne; mais, au midi et à l'est de la France, l'espèce change tout-à-coup, et ne présente plus que de très-petits animaux. Le changement commence à être sensible à vingt-cinq lieues de Paris, en tirant sur le midi, et le devient davantage à mesure que l'on s'en rapproche; de manière que le mouton de Berri, qui, pour la laine, est le premier mouton de France, est peut-être le dernier pour la stature. Les moutons du nord tiennent de l'espèce flamande et hollandaise: ils en viennent évidemment; on les reconnaît à un air de famille; ils vivent comme eux dans des pays gras et dans des plaines ouvertes: celui du midi, au contraire, tient de l'espèce espagnole; de manière que les deux espèces qui se font remarquer en France ont l'air d'être parties de ces deux points opposés pour se partager son sol et pour le couvrir de leur race.

Nous remettons à l'article qui traitera séparément de ces trois espèces d'animaux tout ce qui concerne chacune en particulier, et nous y renvoyons tous les détails qui les concernent. Pour le moment, il suffit d'énoncer en général que les trois grandes espèces d'animaux domestiques sont rares et insuffisantes en France, de le prouver *in globo* par l'existence d'un immense déficit et d'une importation très dispendieuse; nous démon-

Digitized by Google

trerons ailleurs cette triste vérité par l'état de situation de chaque province.

Placé dans cet endroit, il nous éloignerait trop de notre sujet, et ferait perdre de la force à chacune des parties auxquelles il sera appliqué dans son lieu : bornons-nous à observer, comme une confirmation de cette assertion, que la France tire d'Angleterre une partie de ses chevaux de chasse et de luxe, d'Allemagne et du nord ceux de cavalerie, de la Hollande et du Holstein une partie de ceux de carrosse, de Hanovre ceux de labour pour le Soissonnais et la Champagne, de Flandre ceux de collier et de charrue. Le nord de l'Europe fournit de chevaux le nord de la France. Cette fourniture ne passe guère la Loire, au-delà de laquelle, excepté en Berri, on est réduit aux chevaux de Poitou, de Franche-Comté ou de Suisse. La Navarre et les vallées des Pyrénées, jadis si peuplées en chevaux d'une grande réputation, et qui la méritaient par l'agrément de leurs allures et par la bonté de leur service, en sont totalement dépourvues. Une partie des chevaux de Normandie sont des élèves de la Flandre ou de la Bretagne, qui viennent se perfectionner dans les pâturages de cette province; ou bien ce sont des chevaux de Hollande ou d'Oldenbourg, qui, choisis avec soin et déguisés avec art, retra-

Digitized by Google

sent les formes normandes, et se vendent au même prix que ces formes donnent à ces chevaux; car les produits annuels de la Normandie en chevaux ne sont nullement proportionnés à tout ce qui se vend sous son nom, pas plus que les récoltes de la Bourgogne ou de la Champagne ne le sont à la quantité de vins que l'on décore du leur. On ne rencontre guère de chevaux normands au-delà de la Loire, de cette rivière qui est, à tant d'égards, une espèce de démarcation entre les deux zones de la France.

On évalue à quatorze mille les jeunes chevaux que la Belgique fournit à la France, qui, nourris dans la Normandie et dans les autres provinces du nord, y grandissent en fournissant seulement aux plus légers travaux de la culture, et qui delà se répandent dans toutes les provinces du nord, à Paris et dans ses environs, pour y remplir tous les pénibles emplois du voiturage et des labours. C'est de là que vient la plus grande partie de ces chevaux *dits* de *Berri*, qui sont si fort en usage dans toutes les contrées qui environnent cette province. Le Berri les achète à dix-huit mois, deux ans, et les revend à quatre ans, avec le bénéfice de l'*engrais* et du *travail*. Il ne peut guère y en avoir d'autre; car la différence du prix d'achat à celui de vente couvre à peine les

Digitized by Google

frais de nourriture et les accidens, sur-tout pour des prix aussi peu élevés que le sont d'ordinaire ceux de ces chevaux.

La France ne tire pas de l'étranger des bœufs pour le travail, mais seulement pour l'engrais. Ils viennent de Suisse et de Franconie; ceux-ci déjà gras, ceux-là presque toujours pour les engraisser. Il y a moins de perte avec la Suisse qu'avec la Franconie, qui retire à la fois le prix du bœuf et celui de l'engrais, dans le temps que la Suisse ne retire que celui du bœuf même. La Hollande et la Flandre fournissent beaucoup de bétail pour le couteau aux villes du nord de la France.

Il y a deux manières de recevoir du bétail *vivant* ou *mort*, en gros ou en détail. Ce commerce est susceptible de ces deux modifications. La première est celle du bétail vivant, soit pour le travail, soit pour l'engrais; la seconde est celui des salaisons et des produits du bétail, comme les cuirs, le suif, le beurre, le fromage..... La première partie de ce commerce, à l'égard de la France, n'est rien en comparaison de la seconde, qui s'élève à plus de vingt millions. La France n'importe pas de moutons vivans, ni en salaison; mais elle reçoit une immense quantité de leurs produits en *laine*. Cet article seul dépasse vingt millions.

Digitized by Google

De son côté la France exporte du bétail au nombre de sept mille têtes, des moutons dans celui de cent mille têtes, quelques chevaux, et sur-tout des mulets, dans celui de vingt mille têtes, ainsi que l'évalue un auteur bien instruit, celui du Voyage en Espagne, l'ambassadeur Bourgoing. Ces trois branches de commerce ont lieu principalement avec l'Espagne; il est presque nul avec l'Italie. On n'en peut déterminer au juste le montant; mais en évaluant

les bœufs à	300 liv.
les mulets à	300
les moutons à	24
on a un total de	10,500,000

ce qui laisse encore la France à découvert d'une somme plus que quadruple de celle-là, puisque le total de l'importation du bétail et de ses produits, la laine y comprise, s'élève à 49,150,000 liv.

La France cultive l'huile aux deux extrémités de son territoire, et sous des formes bien différentes. Au midi, c'est de l'olivier qu'elle l'extrait; au nord, c'est de plantes de plusieurs espèces, telles que le pavot et le colza. Celles du midi sont plus communément employées avec les alimens; celles du nord, quoique servant aussi aux mêmes usages, entrent cependant en plus grande partie dans ceux des fabriques. De là vient cette quantité

Digitized by Google

de savons *noirs* que le nord de l'Europe et la pauvreté consomment, tandis que les savons blancs sont réservés au midi et à la richesse. L'habitant du midi de la France, comme tous les peuples du midi, vit d'huile, comme ceux du nord le font de laitage et de beurre. Elle les remplace dans leur cuisine pour tous leurs alimens. L'approvisionnement de plusieurs grandes provinces, qui mettent l'huile *à toute sauce*, doit en consommer une immense quantité. Ces provinces remplaceront, quand elles voudront, cette consommation par celle du beurre; elles auraient alors toute leur huile en *produit net*. Il n'est besoin pour cela que d'abjurer l'usage des jachères, et de les convertir en prairies artificielles, qui nourriront le bétail suffisant pour la fourniture du beurre. L'olivier croît lentement; il est sujet aux intempéries des saisons. Depuis vingt-cinq ans la rigueur inusitée et toujours croissante des hivers a dû en faire périr beaucoup, et diminuer d'autant la subsistance et la fortune des peuples du midi. L'incertitude de ce produit devrait bien les engager à s'affranchir de sa dépendance : les plantes oléacées n'ont pas les mêmes inconvéniens.

La France emploie ses huiles de trois manières. Elle en consomme beaucoup, et même la plus grande partie, comme il arrive en tout pays où

Digitized by Google

la consommation des denrées qui y croissent surpasse toujours les exportations, ce qui d'ailleurs est bien naturel. Elle en exporte une grande quantité, elle en convertit aussi beaucoup en usages de fabriques, et principalement en savons. Mais croirait-on qu'avec la double propriété de l'olive et des plantes *oléacées*, la France importe encore, en huiles, pour la somme de vingt-trois millions? C'est pourtant de toute cette somme qu'elle est tributaire envers les côtes de Gènes et d'Italie, envers la Grèce et le Levant, tant pour les besoins propres que pour les exportations. Il est vrai qu'une grande partie de cette importation est revendue par la France avec le bénéfice, soit de la fabrication, soit du raffinage. Ainsi la France consomme et vend, comme huiles fines, les huiles communes qu'elle a reçues de l'étranger, qui les paie comme de première qualité après qu'elles ont passé dans ses raffineries. Mais ce profit, qui n'est qu'une diminution de perte, et un profit *négatif*, il n'en accuse pas moins l'insuffisance de sa culture; car elle pourrait avoir en totalité le *produit positif* en cultivant assez d'huile pour sa propre consommation: ce qui lui laisserait le bénéfice entier de tout ce qu'elle revend, terme auquel elle parviendra; 1° en augmentant la culture de l'olivier et des plantes oléacées; 2° en subs-

Digitized by Google

tituant le laitage à l'huile. Cette conversion tournera doublement à son avantage, en lui laissant l'entière disposition de ses huiles, et en augmentant beaucoup ses bestiaux et ses engrais.

Il en est de même pour la culture des vins: à cet égard, la richesse de la France est incomparable. Si Minerve y a borné son empire à quelques-unes de ses provinces, auxquelles elle a accordé l'arbre précieux qui la fit adorer dans Athènes, le premier vainqueur de l'Inde, Bacchus règne sur presque toute l'étendue de la France: il y a fixé son empire le plus riche et le plus brillant; le Bacchus de la France n'est plus une divinité de la fable, ou plutôt il les y réunit toutes; car il y est à la fois et Bacchus et Plutus, la pluie d'or et la corne d'abondance. Quels vins chez les les anciens, ou chez les modernes, ont égalé le Champagne en esprit, le Bourgogne en bouquet, le Bordeaux en corps et en salubrité? quels cantons ont le don de parfumer leur nectar d'une plus douce ambroisie que les côtes du Rhône ne parfument les leurs? où boit-on la violette comme à l'Hermitage, la framboise comme à Bordeaux, la truffe comme à Besançon? D'autres contrées, sans doute, produisent aussi des vins exquis; mais aucun n'a, comme ceux de France, la propriété de rappeler le goût des plus agréables productions

Digitized by Google

de la nature : ce sont de très-bons vins, mais ce n'est que cela ; au lieu que ceux de France sont à la fois des vins et des parfums. Ailleurs, ils croissent sur de petits espaces, et non pas, comme en France, sur des provinces entières, ni dans le nombre où les produit la France, qui dans les seules provinces du midi en produit plusieurs centaines d'espèces, toutes meilleures les unes que les autres. La consommation du vin est immense en France ; la vigne y occupe cinq millions d'acres : c'est la vingt-septième partie de son territoire. Le produit brut est évalué à cent soixante-quinze livres par acre, ou huit cent soixante-quinze millions ; la consommation des habitans, calculée à vingt-cinq millions d'hommes, est de deux sous par tête chaque jour. Le produit, pour le propriétaire, est de quatre cent soixante millions ; l'exportation s'élève à quarante millions ; l'importation de quelques vins fins, principalement de ceux d'Espagne, s'élève à trois millions : la consommation de la France peut s'évaluer d'après celle de Paris, que l'état des droits d'entrée présente comme un article de trente-six millions, auxquels il faut ajouter un sixième de contre-bande. Total quarante-deux millions. L'exportation, calculée à quarante millions, est le douzième seulement de la production : la consommation de Paris,

Digitized by Google

est dans les mêmes proportions. Celle du vin n'est en général si grande en France, que parce que, dans toutes les provinces à vin, le peuple en vit, et que l'ivresse y est générale aux jours de fête et d'interruption de travail. La consommation du vin est à celle du pain, comme un est à deux; car vingt-cinq millions d'hommes, consommant chacun trois setiers de blé, ce qui fait soixante-quinze millions de setiers à vingt-quatre livres; l'un dans l'autre, dépensant pour cette partie de leur subsistance la somme de deux milliards deux cent cinquante millions, dont quatre cent vingt millions sont presque la sixième partie. Le produit de la vigne est le beau côté de la culture française, celle du plus grand rapport de son territoire, et c'est par elle que la France compense tous les genres d'infériorité dans lesquels sa culture est encore à l'égard de la culture anglaise.

Cependant quelque abondante, quelque riche que soit cette culture en France, quelque étendue que soit l'exportation de ses produits, combien ne sont-ils pas encore susceptibles d'augmentation, d'après l'étendue du territoire qui en produit les objets, et d'après la facilité d'en élever la quantité, la qualité, par une meilleure culture! De tous les produits de la terre, le vin est celui qui prête à une augmentation plus forte et plus

Digitized by Google

facile tout à la fois. Elle dépend du simple changement de l'espèce, et de quelques soins de plus dans la fabrication. Ils suffisent pour faire passer subitement le vin d'un prix très-bas à un autre beaucoup plus élevé, et pour changer ainsi du tout au tout la fortune du propriétaire. La culture n'admet pas de conquête plus étendue ou plus facile; mais c'est malheureusement ce qui manque à celle de la France, où le propriétaire, jouissant nonchalamment des dons de la nature, ne songe ni à la seconder, ni à la corriger. Ainsi de grandes provinces entièrement couvertes de vignes ne récoltent que des vins très-médiocres, ou tout à fait mauvais, sans goût pour le palais, et sans prix pour le propriétaire. Si celui-ci, au lieu de croupir dans la pratique routinière, et de mourir de faim à côté des trésors qui s'offrent à lui, changeait la mauvaise espèce de vignes auxquelles il abandonne son terrain, avec les bonnes espèces des autres parties de la France, s'il les cultivait, non plus *à sa manière*, mais *à la leur*, quel heureux changement n'en résulterait pas pour lui d'abord, et puis pour ces contrées! Sa fortune changerait entièrement de face avec celle de la culture. Il y a même, dans les pays de France qui produisent les meilleurs vins, une multitude de cantons dont le sol et l'exposition

Digitized by Google

sont admirables pour la vigne, et qui cependant n'en produisent que de très-médiocre qualité, à côté de tout ce qu'il faut pour en avoir d'excellentes. Là, ce n'est pas la nature qui est en faute, mais la culture qui se refuse à profiter de ses bienfaits. Ce qui se fait dans un endroit, peut se faire dans un autre, et lorsqu'on y manque, ce n'est qu'à soi-même qu'on peut s'en prendre de la détresse qui suit cette négligence; mais, en attendant, la culture du pays n'en reste pas moins languissante et au-dessous de ce qu'elle pourrait être. Aussi, quelque riche que la France soit en vins, il n'en est pas moins vrai que cette culture, qui est pourtant le beau côté de la culture française, est loin de la perfection et du produit auxquels elle pourrait atteindre.

La France cultive la soie sur une grande étendue de son territoire; elle la travaille mieux qu'on ne le fait en tout autre lieu du monde; elle a l'art de lui donner des couleurs et des formes qui font par-tout la décoration des palais et la parure de ceux qui les habitent: qui croirait, avec cela, que la France est réduite à en acheter annuellement pour la somme de vingt-cinq millions? Si elle fabrique des soieries pour tant de contrées, tant de contrées aussi produisent de la soie pour elle; et ce sont les leurs, bien plus que les siennes,

Digitized by Google

qu'elle leur renvoie fabriquées. Cette revente lui assure un immense bénéfice, cela est vrai; car, pour les soieries comme pour presque tous les objets de fabrique, la matière première est la moindre partie de la valeur de ces marchandises: la forme l'emporte beaucoup sur le fonds, et là s'applique fort bien le *materiam superabat opus;* mais il n'en est pas moins certain que la France éprouve un grand déficit de cette matière première; déficit qui ne tient qu'à sa culture, qu'on pourrait améliorer à volonté, de manière à lui épargner l'achat de ces matières, et à lui assurer tout le bénéfice de la revente, soit en étendant les plants de mûrier et l'éducation des vers à soie dans les départemens dont le climat s'y prête, soit en les multipliant dans les pays où ils sont déjà établis.

On peut dire la même chose des fruits de France. Si ce pays est l'empire de Bacchus, c'est aussi celui de Pomone: c'est même le seul pays de l'Europe digne de lui plaire et de la fixer; car par-tout ailleurs elle ne peut se reconnaître au culte informe et grossier qu'on lui rend; ce n'est qu'en France qu'on sait la servir et l'honorer avec la délicatesse et le goût qui conviennent à la déesse des jardins.

Si l'Angleterre et l'Italie ont montré à la

Digitized by Google

France l'art des jardins de décoration ou d'agrément, la France peut les payer de ce présent en leur montrant, à son tour, l'art des jardins à fruits, en leur enseignant à les cultiver, à les corriger, à les doubler par le choix et par la substitution des espèces comme par l'assiduité des soins.

La France reçoit d'Espagne et d'Italie des fruits secs, et en revend aussi de son côté. Elle en vend sur-tout à tout le nord; c'est elle qui, avec le Portugal, lui fournit *le dessert :* il ne tient encore qu'à elle d'avoir à fournir à toute l'Allemagne, à la Hollande, et à l'Angleterre, à laquelle cette jouissance est inconnue, et qui la paierait au poids de l'or. Toutes les parties de la France admettent la culture des fruits, tous les Français l'entendent comme par instinct; il ne tient qu'à eux d'en faire une source de richesses. Qu'ils considèrent combien elle profite aux cantons qui s'y appliquent. Ce sont quelques parties de la Normandie et de la Touraine qui cultivent pour le nord ces beaux fruits dont chaque pièce est si chèrement payée. C'est une culture aussi attrayante pour l'intérêt que pour le plaisir, et qui réunit l'utile et l'agréable.

Le lin et le chanvre sont encore des objets d'importation considérable pour la France; et le

Digitized by Google

déficit qu'elle éprouve dans cette partie, la perte de l'argent qu'elle lui coûte, sont de nouveaux griefs contre sa culture. Elle débourse à peu près huit millions par an pour suppléer à ce déficit; c'est beaucoup, sans doute, avec tant de moyens de tirer de son propre fonds tout ce qui suffirait à sa consommation et à une vente étendue au-dehors. Nulle part il ne vient plus beau qu'en Flandre, ou meilleur qu'en Normandie. L'Agénois en produit une immense quantité, et la basse Auvergne en couvre, chaque année, une partie de ses terres fécondes; mais le chanvre, qu'elles produisent dans une grande abondance, est malheureusement d'une qualité bien médiocre. Cette province en fournit assez pour avoir suffi aux approvisionnemens de la marine royale pendant la guerre de la succession d'Espagne, et pour suppléer aux envois ordinaires du nord, arrêtés par les flottes ennemies. On donnerait au chanvre d'Auvergne, comme à celui de toute la France, les qualités de celui de Russie, en employant les mêmes graines: toute la différence est dans l'*espèce*, que la similitude de semence rendrait parfaitement pareille. Comme toutes les graines du nord se bonifient en passant au midi, il est bien apparent que celle du chanvre participerait au bénéfice de cette transplantation, et qu'il aurait

Digitized by Google

tout à gagner à être transplanté en France.

La culture du lin est une des plus riches en elle-même, ainsi que pour le propriétaire : on dit proverbialement qu'une bonne récolte de lin doit payer le fonds sur lequel il croît. Seul il fait vivre des grands pays, comme la Livonie et la Silésie; il en vivifie d'autres, comme l'Irlande. La Flandre, les environs si renommés de Lille, doivent au lin une partie de leur opulence et de leur éclat; Cambrai lui doit ces toiles incomparables qui portent son nom dans tous les climats de l'univers, et qui, le disputant en finesse à celles de l'Inde, l'emportent sur elles en solidité et en blancheur. Oui, c'est à Cambrai, c'est à Valenciennes et dans toute cette industrieuse contrée, que sont les véritables vainqueurs de l'Inde, dont le pacifique et innocent triomphe se fonde uniquement sur l'industrie, et bannit toute idée de violence et de sang. Le lin embellit et enrichit toutes les côtes de la haute Normandie. Cette province est bien cultivée, sans doute; mais c'est encore le lin qui tient le premier rang parmi ses produits utiles : il fournit à la fabrication de ces excellentes toiles de Rouen, qui n'ont peut-être pas l'éclat et le moelleux des toiles de Flandre et de Hollande, mais qui, avec encore plus de solidité, ont la propriété, réservée à elles seules, de s'embellir en vieillissant, et de

Digitized by Google

ne pas se détériorer par l'usage. L'Agénois, comme nous l'avons déjà dit, cultive beaucoup de lin; quelques cantons du Béarn en produisent aussi, et fabriquent de belles toiles, mais sur des modèles assez inégaux pour en rendre les assortimens très-difficiles, ce qui nuit à la recherche de ces toiles. Par-tout où cette culture est établie, elle l'est au plus grand avantage du pays qui la possède et du cultivateur qui s'y livre; mais pourquoi ne serait-elle pas étendue aux contrées qui ne l'exercent pas encore, augmentée dans celles qui la possèdent? quel charme, hors celui du climat, peut retenir une culture dans un seul canton, et l'y borner exclusivement? D'où provient cette interdiction? est-ce de la part des hommes ou de celle de la terre? Sûrement celle-ci ne se refuse à rien; elle reçoit et féconde tout, elle est toujours prête à répondre à la confiance qu'on lui témoigne, aux soins qu'on lui donne; et, plus fidelle que tout autre dépositaire, elle ne se borne pas à rendre le dépôt qu'on lui a remis, elle l'augmente, elle le centuple. Qui peut donc empêcher que ces jachères qui couvrent le sol de la France, et qui sont la honte et le fléau de l'agriculture, soient employées à la culture du lin? il n'en faudrait qu'une très-petite portion pour en rendre une immense quantité. Il croît bien dans les sables

Digitized by Google

du Hanovre, sur toutes les bruyères de la Westphalie, pourquoi ne croîtrait-il pas dans les jachères de France? ces jachères ne sont-elles pas sur le même sol qui, l'année précédente, produisit des récoltes en grains? Les terres labourables de France sont évaluées à soixante-dix millions d'acres. La méthode des jachères étant presque universelle en France, et les menus grains pouvant occuper un tiers des jachères, il reste encore vingt-cinq millions d'acres en jachères absolues ou terres vacantes chaque année : si un ou deux millions d'acres seulement étaient convertis en culture de lin, il en résulterait, pour les propriétaires et pour la France, un avantage immense, et d'autant plus grand que cette culture n'en déplacerait aucune autre.

La négligence de la culture en France se fait sentir sur les plus minces objets comme sur les plus grands. Ainsi elle reste tributaire de la somme de deux millions par an pour l'achat de la cire. Cette somme est énorme, eu égard à l'objet qu'elle représente; c'est une contribution absolument volontaire, avec un sol aussi étendu, et qui, comprenant d'immenses étendues de prairies, de bruyères et de bois, des provinces presque entières cultivées en blé-sarrasin, est, par là même, très-propre à l'éducation des abeilles.

Digitized by Google

Quelques cantons, et ce sont les plus mauvais de France, en élèvent beaucoup : pourquoi cette culture n'est-elle pas étendue sur les cantons semblables pour le sol, pour la température, pour le genre des productions, et qui réunissent ainsi tout ce qui plaît à cet utile insecte? Cet oubli est inconcevable, et la honte y passe peut-être le dommage.

La France renferme dans son sol, et dans les chaînes de montagnes qui la traversent ou qui la bornent, toutes les richesses du règne minéral; elle a, de plus, la propriété des eaux minérales les plus efficaces et les plus variées qui soient dans toute l'Europe; et cependant elle est tributaire de la somme de trente-six millions pour les produits du règne minéral : elle ne tire presque aucun parti de ses eaux salutaires.

Une partie du fer que la construction et l'architecture emploient vient de Suède, et la clouterie presque toute entière vient de Liége. L'Angleterre fournit les grandes pièces de fer ouvré, le plomb, l'étain, et sur-tout le charbon de terre : cependant la France possède dans son sein tous ces objets en grande abondance. Le Berri, la Lorraine, la Bourgogne, l'Alsace, le Limousin et les Pyrénées, sont remplis de mines de fer et de forges; et cependant, soit mal-façon, soit insuffi-

Digitized by Google

sance, la France reçoit une quantité de fer étranger, qui doit être bien grande, au prix où se vend cette marchandise. En 1789, l'importation du charbon anglais coûtait seule à la France la somme de six millions, sans cependant qu'on puisse l'accuser de manquer de ce combustible; car elle en renferme des mines sur presque tous les points de son territoire. Les environs de Valenciennes en comptent plusieurs très-célèbres, la Normandie en possède, l'Auvergne en a de très-étendues; le Forez repose sur une couche de ce fossile, qui fait la base du territoire de cette province. Saint-Etienne est au centre d'un rayon de dix lieues de terrain uniquement composé de charbon; c'est le sol de tout le Forez. Comment se fait-il qu'avec des moyens propres aussi abondans, la France soit réduite à recourir aux étrangers, si ce n'est pas pénurie de sa part, soit par le sol, soit par les productions? Non, il n'y a rien de tout cela; mais seulement mauvaise administration dans la recherche et dans l'emploi de cette partie des propriétés du sol de la France.

Il en est de même des eaux minérales: aucun pays n'en possède une aussi grande quantité que la France; aucun pays ne les possède dans le même degré d'efficacité et de variété; aucun lieu ne permet d'en jouir plus long-temps; aucun em-

Digitized by Google

pire ne les voit distribuées sur son sol d'une manière qui soit plus à la portée de tout le monde, et par conséquent plus invitante. Quel pays peut offrir aux membres engourdis ou fracturés une restauration aussi complète que le sont les eaux fangeuses de Saint-Amand? quelle contrée peut, comme Plombières, Vichi, et cent autres sources, donner une nouvelle vie aux estomacs affaiblis par les deux extrêmes, la privation ou la surcharge des alimens? quelles autres eaux peuvent remonter aussi efficacement leurs ressorts? quelles fontaines, en d'autres climats, ont, comme celles du Mont-d'Or, la propriété de porter dans les poumons un nouvel air vital, et d'en renouveler le jeu? qui peut, comme Balaruc, faire marcher le paralytique; comme Barége, rouvrir les plus anciennes blessures, et rechercher, au fond des cicatrices, tout ce qui a échappé à la main et au fer de l'artiste? Toutes ces eaux n'ont-elles pas, sur celles des autres climats, la même supériorité que les vins de France obtiennent sur les vins étrangers? car la France triomphe d'eux aussi bien par l'eau que par le vin. La distribution de ces piscines salutaires est faite de manière à n'en laisser aucune partie du territoire de la France dépourvue, et à garnir son centre autant que sa circonférence. Le climat de France permet d'en

Digitized by Google

jouir encore lorsque celui des autres pays force déjà de s'en éloigner. Les abords en sont facilités par ces magnifiques routes qui coupent la France en tous sens; les productions de la vie y sont généralement excellentes, sur-tout bien supérieures à celles qu'on trouve aux mêmes lieux en pays étranger; et cependant ces eaux, si attrayantes pour la santé et pour le plaisir, ne sont guère fréquentées par les étrangers. La France est privée des tributs qu'ils lui porteraient, comme ils le font des fruits qu'ils en retirent. Aucune de ces eaux, si justement renommées, n'a la vogue, le concours et l'éclat de celles de Spa, de Pyrmont, de Carlsbad, aussi inférieures aux premières en vertu, qu'en agrémens de situation, de vie et de climat. Ce délaissement général accuse encore un vice radical dans l'administration de cette partie de la richesse territoriale de la France, vice qui doit être général, puisque son effet l'est aussi. Nous y reviendrons, et nous chercherons à indiquer les moyens d'y remédier d'une manière avantageuse à la fois à la France et à l'humanité. C'est à dessein que nous avons omis dans l'énumération générale des causes de la dégradation de la culture française la *briéveté des baux*, universellement établie en France, où ils sont communément de trois, six ou neuf ans; ceux d'une

Digitized by Google

plus longue durée étaient prohibés par les anciennes lois. Peut-être nous écartons-nous un peu des opinions courantes sur ce sujet. Depuis quelque temps, c'est sur cette briéveté des baux que les Columelles modernes fulminent leurs anathèmes et lancent tous leurs arrêts ; c'est sur leur prolongation, telle qu'elle a lieu en Angleterre, qu'ils réunissent tous leurs éloges et leur expectative d'amélioration. En effet les baux sont, pour la plupart, très-longs en Angleterre ; et, dans leur cours prolongé, ils ressemblent plutôt à l'aliénation de la propriété qu'à la cession momentanée qui résulte de tout bail.

La prolongation des baux renferme sûrement un principe salutaire, puisqu'elle se rapproche de la propriété, mobile supposé le plus fort pour l'amélioration de la culture ; car le *fermier permanent* et *inamovible*, qui est le *propriétaire*, doit soigner sa chose propre d'une toute autre manière que le fermier *amovible* et *passager*, qui est le fermier ordinaire : leurs intérêts sont différens, leur administration doit l'être aussi. Cette conséquence serait *invincible*, si l'intérêt bien entendu était le guide habituel des hommes ; si, au moral, il ne le cédait pas aux passions ; si, en affaires, il ne cédait pas à l'erreur, à la paresse, à mille autres causes d'égarement qui

Digitized by Google

obscurcissent continuellement la nature de cet intérêt, ou qui en détournent l'attention; si, en culture, ce même intérêt n'était absorbé, et, pour ainsi dire, étouffé par les préjugés, par l'habitude, et par la routine, récalcitrante à toute innovation salutaire.

La considération et l'empire des intérêts véritables, des intérêts bien entendus, n'ont de prise que sur un très-petit nombre d'hommes, soit pour porter la lumière dans leur esprit, soit pour ne pas leur faire fermer les yeux à celle qui vient y luire et les frapper, soit pour la leur faire accepter pour guide, et les engager à s'abandonner à elle. Il n'est que très-peu d'hommes susceptibles de chacune de ces impressions séparées, il en est beaucoup moins, capables de les recevoir toutes à la fois et réunies. Presque tous se laissent conduire, ou plutôt égarer par de fausses lueurs qu'ils prennent pour des lumières, par des préjugés de patrie, d'habitudes ou d'enfance. Cette vérité, qui a une application générale sur l'ensemble de la conduite des hommes, en renferme une particulière sur leur conduite agricole. C'est là que triomphent les préjugés et la routine; c'est là qu'elle règne sans contradicteurs et sans rivaux. Loin que l'intérêt, que la propriété, que la richesse même, cette mère des connaissances, y combattent et y comman-

Digitized by Google

dent la routine, et les pratiques irréfléchies de l'habitude ignorante et aveugle, ce sont eux au contraire qui commandent, et qui dominent sur ces facultés auxquelles ils devraient obéir. Les mêmes hommes qui les frondent dans la théorie, trop souvent leur sont soumis, et leur servent dans la pratique. Les mêmes individus qui ne se nourrissent, ne s'habillent, ne se logent, et ne parlent pas comme le peuple, cultivent comme lui; ceux-là même auxquels leur éducation et leur richesse font un devoir, ou donnent les moyens de voir et d'observer l'étranger, qu'elles mettent par là à portée de comparer les pratiques avec celles de leur patrie; hé bien, ces mêmes hommes, rentrés dans leurs foyers, se mettent à la suite des pratiques qu'ils y trouvent en vigueur; ils ne songent ni à les attaquer pour le compte du public, ni à les changer pour le leur propre; en un mot, ils descendent, et restent au niveau de l'agriculteur, qui, n'étant jamais sorti de l'étroite enceinte qu'il habite, n'a pu rien voir, rien comparer, et par conséquent rien substituer à ce qu'il a trouvé établi chez lui, à cette espèce de tradition qui fait, en tout pays, la seule éducation du cultivateur ordinaire. Cette ténacité, cet asservissement à des usages locaux, que souvent on méprise soi-même, est un vrai phénomène de la part d'hommes qui sont

Digitized by Google

faits de toute manière pour s'élever au-dessus de ces préjugés, tandis qu'ils n'ont rien d'étonnant de la part de ceux qui ne sont pas aidés par les mêmes avantages, pour en rompre la chaîne. Mais l'étendue même de cette chaîne en prouve la force, et nous la montre comme la vraie cause des désordres qui par-tout affligent la culture. C'est à elle qu'il faut les rapporter, et non pas à celle qui fait le sujet de cette discussion : car s'il est prouvé que, dans le même pays, le propriétaire ne cultive pas différemment du fermier, si le fermier cultive comme le propriétaire, si, d'un autre côté, les fermiers à échéances inégales de baux cultivent d'une manière égale, alors il est incontestable que la prolongation des baux est d'une beaucoup moindre influence qu'on le croit communément, et qu'on s'attache depuis long-temps à la représenter. Or, il n'y a rien de plus certain que la vérité de cette assertion ; on ne peut la démentir par aucun fait, et l'on peut au contraire l'établir sur l'existence des faits les plus évidens et les plus étendus à la fois, puisqu'elle résulte de l'usage général de tous les pays : c'est la preuve du consentement unanime appliquée à la culture.

En tout pays, chaque canton a ses usages ; l'habitant ne les réfléchit pas, mais il les suit. S'ils sont bons, il en profite, sans s'en rendre compte ; s'ils sont

Digitized by Google

mauvais, il en souffre, et les défend, même en les subissant, et répond à tout, *C'est l'usage:* car telle est toute sa logique et son excuse. L'usage est le *Dieu terme* des habitans de la campagne. Il n'est presque point de cultivateur qui, même l'exemple et les pièces de comparaison sous les yeux, ne préfère encore les usages de son pays à ceux de tout autre, et qui ne les défende avec une opiniâtreté plus patriotique qu'éclairée. En tout pays, les cultivateurs du même canton procèdent de même, sans égard à la diversité du sol, sans variation proportionnée avec la différence de leur fortune respective. Le riche, avec ses capitaux et ses lumières, pourrait suivre des méthodes différentes de celles du pauvre: dans combien de lieux cette différence se fait-elle remarquer? L'Angleterre seule offre quelques exemples; mais la masse y suit, presque aussi routinièrement que par-tout ailleurs, la marche qu'elle trouve établie; et cette condescendance pour ce qui est établi est indiquée, par Arthur Young, comme une des causes qui s'opposent au perfectionnement de la culture de ce pays, quelque grands que soient déjà les progrès en eux-mêmes. En Hollande, c'est la même chose: d'un bout à l'autre de ce pays, tout est cultivé, planté, assigné sur le même modèle. La force de l'habitude y est telle, que les mêmes cultiva-

Digitized by Google

teurs, qui soignent de très-beaux troupeaux, nourrissent de très-mauvais chevaux, uniquement parce que c'est l'espèce du pays! car, si elle était bonne, ils la soigneraient de même; et, dans le fait, elle ne leur coûterait pas plus que la mauvaise. On n'y apperçoit aucune différence entre les *fermes* et les propriétés, entre les fermes à termes longs ou courts; et généralement les baux ne sont pas de longue durée en Hollande. Les défrichemens exécutés en grand ou en petit sur cette bande immense de bruyères qui s'étend depuis Berg-op-Zoom jusqu'à l'Issel, le sont tous de la même manière, par le riche et par le pauvre, sur des terrains donnés à termes longs ou courts. Il serait impossible, en parcourant ces cultures naissantes, de dire à qui en appartient aucune partie, ni par quelles lois de fermage elles sont régies.

La culture de la Flandre est sûrement une des meilleures de l'Europe : comme celle de la Hollande, elle est aussi tout d'une pièce. Vingt-cinq lieues de pays ont l'air, par la parfaite similitude de leur culture, de ne faire qu'un même corps de ferme, et d'appartenir au même propriétaire. Assolement des terres, plantations, animaux, culture, tout est uniforme, tout se ressemble; et cependant les baux de la Flandre ne sont pas très-longs, et, entre ceux qui sont longs et ceux qui sont

Digitized by Google

courts, il n'y a pas la moindre différence pour le résultat de culture. Il serait impossible à l'œil le plus exercé d'y saisir la plus petite nuance, l'ombre de la moindre divergence. Dans toute l'Allemagne, où l'état général du censier est l'inamovibilité, où il n'est pas fermier temporaire, mais usufruitier perpétuel et incommutable, moyennant une redevance annuelle, fixée, la plupart du temps, sur d'anciennes évaluations, qui réduisent sa rente à peu de chose, s'apperçoit-on que sa culture soit meilleure que celle du fermier amovible, son voisin? non sans doute: il pourrait cependant donner l'essor à sa culture que rien n'entrave, ni n'arrête; mais il cultive comme on le fait dans le pays, dans lequel la culture est homogène; et, quand elle varie, ce n'est pas par fermes, et en détail, mais par divisions de territoire en masse, de manière à se montrer toujours semblable sous des rapports généraux, et ne recevant de modifications que de la part des usages, et pas du tout de celle des hommes.

En France, le nord est généralement mieux cultivé que le midi, et sur-tout que le centre de cette contrée; car c'est dans cette partie que la culture est la plus défectueuse. Hé bien, les baux ne sont pas plus longs dans le nord que dans le midi, dans la Flandre que dans le Limou-

Digitized by Google

sin, dans la Normandie que dans l'Auvergne.

Le vigneron de Bourgogne ou de Champagne, à terme long ou court, travaille la vigne et fait sa vendange de la même manière; le fermier de trois ans comme celui de six, celui de six comme celui de neuf: il tiendrait la terre pour vingt ans, pour trente ans, pour cinquante années, qu'il ne changerait rien à sa méthode de culture, qu'il n'y apporterait ni plus de soins, ni plus de capitaux. Mais ce qui achève cette question, c'est qu'en tout pays le propriétaire lui-même cultive comme le fermier. A entendre les accusateurs de la briéveté des baux, on dirait que la terre entière est donnée *à bail*, qu'elle est toute *en ferme*, et que des mains mercenaires sont seules appliquées à sa culture. Mais on oublie que *les propriétaires* sont par-tout le plus grand nombre. Pour une ferme qui se trouve dans une commune, il y a cent propriétés cultivées par leurs propres maîtres. Les fermes, proprement dites, sont beaucoup moins nombreuses qu'on ne pense; sur-tout, elles sont peu de chose en comparaison des propriétés. Celles-ci forment toujours la plus grande partie du territoire d'un état. Cultiver son bien soi-même, est la condition habituelle des habitans d'un pays; c'est celle de l'homme, en général: il n'en est qu'un très-petit nombre que l'étendue

Digitized by Google

de leurs propriétés et les distractions des affaires enlèvent à cet état primitif et naturel de l'humanité, et forcent d'en substituer d'autres à leur place. Hé bien, tous les propriétaires dans le même pays cultivent comme les fermiers, sans s'écarter de leur méthode. Affranchis de la gêne des baux à terme quelconque, *fermiers permanens et incommutables*, ils ne diffèrent en rien du fermier temporaire et sujet à mutation. La prolongation des baux n'a donc pas, par sa nature, l'influence qu'on lui attribue ordinairement. Ce n'est pas que nous voulions la montrer comme exempte de vices; elle en a, et de très-grands, qui nous sont parfaitement connus; ce n'est pas que nous desirions voir cette méthode défectueuse se propager et s'affermir: loin de là, nous voudrions la voir abolie dans toute la France, soit par les particuliers seuls, obéissant à la considération de leurs intérêts bien entendus, soit par l'intervention du gouvernement, mieux avisé que les parlemens qui avaient défendu les baux à longs termes. La vérité, comme le bien, s'éloigne de tout extrême; mais il n'en est pas moins vrai que la durée des baux est tout au plus un accessoire dans les mobiles influant sur la culture.

Si la durée de ces transactions pouvait l'atteindre, ce ne serait que dans le cas où le fermier

Digitized by Google

serait dans la disposition habituelle de volonté ou de facultés de cultiver *mieux ;* et cet obstacle même n'en serait un que pour le fermier, pourvu à la fois de capitaux et de lumières reversibles à la culture, et dont cet emploi ne serait empêché que par la briéveté des baux. Mais combien il s'en faut que l'on en soit là, et à combien de cultivateurs s'applique véritablement l'exposition résultante du peu de temps pendant lequel ils pourraient jouir du fruit de leurs travaux ! car quelle est en général la classe des fermiers en France ? des hommes à la fois sans connaissances, sans argent, exerçant mécaniquement la culture, plutôt comme un métier, que comme un art, tirant toute leur subsistance de la ferme, loin de pouvoir lui faire les moindres avances. Que des baux soient longs ou courts, qu'importe pour la culture entre de pareilles mains si dépourvues d'industrie et de moyens ? Presque par-tout l'état de ces fermiers est celui d'une rotation perpétuelle, qui les fait passer successivement et avec la même inutilité par toutes les fermes d'un pays : semblables à ces valets qui ne peuvent se fixer dans aucun service par la mauvaise qualité du leur.

Quelle que soit la coutume de la durée du bail, le maître de la ferme n'en est pas moins empressé de retenir le fermier industrieux et actif, et de

Digitized by Google

lui confier de nouveau le soin de sa terre par le renouvellement réitéré de ses baux. Dans combien d'endroits les fermes ne sont-elles pas, de générations en générations, dans les mêmes familles? Que fait alors la durée du bail à la richesse du fermier, et à la prospérité de la culture? Que le bail soit long ou court, l'industrieux colon du nord de la France est-il moins riche? la ferme en est-elle moins bien tenue? le paresseux cultivateur du centre de la France est-il aussi de son côté plus ou moins fortuné? son exploitation est-elle mieux entendue? enfin, et l'on ne saurait trop le répéter, quelle est en France la différence entre la culture du propriétaire et celle du fermier? Si elles sont égales sous tous leurs rapports, ce n'est donc pas à la brièveté des baux qu'il faut s'en prendre de ce qui lui manque; mais, négligeant ces reproches irréfléchis, c'est à de toutes autres causes qu'il faut rapporter ce déficit; et ces causes, n'en doutons pas, sont inhérentes au cultivateur tout seul. Entre beaucoup d'autres, elles proviennent principalement du défaut d'instruction, de celui des capitaux, et de l'attachement à des pratiques pernicieuses : le mal est personnel, et non pas réel, comme on se plaît à le représenter. Si le fermier français était un capitaliste comme le fermier anglais, s'il avait les

Digitized by Google

lumières qui se trouvent si souvent en Angleterre parmi cette classe, peut-être le reproche fait à la briéveté des baux serait-il admissible ; car il est palpable que de trop courtes jouïssances ne peuvent rendre les avances, ni permettre d'attendre le développement et les fruits des améliorations et des essais : mais, comme le fermier français ne présente aucune de ces qualités, il ne faut pas non plus lui attribuer les effets des causes auxquelles il est absolument étranger.

Enfin, en s'occupant de la prolongation des baux, il ne faut pas prendre exclusivement en considération l'intérêt de la culture, et tout porter de son côté ; mais il faut encore penser au propriétaire, et tenir quelque compte de ce qui le concerne. Si les baux trop courts nuisent à la terre, les baux trop longs nuisent au maître de la terre : l'élévation graduelle des prix ne profite plus qu'au fermier, et le propriétaire en reste frustré. Ainsi, quand des baux ont à courir pendant un espace de vingt-cinq, trente ou quarante ans, comme il arrive en quelques pays, le propriétaire ne participe pas à l'augmentation de valeur que les terres acquièrent, comme tous les autres objets : sa fortune reste stationnaire au milieu de l'accroissement général de toutes les valeurs, lui seul n'en profite pas, et ce déficit le

Digitized by Google

constitue en perte réelle; car il paie plus, en recevant également. Il ressemble aux anciens cessionnaires des terres pour des rentes fixées en argent au taux du temps où elles furent établies; rentes qui, représentant les valeurs de ce temps-là, ne représentent plus rien dans celui-ci. C'est ainsi que, dans toute l'Allemagne, les censiers sont les véritables propriétaires des terres, dont les maîtres ne reçoivent que des redevances fixées sur d'anciennes évaluations, qui n'ont aucun rapport avec les valeurs actuelles. Les censiers sont des fermiers sans terme, et par conséquent les vrais propriétaires de la terre, puisqu'ils en retirent les fruits : ils le sont bien plus que le *propriétaire* nominal, qui en retire moins que ces heureux usufruitiers, et qui ne rentrent dans leurs terres que dans des cas très-rares. Cet arrangement n'est pas profitable par lui-même à la culture; car on ne voit pas que ces fermiers perpétuels cultivent différemment des fermiers amovibles, ni que les pays où cette tenure des terres est pratiquée en ressente le moindre bon effet, en ait l'aspect plus riche et plus riant. C'est au contraire sur tout ce qu'il y a de plus mal cultivé en Allemagne qu'elle s'étend; mais elle lèse à la fois le propriétaire et l'état : le propriétaire, en transportant à un autre le produit de son

Digitized by Google

bien; l'état, car le même revenu dispersé entre plusieurs familles agricoles, ou réuni dans celle d'un homme *vivant noblement*, a un effet tout différent sur l'état. C'est une grande question d'économie politique, sur laquelle on a glissé jusqu'ici, et qui mérite une sérieuse attention : cette vérité est solennellement reconnue par Arthur Young, l'homme de l'Europe qui a le plus observé ces deux classes d'hommes, et qui est par conséquent le plus capable d'en assigner les différens rapports, et les différens degrés d'utilité personnelle et publique. On sent que, dans le cas des baux trop prolongés, il ne reste au propriétaire qu'à se dédommager, au renouvellement de chaque bail, par de très-grandes demandes d'avances, ou de *pots de vin* : il cherche à reprendre en gros ce qui lui échappe en détail; mais, en cela, il fait un double mal : d'abord à la culture, à laquelle il retire des capitaux que le fermier aurait pu lui appliquer; ensuite à ses héritiers, en préoccupant leurs places; enfin à lui-même, car *ces pots de vin* sont toujours des *prêts* à un *cher denier*. Les baux à très-long terme sortent de la nature de la cession, et rentrent dans celle de l'aliénation; ils continuent par là un principe de violation contre la propriété : il faut chercher un terme moyen, un point de con-

Digitized by Google

ciliation entre *le mieux* de la culture, et le bien-être du propriétaire résultant de la jouissance de ses droits légitimes. Cet accord peut se rencontrer dans la fixation d'une augmentation graduelle du prix de location à des époques déterminées, dont le refus ou le défaut de paiement entraînerait la résiliation du bail, et dont l'acquittement contiendrait la prolongation, et confirmerait la jouissance.

Pour résumer toutes ces considérations sur l'état réel de la culture en France, nous dirons qu'elles en présentent l'ensemble :

1° Comme suffisant aux besoins de première nécessité dans ce pays, qui sont le pain et le vin, et insuffisant pour tout le reste.

2° Comme inférieur à ce qu'il pourrait être dans les objets même pour lesquels elle suffit aux besoins du pays : ainsi les vins, les huiles, les soies, les chanvres et les lins récoltés en France, égalent ou surpassent ses besoins propres ; mais, dans cet état même, ces produits restent beaucoup au-dessous de ceux auxquels prêtent l'étendue et le climat de la France, et dont le déficit la réduit à acheter le *surplus* de ses besoins, qu'elle convertit en objets de fabriques, et qu'elle exporte. La production propre dont elle est susceptible lui épargnerait les frais de ces achats,

Digitized by Google

et lui conservérait le bénéfice de la totalité de ses ventes. C'est ce qu'il faut bien considérer dans l'évaluation des produits d'un pays : la manière dont il se suffit à lui-même et ce qu'il pourrait faire pour les autres ; le produit positif, et le produit possible et frustré.

3° Comme asservi et retardé par une multitude de pratiques défectueuses, par l'ignorance des bonnes cultures et par la pénurie habituelle des cultivateurs.

4° Comme manquant des trois espèces principales d'animaux, en quantité et en qualité.

5° Comme divisée en trois zones de culture, dont la meilleure est celle du nord, la plus riche celle du midi, la plus mauvaise celle du centre. Les grandes cultures sont au nord ; les huiles, les soies, les vins précieux, sont au midi ; les jachères, les ignorances de toute espèce occupent le centre.

6° Parmi les espèces d'animaux, celle du cheval est meilleure au nord, celle du bœuf l'est au midi, et celle du mouton l'est au centre de la France.

7° La France manque essentiellement du côté des clôtures, qui, au nord, finissent à Bouchain, en partant de la Loire, et à la Sambre en partant des sources de la Meuse. Plus de la moitié

Digitized by Google

de la France manque de clôtures, de prairies artificielles, et est livrée aux jachères.

8° La culture de la France est susceptible d'améliorations et de corrections sans nombre dans les trois règnes, animal, végétal et minéral.

Ce sujet amène naturellement la comparaison de la culture française avec celle des autres pays. L'ordre des idées dicte, qu'après avoir considéré la culture de la France en elle-même, on doit, pour la bien apprécier, la comparer avec celle qui a lieu ailleurs; et que rien n'est plus propre que cette confrontation à en faire ressortir les avantages et les inconvéniens, et à assigner sa place dans l'échelle agricole des nations.

CHAPITRE VII.

Comparaison de la culture française et étrangère.

La comparaison de deux cultures, comme celle de tout objet dans lequel le travail entre pour quelque partie, doit être considérée sous le double rapport des hommes et des choses : comme elles, la culture est à la fois réelle et personnelle. Quand cette comparaison a la culture pour ob-

Digitized by Google

jet, il faut tenir compte de la nature du sol, de celle du climat et des produits, des animaux qui y contribuent et qui en proviennent, des fonds employés, de part et d'autre, à la culture, et des procédés qui y sont observés. Il faut aussi considérer l'état habituel du cultivateur dans son moral et dans sa fortune, du côté de son instruction et de sa richesse; il faut distinguer entre ce qu'il apporte à la culture et ce qu'il en retire; il faut enfin comparer les résultats de la culture dans les deux pays que l'on confronte, par rapport à leur opulence, à leur population, et même à la somme d'agrémens qu'elle y procure, soit aux habitans, soit au pays même, comme objet d'embellissement et de plaisir.

La comparaison de la culture de deux pays est donc double, pour ainsi dire; elle est combinée d'*industrie et de produits*. Un pays peut, dans une petite étendue, et presque sans culture, rendre, par la seule richesse de ses produits, une somme de revenus égale à celle d'un autre beaucoup plus vaste, et cultivé avec plus de soins, mais ne produisant que des récoltes moins précieuses. Le sol qui produit la vigne, l'huile ou la soie, ne peut être comparé à celui qui est borné à la culture du blé ou du pâturage : il n'y a pas de comparaison à établir entre ces contrées qui

Digitized by Google

manquent de similitudes et de points de contact; mais elles y prêtent, mais elles en offrent de très-sensibles avec des élémens à peu près semblables, comme il arrive dans le cas actuel, où les propriétés du sol et de la culture de la France ne sont pas tellement au-delà des propriétés du sol et des cultures étrangères, qu'elles ne puissent très-bien se prêter à une comparaison générale entre toutes les parties qui y entrent de part et d'autre: car il ne s'agit pas ici de rechercher des sujets de comparaison dans des régions éloignées, avec des productions absolument différentes, ou provenant de cultures qui n'ont aucun rapport avec celle de France; mais il s'agit seulement de comparer la culture française, quant à ses procédés et quant à ses produits, avec celles qui, sous des températures et dans un sol à peu près semblables, l'environnent, pour ainsi dire, de toute part. C'est dans le voisinage de la France, c'est à ses portes même que se trouvent les objets de comparaison, dans lesquels on fera entrer chacune des parties de la culture étrangère, comme partie correspondante de celle de la France, et de l'ensemble des deux objets qu'il faut comparer.

Ainsi, si un pays l'emporte par le labourage, mais le cède pour l'éducation des animaux, il faut balancer un avantage par l'autre, en se gar-

Digitized by Google

dant bien de faire d'un seul article, le titre d'une supériorité qui ne peut résulter que de la réunion de tous. Par exemple, si le labourage et le cours des récoltes est meilleur en Flandre qu'en Angleterre, et peut-être qu'en aucun autre pays de l'Europe ; mais si le nombre et l'espèce d'animaux l'emporte en Angleterre, faut-il, sur ce seul titre, attribuer la supériorité à la Flandre ou à l'Angleterre? Non, sans doute; mais on devra chercher, dans l'ensemble de leurs attributs respectifs, l'excédant qui constitue la supériorité d'un pays sur l'autre. Il faut les traiter comme le commerce entre deux états, dont on ne détermine la balance que par l'excédant qui reste à l'un, d'après leurs transactions réciproques.

Telle sera notre manière de procéder dans la question actuelle. Pour la placer dans un plus grand jour, nous y ferons entrer l'examen des quatre cultures principales, qui, environnant la France, se rapportent davantage, par leur proximité et par toutes leurs analogies, avec celles de ce pays. Leurs élémens sont les mêmes de part et d'autre : ce sont les cultures anglaise, flamande, hollandaise et allemande.

Quant à la culture d'Angleterre, nous dirons: Le pays qui, avec une étendue moindre des deux tiers, avec une grande infériorité de climat et de

Digitized by Google

sol, ainsi que de valeur des productions, rend une même somme de revenus au propriétaire de la terre et une même masse de charges publiques; le pays qui, dans cette disproportion territoriale, contient une même valeur en fonds de culture; le pays où la méthode et les moyens matériels d'agriculture sont infiniment supérieurs; le pays où les connaissances, les moyens d'instruction et d'émulation, ainsi que l'*espèce* des agriculteurs sont infiniment meilleurs; le pays enfin où la tendance générale de l'esprit public porte bien plus vers l'agriculture; ce pays est moralement et matériellement supérieur à celui qui n'a pas équivalemment les mêmes avantages. Or, voilà la position de l'Angleterre à l'égard de la France, par rapport à la culture:

	d'acres.
La France contient	131,000,000
L'Angleterre, d'après le calcul de ses auteurs économistes, en contient seulement	46,000,000
L'Écosse	26,000,000
L'Irlande	26,000,000
Total des trois royaumes. .	98,000,000
Excédant de la France. . .	46,000,000

Mais comme c'est de l'Angleterre seule que nous

Digitized by Google

nous occupons; c'est un sol de. 46,000,000 d'acres.
que nous comparons avec un
territoire de 131,000,000
ou 1 à 3.

Le sol de l'Angleterre, quoique excellent en quelques parties, est généralement graveleux et peu profond, même dans les meilleurs comtés. La preuve en est dans cette immensité de bruyères qui couvrent encore ce royaume, et qui arrivent jusqu'aux portes de Londres. De grands comtés, tels que le Northumberland, sont déserts et incultes ; beaucoup d'autres ne sont guère ni plus habités, ni plus fertiles : tel est celui de Salisbury, qui présente la nudité d'une vaste plaine de vingt-deux milles carrés, réputés suffisans pour produire une quantité de blé égale à tout ce que l'Angleterre en exporte annuellement. Les vingt-cinq lieues de traversée de Douvres à Londres n'offrent, dans cette étendue, qui est pourtant celle de tout le comté de Kent, réputé un des meilleurs du royaume, qu'un sol pierreux et maigre. Arthur Young convient lui-même de cette infériorité du sol de l'Angleterre, lorsque, s'extasiant sur la beauté du Limousin et du Bourbonnais, il avoue que, s'il devait rester en France, ce serait là qu'il fixerait son séjour, comme aux lieux qui lui retraceraient davantage l'image de

Digitized by Google

sa patrie. Il s'en faut pourtant que le Bourbonnais et le Limousin jouissent en France d'une grande considération : ces deux pays sont au dernier rang des provinces de France.

Il y a encore moins de comparaison entre les deux climats qu'entre les deux sols.

Au nord, le climat de la France a tout ce que celui d'Angleterre peut avoir de bon, et il n'a pas ce qu'il a de mauvais ; ses épais brouillards et son humidité habituelle. Au midi, celui de la France a, en *bien*, ce que celui d'Angleterre n'aura jamais, et n'est pas susceptible d'avoir. La France possède toutes les cultures de l'Angleterre dans les parties correspondantes de son climat : dans les autres, elle en a que l'Angleterre est condamnée à ne jamais posséder; la vigne d'abord, les fruits, l'olive, la soie. Il n'y a pas de culture qui lui donne, ni qui puisse réparer cette inégalité, qui est tout entière du *climat :* c'est le soleil qui l'a créée, il n'y a que lui qui peut l'effacer ; et cependant, l'Angleterre rend aux propriétaires une somme de revenus égale à celle que tout le territoire de la France rend aux siens. La masse des charges publiques portant sur la terre, c'est-à-dire sur la culture, est égale en Angleterre, sinon supérieure à la masse des mêmes charges réparties sur toute l'étendue du territoire

Digitized by Google

français; enfin, les fonds employés à la culture des quarante-six millions d'acres anglais sont égaux à ceux qu'emploie la culture des cent trente-un millions d'acres français. Ce sont là les trois objets capitaux de la culture, et les points *cardinaux* et décisifs dans toute question de cette nature.

Le revenu territorial de la France est évalué à . . . . . 2,400,000,000liv.

Celui de l'Angleterre . . . 2,000,000,000

L'impôt territorial de toute nature s'élève en France à . . 300,000,000

En Angleterre, il passe cette somme, sur-tout depuis l'*income tax*.

La dîme rend en Angleterre, par abonnement en argent ou en nature 120,000,000

En France, elle n'arrivait pas à cette somme, et figurait, tout au plus, pour les deux tiers dans celle de cent cinquante millions de rentes, qu'on attribuait communément au clergé.

L'Angleterre a de plus que la France la taxe des pauvres, qui s'élève au moins à 72,000,000liv.

Le fonds d'agriculture en France monte à 2,500,000,000

et celui de l'Angleterre. . . . 2,600,000,000

Digitized by Google.

Il y a donc parité entière sur ces quatre articles dans les deux pays qui semblent destinés à rivaliser en tout ; de manière qu'un territoire, qui n'est que le tiers de celui de la France, rivalise, sous tous les rapports, avec lui; de manière encore, qu'à égalité d'étendue, l'Angleterre, au moyen de la supériorité de sa culture, rendrait trois fois plus que la France, et qu'à égalité de culture, la France rendrait trois fois plus que l'Angleterre, et qu'elle ne le fait elle-même avec la culture actuelle. Cette manière d'évaluer le produit comparatif de deux pays, en prenant la somme respective de leurs revenus, de leurs fonds d'agriculture, et de leurs charges publiques, est vraisemblablement, de toutes les méthodes de comparaison, la plus abréviative, comme la plus sûre; elle a de plus l'avantage de compenser les inégalités mutuelles qui ne peuvent manquer d'avoir lieu entre des objets de comparaison de cette nature.

Dans presque toute la France, excepté dans le nord, et dans quelques parties centrales ou méridionales, dans lesquelles la bonté du sol force le cultivateur à travailler, et triomphe de sa propre paresse et de son ignorance, le cultivateur français n'a aucune idée du cours des récoltes, ni des calculs sur lesquels on le fait reposer ail-

Digitized by Google

leurs. Toute son industrie se borne à labourer une année, et à laisser; pendant la suivante, sa terre en *jachère absolue.*

L'usage des prairies artificielles, celui des plantes légumineuses lui étant inconnus, ces cultures, qui en Angleterre couvrent la terre à la suite des récoltes *céréales*, manquent totalement en France, et laissent à nu, et en proie aux vents, *ludubria ventis*, le même sol que la culture anglaise couvrirait de plantes d'une valeur égale, et souvent supérieure aux récoltes de grain. Le fermier ne se doute pas, la plupart du temps, de la possibilité, ni de l'existence de ces récoltes intermédiaires. Il ignore jusqu'au nom des cultures pratiquées en Angleterre; il ignore encore plus le parti qu'il pourrait en tirer en les adoptant; il ne se doute ni de leurs avantages, ni de la perte qu'il éprouve en les négligeant: mais, renfermé dans le cercle étroit de sa routine, il se borne à ensemencer son champ, soit en blé, soit en grains de moindre qualité. Sa récolte occupe la terre pendant une année; elle ne produit rien pendant la suivante: de manière qu'un bail, *nominalement* de six ans, n'équivaut qu'à trois récoltes, et à trois années de produit. Peut-on imaginer rien de plus défectueux? et cependant cette méthode est celle de plus des deux tiers de la France!

Digitized by Google

Prenez ce pays à treize lieues au-dessous de Paris, en allant au midi, et vous trouverez cette détestable agriculture, régnant, à quelques exceptions près, jusqu'en Languedoc. Il est de fait qu'il n'existe pas un arpent de prairies artificielles depuis Chailly, à treize lieues de Paris, jusqu'à Riom en Auvergne; que tout cet immense espace est régi par la méthode des jachères; que presque par-tout le sol ne rend que du seigle pendant une année, et repose absolument pendant la suivante. La Limagne d'Auvergne, cette terre promise de la France, fait seule exception à cette pratique, qui d'ailleurs est en pleine vigueur dans les parties montagneuses qui enveloppent de tout côté ce beau vallon d'Auvergne; elle recommence où il finit, et ne s'arrête plus jusqu'au Languedoc. La haute Auvergne, le Gévaudan, le haut Rouergue, le Quercy, le Forez, le Lyonnais, le Vivarais, le Limousin, la Marche, le Périgord, l'Angoumois, les montagnes du Dauphiné, de Provence, de Languedoc et des Cévennes, ne connaissent pas d'autre cours de récoltes; le Morvan, le Gatinais, la haute Bourgogne, une partie de la Lorraine, de la Champagne, le Nivernais, le Bourbonnais, presque tout le Poitou, la Bretagne, le haut Maine, le haut Anjou, le Perche, et la haute Touraine, sont comme les provinces

Digitized by Google

ci-dessus, sous la loi désastreuse des jachères absolues, et sous le mince rapport du seigle, qui est la récolte habituelle de tous ces pays montagneux. Cette étendue forme sûrement plus des deux tiers du territoire français, en y joignant, comme il est naturel de le faire, les enclaves de mauvais terrains que les bonnes terres renferment; de manière qu'il est vrai qu'une moitié de la France reste inculte chaque année, et que la moitié cultivée l'est souvent très-pauvrement, à défaut de réparations et d'engrais.

Il s'en faut de beaucoup que l'Angleterre soit aussi mal partagée du côté de la culture: sûrement dans ce pays, comme en France, comme par-tout, il y a des parties ingrates par elles-mêmes, rebelles aux soins du cultivateur, ou privées de ces soins. Si le Bordelais, la Bretagne et la Sologne ont leurs bruyères, leurs landes et leurs sables, le *Northumberland*, *le Salisbury*, ont aussi leurs déserts et leurs plaines incultes. *Hambleton* a *ses marais noirs*, et l'Angleterre, en général, compte, aussi bien que la France, une immense étendue de terre en vaine pâture; mais qu'est cela en comparaison de ce qu'offre le territoire français, mal cultivé dans sa presque totalité, comptant les déserts, les jachères, et l'ignorance de la culture dans plus de vingt grandes

Digitized by Google

provinces, tandis que l'Angleterre ne compte qu'une très-petite partie de ses comtés atteinte du même mal? Dans l'une, c'est un accident; dans l'autre, c'est l'état habituel. L'intelligence du cours des récoltes, la pratique des prairies artificielles et des plantes nutritives est générale en Angleterre, tandis qu'en France elles sont dans un oubli presque général. A cet égard, il n'y a aucune comparaison entre les deux pays : il n'y en a pas davantage, il y en a encore moins sur une autre branche de la culture, bien essentielle, qui est le bétail; l'Angleterre l'emporte infiniment, pour la quantité et pour la qualité. Il y a plus de bétail sur un acre de terre en Angleterre, qu'il n'y en a sur quatre acres en France, et le bétail de l'acre anglais vaut mieux que celui de trois acres français. La quantité du bétail provient de la facilité de le nourrir, et lui correspond toujours. La nourriture est *cause*, le bétail est effet, et l'un est toujours égal à l'autre. La qualité vient du soin donné au choix et au maintien des espèces : or, sous ces deux rapports, l'Angleterre a une supériorité décidée sur la France.

Quant au premier article, la supériorité de l'Angleterre provient de son application à la culture des prairies artificielles et des plantes légumineuses employées dans la nourriture du bétail.

Digitized by Google

Le rapport de la prairie artificielle à la prairie naturelle est de trois à un; celui des plantes légumineuses est incomparablement plus grand. La culture qui use beaucoup de prairies artificielles l'emporte donc de trois à un sur celle qui se borne à la prairie naturelle, et nourrit, par conséquent, trois fois plus de bétail; car elle n'en peut ni faire ni vouloir faire un autre usage; par conséquent, il doit y avoir dans le pays des prairies artificielles trois fois plus de bétail que dans celui qui est borné aux prairies naturelles; car il y a trois fois plus de consommateurs là où il y a trois fois plus de productions non exportables. Mais comme c'est l'Angleterre qui emploie la première culture, et la France la seconde; comme à cette culture, déjà si supérieure, l'Anglais joint encore celle des plantes légumineuses, qui est bien plus avantageuse que celle des prairies artificielles simples, il faut en conclure que l'Angleterre possède trois fois plus de bétail que la France, parce qu'elle peut en nourrir trois fois plus. Cette supériorité de l'Angleterre pour la quantité du bétail est, dans ce pays, sensible à l'œil même; car on voit dans les champs, dans les cours de fermes, jusque dans l'enceinte des villes, des troupeaux qui se reproduisent de toute part. Ils partagent, avec les riches, les enclos destinés à leurs

Digitized by Google

plaisirs, avec les habitans des villes, une partie des lieux réservés à leur délassement; on les retrouve jusqu'au milieu de Londres, où ils occupent la partie la plus considérable du parc Saint-James, et semblent y servir de monument au respect que les Anglais portent à la culture et à ses utiles agens. Quant à la qualité du bétail, quoiqu'elle ne soit pas égale en beauté dans toute l'Angleterre; quoique ce pays ait, dans cette partie, ses inégalités comme dans toutes les autres, cependant le bétail y est généralement bon, et sur-tout généralement supérieur à celui de tous les autres pays, et principalement à celui de la France. L'espèce du bétail est généralement bonne par elle-même en Angleterre; et les soins, les dépenses des fermiers et des riches propriétaires exerçant l'agriculture, pour l'amélioration du bétail, n'ont, dans toute l'Europe, aucun objet de comparaison.

2° En Angleterre les chevaux sont généralement bons, grands et bien proportionnés. Il y en a plusieurs espèces, comme en tout pays. Le cheval anglais, de labour ou de collier, est sûrement le plus beau de l'Europe: dans aucun pays il n'est généralement d'une aussi belle taille ni d'aussi belles formes; dans aucun pays l'attelage du laboureur n'est aussi bien composé ni aussi bien

Digitized by Google

tenu ; dans aucun pays les voitures qui transportent les marchandises ou les voyageurs ne sont tirées par des animaux qui réunissent plus de force, de beauté, ou de vîtesse. Les diligences et les postes anglaises sont attelées aussi bien, sinon mieux, que les voitures des riches le sont en d'autres pays. Les chevaux de charrette sont presque toujours de la plus grande force et des plus belles formes. Certains labourèurs, la classe des cultivateurs riches ou aisés, ce que l'on appelle les *gentlemen*, des professions entières, telles que celle des brasseurs, et ce n'est pas peu de chose en Angleterre, mettent de la recherche dans la composition de leurs attelages, et la satisfaction de leur goût personnel tourne à l'avantage de la culture en général, et lui donne une grande supériorité sur celle qui est dépourvue des mêmes véhicules Le cheval de carrosse anglais est admirable pour sa taille et pour la beauté de ses formes : c'est la partie la plus brillante de la culture anglaise ; c'est un véritable ornement pour les villes telles que Londres, qui, dans la réunion de la simple élégance des voitures et de la beauté des attelages, offre à l'œil un sujet continuel d'admiration et de plaisir. L'Angleterre et Londres possèdent, dans ce genre, une richesse vraiment incomparable. Le cheval de selle ordinaire est

Digitized by Google

aussi très-beau en Angleterre : s'il n'a pas la souplesse et la grace qui rendent les chevaux de quelques autres contrées si agréables à monter, il a pour lui l'agilité, qui le place au-dessus, à part même de tous les autres. Enfin, le cheval de course et de *race* appartient presque exclusivement à l'Angleterre, et lui forme une richesse toute particulière. Dans quel pays, hors celui-là, trouve-t-on des hommes qui mettent à l'achat des chevaux d'une race connue des sommes égales à celles qu'y mettent les Anglais? dans quel pays aussi en vend-on les produits, comme en Angleterre, à des prix qui, ailleurs, paraissent fabuleux? nulle part, sans doute; et sur cet article, l'Angleterre n'est pas seulement supérieure aux autres pays, elle est encore incomparable. Elle l'est sur-tout avec la France, qui n'a que peu de beaux chevaux, et qui n'a pas, à beaucoup près, la quantité nécessaire à sa consommation. Ainsi la France, qui tire de la Flandre une partie de ses chevaux de trait, du Hanovre, ceux de labour, de tout le nord, ceux de carrosse ou de guerre, de la Suisse, presque tous ceux dont usent l'est et le midi de ses départemens, reçoit de l'Angleterre une partie qu'on appelle de luxe. Les écuries de Versailles, celles des princes, des grands, de tout Paris, étaient-elles remplies

Digitized by Google

d'autres chevaux que de chevaux anglais ? non, sans doute ; et comme le pays fournisseur l'emporte nécessairement sur le pays fourni, il s'ensuit que l'Angleterre l'emporte sur la France dans cette première partie de son règne animal. La France n'a encore de belles espèces de chevaux qu'en Normandie : il ne lui en reste que là ; celles du Limousin et de la Navarre sont détruites ; celles de toutes les autres provinces sont communes ou très-mauvaises. La Flandre, la Franche-Comté, le Poitou, et une partie de la Bretagne nourrissent, il est vrai, des chevaux d'une taille élevée, mais des formes les plus vilaines ; ils sont rarement propres à l'attelage, et sur-tout à la selle, et ce n'est pourtant que là que le cheval commence à acquérir une grande valeur. En Angleterre, au contraire, les belles espèces, loin d'être bornées à quelques cantons, sont répandues dans tous les comtés ; le riche, le pauvre, le citadin, le villageois, tout le monde en élève ; l'un uniquement pour le *lucre*, et dans la sphère où il est borné ; l'autre, comme amateur, par goût et par plaisir, par curiosité et par émulation : car en Angleterre une race précieuse de chevaux vaut de la réputation à celui qui a su la créer ou qui sait la maintenir. Ce goût étant universel en Angleterre, il s'est ensuivi une diffusion générale

Digitized by Google

des belles espèces; de manière que, dans ce pays, la beauté du cheval n'est pas, comme en France, un attribut distinctif et presque exclusif d'une partie du territoire, mais elle appartient à toutes, sinon également, du moins suffisamment.

2° Le bétail anglais est généralement supérieur au bétail français.

En Angleterre, le bétail, comme le cheval, est grand et bien conformé. Dans presque tous les comtés, le bœuf est d'une stature et d'un modèle remarquable. Le cultivateur y donne de grands soins, recherche les bonnes espèces, et nourrit largement son bétail. Ce sont là les trois causes principales et efficientes de la beauté des troupeaux : l'espèce, le soin, et la nourriture abondante. Le cultivateur anglais les réunit toutes. Les bonnes espèces sont connues et recherchées. Dès qu'un cultivateur est propriétaire d'une bonne espèce, sa réputation est faite, et sa fortune aussi. C'est à qui pourra s'en procurer, et ce n'est qu'en Angleterre qu'on loue à des prix si élevés les animaux propres à propager les bonnes races. C'est une partie principale de la richesse du cultivateur anglais, richesse qui n'est guère connue que de lui. Par-tout ailleurs, la reproduction est abandonnée au hasard, à l'incurie, et *à l'espèce locale*. Aussi, quel est le résultat? le plus mi-

Digitized by Google

sérable que l'on puisse imaginer, et tel qu'on peut le voir d'un bout à l'autre de la France, dans laquelle le bétail se ressent si fort du peu de soins de ses maîtres, de la mauvaise nourriture, et du vice de la race. Tout le bétail du nord de la France est grêle et mal conformé. L'espèce ne commence à s'élever qu'au-delà de la Loire, à l'est qu'en Bourgogne, au midi qu'en Bourbonnais : elle ne devient tout à fait belle que sous le degré où sont placés l'Auvergne et le Limousin : elle n'atteint sa perfection que dans le Bordelais. Hors de là le bétail français est mauvais, et le paraît bien davantage, comparé à celui d'autres pays, et sur-tout à celui de l'Angleterre.

3° Les moutons anglais sont plus riches de taille et de toison que les moutons français. *La taille*, dans les animaux que l'on consomme, est à la fois une richesse *absolue* et une richesse *relative*, par comparaison avec les animaux de la même espèce, mais d'une taille différente. Alors, *taille* veut dire *poids* et *volume ;* et, comme c'est ce volume qui fait le prix, il s'ensuit que c'est lui qu'il faut comparer dans les deux espèces. Dans ce cas, le nombre est une mesure défectueuse. Ainsi, l'on ne peut comparer par *tête* cent bœufs du poids de six cents liv., avec cent bœufs de celui de neuf cents liv., pas plus que cent che-

Digitized by Google

vaux du prix de trois cents liv., avec cent chevaux de celui de six cents liv.; l'un n'est pas plus que l'autre susceptible de parité.

En fait d'évaluations d'animaux, il serait plus juste de compter par *livre* pour tout ce qui est consommable comme le bœuf, et par *forme*, pour tout ce qui, comme le cheval, n'est pas consommable ni vendu au poids. Quant à l'article qui nous occupe, il est bien certain qu'un mouton anglais en vaut communément *deux* français. La grande espèce en France s'arrête à la Loire, et dans quelques parties, beaucoup plus tôt. Ainsi, la grande espèce des moutons disparaît en allant au midi à vingt-cinq lieues de Paris, dès avant Montargis; à l'est, dans les environs de Sens; à l'ouest, dès le Perche, la basse Normandie, et dans toute la Bretagne, qui n'a que de petits moutons, comme de petites espèces d'autres animaux, dans lesquelles elle est également mal partagée. Dans tout le reste de la France, l'espèce du mouton est fort petite: il faut même dire que, là où elle est grande, elle est encore inférieure à l'espèce ordinaire d'Angleterre. Le Berri excepté, le mouton de France ne donne que des laines communes ou très-mauvaises. Celle du Roussillon, comme participant davantage aux races précieuses d'Espagne qu'il avoisine, est d'une bonne qualité,

Digitized by Google

quoique inférieure à celle d'Espagne, qu'elle égalera d'ailleurs quand le cultivateur le voudra, ainsi que peut le faire le Languedoc, aidé comme il l'est par l'analogie de son climat avec celui d'Espagne.

Les trois espèces principales d'animaux sont donc supérieures en Angleterre à celles de France, et cet avantage seul suffirait pour donner à la culture une supériorité décidée sur celle de la France. A cette supériorité *matérielle*, l'Angleterre en joint une morale, qui est peut-être le mobile de la première.

Les plus grands ennemis de la culture comme de tout bien, les plus grands obstacles à leur avancement, sont l'ignorance, les préjugés, le défaut d'émulation et d'instruction, enfin la relégation dans les classes les plus reculées, par habitude et par état. Le pays où il se trouvera le moins de ces inconvéniens sera donc celui où la culture sera le moins retardée, celui où elle aura déjà le plus acquis, et par conséquent celui qui sera le plus susceptible de nouveaux progrès. Or, voilà l'état respectif de la France et de l'Angleterre.

Il est hors de doute que le cultivateur anglais ne soit beaucoup plus éclairé que le cultivateur français. Leurs méthodes réciproques en font foi, leurs succès l'attestent, et assignent les rangs entre eux.

Digitized by Google

En Angleterre, on est généralement revenu d'une multitude de préjugés qui offusquent encore l'esprit et les facultés intellectuelles du cultivateur français, et qui déshonorent ses travaux, tous marqués au coin de la superstition rurale et de la gothicité agricole. Si vous en exceptez les fermiers du nord de la France, tout le reste est bien l'espèce d'hommes la plus pauvre d'*esprit* et *d'argent*, qu'on puisse se figurer. Toute son industrie se borne à labourer routinièrement *une année*, à laisser reposer la terre pendant *la suivante*, et à reprendre ensuite ce savant cours de récoltes. Il respecte les jachères absolues, comme le principe fécondant et réparateur de la terre; il ignore jusqu'au nom des prairies artificielles, encore plus l'art de diversifier les récoltes, et de faire trouver à la terre le repos dans la variété de ses produits. Tout cela est au-dessus et bien loin de lui: il se borne à élever quelques pièces de bétail d'une petite espèce, ne soupçonnant, ne recherchant pas les moyens d'une salutaire amélioration. Il faut dire aussi, pour sa justification, qu'en France la culture n'est pas favorisée par les encouragemens et par les mobiles, soit d'instruction, soit de profit, qui ont lieu en Angleterre. En France, un bon cultivateur peut devenir riche, et alors tant mieux pour lui: mais

Digitized by Google

il n'en reste pas moins obscur et ignoré. Ses travaux, comme ses succès, ne le feront pas sortir de son obscurité, ne lui vaudront ni renommée en général, ni influence dans son canton. Il n'aura pas la satisfaction de les voir recueillis et publiés : il n'aura pas le plaisir de se voir proposé pour modèle, ni devenir le sujet de mille publications flatteuses pour son amour-propre. En France, tous ces mobiles n'existent pas pour lui. Le cultivateur y est généralement composé de la partie de la nation la plus dénuée en tout genre. La partie supérieure, les classes les plus élevées ont une tendance et une direction absolument différente. Le séjour des villes, les mille occupations ou distractions qu'elles présentent les absorbent tout entières, et les enlèvent à la culture qui restera abandonnée à la dernière classe de la société. Le gentilhomme, le seigneur français habitant son château, vivant sur son bien, soigne son potager, son jardin, et son parc ; mais il ne s'occupe jamais de sa ferme. Celle-là est pour le fermier, qui, en général, est un cadet de famille *de paysan*, ou un domestique un peu parvenu, qui, sans avances préalables d'argent ou d'instruction, se fait fermier de la terre dans laquelle il servait comme valet. Cette espèce d'hommes n'a sûrement rien à donner à la terre : elle a au

Digitized by Google

contraire tout à en recevoir, et c'est uniquement sur cela que portent ses calculs, que se dirigent ses travaux; car un pareil fermier prélève sa subsistance sur les fruits de la terre qu'il afferme, il en *vit* avant que de payer. Un préjugé fatal, dégradant l'agriculture et le commerce, transportait tout l'homme à d'autres professions. Cela joint à la légéreté du caractère français, qui répugne à une longue application sur le même objet, faisait abandonner le commerce et la culture, dès qu'on y avait gagné quelque chose, c'est-à-dire, au moment où l'on était en mesure de pouvoir gagner beaucoup plus. En France, personne *ne voulait faire le métier de son père;* c'est ce qui explique le petit nombre de fortunes commerciales ou agricoles, fruits ordinaires de la persévérance et de l'esprit de suite. Les gentilshommes *français, fixés* sur leurs terres, en cultivaient tous quelque partie: mais, bien différens des gentlemen d'Angleterre, qui sont le flambeau et le véhicule de la culture, ceux de France en étaient les fléaux par leur pauvreté habituelle, et par leur asservissement aux maximes et aux pratiques populaires, auxquelles leur condescendance donnait du poids. Le gentilhomme français cultivait mieux que son fermier et que le paysan, il n'y a pas de doute à cela; mais il cultivait de

Digitized by Google

même que lui, il ne corrigeait, n'ajoutait rien à sa culture. Enfin, le cultivateur français était, dans tout son être, l'homme le plus malheureux dont on peut se faire l'idée : mal logé, mal nourri, vivant uniquement de pain et de soupe, ne buvant du vin, et ne mangeant de la viande qu'aux *bons jours*, vêtu d'étoffes grossières, sans aisance et sans meubles; dans sa triste chaumière, ce misérable cultivateur passait sa vie dans le plus triste état, manquant à peu près de tout; et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que sa misère semblait s'accroître en raison de la bonté du pays qu'il habite. Une observation constante prouve que le paysan des plus belles parties de la France y est beaucoup plus misérable que celui des parties moins fertiles, et sur-tout que celui des pays de montagnes. L'habitant de la Limagne d'Auvergne meurt de faim, et celui des montagnes est dans l'abondance.

Quelle différence entre cette situation et celle du cultivateur anglais!

Celui-ci est aidé par l'éloignement général des préjugés qui, en fait de culture, offusquent ou égarent la raison dans tant d'autres pays. Dès long-temps ils ont cédé aux recherches, aux expériences, aux publications multipliées sur la culture, qui ont généralement lieu dans toute l'An-

Digitized by Google

gleterre, où tous les vrais principes et les saines notions de la culture sont, dès-long-temps, connus et fixés : l'instruction y est générale, et l'est beaucoup plus que par-tout ailleurs. Tout ce qui concerne la culture y est proclamé juridiquement, et trouve place dans tous les papiers publics, qui font une partie *de la vie des Anglais*. Tout fait un peu extraordinaire ou intéressant en culture, est annoncé comme un événement, et tient sa place à côté de ceux de la politique, et des autres qui sont en possession d'occuper le monde. Il s'est établi dans toute l'Angleterre un cours d'expériences qui, par sa publicité et sa diffusion, ressemble à une discussion pratique, qui ne permet pas au fait le plus mince d'échapper à l'analyse, aux recherches, ni de rester obscur ou incertain. La bonté de la culture veut de la renommée en Angleterre; un cultivateur éclairé est, en général, un hommme considéré dans ce pays, influant dans son canton en particulier, et recherché par ceux qui ont les mêmes goûts, c'est-à-dire par tout le monde. A ce principe moral d'émulation, se joint celui de l'intérêt. En Angleterre, *bonne renommée vaut ceinture dorée* à l'agriculteur habile. Tout homme qui a cette réputation, a par là même sa fortune faite; car tout ce qui vient de chez lui, ayant un prix d'o-

Digitized by Google

pinion, se vend à celui qu'elle donne à tout, c'est-à-dire infiniment au-dessus de sa valeur réelle et intrinsèque. Les produits d'un haras ou d'un troupeau réputé sont achetés à des prix exorbitans. La *location*, pour une *saison*, d'animaux destinés à la reproduction, s'élève à des prix, qui, ailleurs, paraissent fabuleux; tout ce qui sort de la ligne ordinaire de la culture n'a plus de prix, et la vente de quelques beliers, de quelques taureaux, ou d'un seul cheval, peut faire la fortune du cultivateur qui les aura élevés.

En Angleterre, la culture n'est pas, comme en France et comme en tant d'autres lieux, abandonnée aux mains les plus pauvres et les plus ignobles de toute la contrée; c'est au contraire l'occupation chérie des classes les plus distinguées; et ce goût, parcourant tous les rangs, descend depuis le trône jusqu'aux derniers citoyens. Le souverain en donne l'exemple. Si l'empereur de la Chine ne dédaigne pas de mettre une fois par an la main à la charrue, le roi d'Angleterre l'y met tous les jours, car il est le premier fermier, le premier cultivateur de la terre sur laquelle il règne; il fait, dans ses parcs, dans ses fermes, des expériences qui sont journellement répétées d'un bout à l'autre de son empire. Toutes les autres classes participent au même goût; les plus

Digitized by Google

grands seigneurs ne dédaignent pas de s'en occuper, et leurs maisons de plaisance sont habituellement d'immenses *fermes ornées*, dont Triptolême et Cérès sont presque toujours les premiers hôtes. Une partie des vastes parcs qui décorent ces habitations est consacrée à la culture, et partagée par les utiles habitans des campagnes. Si on voulait nommer tous les grands seigneurs anglais qui s'adonnent à la culture, ceux auxquels elle a des obligations, il faudrait les nommer tous : on leur doit une partie des établissemens qui ont si puissamment contribué à ses progrès. Les préjugés qui existaient en France n'éloignent pas l'Anglais de la culture; il s'y fixe et s'y livre sans honte et sans dégoût ; il hérite du goût comme de la charrue de ses pères. Il existe en Angleterre une classe très-nombreuse et très-aisée qui vit presque entière à la campagne, qui s'y adonne aux travaux qu'elle demande, et qui, réunissant la richesse aux lumières, lui est d'une très-grande utilité; c'est la classe des *gentlemen*, ou gens vivant noblement, qui, aux lumières près, ainsi qu'aux capitaux, répond aux gentilshommes de châteaux, aux riches bourgeois de campagne en France ; mais qui les surpasse infiniment dans ces deux points, comme dans le parti qu'ils savent en tirer. Cette classe s'occupe

Digitized by Google

assiduement de la culture avec la libéralité d'inclinations et de moyens qui convient à sa position. Elle est répandue sur toute la surface de l'Angleterre, et, dans la suite de ses constans travaux, elle fait un bien incroyable à la culture de ce pays. C'est à elle, et non aux fermiers qui n'ont rien inventé, que les écrivains anglais rapportent la gloire et l'obligation de tous les établissemens qui ont favorisé chez eux les progrès de la culture. Cette tendance si favorable de l'esprit public est générale en Angleterre, elle est dans le goût et dans les mœurs de cette nation, et cette disposition ne provient pas seulement de sa richesse, comme on se plaît à le dire, pour se ménager une excuse en ne l'imitant pas; car il y a aussi de la richesse dans d'autres pays, et il s'en faut bien qu'on y cultive comme en Angleterre. Les seigneurs allemands, les riches Français, anciens et nouveaux, les grands d'Espagne, de Pologne, et de Russie, les princes romains et napolitains ont aussi des richesses; ils en ont d'égales, et quelquefois de supérieures à celles des milords, et cependant ils n'excitent aucun des travaux agricoles qui occupent les grands et les riches d'Angleterre; ils ne s'y appliquent pas comme eux : c'est que le goût et la tendance de l'esprit public ne sont pas les mêmes; ils n'ont pas

Digitized by Google

pris, comme en Angleterre, leur direction vers la culture. Si les Français prennent jamais la même route, ils exécuteront la même chose, et le cultivateur s'élèvera au niveau de celui d'Angleterre. Celui-ci est sûrement, parmi tous les fermiers de l'Europe, le mieux logé, le mieux nourri et le mieux vêtu; tout, sur sa personne et dans ses alentours, respire l'aisance et en porte l'empreinte : sa nourriture est abondante et saine; son logement est propre, et suffisamment garni de meubles; il est toujours couvert de vêtemens amples et chauds; il ne se déplace que porté sur un bon cheval; son aisance personnelle s'épanche sur tout ce qui l'entoure, elle s'étend jusqu'aux instrumens de sa culture, et aux animaux qu'il y emploie. Y a-t-il un pays où les chariots, le cheval et son harnois soient soignés et entretenus comme ils le sont en Angleterre? ils font plaisir à voir, et portent sur eux un témoignage du bonheur et de l'opulence de leur maître. Le fermier anglais retrace, plus que tout autre, le bonheur que l'imagination aime à attacher à cet état, et qui fut l'apanage du genre humain aux premiers âges du monde. Il n'y a pas de comparaison possible entre les cultivateurs anglais et français; le premier est infiniment supérieur au second, et sa supériorité est à la fois de produits et d'industrie, réelle et personnelle.

Digitized by Google

La culture anglaise présente deux articles qui n'ont rien de correspondant dans la culture française ; ce sont les mines et les tanneries. En Angleterre, ces deux articles dépassent cent vingt millions. Il faut en déduire toute la partie qui provient de l'*industrie*, pour ne tenir compte que de celle qui vient du sol et de l'exploitation, comme les seuls objets qui fassent partie de notre sujet, de la culture. En partageant également cette somme entre la *matière première* et la *fabrication*, il reste une somme de soixante millions, qui certainement surpasse de beaucoup celle que les produits de la même nature peuvent donner en France, où les travaux des mines sont généralement négligés et mal entendus, où ceux des tanneries le sont encore plus mal. Le cuir d'une partie des animaux est en France d'une bien médiocre qualité, participant en cela au vice de l'espèce qui le donne. Par exemple, comment des veaux provenant d'espèces très-chétives, mal nourries, ou tués presque en naissant, pourraient-ils donner des cuirs égaux en solidité à ceux d'animaux d'espèce plus forte, mieux nourris, et attendus plus long-temps. L'état du tanneur est un de ceux qui demande le plus d'avance et de capitaux. Le tan est un agent principal de cette fabrication ; mais le tanneur français ne

Digitized by Google

peut se soumettre à une longue attente, pressé comme il l'est par le défaut de capitaux, et forcé de subordonner la bonté de sa fabrication et l'étendue de ses profits à ses besoins journaliers. En Angleterre, au contraire, l'état de tanneur est une des professions les plus riches en capitaux et en produits. Il ressemble à celui du brasseur, dont un si grand nombre sont réputés par leurs richesses.

L'impôt de la marque des cuirs avait fait fuir une grande quantité de tanneurs, qui furent s'établir en Suisse et sur la côte de Gènes. On avait sacrifié là une importante branche d'industrie à un bien mince produit.

En faisant de la culture anglaise cet éloge comparatif, ce n'est ni un panégyrique, ni une satire que nous écrivons, c'est un tableau relatif que traçons sans acception de pays ni de patrie. Nous sommes loin de regarder, ni de donner l'Angleterre tout entière comme un jardin ; nous savons qu'elle a ses côtés faibles en culture, comme en toute chose ; nous savons que ses cultivateurs ont aussi leurs préjugés, leurs routines, et leurs entêtemens ; nous savons que son territoire a aussi ses bruyères, ses marais, ses déserts, que ses animaux comptent aussi des espèces inférieures ; nous savons tout cela, nous sommes loin de trans-

Digitized by Google

former chaque fermier, chaque gentlemen en columelle, d'en faire autant de Triptolême; ce sont autant d'excès incompatibles avec la vérité : mais nous disons avec assurance que la culture anglaise est supérieure à la culture française, en moyens d'émulation, d'instruction, de richesse, en bétail; qu'elle est dirigée sur des méthodes beaucoup meilleures, et qu'enfin elle est généralement exercée par des mains plus habiles, plus riches, et, pour ainsi dire, plus amies.

La Belgique offre, dans son étroite enceinte, trois cultures très-différentes : de la mer à l'Escaut et à la Dyle, une culture très-riche en productions, mais divisée en très-petites portions de terrain; de la Dyle à la Meuse, la grande culture, exercée dans de grandes propriétés; enfin, une culture très-médiocre dans tout le pays compris entre la basse Meuse, le Brabant et le pays de Liége, dans tout ce qu'on appelle la Campine et le Brabant hollandais.

La première partie, celle qui comprend la Flandre, depuis la frontière ancienne jusqu'à l'Escaut, renferme de vastes prairies, des conquêtes faites sur la mer, connues sous le nom de Polders, d'immenses desséchemens et une culture admirable dans toute l'étendue de ce territoire. Le cours des récoltes y est parfaitement

Digitized by Google

entendu et observé par le laboureur; les jachères absolues n'osent s'y montrer; les prairies artificielles y sont, au contraire, établies par-tout, et fournissent à la nourriture d'une très-grande quantité de bétail. Le laboureur flamand est peut-être, pour le labourage, le premier cultivateur de l'Europe : il a fait de son pays, dont la majeure partie n'est que du sable, le plus beau, le plus riche, le plus riant coin de terre qui existe au monde.

Depuis Courtrai jusqu'à la tête de Flandre, sur l'Escaut, depuis Bruxelles jusqu'à Ostende, dans ce carré de vingt lieues, la fertilité est au plus haut degré, et la culture est arrivée à son dernier période. La West-Flandre est couverte de riches pâturages, qui fournissent à ce pays et au nord de la France une partie de ses approvisionnemens en beurre et en bétail. La partie qui avoisine la Flandre s'enrichit des mêmes récoltes qu'elle, des précieux produits de l'huile et du lin. De là viennent ces toiles, qui le disputent à celles de Hollande, et qui ne le cèdent qu'à celles de Valenciennes et de Cambrai; de là viennent ces fils si déliés, que l'industrie des habitans change en ces dentelles, jouissances les plus raffinées du luxe, qui renferment une grande valeur sous un si petit volume. Le pays de Vaes est le chef-d'œuvre, le *nec plus*

Digitized by Google

ultra de la culture : il a été tiré tout entier des sables, comme la Hollande du sein des eaux, et l'art y a fait disparaître par-tout les torts de la nature. La division de la propriété y multiplie les habitations, de manière à ce qu'Anvers et Gand aient l'air d'être réunis par un faubourg de dix lieues de long, formé d'une continuité de maisons charmantes, de villages qui, par-tout ailleurs, seraient des villes; de fermes qui portent toutes l'empreinte de la prospérité et de l'abondance. Qui n'admirerait les villages de Saint-Nicolas, de Bevern, de Leukern, et ne les préférerait pas à une partie des lieux qu'en d'autres pays on décore du nom de villes, et qui, bien plutôt qu'eux, mériteraient d'être réduits à celui de village?

La partie de la Belgique comprise entre la Dyle et la Meuse offre une perspective tout-à-fait différente, quoique toujours très-satisfaisante. Là, avec les grandes propriétés, commence la grande culture. Malines semble être le point de partage entre les deux cultures : là le pays commence à se découvrir, on n'apperçoit presque plus que de grandes plaines de blé; et ce pays ouvert rappelle davantage l'Artois et la Picardie, avec leurs grandes plaines, que la Flandre avec ses propriétés encloses et divisées. Cependant ce

Digitized by Google

pays, sans valoir la Flandre, est très-bien cultivé; car, outre le blé, il admet les plantes propres à l'huile, il possède beaucoup de prairies artificielles, il ne connaît pas les jachères, trois principes certains de très-bonne culture.

La Campine et le Brabant hollandais sont, en majeure partie, couverts de bruyères : là commence cette espèce de banc de sable dont la pointe est à Berg-op-Zoom, et qui s'étend de là, à travers toute la basse Allemagne, jusqu'à la Vistule; mais l'industrie des habitans fait chaque année de nouvelles conquêtes sur ces terres incultes. Ici, ce sont des défrichemens, là des plantations : le travail principal se partage entre ces deux espèces d'améliorations, et y obtient de bien grands succès. Cette continuité de soins et de travaux a changé la face de ce pays, de manière à éloigner déjà les bruyères à plusieurs lieues de distance des villes auxquelles elles touchaient il y a peu d'années, et leurs habitans contemplent maintenant les plus riantes cultures sous les mêmes remparts qu'environnaient naguère des plaines vouées à la stérilité et à la solitude. On peut prédire, en toute assurance, qu'avec le temps les bruyères de la Campine disparaîtront par la tendance générale qu'ont les habitans à les défricher; dès à présent même ils ne négligent

Digitized by Google

pas par-tout ce sol stérile, mais ils savent en tirer d'abondantes récoltes de lin, dont la richesse supplée au refus que la terre y fait d'autres productions.

Le côté faible de la culture de ces trois divisions de la Belgique est le bétail, ainsi que les chevaux.

Le premier n'a pas, à beaucoup près, la beauté du bétail hollandais, son voisin, encore moins celle du bétail anglais : il va en s'affaiblissant et en déclinant d'une manière sensible depuis les frontières de la Hollande jusqu'à celles de la France. Le changement commence à se faire sentir dès qu'on a passé la Meuse. La belle espèce s'arrête sur la rive droite, et tout ce qui est la gauche va toujours en diminuant jusqu'à la France, auprès de laquelle il est parfaitement semblable au sien, et ne diffère plus en rien avec lui; mais ce n'est que par la *qualité* que la Belgique péche du côté du bétail; car, pour la quantité, il ne lui manque rien. Au moyen de l'universalité de la culture du grand trèfle et de celle des plantes légumineuses qui couvrent tous les champs de la Flandre et du Brabant, ces deux pays nourrissent une grande quantité de bétail, mais qui, par malheur, n'est pas aussi beau que nombreux.

Les chevaux de Flandre sont assez connus pour leur taille et pour leur pesanteur; elle a fait proverbe : leur grande force fait tout leur mérite, et

Digitized by Google

rend difficile à expliquer pourquoi le pays qui élève de si grands chevaux ne nourrit que de si petit bétail. La Flandre vend beaucoup de jeunes chevaux à la France : ils sont mal conformés, quoique très-forts ; ce sont des masses de chair mal dégrossies. Les chevaux du Brabant sont absolument de la même espèce. Ceux du Brabant hollandais et de la Campine valent beaucoup mieux ; ils sont moins massifs, plus régulièrement conformés, et il ne faudrait, dans ce pays comme dans celui d'outre-Meuse et Rhin, que des soins très-légers pour y établir une excellente espèce de chevaux de carrosse et de guerre. Les jumens ont de la taille et du corps : réunies avec des étalons bien choisis, tels que de beaux chevaux de carrosse normands ou anglais, elles formeraient promptement, dans ce pays, une très-belle espèce de chevaux de carrosse, et tout ce qui serait au-dessous de cette destination servirait à merveille pour la troupe à cheval ou pour le cabriolet, dont l'usage est devenu si commun.

Le mouton de ces trois pays est de la même espèce que celui des provinces du nord de la France, moins grand que celui de Hollande et d'Angleterre, mais cependant d'une belle taille : elle décline à mesure qu'on s'approche des Ardennes.

La Belgique ne jouit pas des moyens d'encou-

Digitized by Google

ragement ou d'instruction agricole si multipliés en Angleterre; elle est uniquement redevable de la prospérité de sa culture aux bonnes méthodes adoptées depuis long-temps au milieu d'elle, et qui, transmises des pères aux enfans, y forment pour le cultivateur un cours d'instruction toujours ouvert, dont les succès, soutenus depuis des siècles, ne lui permettent plus de s'écarter : c'est l'*école flamande* pour la culture, et celle-là vaut bien l'autre.

La culture de la Belgique vaut certainement mieux que celle de la France; car elle a tout ce que la culture française possède de *bon*, et elle est exempte de ce qu'elle renferme de *mauvais*.

Dans toute la Hollande l'agriculture est parfaitement uniforme, comme tout ce qui existe dans ce singulier et symmétrique pays : il est, comme on dit vulgairement, tout d'une pièce : maisons, animaux, culture, tout est ordonné et réglé sur le même plan. Si l'œil pouvait embrasser à la fois toute la Hollande, et l'esprit se prêter à une pareille supposition, la Hollande présenterait à l'un et à l'autre l'image d'une propriété unique sous le même maître et sous la même culture. Rien n'approche de la régularité qu'elle offre par-tout : des bords de la Meuse à ceux du Helder, de ceux de l'Issel aux côtes de Frise, tout est enl-

Digitized by Google

tivé sur le même plan. Il faut distinguer trois cultures principales en Hollande : celle des prairies, qui occupent la plus grande partie de ce pays, celle des grains et plantes, telles que le lin, le tabac, et celle des bois.

La première est sûrement la plus étendue, et la mieux entendue qu'il y ait en Europe : nulle part on ne voit une pareille continuité de pâturages, autant de fécondité naturelle, autant de soins pour l'entretenir ou pour l'accroître. Aucun pays ne possède une aussi grande quantité de bétail. L'espèce en est très-belle, quoiqu'on puisse desirer de meilleures proportions dans la conformation de sa tête et de sa croupe. Le bétail hollandais a, d'ordinaire la tête de *biche*, ce qui ajoute à l'air de stupidité naturel du bœuf..... La croupe est trop pointue, et les os trop saillans, conformation qui nuit à la fois à la beauté des animaux, et à la facilité de les engraisser.

Les moutons hollandais peuvent bien n'être pas porteurs de toisons très-fines, mais il est impossible d'en concevoir de plus abondantes, par la richesse de la taille de ces animaux. Un mouton hollandais en vaut trois de presque tous les autres pays; il vit dans les mêmes prairies que le gros bétail.

La Hollande nourrit une très-grande quantité de chevaux ; mais ce n'est pas le beau côté de

Digitized by Google

son agriculture. A la vérité, ils sont et très-grands et très-forts, particulièrement ceux de la Frise; mais c'est leur seul attribut, car ils n'ont que de vilaines formes. Ils sont en général peu propres à la fatigue, et se déforment avec l'âge, qui, chez eux, anticipe sur celui de la vieillesse.

Toutes les parties sèches de la Hollande sont cultivées avec le plus grand soin. Les moissons les plus riches, les plus belles cultures artificielles, couvrent toutes les campagnes que l'inondation ne peut atteindre. Des digues les défendent contre ses ravages; des jachères ne les condamnent jamais à la stérilité. Loin de là, la Hollande cultive toutes les parties fourrageuses ou légumineuses, propres à la subsistance des hommes et des animaux.

La consommation toujours croissante du tabac, sur-tout en Hollande, a attaché le Hollandais à la culture de cette plante. Aujourd'hui, une partie de ce pays en est couverte. D'un autre côté, les plantations sont devenues en Hollande un objet majeur de spéculation, et cette utile culture y est poussée avec une activité admirable. Depuis Utrecht jusqu'à l'Yssel, sur une étendue de dix-sept lieues, on ne cesse de voir et de traverser des plantations qui, couvrant les campagnes au loin de toute habitation, ont l'air d'y avoir été transportées par enchantement. Cette culture s'étend depuis le Lek jusqu'au Zuyderzée et à l'Yssel.

Digitized by Google

Le lin est cultivé dans toute la Frise, et sur-tout dans les îles de la Meuse, depuis Roterdam jusqu'au Mordik. C'est là qu'on peut le voir dans une quantité égale à celle que les grains ordinaires occupent dans d'autres pays. Il y croît à une grande élévation, et fournit à la fabrication de ces toiles si renommées, que l'on vend par-tout sous le nom de toiles de Hollande. Il n'y a guère de pays qui offre moins de lacunes en culture que la Hollande. Il n'y a guère de pays où l'habitant, pressé sur un territoire borné, et possesseur de grands capitaux, ait cherché avec plus de soin à suppléer au défaut de son étendue, et ait plus creusé le champ qu'il ne pouvait pas élargir.

La culture hollandaise est incontestablement supérieure à celle de la France.

Si l'Allemagne obéissait à une seule domination comme la France, ou l'Angleterre, placée sous un climat à peu près parallèle à celui de la France, avec une étendue à peu près égale, il serait aisé de la comparer avec la France, sous les mêmes rapports qu'on compare la France avec l'Angleterre, tels que le revenu territorial, le fonds de culture, et les charges publiques des deux pays. On évalue très-bien, avec ces trois données, la valeur respective et intrinsèque de tout pays; mais l'Allemagne étant divisée, ou plutôt mor-

Digitized by Google

celée en une multitude de souverainetés, ces données échappent en totalité, et forcent de recourir à d'autres élémens de calcul.

Le sol de l'Allemagne, dans toute la partie inférieure de ce pays, est généralement stérile et sablonneux. L'Allemagne a la conformation d'un poisson; les montagnes de la Hesse, de Saxe et de la Bohême, situées au centre de ce pays, en forment l'arête : tout ce qui va au nord en s'abaissant jusqu'à la mer Baltique, y descend sur un fonds de gravier. De l'Issel jusqu'à la Vistule, cette immense traversée n'offre presque qu'une bande de sables, entrecoupée par quelques cantons fertiles, sur les bords des rivières qui arrosent ces contrées. La Westphalie, le Hanovre, le Brandebourg, sont une continuité de bruyères et de sables. Berlin, lui-même, cette brillante capitale d'un grand empire, est au milieu d'un désert de sables, comme Palmyre au milieu de ceux de la Syrie. Le centre de l'Allemagne est tout formé de montagnes, dont quelques parties sont bonnes, mais dont le plus grand nombre est médiocre ou mauvais, comme l'est d'ordinaire tout pays montagneux.

La haute Allemagne est sûrement beaucoup meilleure : elle comprend le Palatinat, si renommé par sa beauté, la Bavière, la Souabe et les

Digitized by Google

états héréditaires, tous pays fertiles et bien cultivés.

L'Allemagne contient à peu près le même nombre d'habitans que la France. Ce qu'elle en possède de plus ne peut être attribué qu'à la plus grande étendue de son territoire, qui, dans le fait, est d'un cinquième plus grand que celui de la France. La différence du climat n'est sensible que dans les parties méridionales de la France; car par-tout ailleurs il est *égal*, comme on peut en juger par le cours des récoltes et des moissons qui se correspondent parfaitement dans les deux pays, et qui nous montrent la vigne et la bière sous les mêmes parallèles dans les deux pays. Il y a donc lieu de les comparer sous tous les rapports.

L'Allemagne a adopté généralement l'usage des prairies artificielles et des plantes légumineuses. Elle a sur la France cet avantage qui est immense. On y pratique encore les jachères, mais beaucoup moins qu'en France. Le labourage et le pâturage n'y sont d'ailleurs ni mieux entendus, ni mieux soignés qu'en France; sur cet article, il y a parité parfaite, mais c'est d'incurie et d'ignorance: mais, d'un autre côté, la culture du lin y est d'une étendue qu'on ne connaît pas en France : les sables de la Westphalie et du Hanovre en produisent une immense quantité; toute la Silésie en est couverte, et ses produits suffisent pour ba-

Digitized by Google

lancer l'achat des vins et des denrées coloniales que ce pays, comme ceux du nord, consomme en si grande quantité. La Silésie seule exporte pour trente millions de toiles; l'Allemagne, en général, exporte du blé, et craint peu les disettes par l'habitude qu'elle a pris de vivre de légumes.

L'Allemagne nourrit infiniment de bétail et de chevaux. L'espèce du bétail, en général, est commune : à la porte de la Hollande et de la Hongrie, elle n'a pas su se donner les belles espèces qui sont dans ces deux pays. Les chevaux n'ont pas de distinction : à l'exception du Mecklembourg et du Hanovre, le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé; c'est un nouveau trait de ressemblance avec la France. Elle en renferme un de plus dans l'éloignement que les habitans riches dans cette contrée ont pour la culture : il n'y a en Allemagne rien qui retrace les mobiles qui, en Angleterre, prêtent si fort aux progrès de la culture. Dans ce pays, comme en France, elle est entièrement abandonnée aux dernières classes de la société; ce qui est d'autant plus étonnant, que des princes allemands peuvent veiller sur leurs petits états tout autrement qu'un monarque français ne pouvait le faire sur la vaste étendue des siens; ils peuvent descendre dans des détails auxquels ceux-ci n'avaient pas le loisir de se prêter.

Digitized by Google

Les mines d'Allemagne sont plus nombreuses et mieux exploitées que celles de France; elles peuvent leur fournir des modèles et des ouvriers.

Les bois de construction abondent en Allemagne. Les plus estimés parmi tous ceux de l'Europe croissent du Véser à la Vistule: on en exporte beaucoup.

Nous sommes donc portés à croire qu'avec toutes ses imperfections et ses défauts, la culture de l'Allemagne est encore supérieure à celle de la France; de manière qu'en la réunissant à celle des trois pays cités plus haut, la culture française n'occupe que le cinquième rang, et se trouve placée dans cet ordre comme la France elle-même l'est dans celui de la géographie, au centre de l'Europe; car nous ne doutons pas que si la France est inférieure en culture aux pays du nord, elle ne soit, à son tour, fort supérieure à ceux du midi.

Nous terminerons ce long parallèle en faisant observer que la culture de la Hollande, de la Flandre et d'une grande partie de l'Allemagne, est parfaitement semblable dans la plus grande partie de ces trois pays, et dans la totalité de quelques autres; au lieu qu'en France la culture varie de province à province et de canton à canton. La culture est homogène et presque nationale dans tous

Digitized by Google

ces pays ; elle est dissemblable et presque étrangère à elle-même dans toute la France, où l'on compterait presque autant de coutumes de cultures qu'on comptait de coutumes de lois avant la révolution.

Si l'on était tenté d'opposer au tableau que nous venons de tracer de la culture de la France, et à l'espèce d'arrêt par lequel nous l'avons reléguée à la cinquième place parmi les cultures de l'Europe, le tableau de la richesse vraiment immense de la France, nous répondrions que la France compense l'inégalité de sa culture par la supériorité de ses produits, par celle de son sol, et par celle de son climat.

Le produit brut de la vigne est en France de plus de. . . . . 800,000,000 livres.
il provient d'une étendue de 5,000,000 d'actes.
La France ayant 131,000,000
c'est la vingt-sixième partie de son territoire, qui fournit la cinquième partie de la totalité des produits bruts, évalués à. . . 5,000,000,000 liv.

Ces cinq millions d'arpens sont presque entièrement formés de la plus mauvaise partie du sol de la France, tel qu'est celui que l'on préfère pour la vigne : ce sont, presque toujours, des terrains pierreux, arides, des coteaux sans verdure et sans terre végétale. Toute la côte de Champagne est formée de craie ; celle de Bourgogne touche

Digitized by Google

aux bruyères; les vins précieux du Dauphiné croissent dans des rochers, presque tous les Bordeaux dans le gravier. Le terrain où la vigne croît en France serait par-tout ailleurs abandonné aux moutons; et, dans beaucoup d'endroits, aux lapins. L'arpent de vigne, qui rend cent soixante-quinze livres, sans elle ne rendrait pas trois livres: voilà le beau et riche côté de la culture française, celui qui balance son infériorité avec celle de ses voisins. Tandis que l'Anglais, le Hollandais et l'Allemand sont réduits à sacrifier leurs meilleures terres à l'orge et au houblon, qui doivent les abreuver, le Français tire sa boisson de la terre, qui, peut-être resterait inculte; il ne lui fait aucun sacrifice; et il y a aussi loin de son état, sous ces rapports, à celui de ces peuples, qu'il y a de la bière au vin.

Le climat de la France étant beaucoup meilleur que ceux d'Angleterre et de Hollande, permet aux Français de faire deux ou trois récoltes là où leur voisin n'en peut faire qu'une. Dans les parties de la France où les arrosemens sont pratiqués et praticables, l'action du soleil, combinée avec celle de l'eau, donne à la végétation une force dont elle n'est pas susceptible dans les pays qui n'ont pas les mêmes avantages: aussi n'est-ce qu'en France, et dans le midi de la France, que

Digitized by Google

les prairies donnent quatre et cinq coupes dans des espaces chargés d'arbres fruitiers. Ce sont autant d'effets du climat, et il n'y a pas de culture qui compense et qui donne de pareils avantages. Aussi, quoique le labourage anglais donne généralement vingt-huit contre dix-huit pour le labourage français, quoique le pâturage soit beaucoup meilleur et mieux entendu en Angleterre, quoique les espèces d'animaux y soient très-supérieures à celles de la France, cependant le *medium* général du prix des terres est égal en France à celui de l'Angleterre; il s'élève également dans les deux pays à trente pour cent.

Enfin il faut remarquer que la quantité des très-bonnes terres, du *riche lut*, s'élève en France à vingt-huit millions d'acres, tandis que le sol entier d'Angleterre n'est que de quarante-six millions; que ces vingt-huit millions de bonnes terres sont plus étendus que la Hollande et la Belgique tout entière, et qu'un acre rapportant de l'huile ou de la soie ne peut être comparé à celui qui ne rapporte que du blé ou du fourrage.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

DU Ier VOLUME.

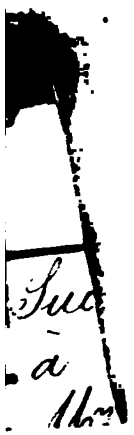
LETTRE à ARTHUR YOUNG.	Pag. v
AVERTISSEMENT de l'Auteur.	xj
AVANT-PROPOS.	xiij
CHAPITRE I. De l'agriculture en général.	1
CHAP. II. Progrès de la culture en France depuis cent ans.	13
CHAP. III. Influence de la révolution sur l'agriculture.	35
CHAP. IV. Des grandes et des petites fermes.	77
CHAP. V. La culture de la France suffit-elle à ses besoins?	89
CHAP. VI. État réel de la culture en France.	113
CHAP. VII. Comparaison de la culture française et étrangère.	191

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉTAT
DE LA CULTURE
EN FRANCE.



Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉTAT DE LA CULTURE EN FRANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉTAT DE LA CULTURE EN FRANCE,

ET DES AMÉLIORATIONS DONT ELLE EST SUSCEPTIBLE;

PAR D. DEPRADT,

MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Pâturage et labourage sont les deux mamelles de l'état.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1802.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉTAT DE LA CULTURE EN FRANCE, ET DES AMÉLIORATIONS DONT ELLE EST SUSCEPTIBLE.

CHAPITRE VIII.

De la culture sous l'ancien gouvernement de la France.

Qu'avait fait l'ancien gouvernement pour la culture ? Rien, ou pis que rien ; car mal faire est pis que ne rien faire. Au moins n'y a-t-il pas de mal positif à l'un, tandis qu'il peut y en avoir beaucoup à l'autre. Il peut, en effet, en résulter beaucoup d'une action mal combinée ou mal dirigée. Or, voilà ce qui, en fait de culture, est arrivé à l'ancien gouvernement : il n'a rien fait, ou le peu qu'il a fait, il l'a fait si mal, qu'il eût mieux valu qu'il n'eût rien fait du tout. Nous en fournirons des preuves tout à l'heure ; elles nous dé-

Digitized by Google

fendront d'un reproche qu'on pourrait nous faire d'accuser en toute sûreté un gouvernement qui n'a plus les moyens de se justifier et de se défendre. Loin de nous une pareille bassesse! il est horrible d'accuser les malheureux et de battre *les gens à terre*.

Toute action éclairée dans son principe, et certaine dans son exécution comme dans ses résultats, ne peut provenir que d'un plan basé sur des principes certains, co-ordonné dans toutes ses parties, et dirigé vers un but uniforme, avec application et constance. Hors de là, tout est désorganisation, tâtonnement et défaut de résultat. Ce sont des essais d'action, plutôt que des actions complètes. Les gouvernemens ont toujours des moyens immenses pour agir et bien agir. Quand ils ne le font pas : c'est qu'ils ne le veulent pas, ou ne le savent pas, et ils le sauront quand ils le voudront; car les lumières sont et seront toujours à leur service. Ils n'ont qu'à dire *fiat lux*, et *la lumière sera faite*. Celles du monde entier se réuniront toujours auprès de celui qui saura les attirer. Se sont-elles jamais refusées au petit nombre de princes qui les ont appelées ? Non, sans doute; et cela suffit pour apprendre aux gouvernemens les facilités qu'ils ont pour en disposer. L'ancien gouvernement a constamment

Digitized by Google

manqué de principes et de plan général pour l'amélioration de la culture; il a fait des lois et des essais très-malheureux; il n'a rien co-ordonné dans les différentes parties auxquelles il a donné quelque attention, il n'a obtenu aucun résultat; il a perdu également son temps et son argent.

Quant à un plan général pour la culture, on n'en retrouve aucune trace dans tout le cours de son administration. Le principe élémentaire dans ce plan, tant dans sa confection que dans son exécution, ne peut pas résider hors d'une administration spéciale chargée de tout ce qui a trait à l'ensemble des vues et des soins sur la culture. Un département d'agriculture, relatif tant à la culture en elle-même qu'à ses accessoires, tels que le commerce, les chemins, les mines, est donc la base de tout bon plan pour l'amélioration de cette branche primitive de la prospérité des états. Nous osons affirmer que, hors de ce principe fondamental, il n'y aura rien de bien vu dans aucun plan de culture, rien de bien ordonné dans les parties, rien d'heureux dans les résultats. Une administration destinée uniquement à en fixer les bases, à rechercher et à disposer les moyens d'amélioration, peut seule arriver à la généralité des vues, et à l'ensemble d'exécution, sans lesquels il n'y aura jamais de plan sans oubli dans la con-

Digitized by Google

ception, et sans négligence dans l'exécution. Elle seule peut saisir l'ensemble des choses à faire, et des moyens de les exécuter; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'existe pas encore en Europe une seule institution de ce genre. L'Angleterre elle-même en est privée, et tous ses soins sur cette partie ne l'ont pas encore élevée au-dessus d'un simple bureau d'agriculture, de manière à montrer le pays de l'Europe, où les progrès de la culture en tout genre sont les plus grands, redevable de ses succès à ses habitans bien plus qu'à son gouvernement. De tous les départemens *dépensiers*, aucun n'a été oublié; il n'y eut que le *productif*, que celui qui est alimentaire des autres, qui l'ait été. Tous les détails relatifs à la culture générale d'un pays errent épars dans les différens bureaux; ils sont relégués d'ordinaire dans des administrations subalternes, et forment l'apanage de commis ou de sous-commis : ainsi est traité l'utile en tout pays, tandis que le brillant ou l'agréable est toujours au premier rang, et prend avec confiance le pas sur les modestes causes de leur existence propre, sur ce qui les fait exister et vivre. L'ordre général des soins donnés à la culture ne diffère guère en aucun pays, et varie seulement du plus au moins, ou d'une main à l'autre. Le commerce, les canaux, les chemins,

Digitized by Google

les mines, les plantations, l'éducation des plantes étrangères, l'amélioration des indigènes, les recherches, les encouragemens; toutes ces diverses branches du système économique ne sont réunies nulle part dans une seule main, pour en recevoir une disposition et un mouvement uniformes. Elles errent au contraire dans mille mains qui ne peuvent que les diriger inégalement, souvent même contradictoirement : c'est ce qui avait lieu en France. Il n'y avait pas un département spécial pour la culture, chargé d'en réunir et d'en soigner toutes les branches; mais elles étaient distribuées, ou plutôt disséminées en différens bureaux, dont aucun n'avait de rapport avec l'autre, dont chacun, voulant rester maître dans sa partie, s'occupait bien plus d'empêcher son collègue d'avancer, que de faire lui-même avancer la culture; effet naturel et inévitable du partage des pouvoirs sur un objet commun. En France, le contrôleur général, le ministre correspondant à celui de l'intérieur, avaient chacun quelqu'une des attributions relatives à la culture; les haras, les ponts et chaussées, les eaux et forêts, les mines, étaient confiés à autant d'administrateurs particuliers; il ne pouvait y avoir ni correspondance, ni ensemble, dans une pareille division d'un objet commun. Les haines,

Digitized by Google

les jalousies, la diversité des intérêts et des vues, éludaient nécessairement le peu de bien que ces institutions pouvaient renfermer; il ne pouvait en ressortir que par leur rapprochement et leur réunion dans la même main : ainsi les colonies, cet objet si important pour la France en général, si influant sur la culture, étaient régies par le ministre de la marine militaire. L'ordonnance, la disposition et le mouvement des forces navales, étaient son apanage naturel : ces moyens appliqués à la défense des colonies, à la protection du commerce, étaient également de son ressort; mais l'administration intérieure, agricole et commerciale des colonies, n'avait rien de commun avec ses attributions naturelles, et ne l'y rattachait en aucune manière. Cette bigarrure dans les attributions des différens ministères devait y apporter du désordre, et n'était pas une des choses qui choquait le moins l'observateur. A cet égard, l'attribution actuelle des différens ministères est beaucoup mieux entendue; chacun renferme tout ce qui se rapporte au but de son institution, et n'en sort pas. Il n'y a pas d'empiétement hors de l'enceinte naturelle de leurs fonctions respectives : ainsi le ministre de la guerre n'est plus chancelier dans les provinces de son département; le ministre de la marine n'est plus garde-des-

Digitized by Google

sceaux à Saint-Domingue; tout est rentré dans l'ordre, et les attributions ministérielles ne sont plus locales comme autrefois, mais réelles, et relatives seulement aux fonctions, et non plus à des divisions territoriales, comme elles l'étaient précédemment : cependant un département d'agriculture manque encore au nouveau régime comme à l'ancien.

Quant à celui-ci le défaut de cette base élémentaire avait eu les plus mauvais effets sur tout ce que l'ancien gouvernement avait entrepris pour la culture. Un de ses actes les plus marquans, sans doute, est l'exemption d'impôts accordée en 1762 aux défrichemens. Cette loi a fait, il est vrai, défricher beaucoup de terrain; mais ces défrichemens n'ayant eu lieu que dans de mauvais pays, les bons étant depuis long-temps occupés par la culture, ces nouvelles cultures ont porté trop souvent sur des terres couvertes de bois; on a détruit des plantations pour avoir des blés *francs d'impôts*. De plus, les défrichemens ayant eu lieu en grande partie dans des pays montagneux et coupés en précipices, très-fréquemment les terres ont cédé à l'impétuosité des courans d'eau, aux fontes de neige; elles ont été entraînées dans le fond des vallons, en laissant le roc à nu. Cela ne fût pas arrivé si les prairies

Digitized by Google

artificielles eussent été connues dans ces cantons; car alors la plante eût retenu la terre, et celle-ci eût pu résister au passage des eaux, qui se seraient écoulées sur un gazon.

Le gouvernement avait établi des haras dans plusieurs provinces; nous rendrons compte ailleurs des principes et des résultats de cet établissement.

Le gouvernement avait fait, dans ces derniers temps, une conquête véritable par l'introduction des moutons d'Espagne. Nous examinerons s'il avait tiré de cette acquisition le parti dont elle est susceptible, et s'il la dirigeait vers le but qu'il avait dû se proposer.

Le gouvernement avait formé, à Lyon et à Charenton, des écoles vétérinaires très-propres à propager l'instruction sur la santé et le soin des animaux; mais, encore à cet égard, son plan était trop rétréci et très-mal conduit, sur-tout quant à l'établissement de Paris.

Le bureau pour les mines ne faisait que de naître; c'était plutôt un charmant cabinet, une superbe collection des richesses du règne minéral français, qu'une branche d'administration économique d'un grand état.

L'administration des eaux et forêts était plutôt un bureau de garde et de surveillance pour la

Digitized by Google

régie et la conservation des bois, que pour leur culture. Cette administration portait tout entière sur les objets existans, et nullement sur les objets à vivifier ou à créer. D'ailleurs, c'était plutôt un bureau de contentieux que d'économie politique.

Il n'y avait pas davantage de plan, de méthode, ni d'ensemble, dans les autres parties relatives à la culture. S'il existait des sociétés d'agriculture, correspondantes entre elles, et se communiquant mutuellement leurs observations et leurs lumières, elles étaient le fruit du zèle de leurs membres, mais pas du tout de celui du gouvernement; elles jouissaient de sa tolérance, plus que de sa protection effective. Le gouvernement avait négligé de les propager et de les encourager; il pouvait l'un et l'autre, sans danger pour lui, car il y avait mille moyens de les borner à leur objet primitif, à celui de leur institution, et de les y contenir.

Les questions soulevées depuis quarante ans par les économistes, et devenues le sujet habituel de discussions publiques, devaient avertir le gouvernement de se mettre en mesure de son côté, pour ne pas rester en arrière de son *temps*, et pour marcher à sa hauteur. Loin de là, il a eu l'air de fermer à la fois les yeux et les oreilles sur les principes et les résultats nécessaires de

Digitized by Google

ces agitations ; car c'en étaient de très-réelles. Le gouvernement français n'avait pas plus calculé que tous les autres gouvernemens de l'Europe que, l'accroissement de ses dépenses surpassant celui des reproductions annuelles, il fallait continuellement *pousser* ces reproductions pour les tenir au niveau des dépenses auxquelles elles devaient faire face ; car c'est toujours là qu'il faut en revenir. Il aurait dû affecter chaque année une somme sur l'ensemble de ses dépenses, pour pourvoir à cette augmentation nécessaire de revenu, résultant d'améliorations dans la culture. Des essais trop en grand eussent été peut-être et trop hasardeux, et trop chers ; il fallait trop de soins et trop d'argent, deux choses qui effaroucheront toujours les gouvernemens, et peut-être avec raison ; mais des essais dirigés sur des plans et sur des dépenses régulières ne pouvaient surpasser ses facultés intellectuelles et pécuniaires. Il y avait de l'étoffe pour faire beaucoup de bien sans hasarder beaucoup. Par exemple, que depuis cinquante ans on eût employé un million par an à des améliorations bien combinées, cette somme n'était rien sur une dépense de cinq cent cinquante-six millions qui avait lieu en France ; et cependant quel bien n'en fût pas résulté ! Il y avait là de quoi améliorer et renouveler les trois espèces

Digitized by Google

d'animaux utiles à la culture ; il y avait de quoi multiplier les plantations et les plantes que des climats étrangers auraient fournies. Le gouvernement était le maître de choisir les provinces, ou, dans ces provinces, la portion de territoire qui lui aurait paru convenir davantage à ses vues. Il pouvait établir de proche en proche les bonnes méthodes de culture, les bonnes espèces d'animaux, et les naturaliser dans les cantons. Il n'a rien fait de tout cela. Il avait entre les mains un moyen qui ne lui coûtait rien, et dont, à ce titre, la négligence étonne doublement. Les corporations étaient en France sous la main du gouvernement : il modifiait à son gré toutes les parties de leur existence et de leur administration ; en les déclarant gens de main-morte, en les rendant également inhabiles à acquérir et à aliéner, à emprunter en viager sans son autorisation, il s'était réellement mis à la tête de leurs affaires, et les avait placées sous sa curatelle. En général, ces corporations étaient fortunées ; plusieurs étaient très-riches, et quand le corps ne l'était pas, cela n'empêchait pas que les membres ne le fussent. En général encore, les propriétaires de cette nature, résidant tous sur les lieux, étaient tous cultivateurs. Les avances à faire pour des entreprises utiles ne les effrayaient pas ; ils avaient de quoi

Digitized by Google

attendre le succès. Leurs biens étaient ordinairement les mieux tenus de tout le canton où ils étaient situés : il y avait là un fonds immense tout trouvé pour l'amélioration de la culture. Là, le gouvernement n'avait pas d'avance à faire ; il parlait à des hommes éclairés, à des hommes qui lui étaient soumis dans des degrés où le reste des sujets échappait à son influence directe ; il pouvait leur commander les améliorations qu'il ne pouvait que recommander aux autres ; il pouvait dire aux uns de changer des espèces d'animaux sans beauté et sans utilité, aux autres de renoncer à de mauvaises méthodes de culture, à celui-ci de s'abstenir de ces jachères, fléaux des champs, et déshonneur du laboureur ; à celui-là de faire usage de plantes qu'il n'avait pas l'habitude de mêler à ses récoltes ; il pouvait faire faire à tous, leur bien, même malgré eux. Hé bien, il n'a jamais eu la première idée à cet égard, et il a laissé, sur parole, les propriétaires dont il pouvait disposer, et dont les possessions étant très-considérables, et répandues sur toute la France, eussent servi par-tout d'encouragement et de modèle.

Les importations provenant du sol étranger, en remplacement de ce qui manquait à celui de la France, s'élevaient à cent quarante millions. Le gouvernement regardait stoïquement cette im-

Digitized by Google

mense somme s'écouler chaque année, sans chercher à en arrêter ou à en borner le cours. Il y avait pourtant dans cette fourniture un certain nombre d'objets que la France pouvait se donner instantanément de son propre fonds; il y en avait beaucoup qu'elle se serait appropriés avec de l'application, et avec le bénéfice du temps. Tout ce qui tient aux productions de l'Europe peut se naturaliser dans l'heureux climat de la France. Elle n'a donc pas à craindre les obstacles qui, dans d'autres pays, s'opposeront toujours aux mêmes acquisitions. La France, il est vrai, balançait, et au-delà, les frais de ces importations, par l'exportation de ses vins, et sur-tout par l'excédant des denrées que les colonies lui fournissaient. C'était là le véritable et principal article de sa richesse; mais elle lui serait restée tout entière, si elle avait donné à son agriculture des soins capables d'élever les productions au niveau de ses besoins; alors elle eût pu se passer de ses voisins, au lieu que ceux-ci ne pouvaient pas se passer d'elle. C'est sans doute sa confiance en cette grande ressource, jointe à celle de l'active industrie des Français, qui laissait le gouvernement dans cet état de quiétisme, à l'aspect de la fuite de son or, qu'il avait l'habitude de voir se remplacer lui-même sans cesse. Il lui était à la fois doux et

Digitized by Google

commode de rester riche sans rien faire pour l'être ; mais aujourd'hui que cette ressource des colonies est égarée ou tarie, aujourd'hui que la France, avec les mêmes besoins, ne peut plus compter sur les mêmes compensations, elle ne doit plus suivre la même marche ; mais, se rejetant entièrement sur son agriculture, elle doit y chercher les moyens de se passer des secours qu'elle a perdus, et, pour cela, elle doit lui donner tous les soins qui peuvent y produire les améliorations, d'où naîtront ses nouvelles ressources. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

De la culture sous le nouveau gouvernement de la France.

Les erreurs de l'ancien gouvernement sur la culture doivent servir de guide au nouveau dans la conduite qu'il a à tenir sur cet article important confié à ses soins. Ainsi, les écueils même servent quelquefois de balises et de signaux. Il trouvera tout à la fois, dans ses exemples, ce qu'il a à faire et ce qu'il doit éviter. Le principe de toutes les fautes et de défaut de succès de toutes les ten-

Digitized by Google

tatives de l'ancien régime, en fait de culture, a été l'oubli d'un plan général. Premier avertissement au nouveau gouvernement de fonder toutes ses vues sur un plan de cette nature, et de commencer par là la restauration proposée. Ce plan doit être à la fois réel et personnel, matériel et moral, se rapporter en même temps aux hommes et aux choses. La partie morale doit y précéder, y commander la partie matérielle, comme le moral doit, en tout, le faire à l'égard du physique : c'est par là qu'ils remplissent mutuellement leur destination essentielle et primitive. L'éducation du peuple français, en fait de culture, est à faire en totalité : on ne peut se le dissimuler ; car si le peuple français est sur d'autres articles, sur-tout dans les arts de luxe, le peuple de l'Europe le plus avancé, dans la culture comme dans quelques articles de simple utilité, ce même peuple est peut-être un des plus reculés. La nation qui sait donner les formes les plus séduisantes aux modes, le plus d'éclat aux glaces, et à la pâte fragile qui compose ses incomparables porcelaines, la nation qui, aux Gobelins, à Aubusson, dans cent endroits divers, manie l'aiguille d'une manière encore *inimitée*, et vraisemblablement inimitable, la nation qui cultive le mieux la vigne et l'olivier, hé bien, cette nation, dans la plus grande partie de sa population,

Digitized by Google

sait à peine manier la charrue, et porte dans toutes ses pratiques de culture autant d'ignorance qu'elle a su porter de lumières dans la pratique des autres arts. On a dit que les Français n'avaient pas la tête épique, je crains beaucoup qu'ils l'aient encore moins *agricole*. Ce défaut d'aptitude ou de connaissances exige la plus sérieuse attention de la part du gouvernement; il réclame ses premiers soins; il lui montre par où il doit commencer ses travaux. Ce doit être là sa première base. Mais elle n'aura jamais de solidité, si elle ne repose sur une institution affectée spécialement à ce soin, sur un département particulier de la culture. Il n'y aura jamais de vues générales, d'ensemble, ni de résultat, sans ce préalable indispensable. Il ne nous appartient pas d'en fixer les attributions; mais il est sensible qu'elles se forment de toutes les parties qui ont une affinité directe avec la culture. Ainsi la partie *productive* des colonies, le commerce, les chemins, les canaux, les plantations, les haras, les mines, l'importation des plantes étrangères, les recherches, les encouragemens à faire ou à donner à la culture, sont les attributions élémentaires de ce département; c'est son apanage naturel. Ces différentes branches sont à détacher du ministère dont elles ressortissent dans ce moment. Ce *dédouble-*

Digitized by Google

ment lui sera aussi utile qu'à la culture elle-même; car la république ayant beaucoup reculé les limites de la France, les départemens ministériels ont participé à cette augmentation d'étendue, et il en est résulté une surcharge d'occupation pour tous, mais principalement pour celui-ci, à cause de la variété des objets dont il se compose. Les autres départemens, tels que celui de la guerre, ou de la marine, n'éprouvent pas la même surcharge, parce que leur extension ne porte que sur un même objet, et qu'il ne faut pas plus de connaissances en étendue pour veiller sur quatre cent mille hommes que sur trois cent mille hommes, et sur cinquante vaisseaux que sur quarante; ce n'est que la répétition du même acte appliqué à une plus grande masse, au lieu que les parties du ministère qui réunit toutes ces parties à d'autres, n'ayant pas de rapport ensemble, il faut des connaissances spéciales et une application particulière pour chacune. Une augmentation de commis suffit à l'augmentation des occupations des premiers départemens; une augmentation de connaissances peut seule correspondre à l'augmentation de celles du second. Ainsi le département de la culture sera formé des délaissemens de celui-là.

La constitution a fixé le nombre des départemens ministériels; c'est aux différentes branches

Digitized by Google

du gouvernement à placer celui de la culture dans la ligne de cette constitution. Il faut s'entendre sur cet article comme sur tout autre, si on veut avoir une bonne culture; si on veut l'améliorer, il faut en prendre les moyens; et le meilleur, le premier de tous, celui qui doit donner l'ame et la vie à tout ce qu'on tentera en sa faveur, ne peut se trouver que dans une institution du genre de celle que l'on propose.

Aux motifs ordinaires qu'a tout état de favoriser la culture dans son sein il s'en joint, pour la France, deux très-pressans, dont l'un est de *compensation*, et l'autre *de réparation*. Le premier provient de la nécessité de compenser les pertes que la France essuiera dans son commerce, par le déficit des denrées coloniales. Nous avons vu que la France balançait ses importations par la vente de l'excédant des denrées de ses colonies : cet excédant couvrait à la fois le déficit comparatif de ses exportations, et lui donnait une balance de commerce de quarante millions. Les malheurs ou la perte des colonies feront perdre à la France, en tout ou en partie, pour toujours ou à temps, cette source abondante de compensations et de richesses. La France ne peut suffire, par les seules exportations de son industrie ou de son sol, à ses importations habituelles. Dès qu'elle

Digitized by Google

ne peut plus les balancer par la vente de ses denrées coloniales, elle doit y faire face par des métaux; car, ne pouvant plus mettre des valeurs dans la balance du commerce, il faut qu'elle y mette de l'argent. La solde annuelle entre les peuples commerçans, comme entre les particuliers, ne se compose que de ces deux élémens; par conséquent la France serait réduite à payer avec des métaux les importations qu'elle a su payer jusqu'ici avec des denrées, et le retour périodique de cette solde ne peut avoir lieu sans l'appauvrir à la longue. En vain dirait-on que la consommation des objets importés diminuera par l'appauvrissement même des consommateurs; ou cette allégation est illusoire, ou elle contient la confirmation de notre assertion, en convenant de l'appauvrissement, et cet appauvrissement est précisément le mal que nous annonçons, et celui auquel il faut remédier. Il s'agit d'empêcher la France de s'appauvrir; on ne le peut que par de plus grands soins donnés à la culture, qui feront naître, dans le sein même de la France, des objets qu'elle importe, et dont la propriété personnelle l'affranchira des tributs qu'ils lui coûtent. Cette voie est longue, il est vrai; mais, loin d'être une raison pour s'en écarter, c'en est une au contraire pour y entrer plus tôt, afin d'en jouir plus promptement.

Digitized by Google

Le second motif, que nous avons dit être de *réparation*, est la nécessité de réparer le tort que la révolution a fait à la culture. Nous en avons donné la preuve plus haut, en contradiction peut-être avec des opinions fort accréditées. Quelle que soit l'intensité de ce dommage, il subsiste, il faut le réparer; car, sur cet article, la réparation est la seule ressource qu'on puisse offrir à la France. Son commerce, ses fabriques, ayant été ruinés dans le temps que celles des étrangers ont prospéré et ont pris de l'accroissement, le commerce du Levant et des colonies étant nécessairement affaibli par de nouvelles concurrences, il ne reste à la France que son agriculture pour balancer ses pertes et pour maintenir son ancien état. C'est sa culture, toute défectueuse qu'elle est, c'est son sol inépuisable et son climat toujours fécondant qui l'ont soutenue au milieu de ses agitations et de la subversion de toutes les branches de son industrie; c'est son agriculture qui la soutiendra, qui la relèvera encore, si l'on s'applique à réparer ses pertes et à ajouter à ses facultés naturelles. C'est là qu'on trouvera que l'agriculture est vraiment la mère de toutes les richesses, le soutien naturel et immanquable de tous les états; qu'elle ne se refuse à aucune demande, et qu'elle répond fidellement aux soins qu'on lui donne. Mais pour

Digitized by Google

parvenir à ce but si desirable, il faut y procéder avec ordre, car l'ordre est le principe et la cause de tout succès. L'établissement d'un département spécial pour la culture est indiqué comme la base de sa restauration. Il aura à suivre à la fois deux objets, et à les faire marcher de front : l'un moral, qui est toute la partie relative à l'instruction et à l'émulation; l'autre matériel, composé des objets même sur lesquels s'exerce la culture. Toute action du gouvernement est double, il agit par lui-même et par les autres. Quelque étendues que soient sa puissance et sa force, il ne peut agir par-tout à la fois : il agit donc par les autres; et, pour qu'ils agissent bien, ils ont besoin d'instruction, et le gouvernement doit leur en fournir les moyens.

On peut la diviser en deux branches principales, sous le titre général d'instruction et d'encouragement.

L'on a déjà dit qu'en fait de culture, l'éducation du peuple français était à faire en totalité. On sent combien de difficultés renferme une instruction de cette étendue, combien il y a de précaution à prendre de la part des instituteurs eux-mêmes. On connaît les préjugés du peuple, son entêtement et ses préventions contre toute innovation en toute espèce de matière : mais peut-être ne sont-ils nulle part plus marqués que dans ses

Digitized by Google

pratiques de culture : moins elles sont réfléchies, plus il y tient ; il a pour lui et devant lui la tradition de ses pères, l'usage de son canton ; ce sont ses lois et ses prophètes. Elles aident merveilleusement deux penchans naturels à l'homme, la paresse et l'amour-propre. Le peuple ne lit point : ce n'est pas avec des livres ou des écrits qu'on l'instruit ; c'est avec des exemples répétés et bien appliqués. Pendant quarante ans les économistes ont inondé la France de leurs dogmes nouveaux sur la culture, du récit de leurs expériences et du retentissement de leurs débats, auxquels ils ont mêlé toute la violence de l'esprit de secte. Ils auraient voulu arracher au peuple jusqu'aux instrumens paternels de sa culture ; ils auraient voulu ne lui permettre que l'usage des charrues scientifiques et compliquées dont la seule description suffisait pour faire reculer d'effroi des hommes simples et ignorans par état : ils ont rebuté le peuple en le condamnant à des changemens au-dessus de sa portée. Un autre défaut essentiel de cette école, était d'appliquer rigoureusement à tout un empire les résultats obtenus sur des terrains choisis et travaillés à loisir : ils traitaient la France comme un carré de jardin, sans tenir compte de la variété du sol et de l'efficacité des préparations qui n'appartiennent qu'à la richesse ;

Digitized by Google

c'était vouloir *mettre toute la France en ports de mer*. Le rigorisme de cette secte, le malheur de ses expériences, trouvées presque toujours en défaut avec ses annonces, l'avaient rendue à la fois presque odieuse et ridicule; et il était arrivé malheureusement qu'une étude qui pouvait tourner très-aisément à l'avantage de la culture, avait, au contraire éloigné le peuple d'elle, en lui en présentant les préceptes sous des formes trop dures ou trop relevées pour lui. Il est de fait que les économistes n'ont pas fait labourer un arpent de terre de plus, et qu'ils avaient créé, contre les propositions d'amélioration pour la culture, des préventions fâcheuses qui s'opposaient à ses succès. Voilà ce dont il faut bien se garder à l'avenir; et, prenant l'écueil des économistes pour fanal, il faudra s'abstenir avec soin de leurs documens abstraits et impératifs, et arriver à ce peuple, encore effarouché, avec les formes capables de le ramener et de lui faire goûter la partie d'instruction qui lui sera destinée. Nous disons la partie d'instruction, car l'instruction complète ou relevée ne peut jamais être son partage; elle ne peut jamais lui arriver directement. Quand elle est généralement répandue et établie au milieu de lui, quand il est enveloppé par ses résultats, alors il s'y laisse aller plutôt qu'il ne l'adopte, il l'accepte par ses

Digitized by Google

effets bien plus que par ses principes : il faudra donc partager, pour ainsi dire, en deux l'instruction, donner au peuple ce qu'il y a de plus commun et d'usuel, et réserver ce qui est plus relevé, ce qui exige des combinaisons, aux classes plus éclairées : c'est pour elles qu'on peut écrire, démontrer et faire des essais. Quant au peuple, il faudra se borner à lui faire trouver du *mieux*, non en changeant ou en retranchant à sa culture ; mais au contraire en y ajoutant. Ainsi, sans l'embarrasser des démonstrations algébriques sur les avantages de nouvelles charrues, on peut aisément lui faire concevoir l'utilité des prairies artificielles, et lui faire faire, à coup sûr, des essais dans ce genre. De ceux-là on ne peut avoir rien à craindre; on a au contraire tout à espérer : ils sont à la portée du peuple, et le succès est alors la meilleure démonstration pour lui. Qu'on apporte le même soin dans tout ce qu'on tentera sous ses yeux ; car un mauvais résultat devient toujours un argument irrésistible pour lui, et fortifie son éloignement pour toute innovation; il faut ensuite bien du temps pour le ramener. C'est avec cette prudence qu'il faut mener ce qu'on appelle proprement le peuple. On ne peut l'entraîner vers des objets plus relevés que lorsque leurs effets l'environnent et le laissent sans excuse comme

Digitized by Google

sans moyens de s'y refuser; mais ceux-ci ne peuvent être que le résultat des travaux de la classe supérieure au peuple, celle qui correspond aux *gentlemen* d'Angleterre, celle pour laquelle seule une instruction calculée peut être préparée, et sur laquelle elle peut avoir quelque prise.

Les moyens de cette instruction sont théorétiques et pratiques.

Les premiers consistent, 1° dans l'établissement de cours publics d'instruction dans chaque département, à l'instar des autres sciences qu'on enseigne dans les écoles normales. Celle-ci en vaut bien une autre, et l'on se demande toujours pourquoi la culture n'y trouverait pas place aussi bien que la chimie et tant d'autres sciences bien moins utiles qu'elle. Il serait aussi aisé de réduire toutes les parties d'enseignement sur cet art à des principes certains, d'en analyser les élémens, de les confirmer par les exemples et les faits, en un mot, de faire des cours complets d'agriculture, que d'en faire pour tout autre science. Les principes n'en sont pas moins certains, ni les matériaux moins abondans. C'est au gouvernement à en prescrire le réglement et le mode; c'est à lui de décerner les prix qui excitent l'émulation et l'étude, ainsi que les places qui en sont la récompense. On pourrait en créer, dans l'ordre

Digitized by Google

de la culture, en faveur de ceux qui se seraient distingués dans l'étude de cet art; et comme elle n'a pas la sécheresse des autres études, comme elle est au contraire aussi amusante qu'instructive, il n'y a pas de doute que de pareilles écoles n'eussent beaucoup d'attraits, et ne formassent une quantité de bons élèves. Le fond de l'enseignement de ces écoles devrait consister dans deux parties: 1° les principes élémentaires de toute culture, et la connaissance de tous les écrits et de tous les faits relatifs à elle: ainsi, les ouvrages, soit périodiques, soit particuliers, qui paraissent en tout pays, les expériences qui y sont tentées, les faits remarquables qui y ont lieu, seraient une des parties intégrantes de cet enseignement; car, en fait de culture, l'exemple et l'autorité des faits sont la meilleure des démonstrations. Il appartiendrait à de pareilles institutions de faire jouir la France des excellens ouvrages qui existent déjà, et qui paraîtraient à l'avenir dans l'étranger sur la culture. Assurément la France ne manque pas d'écrits sur l'agriculture; elle a de quoi en composer des bibliothèques; mais cette immense collection d'agronomie ne lui vaut pas encore de bons ouvrages élémentaires sur cette partie, des livres vraiment classiques. Elle n'a rien à mettre à côté des ouvrages

Digitized by Google

d'Arthur Young et de beaucoup d'autres auteurs anglais; encore nous manque-t-il que ces ouvrages intéressans soient revêtus de formes un peu plus françaises pour être tout-à-fait à notre usage: car on sent vivement, à leur lecture, tout ce qu'il manque aux étrangers pour savoir faire un livre; talent qui n'a peut-être jamais appartenu qu'aux anciens et aux Français. Cette tâche pourrait être celle de ces écoles, comme les commentaires furent long-temps celle des cloîtres.

2° Le gouvernement doit se charger de rechercher et de faire connaître avec la plus grande publicité tout ce qui se publie en France ou dans l'étranger sur la culture. Elle est l'objet continuel des recherches, des essais et des publications d'une multitude d'hommes éclairés en tout pays, et sur-tout en Angleterre. Les papiers anglais sont remplis régulièrement d'annonces intéressantes dans ce genre. Tout ce qui pourrait en être appliqué à la culture française devrait être rendu public. Ces publications ne sont pas perdues pour tout le monde, et si elles ne profitent pas au grand nombre, chose à laquelle on ne peut jamais s'attendre, elles le font au moins pour quelques personnes, et alors même le profit équivaut bien à ce qu'elles coûtent.

3° Le gouvernement doit aussi favoriser l'éta-

Digitized by Google

blissement des sociétés d'agriculture. Cette institution, absolument volontaire de la part de leurs membres, n'a fait et ne peut faire que du bien; elles ne sont pas un *pouvoir*, et l'influence qu'elles peuvent exercer sur l'opinion n'est pas sur la ligne de l'administration. Avant la révolution, on en comptait quarante en France. Ces sociétés sont le véhicule principal de l'amélioration toujours croissante de l'agriculture anglaise; elles se subdivisent de mille manières en Angleterre, et personne ne dédaigne d'en être membre. Ce sont elles qui, dans ces derniers temps, avaient entamé l'œuvre si difficile de la régénération de la culture de l'Espagne, et qui y avaient déjà produit de grandes améliorations: ce sont elles encore qui, en France, travaillaient avec succès à éclairer la nation, et qui, dans ce moment, montrent réunis dans celle de la capitale, les noms les plus distingués par le savoir et par les services rendus à la patrie. Ces sociétés peuvent être de deux espèces, spéculatives et pratiques : les premières sont celles qui se restreignent uniquement à la connaissance de l'art; les secondes sont celles qui réunissent la pratique aux connaissances spéculatives. Ainsi des sociétés occupées de rechercher les principes de l'agriculture, ou d'en combiner et annoncer les résultats, sont des sociétés pu-

Digitized by Google

rement spéculatives ; mais on peut en concevoir d'une seconde espèce qui ne leur cèderait en rien en utilité : ce serait celle de cultivateurs pratiques, correspondant entre eux sur leurs travaux, et combinant les moyens d'avancement de la culture. Par exemple, que dans un canton, des cultivateurs éclairés, tandis que leurs confrères des académies écrivent et enseignent, s'entendent entre eux pour pratiquer ce que les auteurs disent, pour le propager, pour le faire adopter de proche en proche, cette seconde société n'est-elle pas aussi très-utile? n'est-elle pas l'auxiliaire de la première? et n'est-elle pas aussi intéressante qu'elle? On ne saurait croire le bien que pourraient faire des associations dirigées vers un pareil but, combien elles auraient de moyens pour servir la cause qu'elles auraient embrassée. Qu'on suppose qu'une certaine quantité de propriétaires aisés se concilient dans des vues d'amélioration de culture, et qu'ils agissent à la fois sur ce plan à l'égard de ceux sur lesquels ils ont de l'autorité et du crédit ; qu'ils conviennent, par exemple, d'une culture uniforme, de l'adoption de cette culture par eux-mêmes et par leurs fermiers, qu'ils n'afferment des biens ou ne les achètent que sur ce plan, qu'ils travaillent à la faire accepter par leurs entours, et l'on verra bientôt un ordre absolument nouveau s'introduire dans la

Digitized by Google

culture qui les environne, et gagner de proche en proche. La plus libre communication doit être ouverte entre les sociétés d'agriculture au dehors et au dedans. Le but de leurs travaux est trop honnête, les résultats en sont trop précieux, les lumières y sont trop nécessaires, pour pouvoir éprouver le moindre obstacle de la part de la méfiance ou de la crainte.

Enfin, le gouvernement doit ajouter l'aiguillon des récompenses aux motifs d'excitation qui existeraient déjà parmi les cultivateurs théoréticiques et pratiques. Toutes les branches des services publics sont susceptibles de ces récompenses; toutes ont des prix d'utilité ou d'honneur; pourquoi la culture n'aurait-elle pas les siens, dont le gouvernement fixerait la nature et les degrés, comme il les a déterminés pour tous les genres de mérite ou de services rendus à la patrie? Ainsi les cultivateurs qui auraient fait des découvertes ou des établissemens utiles, ceux qui introduiraient de meilleures cultures, qui perfectionneraient les anciennes, qui élèveraient les plus belles espèces d'animaux, seraient susceptibles de ces récompenses. Il devrait y avoir des fonds fixes pour cette utile destination. L'ancien gouvernement, en quelques cantons, avait établi des distributions de prix régulières pour ceux qui élèveraient les plus

Digitized by Google

beaux chevaux. Cet établissement, borné à de trop petites sommes et à de trop petits espaces, ne pouvait avoir qu'une bien petite action; il est digne du gouvernement actuel de la suivre et de l'élever au niveau de sa propre force et de l'utilité dont cette institution peut être.

Les moyens usuels et pratiques de la nouvelle instruction peuvent consister :

1° Dans l'établissement de fermes expérimentales de deux espèces; la première, pour la répétition des expériences faites ailleurs, ou la naturalisation en France des méthodes ou des plantes étrangères. La seconde, pour établir dans les départemens un certain nombre de fermes qui y serviraient de modèles ou d'instruction aux habitans du pays. Les premières seraient des espèces de laboratoires pour des essais généraux, ou des serres pour les plantes non encore acclimatées, ou bien connues en France. Les secondes seraient des dérivés des premières, qui les généraliseraient sur la surface de la France. Elles seraient susceptibles de beaucoup de modifications et dans le nombre et dans le mode, sans rien perdre de leur utilité, au contraire même en y gagnant. On sent en effet qu'un certain nombre de fermes établies dans les départemens sur les meilleurs principes de culture, seraient très-propres à y répan-

Digitized by Google

dre l'instruction, et à y former une pépinière d'agriculteurs éclairés. Si des établissemens de cette nature, tentés par des particuliers pour leur propre compte sur des points isolés, ont manqué de succès, il ne faut pas l'attribuer à la nature de ces établissemens, mais à leur isolement qui les laissait sans force, et comme des points perdus sur un espace trop vaste pour qu'ils ne s'y égarassent pas. Telle sera toujours le destinée des établissemens isolés : à la longue, ils iront se perdre dans la masse des parties environnantes, dont le nombre seul suffit pour les absorber. Mais que ces établissemens soient formés en quelque quantité, qu'ils soient propagés et suivis avec soin, et l'on verra si, au lieu de subir le changement, ce ne sont pas eux qui le produisent. Et qu'on ne soit pas retenu par la considération des dépenses ou de l'attention à consacrer à cet objet ; il ne faut que très-peu de l'une et de l'autre, mais seulement un peu de volonté et d'habileté de la part du gouvernement. En effet, il n'est département si pauvre ou si reculé, dans lequel il ne se rencontre des hommes auxquels il n'est rien de si aisé que de faire entendre raison, des hommes qu'on peut induire, par toutes sortes de motifs, à se rendre les agens de cette utile instruction.

2° Un autre moyen de faire connaître les

Digitized by Google

bonnes cultures dans les pays où elles manquent est d'y attirer des cultivateurs étrangers, et de les y fixer en leur y faisant trouver des avantages. Ces transplantations d'habitans ont déjà eu lieu bien des fois, et avec un succès également mauvais : mais, alors même, il était moins l'effet de l'institution que des vices qu'on y avait ou soufferts ou placés. Quelques particuliers, quittant leurs foyers, en vue de leur seule utilité, ne pouvaient pas produire un grand effet dans le pays où ils abordaient : ils avaient plus besoin de lui qu'il ne l'avait d'eux, et par conséquent ils restaient à sa discrétion. C'était à eux à faire toutes les avances; mais ici, ce n'est pas la même chose; ce sont des hommes appelés et soutenus par une autorité supérieure, et participant en quelque sorte à l'autorité qu'elle exerce, et au poids qu'elle a toujours. Les mariages dans le pays sont un des meilleurs moyens d'y fixer ces hommes utiles, en les y rendant pères d'une postérité qui y perpétuera leur industrie.

3° L'introduction des plantes exotiques et des méthodes de culture qui peuvent s'acclimater ou convenir à la France sera encore un moyen très-puissant d'améliorer sa culture. On sent avec quels ménagemens les unes et les autres doivent être conduites. Un des principaux obstacles au succès

Digitized by Google

des transplantations qui ont eu lieu jusqu'ici provient de l'habitude où l'on a été, où l'on est encore par-tout, de faire des capitales le dépôt général de ces plantes, comme si une capitale unissait à ce seul titre les propriétés de sol et de climat qui peuvent leur convenir. Il semble qu'on ne les enlève à leur terre natale que pour passer quelques momens, ceux de leur arrivée, sous les yeux des souverains qui les ont attirées, et le reste de leur vie dans des jardins pompeux, inutiles ornemens et alimens d'une vaine curiosité. Aussi, que résulte-t-il habituellement de ces transplantations faites avec tant de dépenses et de bruit, de ces riches cargaisons qui transportent dans un hémisphère toutes les richesses du règne végétal d'un autre ? Ce qui en est résulté, rien ou presque rien, des débris, et une nomenclature bizarre et fatigante pour l'esprit. Il faudra procéder d'une tout autre manière, classer et placer ces déportés suivant leur nature et leur climat, et ne pas faire comme l'Espagne, qui plaça dans les plaines brûlantes de l'Andalousie les vigognes arrachés aux sommets glacés des Cordilières. Ces contre-sens perdent tout, et retombent sur la culture, dont on croit ensuite l'amélioration impossible, parce qu'on n'a pas su y procéder convenablement, au lieu d'en attribuer tous les torts à qui ils appartiennent, aux seuls administrateurs.

Digitized by Google

4° L'Angleterre nous a fourni le modèle de voyages destinés uniquement à connaître, soit sa propre culture, soit celle des étrangers. Elle possède dans ce genre d'excellens ouvrages, qui manquent totalement en France. Ceux d'Arthur Young sont assez connus; les nommer, c'est en faire l'éloge. Il a étendu ses recherches sur la France et l'Italie comme sur sa propre patrie. Le desir de s'instruire soi-même, et de faire tourner ses propres lumières au profit des autres, ne peut guère aller plus loin : il a ravi à la France l'honneur du meilleur ouvrage, et dans un genre tout neuf, qui ait encore été fait sur sa propre culture : la France a à effacer cet oubli; elle ne peut faire rien de mieux que de s'approprier ce genre de travail, et d'en confier le soin à quelques hommes éclairés qui enrichiraient les Français du fruit de leurs recherches. On sent quelles facilités le gouvernement aurait à se procurer de ces utiles ouvriers dans le nombre d'hommes éclairés, en fait de culture, que la France possède, dans celui que les écoles proposées ne pourraient manquer d'y ajouter encore : et qu'on ne craigne ni de trop grands frais, ni de trop grands soins, ces deux considérations auxquelles on revient sans cesse quand il s'agit du bien; la culture n'étant pas une chose variable comme les arts de luxe ou de

Digitized by Google

mode, les observations et les recherches auxquelles elle prête sont durables de leur nature; l'agriculture et ses effets ne varient pas chaque année, et ce qui a existé dans un temps est destiné à exister encore dans un autre. Ainsi le cours des recherches et des voyages sera bientôt fermé à défaut de nouveaux sujets d'observations, et celles-ci, une fois bien faites, dispensent de les renouveler trop souvent; car, avec des descriptions exactes, et des livres bien faits, on peut s'instruire de la culture d'un pays, et la connaître à fond, tout aussi bien que sur le terrain, en le parcourant en tout sens. Il ne faut pour cela qu'avoir l'esprit juste, et quelques connaissances préalables.

Enfin, aucun préjugé de nation ne doit empêcher de rendre justice à la bonté des méthodes de culture adoptées chez les étrangers, encore moins empêcher de se les approprier : ce n'est pas là que la jalousie peut être bien placée. Si la nation est amie, il faut l'imiter; l'imitation sera un lien de plus : si elle est ennemie, il faut la surpasser. L'imiter, c'est l'égaler; l'égaler, n'est pas lui ressembler : au contraire, c'est la dépouiller, c'est conquérir sur elle, et cette espèce de conquête ne laisse aucun regret; elle n'a aucun mélange d'amertume; elle est aussi innocente qu'utile. Ainsi, malgré la haine et l'opposition

Digitized by Google

de toutes les parties dont la France se compose contre l'Angleterre, il faut bien se garder de haïr sa culture en haine d'elle; il faut au contraire l'aimer pour l'amour de la France, pour l'utilité dont elle lui sera, en étant transplantée sur son sol : il faut l'imiter pour l'affranchir des tributs qu'elle lui paie; il faut que, victorieuse dans tant d'autres genres de luttes, la France cherche encore à la vaincre dans celle-ci, et qu'associant son utilité à sa gloire, elle cherche dans ce nouveau triomphe un nouveau moyen de s'élever, et d'abaisser sa rivale. Ce nouveau genre de combats sera tout aussi funeste pour l'Angleterre que ceux que la France lui livre ailleurs, sans qu'ils puissent lui coûter aussi cher.

5° L'instruction théorétique de la culture admet comme une de ses branches principales la connaissance du soin particulier à donner aux animaux utiles, et celle du traitement des maladies auxquelles ils sont sujets. Les animaux étant les vrais trésors de la culture, on ne peut leur donner trop de soins, et veiller trop attentivement à leur conservation. Ainsi, tandis que des écoles particulières enseigneront les principes généraux de la culture, d'autres écoles auront pour objet particulier la connaissance spéciale des animaux, et de tout ce qui entre dans leur traitement

Digitized by Google

tant en santé qu'en maladie. L'ancien gouvernement avait ébauché cette institution par la fondation des écoles vétérinaires de Lyon et de Charenton. Mais qu'étaient deux écoles seulement pour les besoins d'un pays aussi vaste que la France ? Celle de Charenton, trop éloignée de Paris pour que les artistes, ou ceux qui aspiraient à le devenir, pussent profiter des secours de son instruction, ne pouvait servir qu'aux élèves qui y étaient fixés. Peut-être aussi avait-on trop sacrifié, dans cet établissement, à un luxe scientifique aux dépens du but essentiel et véritable, qui est la partie pratique. Ces erreurs doivent être redressées.

1° En multipliant les écoles vétérinaires jusqu'au nombre de dix, qui seraient réparties dans les villes principales, de manière à n'en laisser aucune partie de la France dépourvue ;

2° En transportant à Paris l'école de Charenton. On pourrait l'établir dans quelqu'un de ces vastes emplacemens dont la révolution a expulsé les anciens habitans, en choisissant de préférence ceux qui sont le plus à portée de la rivière, à cause du grand besoin d'eau qu'ont les rassemblemens d'animaux. On aurait à choisir entre ceux qui existent depuis le Jardin des Plantes jusqu'à l'ancien hôtel des voitures de la cour. Ce vaste espace en présente un grand nombre. Le bâtiment de Saint-

Digitized by Google

Victor paraîtrait préférable, à cause du voisinage du Jardin des Plantes, qui, dans ce rapprochement, présenterait réunies toutes les richesses de deux règnes de la nature. Alors les artistes de Paris auraient, pour profiter des leçons de cette savante école, les mêmes facilités que les autres habitans de la capitale ont pour profiter de celles des autres maisons d'instruction qu'elle renferme.

3° Le gouvernement pourrait exiger qu'aucun artiste ne fût reçu à exercer dans les villes d'une certaine étendue, avant d'avoir pris des leçons dans ces écoles pendant un temps déterminé, comme cela a lieu pour les professions qui supposent des connaissances acquises par l'étude.

4° On pourrait attacher un certain nombre d'élèves aux maréchaux en chef des corps de cavalerie, ou leur donner le droit de s'en attacher eux-mêmes. Beaucoup de ces corps possèdent des hommes très-habiles, dont les lumières, bornées à la seule pratique dans l'étendue de leurs régimens, sont perdues pour l'instruction à laquelle ils seraient très-propres. Cette nouvelle méthode rendra à l'utilité publique un grand nombre d'hommes qui étaient perdus pour elle.

Tels sont les moyens principaux pour propager l'instruction sur la oulture. Il y en a assuré-

Digitized by Google

ment beaucoup d'autres qui ne peuvent échapper au discernement du gouvernement, et des hommes éclairés, qui depuis quelque temps s'occupent des progrès de la culture. L'esprit de tous les hommes a besoin d'alimens, celui des Français encore plus que tout autre ; la révolution ayant à la fois redoublé l'activité de leur esprit, et détruit une partie des objets sur lesquels il avait l'habitude de s'exercer, elle a pris son cours vers des spéculations utiles, et s'est attachée à nombre de sujets qui lui étaient étrangers auparavant. Cette tendance se fait généralement remarquer ; et c'est pour ne pas frustrer l'état du bien qu'elle renferme qu'il faut lui préparer et lui fournir tous les moyens propres à lui donner une bonne direction.

Avant de terminer cet article sur la nécessité et sur les moyens d'établir en France une instruction méthodique sur la culture, qu'il nous soit permis de revenir sur la nécessité de commencer par la formation d'un plan général. Sans lui, nous ne pouvons trop le répéter, toute espèce de but sera manquée ; il n'y aura que désordre et incohérence dans l'exécution, qu'inutilité et que regrets dans les dépenses qu'on aura faites. Qu'on s'instruise par ce qui s'est fait ailleurs ; rien n'a réussi à défaut de cette base es-

Digitized by Google

sentielle; rien n'avait encore réussi en France par la même cause. Il est véritablement étonnant que tous les gouvernemens aient également commis le même oubli. C'est à la France à donner l'exemple de son redressement. Qu'elle fasse marcher de front l'agréable et l'utile, et, qu'embrassant du même coup-d'œil toutes les parties de l'empire, le gouvernement renferme dans le même cadre les objets d'utilité et d'embellissement; qu'il fasse à la fois de la France le sol de l'Europe le plus productif et le plus agréable à habiter. Tous les moyens en existent entre ses mains. Car la révolution ayant armé le gouvernement d'une force qui n'appartient à aucun autre sur le globe, ayant plié les Français à une docilité inconnue sur toute la terre; les commandemens du gouvernement étant à la fois montés et descendus à des degrés que tous les autres ne soupçonnent même pas; en un mot, le gouvernement français pouvant commander là où les autres oseraient à peine recommander; celui de la France, en donnant des moyens abondans d'instruction, peut aussi ordonner de les réaliser et de les suivre; s'il commence par des conseils, il peut finir par des ordres, et aller jusqu'à prescrire, dans la culture, les changemens et les méthodes qui lui paraîtront utiles. Ce ne sera pas le commandement qui sera

Digitized by Google

odieux ou vain, mais le choix du sujet sur lequel il tomberait, qui peut le rendre tel. Ainsi le gouvernement peut ordonner, sans blesser aucun intérêt, que la culture avec des bœufs soit substituée à celle des chevaux, dans un temps donné, ou, dans les fermes bornées à une étendue déterminée, que les *jachères* annuelles ne puissent avoir lieu que sur une étendue de terre relative à l'ensemble des fermes auxquelles elles appartiennent. Nous le répétons, des commandemens de cette nature n'ont en eux-mêmes rien d'impossible ni d'odieux ; ils ne deviendraient tels que par le mauvais choix que l'on en ferait, soit en eux-mêmes, soit dans leur application. En cela, comme pour l'instruction, il faut la plus grande circonspection, il faut avec le peuple graduer sa marche suivant la portée de son esprit, ne lui présenter que des objets simples et faciles à saisir, procéder *à majus noto ad minus notum*, et réserver toute la partie scientifique pour les hommes capables de la recevoir et de l'apprécier. De même, quand on veut joindre l'autorité au précepte et à l'enseignement, c'est par des objets très-simples qu'il faut commencer et accoutumer le peuple, dans cette partie encore *inculte de son obéissance*, à se livrer avec confiance à une direction dont son utilité est l'unique but.

Digitized by Google

La seconde division des travaux du gouvernement pour l'amélioration de la culture comprend les objets matériels sur lesquels elle s'exerce. Nous les avons indiqués en analysant les différentes branches de produits dont la France est dépourvue, et qu'elle reçoit du dehors. C'est à cette importation qu'il faut parer, et par conséquent c'est à se procurer par elle-même les objets dont elle se compose, qu'elle doit s'appliquer.

1° La France reçoit des soies étrangères pour la somme de vingt-trois millions, et une partie du territoire français produit de la soie, et une autre grande partie de ce même sol est susceptible d'en produire. N'y aurait-il donc aucun moyen d'en augmenter la culture là où elle existe, et de l'établir là où elle n'existe pas encore ? 1° Dans les pays où elle est pratiquée, en favorisant, en ordonnant des plantations de l'arbre qui nourrit l'insecte précieux qui fournit ces riches trésors. La plantation du mûrier peut-être encouragée, soit par les fournitures gratuites du plant, soit par des récompenses attachées à sa plantation dans des proportions déterminées, soit enfin en ordonnant ces plantations dans des proportions aussi déterminées, suivant l'étendue du terrain ou de la fortune du propriétaire. Les Hollandais ont bien fait exécuter une plantation simultanée et

Digitized by Google

régulière de cinq-cent mille pieds de girofliers dans l'île d'Amboine, pourquoi des Français et leur gouvernement ne s'entendraient-ils pas assez entre eux pour exécuter aussi chez eux des plantations proportionnées à leurs besoins et à leurs facultés?

2° La transplantation du mûrier et celle des hommes accoutumés aux soins qu'exige la récolte de la soie dans tous ses détails et dans ses préparations, depuis la cueillette de la feuille du mûrier jusqu'à l'extraction du suc que l'animal laisse échapper pour former le fil qui devient *soie;* tous ces détails sont si compliqués, qu'ils ne peuvent être pratiqués que par des hommes très-habitués à leur manipulation. C'est aussi par là qu'il faut commencer quand on voudra en étendre la culture, au lieu de s'en rapporter aux habitans du pays même, qui, soit mauvaise volonté, soit incapacité, ne s'y prêteraient point, ou le feraient très-mal. Il faudra donc attirer dans les provinces propres à la culture de la soie des habitans de celles où cette culture est en pleine vigueur. Leur exemple y formera des élèves et des imitateurs; et, en fait de culture, imiter de bons modèles, *c'est tout.* Le Lyonnais, le Forez, la Bresse, l'Angoumois, la Saintonge, le Quercy, le bas Limousin dans ses chaudes vallées, le

Digitized by Google

Bourbonnais, le Berri, la Touraine, sont très-propres à la culture du mûrier. S'il réussit en Prusse, en Angleterre, à plus forte raison prospèrerait-il dans ces contrées dont le climat est infiniment plus favorable que celui de ces deux pays. Il ne faut que le vouloir, la soie se naturalisera sur la surface de la France; et, pour obtenir ce résultat, il ne faut qu'y transplanter régulièrement à la fois le mûrier et des hommes accoutumés à la préparation de toutes les parties de cette précieuse fabrication.

3° Les objets fabriqués avec du chanvre et du lin coûtent annuellement à la France la somme de sept millions. Nous avons indiqué à l'article de ces importations ce qu'elle possède, et ce qui lui manque dans ces deux espèces de productions. Toutes les parties de son climat et de son sol leur conviennent également; au nord, elle possède les beaux lins qui lui donnent les toiles si renommées de Rouen et de Flandre, et celles de Bretagne, que la marine emploie en si grande quantité: au centre de la France croît cette immense quantité de chanvre que produit l'Auvergne; au midi sont les lins d'Agénois et de Béarn. La France est donc susceptible d'en produire sur tous les points de son territoire, et sous toutes les latitudes de son climat. Le chanvre et le lin sont

Digitized by Google

d'ailleurs de l'espèce des plantes robustes et presque grossières qui ne redoutent pas l'âpreté des climats, qui semblent même s'y plaire; car nulle part elles ne viennent mieux; et, lorsque la Livonie et la Russie sont en possession de produire les espèces les plus soyeuses de ces deux productions, on ne peut accuser les influences du climat, ni attacher la qualité de ces plantes à ses douceurs. C'est donc uniquement aux soins du gouvernement et du cultivateur qu'il faut s'en prendre; à celui-ci pour ne pas cultiver, à celui-là pour souffrir qu'il ne cultive pas; il faut reprocher à l'un sa négligence, à l'autre sa tolérance. Il est bien évident que ce n'est qu'à ces deux causes que la France doit le déficit qu'elle éprouve dans cette production, déficit qui est double par les besoins qu'elle éprouve, et par le profit qu'elle ne fait pas sur la vente d'un excédant qu'il ne tient qu'à elle de se procurer. Le sol ne lui manque pas, elle a de la place de reste dans ces immenses jachères qui la couvrent. Si la centième partie seulement de ces terrains, voués annuellement à la stérilité, était convertie en culture de chanvre et de lin, elle en aurait à revendre pour une très-grande somme. Si la même quantité des mauvaises prairies, qui abondent dans tant de contrées, était consacrée à la même culture, cet excédant augmen-

Digitized by Google

terait le produit des chanvres et du lin, et avec eux une exportation très-lucrative pour la France. Elle se procurerait aussi par là une jouissance qui lui manque généralement, celle du linge, ce double signe de la richesse et de la propreté; car, à l'exception de la Normandie, de la Flandre, et des *riches* de Paris, le reste de la France est pauvre en linge, soit de corps, soit de table; le bourgeois en a très-peu, et le peuple en manque tout à fait. Tout ce qui, dans ce genre, se fait remarquer par quelque finesse, vient de Flandre et sur-tout de Hollande. Les toiles de Rouen ont plus de solidité que de lustre, et par-tout ailleurs on fabrique grossièrement et mal. Il est assez singulier que la nation qui a donné la culture du chanvre et du lin à l'Irlande, à la Russie et à l'Amérique, l'ait presque entièrement négligée chez elle, et qu'elle se soit soumise à payer un tribut aux arts même qu'elle avait créés.

Aucun chanvre n'égale en finesse celui de Russie, et ne peut supporter la concurrence pour les agrès de la marine. L'Auvergne en fournit en grande quantité, mais dans une qualité très-inférieure. Pour l'élever au niveau de celui de Russie, il ne faudrait que lui fournir des graines de ce pays, comme de celle du lin de Livonie. Le sol de la France, celui de l'Auvergne en particulier, vaut

Digitized by Google

sûrement celui de Russie et de Riga. Il est reconnu que les plantes et les graines gagnent à passer du nord au midi; il est donc très-probable que celles des chanvre et lin de Russie gagneraient à changer leur climat contre celui de la France, et qu'elles les surpasseraient dans peu. Le gouvernement a donc deux choses à faire pour remédier au double déficit de quantité et de qualité que la France éprouve pour ces deux productions. Il doit encourager et ordonner l'extension de la culture du lin et du chanvre; il doit fournir des graines de la meilleure qualité dont la reproduction locale naturalisera tout de suite les bonnes espèces; car, l'homme ne vivant pas des graines du chanvre ou du lin, comme il vit de celle du blé, les premières n'étant pas comme la dernière, sujettes à être consommées, ces graines ne le seront pas comme le serait le blé; elles ne peuvent donc manquer de tourner au profit de l'espèce, et de revenir à la terre, en servant sans cesse de semence et d'aliment à une reproduction interrompue.

5° Nous avons vu que l'exportation des vins s'élève à près de quarante millions. Cet immense produit est sans doute une des plus grandes richesses de la France, richesse d'autant plus précieuse, qu'elle est *inimitable*, et par conséquent

Digitized by Google

inadmisible pour elle. La somme de quarante millions d'exportations balance une partie considérable des importations de la France, double motif pour augmenter et étendre cette ressource. Il s'y en joint encore deux autres, provenant du dehors. Le premier est l'extension de la consommation des vins de France et du goût que les peuples prennent pour eux. Le second est la nécessité de créer des dédommagemens pour la perte des colonies, dont les productions, jointes aux vins, couvraient, et au-delà, les importations de la France. Il faut appercevoir, à l'avance, la possibilité de cette perte, et s'occuper de lui trouver des compensations. Les vins de France peuvent en offrir une abondante; pour y parvenir, ce pays est merveilleusement secondé par deux mobiles. Le premier est le nouveau genre de vie des peuples du nord : la richesse leur a donné de nouveaux besoins et de nouveaux goûts. La communication avec les peuples du midi leur en fait savourer les productions, autant qu'adopter les modes. Le vin, réservé jadis à la seule richesse, ou pour des occasions d'alégresse et de festins, entre aujourd'hui dans la vie habituelle des peuples du nord; tout le monde y boit du vin, le riche et le bourgeois tous les jours, le peuple dans ceux de délassement et de fêtes. Ce goût a fait des progrès

Digitized by Google

infinis, comme celui des denrées coloniales. Il doit entraîner une augmentation toujours croissante de cette consommation; car, tout homme qui gagne un écu à Hambourg, à Copenhague, à Lubeck, à Berlin, à Dantzik, à Pétersbourg, s'empresse d'en convertir une partie en vins: il en soustrait sur-le-champ une partie pour Bordeaux, pour Nantes, pour la Champagne et la Bourgogne. La seconde cause de l'augmentation de la consommation est l'accroissement de la population et de la richesse en Amérique. [1] Ce pays est une création nouvelle dont chaque degré de développement a un degré d'influence sur l'état de l'Europe. Sa population, qui, au moment de la révolution, était de deux millions cinq cent mille habitans, s'élève déjà à cinq millions. Elle s'accroît chaque jour, elle doublera, elle triplera avec le temps. Sa richesse monte encore plus rapidement; car son commerce monte aussi avec une rapidité incalculable, et cette richesse, étant en majeure partie de commerce, participe aussi aux goûts de jouissance et de luxe qui sont attachés à cette profession. Presque toutes les villes de l'Amérique s'adonnent au commerce, et sont situées sur des ports. La vie qu'on y mène est celle des villes de

[1] Sans doute que l'auteur a voulu parler de l'Amérique anglo-septentrionale.

Digitized by Google

commerce d'Europe, dans lesquelles se font toujours les plus grandes consommations. Le vin est une partie essentielle des délices de la vie de ces villes. L'Amérique en consomme donc beaucoup, et ira en consommant toujours davantage. Mais c'est de France qu'elle les tire, et, si elle alimente l'Angleterre, elle s'abreuve de la France. La France doit donc se préparer à pourvoir à ces accroissemens de consommation, et se tenir prête à répondre à toutes ses demandes, pour ne pas éloigner les consommateurs, et les détourner vers d'autres fournisseurs. Mais, pour fournir à cette augmentation de demandes, il faut s'assurer d'une augmentation de production, et celle-ci peut avoir lieu sur la quantité et sur la qualité.

1° Quant à la quantité, l'augmentation peut avoir lieu de deux manières, soit en étendant la culture en surface, soit en substituant des espèces plus précieuses à celles qui le sont moins.

L'augmentation en surface peut avoir lieu par la plantation des terrains incultes, ou par la conversion en vignobles des terrains d'ailleurs peu productifs; ils n'ont qu'à y gagner; car les vins les plus délicats croissent sur les sols les plus maigres, et la même terre, qui se refuse à d'abondantes récoltes en blé, les prodigue en vins. La France renferme une immense étendue de terrain susceptible

Digitized by Google

ible de cette conversion, principalement dans les pays montueux, presque toujours garnis de coteaux peu productifs, et très-propres au vin. La production des vins en France est estimée à quatre cent soixante-dix millions. La consommation intérieure à quatre cent vingt millions. L'exportation à quarante millions. La vigne est censée occuper cinq millions d'acres à quatre-vingt-douze livres l'acre. Si cinq millions d'acres rendent quatre cent vingt millions, une augmentation d'un million d'acres en vignobles rendrait donc à la France quatre-vingt-douze millions, et équivaudrait à l'exportation de ses denrées coloniales, dont la perte se trouverait ainsi couverte par une seule espèce du produit de son sol.

L'augmentation par la culture d'espèces productives, peut produire le même effet sans prendre sur aucun autre genre de productions. En effet, si la cinquième partie des vignes était changée dans une espèce qui rendît une fois plus, ce serait comme si on avait planté un cinquième de vigne de plus, et agrandi les vignobles dans cette proportion ; mais il faut bien prendre garde de ne pas sacrifier la qualité à la quantité, comme il est arrivé dans certains pays où, pour forcer le produit de la vigne, on s'habitue à y porter, au grand détriment des vins, du fumier d'écurie, au lieu

Digitized by Google

de celui que fournit le mélange des boues des villes avec la terre.

2° La qualité des vins peut être améliorée de deux manières, ou par la substitution des bonnes espèces aux médiocres ou mauvaises, ou par une administration mieux entendue dans la garde des vins. Il n'y a pas de doute que toute espèce de terrain ne soit propre à produire du vin meilleur que celui qu'il produit. Il y a sur ce sujet dans la circulation une foule de préjugés et d'erreurs qu'il serait bien heureux de pouvoir dissiper. La principale est celle qui vient de la différence des climats. On entend sans cesse répéter que la qualité des vins y est attachée. Fut-il jamais erreur plus grossière ! La qualité du vin dépend du sol et de l'espèce combinés ensemble. Le soleil, le climat, change-t-il donc dans le même enclos, qui, comme celui de Vougeot, renferme trois espèces de vins, dont la meilleure, comme la vertu, est placée au milieu de ce célèbre vignoble? La partie basse, comme la partie tempérée, devrait être la plus favorable au vin, dans le système de l'influence des climats; et cependant elle ne l'est pas : aussi a-t-on appris par là qu'une vendange bien entendue doit se faire horizontalement, et non perpendiculairement, pour ne pas mêler les qualités de vins. Si elles dépendaient des climats,

Digitized by Google

elles en suivraient donc les influences et les degrés. Elles s'amélioreraient en s'approchant du midi, et cependant quelle est la qualité des vins de presque tout le midi, soit en France, soit en Espagne, soit en Italie? Sans doute il y en a d'excellens, et en grand nombre dans ces trois pays, mais, avec cela, il n'est pas de vins d'ordinaire, et presque tous sont grossiers, brûlans, et peu susceptibles d'être conservés. La Champagne et la Bourgogne ne sont sûrement pas remarquables par la beauté de leur climat; elles participent à celui de toutes les provinces de France en-deçà de la Loire, et leurs vignobles les plus fameux sont situés sur le penchant des coteaux, liés à des chaînes de montagnes. Le sol et l'espèce sont donc les deux principes de la qualité des vins. La transplantation qui en a été faite en est encore la preuve. Presque toutes les bonnes espèces de vin, soit en France, soit dans l'étranger, ne sont pas indigènes, mais elles y ont été transplantées, et, quoique dans des climats moins chauds, elles ont quelquefois surpassé sur le sol adoptif les produits restés sur la terre natale. Il en sera de même pour tous les terrains : les bonnes espèces, substituées aux mauvaises, produiront des vins *meilleurs;* c'est tout ce dont il s'agit, et ce qu'on exige. Cela suffit, sans prétendre

Digitized by Google

égaler les produits qu'elles auraient donnés sur leur propre sol. Cette pratique étendue sur un aussi vaste territoire que celui de la France, y serait du plus grand rapport pour elle en général, comme pour le propriétaire en particulier ; car l'amélioration des vins est une des *augmentations* de produit, la plus grande que l'on puisse imaginer. Si, sur le même terrain, un vin de meilleure qualité est vendu vingt sous la bouteille, au lieu de quatre ou cinq sous, ce terrain n'a-t-il pas augmenté en valeur de quatre cent pour cent ? et combien y a-t-il de productions dont la conversion puisse avoir le même effet ! L'amélioration des vins dans l'espèce peut donc aussi être de la plus grande utilité à la France.

5° L'amélioration des vins récoltés peut provenir de la manutention et de la garde bien entendue. Les vins gagnent beaucoup à être gardés, et le choix des lieux de leur garde peut les améliorer beaucoup, et en abréger à la fois le temps : objet très-important ; car les vins étant des *capitaux* dans le commerce, comme toutes les les autres valeurs, il importe beaucoup de les laisser *oisifs* le moins long-temps qu'il est possible ; et toute méthode d'abréviation, à cet égard, est infiniment précieuse, et l'est bien plus à mesure qu'elle économise davantage le temps.

Digitized by Google

Les pays montagneux sont très-propres à donner de la qualité aux vins, et à abréger le temps de leur garde, par la fraîcheur qu'ils entretiennent dans les caves. Le froid est le plus puissant correctif des vins. Il est connu que cette propriété des caves s'étend sur d'autres objets, tels, par exemple, que le fromage, qui, comme ceux de Roquefort, tirent toute leur qualité de la bonté des caves où on a soin de les enfermer. La France, toute couverte de vignes, l'est aussi de montagnes; la nature les a rapprochées comme pour les inviter à s'entr'aider. Les vins faits dans la plaine acquièrent promptement, dans les caves des montagnes, une qualité supérieure; ils y parviennent, dans peu de temps, à un degré de maturité qu'un très-long séjour dans les caves de pays moins frais ne leur procurerait jamais. Ainsi la plus grande partie des vins de Roussillon et de Béarn doivent l'excellence de leur saveur à leur séjour dans les montagnes dont ces provinces sont entourées. Le vin bonifié promptement gagne en qualité et en promptitude de débit. Il faut travailler à généraliser cette méthode, en faire connaître les avantages, et amener à la pratiquer généralement. Le vin arrivé, dans les montagnes, au prix de dix à vingt sous la bouteille, peut en redescendre à celui de quarante et cinquante sous après une

Digitized by Google

attente plus ou moins longue en elle-même, mais toujours infiniment moindre que celle qu'il aurait subie ailleurs : c'est un genre de commerce très-profitable, et qu'on ne peut évaluer au-dessous d'un prix moyen de vingt-cinq à trente pour cent.

En réunissant ces trois apperçus, on voit qu'il existe pour la France une immense ressource dans l'amélioration de ses vins, soit qu'elle se partage entre la quantité et la qualité, soit qu'elle résulte de la réunion de ces deux moyens. Si l'amélioration porte sur l'étendue de la culture, l'emploi supposé d'un million d'acres n'équivaut qu'à la cent-trente-unième partie de son territoire, évalué, avant la révolution, à cent-trente-un millions d'acres. Si l'amélioration de la qualité était jointe à l'augmentation de la quantité, on ne peut assigner les bornes d'une pareille amélioration. Ce qui est au moins très-probable, c'est qu'elle balancerait, avant peu, toutes les importations de la France, et effacerait entièrement le vide qu'y fera la perte des colonies. Quel empire que celui qui peut couvrir, avec un seul de ses produits, une perte de cette étendue, et à quel autre que la France peut appartenir cette superbe prérogative!

4° La France importe annuellement pour vingt-quatre millions d'huiles, et une partie de son territoire produit l'olive, et l'autre est susceptible de

Digitized by Google

la culture de toutes les plantes oléacées. La consommation d'huiles est immense dans tout le midi de la France; le peuple en vit : on pourrait la diminuer, en y substituant peu à peu l'usage du laitage; mais celui-ci ne peut provenir que de l'augmentation du bétail, et celle du bétail, des prairies artificielles : car c'est toujours à la cause qu'il faut remonter pour s'assurer de l'effet, pour en obtenir un qui soit complet. La diminution de la consommation d'une part doit être accompagnée de l'augmentation de la production de l'autre, et celle-ci peut avoir lieu à la fois par l'augmentation des oliviers et par la culture plus étendue des plantes huileuses. L'olivier disparaît à quinze lieues de la mer; les plantes à huiles ne dépassent guère la Flandre et une partie de l'Artois. Le noyer est par-tout, mais il n'est très-abondant que dans la basse Auvergne.

L'olivier étant borné par le climat et par des causes locales, on ne peut étendre sa culture en surface, mais on le peut sur le terrain qui le comporte déjà. Ainsi la Provence et le bas Languedoc sont susceptibles de produire beaucoup plus d'oliviers qu'ils ne le font, sans y consacrer des terrains employés déjà à d'autres cultures. Il n'y a qu'à en border les chemins et les héritages, sur-tout dans les vignobles, où la chaleur du climat rend l'om-

Digitized by Google

brage plus utile que nuisible aux plantes qu'elles couvrent. On peut améliorer aussi l'olivier comme la vigne, en substituant les bonnes espèces aux mauvaises. On peut doubler le produit sans doubler le volume; l'un peut s'élever à volonté sans rien changer à l'autre.

Quant à la culture des plantes oléacées, toutes les parties du sol et du climat de la France en sont susceptibles; il ne tient qu'à elle de les généraliser sur toute son étendue. Alors la France, au lieu de tirer de l'Italie, d'Espagne et de la Grèce, une partie des huiles qu'elle revend raffinées ou converties en savon, les trouverait chez elle, et conserverait la totalité d'un bénéfice dont elle n'a aujourd'hui que celui de la main-d'œuvre.

Le noyer est indigène à la France, on peut le multiplier tant qu'on voudra; les terres fortes dans lesquelles il se plaît sont très-communes en France, et, si on en adoptait l'usage en bordure, soit des chemins, soit des héritages, on en augmenterait prodigieusement la quantité.

5° La cire coûte à la France une somme de deux millions d'importation annuelle. La destruction des solennités du culte en épargnera beaucoup; mais, d'un autre côté, l'augmentation de l'usage de la bougie en augmente aussi la consommation. Le Français est, de tous les peuples

Digitized by Google

celui qui en a perfectionné le plus la fabrication; car aucun pays n'a de fabrique égale à celle du Mans et d'Antony près de Paris. Pourquoi la France ne serait-elle pas aussi la contrée de l'Europe qui produirait la plus grande quantité de cire? Elle a tout ce qu'il faut pour cela. Les prairies, les bruyères, les blés-sarrasins et les bois sont les lieux où les abeilles cueillent le plus de suc dont elles composent leur miel et leurs cellules. Les montagnes aromatiques de Provence et de Languedoc peuvent multiplier l'excellent miel que ces contrées produisent sous le nom de miel de Narbonne. Il peut le disputer à celui de Mahon. Qui peut donc s'opposer à la multiplication des abeilles en France, puisqu'elle produit abondamment tout ce qui peut servir à leur nourriture? Il est douloureux de voir qu'au lieu de s'accroître, cette branche de richesse est diminuée par-tout, et même perdue dans quelques pays. Les anciens titres de certaines provinces rapportent des redevances sur les ruches à miel dont il ne reste plus de vestiges dans ces contrées. Ce n'est pas que le sol ait changé de nature; mais c'est la culture qui est devenue moins soigneuse, ou qui a pris une autre direction. Il faut rappeler la France à ce soin; et, pour le faire, le gouvernement peut ordonner que les fermes

Digitized by Google

écartées des villes soient tenues d'en élever une quantité déterminée d'après l'étendue des terres qu'elles exploitent. Cette restriction est nécessaire, parce que la présence des abeilles, au milieu des lieux très-peuplés, peut avoir des inconvéniens, et n'y être pas toujours aussi douce que leur miel, au lieu que leur séjour dans les campagnes ne peut avoir aucun inconvénient, et qu'enfin il faut bien les placer quelque part.

6° On vient d'imprimer en France que les importations du règne minéral s'élevaient par an

à	42,256,000 liv.
l'exportation.	8,675,000
Excédant	33,581,000

On a pris pour exemple l'année 1787, dans laquelle les importations en fer et en acier s'élevèrent à . . . . . 15,264,491 liv.

l'exportation	5,768,000
l'importation du cuivre, laiton, vitriol, à	14,608,335
exportation *ditto*	1,460,991
l'importation du plomb	4,567,842
exportation *ditto*	282,000
importation du charbon	5,564,778
exportation *ditto*	611,556
Total de l'importation	40,365,446
Excédant de l'importation . . .	32,242,099

Digitized by Google

Il faut remarquer que l'année 1787 était une année de paix par terre et par mer, que, par conséquent, aucun approvisionnement extraordinaire n'y eut lieu, et qu'on n'eut à pourvoir qu'aux besoins ordinaires. Par conséquent, on peut regarder la fourniture de cette année comme la mesure des besoins ordinaires de la France; et cependant quelle somme énorme la répétition annuelle de celle-ci devait-elle coûter à la France pour des objets qu'elle possède tous dans son sein, et qu'elle en fera sortir quand elle voudra! Cet article réclame toute l'attention du gouvernement; il ne doit rien épargner pour parer à cette immense déperdition de son numéraire. Il avait été établi, dans ces derniers temps, un bureau des mines à Paris; il faut reprendre au pied cet établissement, et lui donner toute la latitude d'étendue dont il est susceptible, former et appeler des artistes, propager l'instruction pour la connaissance des bonnes méthodes d'exploitation et d'emplois de métaux, et procurer en particulier, pour leur exploitation, toutes les facilités qu'on pourra lui donner. Par exemple, les manufactures emploient une très-grande quantité de combustible, et du charbon de préférence au bois, à cause de la cherté de celui-ci. Le charbon anglais y obtenait une préférence générale dans les

Digitized by Google

dernières années où le traité de commerce fut en vigueur, et cet article seul entrait pour six millions dans la balance des fournitures que l'Angleterre fait à la France. Il y a certainement des moyens de s'affranchir de cet énorme tribut. Un de ceux qui paraît le plus facile consiste dans l'achèvement du canal de Picardie. De ce point seul, dépend une immense circulation de ce combustible, et la facilité de se passer de celui d'Angleterre; car l'achèvement de ce canal donnera la facilité de faire arriver à Amiens, à Abbeville, à Paris, à Rouen et au Havre, les charbons de Valenciennes, de Charleroi, et même de Liége, transportés par l'embranchement qui unira la Sambre à l'Escaut. Il n'y a pas de temps à perdre; car la confection des travaux, en demandant beaucoup, il faut commencer promptement ces travaux pour en jouir plus tôt; il serait glorieux pour la France d'achever ce grand ouvrage au milieu même de la guerre, et de montrer à sa rivale, au moment de la pacification, qu'après avoir résisté à ses efforts par la guerre, on s'est mis aussi en mesure de résister à son industrie pendant la paix.

7° La culture des arbres se divise dans celle des arbres forestiers et des arbres fruitiers. Les premiers sont pour ainsi dire les arbres de pre-

Digitized by Google

mière nécessité, les seconds les arbres de luxe; mais d'un luxe qu'on peut rendre très-utile et très-productif pour l'état.

La France compte dix-neuf millions huit cent cinquante mille acres de terres couvertes de bois. Il faut y ajouter les bordures des héritages et des chemins; ce qui forme au moins un total de vingt millions d'acres, ou la sixième partie et demie du sol de la France. Cela devrait suffire à ses besoins; et cependant, il s'en faut de beaucoup qu'il y soit suffisamment pourvu par cette étendue de bois et de forêts. On se plaint par-tout de la destruction des bois, de l'augmentation, de la consommation et de l'inégalité de la reproduction avec elle. Un habile naturaliste, Cadet de Vaux, a publié des observations frappantes par leur justesse sur les effets que la destruction des bois produit sur la fécondité de la terre. Ses plaintes, bornées à ce qui se passe aux environs de Paris, auraient pris un autre essor, s'il avait été témoin de la destruction qui a lieu dans les provinces, s'il y avait vu la coignée mise aux pieds de tous les arbres, s'il avait vu les bois qui couvrent presque tous les pays de coteaux arrachés pour faire place à de maigres cultures sur des terres que les eaux entraînent dans les vallons, lorsqu'elles sont privées de leurs anciens

Digitized by Google

appuis; car voilà le salaire que la mal-calculante avidité reçoit par-tout. On a perdu à la fois la terre et les bois, et la possibilité de les rétablir. La révolution a, par mille causes inutiles à retracer ici, fort endommagé les bois; d'un autre côté, le nouveau genre de vie prêtant à une consommation beaucoup plus grande que par le passé, il est évident que la réunion de toutes ces causes doit contribuer à disproportionner tous les jours la production des bois avec leur consommation. C'est à cela qu'il s'agit de pourvoir, non par une diminution de consommation, comme on n'a pas craint de le proposer, mais par de nouveaux moyens de reproduction, de conservation, et de consommation substituée à celle du bois.

Tous ces moyens sont dans la main du gouvernement. La France possédait l'ordonnance forestière la mieux calculée qu'il y eût en Europe; que le gouvernement en embrasse sérieusement l'exécution, quelle qu'en soit l'origine. Si elle va au bien de la chose et de la France, qu'importe d'où elle vient, il saura en modifier les dispositions suivant les circonstances; il saura sur-tout les étendre aux objets qu'elle n'atteignait pas. Ainsi les seuls bois des gens de main-morte étaient sujets à l'inspection des maîtrises forestières, et aux ordonnances, pour l'ordre des coupes. Au-

Digitized by Google

jourd'hui que la main-morte a disparu, pourquoi ne pas assujettir tous les bois à des lois générales pour leur conservation et pour leur aménagement régulier, ainsi que cela a lieu dans quelques pays, dont une des lois est qu'un arbre abattu doit toujours avoir *deux remplaçans?* Des peines très-graves doivent aussi être décernées contre les délits commis dans les forêts, comme attentans à une branche importante de la prospérité publique.

Les moyens de reproduction sont; 1° la plantation des routes, 2° celle des bordures des héritages, 3° celle d'une portion déterminée des communes et terres vagues et en vaines pâtures.

La France et les Pays-Bas sont les seuls pays de l'Europe qui aient des routes plantées sur un plan régulier et suivi. Par-tout ailleurs, on n'apperçoit sur les chemins que des arbres rares qui semblent y avoir été jetés par le hasard, plutôt que plantés par une main ordonnatrice. L'Angleterre elle-même n'a pas de routes plantées, et ce déficit laisse ses chemins, très-beaux d'ailleurs, quoique trop célébrés peut-être, bien loin de ceux de la France et du Brabant. Ceux de ce dernier pays l'emportent encore sur ceux de France pour les plantations comme pour le pavé, généralement trop étroit en France. Mais ce système

Digitized by Google

des plantations est loin d'être réalisé dans toute l'étendue de la France : autant on en a été soigneux dans un rayon de quinze lieues autour de Paris, ainsi qu'aux abords de quelques grandes villes, autant on l'avait négligé dans l'éloignement de Paris et des autres capitales de provinces. Il faut reprendre ce système, et le pousser avec activité; il faut que toutes les routes soient bordées d'arbres sur les mêmes proportions qu'aux environs de Paris. Ces plantations font l'ornement et l'honneur d'un pays. Quel aspect plus imposant et plus agréable à la fois peut être offert au voyageur étranger, ou même français, que la continuité de ces plantations qui, le couvrant de tous côtés des ardeurs du soleil ou de l'impétuosité de l'air, lui représentent la route qu'il parcourt, sous la forme des allées de ses jardins ! Mais quand le gouvernement prendra la peine de propager la plantation des routes, qu'il n'en abandonne pas les arbres à l'avidité des élagueurs, dont la main impitoyable les dégrade pour s'emparer de leurs dépouilles. Si rien n'est plus agréable et plus imposant à la fois qu'un arbre orné de tous ses rameaux, rien aussi n'est plus désagréable ou plus ridicule peut-être que des arbres dépouillés des leurs; et c'est là cependant l'état dans lequel ils se montrent sur une partie des routes de la France. Le fer, abat-

Digitized by Google

tant toutes les branches, ne leur laisse qu'un sommet dégarni qui devient aisément le jouet des vents, et ces arbres mutilés n'offrent plus ni ombrage ni verdure. Les Anglais se plaignent que de grandes parties de futaies dans leur pays sont aussi mal traitées. Les hommes sont donc les mêmes par-tout. Le gouvernement français doit prévenir le retour de ces désordres, en fixant d'une manière précise le mode de l'élagage, et les droits de l'élagueur. En mettant des bornes à la cupidité, il coupera le mal dans sa racine; car il vient de là.

La plantation ordonnée des héritages n'excède pas la juridiction du gouvernement; par elle, il n'attente pas à la propriété, il l'améliore au contraire. Les plantations étendues sur des espaces libres, exposées en tout sens à l'air, fournissent les bois les plus durs. Cette action de l'air leur donne des formes bizarres, qui les rendent très-propres sur-tout aux emplois de la marine, tels que les courbes, auxquelles les arbres croissant côte à côte ne se prêtent jamais. Les plantations de cette espèce, très-communes en Flandre et en Brabant, y fournissent le bois de charronnage, qui est le premier de l'Europe; celles de la Brie et de la Beauce fournissent celui de charronnage qu'emploie Paris, et une *avenue* est une fortune

Digitized by Google

dans ce pays. Le père de famille la garde pour des momens de besoin, ou pour l'établissement de ses enfans. Le gouvernement a le droit de prescrire l'observation de cette méthode dans les lieux où elle est établie, et son introduction dans ceux où elle ne l'est pas. Comme il est incontestablement juge des besoins de l'état, il l'est par là même des moyens de les remplir, et sa prévoyance, comme ses droits, doit s'étendre à tout. Cette même attention du gouvernement doit s'étendre encore sur les communes et sur les terres vagues qui sont susceptibles de plantations. Les communes occupent une grande partie du territoire français; les sols de bruyères, qui en forment la plus grande partie, ne s'élèvent pas à moins de vingt-cinq millions d'acres. Les sols montagneux, pierreux, sablonneux, en comprennent plus de cinquante millions. C'est un total de soixante-quinze millions d'acres, ou plus de la moitié du territoire français, puisque son ensemble ne va qu'à cent trente-un millions d'acres. Plus le sol de cette nature se refuse à tout autre production, plus il est propre à celle des bois, et sur-tout aux futaies. Elles croissent en effet par-tout dans les pays sablonneux et sur le penchant des montagnes. Ainsi la bande de bruyères et de sables qui couvre la basse Allemagne, depuis

Digitized by Google

la mer d'Hollande jusqu'à la Vistule, est couverte de bois ; et ceux-ci sont les meilleurs de toute l'Europe pour la construction. Ainsi les montagnes du Hartz dans la basse Allemagne, celles des Alpes sur les trois revers de l'Italie, de l'Allemagne et de la France, celles d'Albanie, des Pyrénées, sur les deux côtés opposés à la France et à l'Espagne, les montagnes du Jura, des Vosges, de Bourgogne, du Forez et d'Auvergne, sont couvertes de forêts que la main seule de la nature y planta, et qui, dans ces grands quartiers de réserves, semblent attester combien le sol des montagnes est favorable à cette production. La même preuve se retrouve par-tout en Europe et en Amérique, tant dans celle du nord que dans celle du midi, qui montrent, dans les chaînes des Apalaches et des Cordilières, une chaîne ininterrompue de forêts éternelles et inépuisables, qui, se renouvelant sans cesse d'elles-mêmes sur ces contrées montagneuses, prouvent combien le sol de cette nature est un principe favorable à leur existence. La France, favorisée des mêmes avantages naturels, peut en tirer le même parti, et corriger, par une culture bien entendue, les défauts de son sol. Une étendue aussi considérable de terrain, propre à celle du bois, prête à tous les besoins d'un état. Il y aurait de la folie à son-

Digitized by Google

ger à le planter tout entier; mais on peut en destiner une certaine partie à un aménagement régulier et continu, qui, à la longue, opérerait une grande amélioration. La Bretagne en avait fourni le modèle dans ces derniers temps. Les états de cette province affectaient une somme annuelle à la plantation d'une certaine quantité de terres vagues, qui sont en si grande quantité dans cette province. La somme n'était ni assez forte pour grever la province, ni la quantité des plantations assez considérable pour n'être pas surveillée avec soin. Par cet arrangement vraiment *paternel*, on serait parvenu sans effort, avec un peu de temps, à donner à cette province, et à la France, de belles forêts et une nouvelle richesse.

L'ancien gouvernement, frappé de la grandeur de la proportion dans laquelle périssaient les arbres forestiers transplantés sur les routes, avait établi des pépinières dans plusieurs provinces. L'arbre venu en pépinière a, sur celui des forêts, l'avantage que le fruit cultivé a, de son côté, sur le fruit naturel, ou que la greffe conserve toujours sur le sauvageon. L'idée mère de ce plan renfermait sûrement de grandes vues d'utilité; peut-être que l'exécution n'y a pas entièrement répondu. L'assemblée constituante jugea à propos de les supprimer : Si vous voulez avoir des ar-

Digitized by Google

bres, lui dit un député, plus connu par son feu que par ses réflexions, détruisez les pépinières; et ce mot irréfléchi fut leur arrêt. Sûrement il y avait à reprendre dans la manutention et dans les effets de cet établissement : il est rare que tous ceux qui se font au nom, et pour le compte du public, ne soient pas plus dispendieux que ceux que l'intérêt particulier a fondés et surveille. Mais n'y a-t-il donc jamais autre chose à faire qu'à détruire ? Ce mot est-il donc unique dans le dictionnaire des gouvernemens ? Corriger, réformer, améliorer, n'y ont-ils pas aussi leur place, et ne doivent-ils pas les y précéder ? Il ne faut consentir à détruire que ce qui est irréparable, tout le reste doit être soutenu et amélioré; car, en administration, conserver, c'est créer, améliorer, c'est conquérir. On peut donc se donner tout le bien de l'ancien établissement des pépinières, sans en avoir les inconvéniens. Pour cela, qu'au lieu d'avoir des pépinières propres, le gouvernement se borne à encourager l'établissement des pépinières particulières, soit par des concessions de terrains, ssit par des avances faites à des cultivateurs dont la responsabilité soit bien constatée, soit en assurant une fourniture annuelle à ceux qui en établiraient. Les moyens d'encouragement sont susceptibles d'une infinité de modifications

Digitized by Google

dont il appartient au gouvernement seul de saisir l'à-propos, et de déterminer l'emploi. La France a d'autant plus d'intérêt à se donner le plus de bois qu'elle pourra, sur-tout pour la construction, que les bois croissans sur son sol seront, en raison de sa population méridionale, d'une qualité supérieure à ceux du nord; car les bois sont plus compactes et plus durs à mesure qu'ils croissent plus au midi; et c'est par cette raison que l'arsenal de Toulon, presque entièrement fourni par les côtes d'Albanie, donnait des vaisseaux d'une durée bien plus grande que ceux de l'arsenal de Brest, qui recevait du nord ses approvisionnemens.

Voilà pour l'augmentation positive des bois en France.

L'augmentation négative consiste dans la diminution de la consommation. Des auteurs également attachés au bien de leur pays, et frappés des suites que pouvait avoir contre lui la concurrence de l'augmentation de la consommation et de la diminution de la production, ont cherché le remède à ce double mal. Il existe dans toute l'Europe, comme en France, et c'est un des tourmens de tous les gouvernemens. On n'y a pas manqué plus qu'ailleurs d'indications à ce sujet; il faut en convenir, il était devenu un objet de

Digitized by Google

sollicitude et de recherches très-actives, sans qu'elles aient encore produit une seule indication satisfaisante. On s'était borné à déclamer beaucoup contre l'augmentation de la consommation produite par le luxe de la vie nouvelle, qui a substitué des feux, dans chaque appartement, à l'antique foyer qui réchauffait toute la famille. On a proposé de retarder de beaucoup les coupes de bois. Mais tous ces moyens sont évidemment le fruit de l'irréflexion. 1° Comment changer les mœurs de toute une nation, lui ordonner de passer de la jouissance à la privation, lorsqu'elle conserve le même état de fortune? On passe facilement et très-rapidemment du mal-être à l'aisance; mais on ne rétrogade pas de même, et, pour amener les hommes à cette marche inverse de leurs inclinations, il faut commencer par en attaquer le principe, qui est dans les moyens de les satisfaire. Par conséquent il faut commencer par attaquer leur fortune; mais comme le remède est encore pire que le mal, comme on ne doit pas ruiner une nation pour l'*empêcher de se chauffer* à discrétion, il s'ensuit qu'il n'y a pas de moyen prohibitif direct, et que la substitution d'une consommation moins chère peut seule servir de remède convenable au progrès de ce mal. 2° La prorogation de l'époque des coupes est une

Digitized by Google

absurdité complète. Comment se serait-on chauffé en attendant l'époque permise ? comment aurait-on suppléé aux mille emplois pour lesquels le combustible est indispensable ? Il faut donc en revenir à substituer un combustible quelconque à celui que fournissent les forêts dont on veut, avec raison, prévenir l'épuisement. Cette substitution ne peut se faire que de deux manières, par la tourbe ou par le charbon ; l'un et l'autre abondent en France. La cendre de la tourbe fournit un riche aliment au commerce et à la culture. Aussi n'est-ce pas là qu'est la difficulté ; mais dans le moyen d'amener le peuple à en user ; et de faire circuler ces combustibles en France. Car ce n'est pas tout que d'avoir en France de la tourbe et du charbon, il faut encore que leur circulation y soit facile et peu dispendieuse. C'est ce qui entretient le prix du charbon à si bon marché en Angleterre ; il arrive de tous côtés par mer et par les canaux pratiqués dans l'intérieur du royaume pour faciliter le transport de cette marchandise, qui est toujours d'un grand encombrement. L'établissement des canaux en Angleterre a eu en grande partie pour objet la facilité du transport du charbon. La France ne peut pas jouir des mêmes avantages ; car elle n'est pas isolée comme l'Angleterre, et l'épaisseur de

Digitized by Google

sa surface n'admet pas la même circulation. Il faut donc y calculer l'emploi du charbon et de la tourbe sur les lieux qui prêtent à leur extraction et à leur circulation, et s'abstenir de vouloir en généraliser l'usage dans les pays où ils ne peuvent parvenir qu'à grands frais. C'est donc principalement sur le cours des rivières et des canaux qu'il faut l'ordonner. La France a par-tout des mines de charbon, en Flandre, en Normandie, en Auvergne, dans tout le Forez et dans les Pyrénées. Elle est aussi traversée en tout sens par des rivières ou par des canaux. Ainsi, le canal de Picardie amènera à Paris, à Amiens et dans toute la haute Normandie, les charbons de Valenciennes et de Charleroi. C'est ce qui rend cette communication si essentielle à terminer. L'Allier et la Loire peuvent transporter les charbons d'Auvergne jusqu'à l'embouchure de la Loire et de la Seine dans tout l'intérieur du Berri et de la Touraine par le canal du Cher à l'Allier. La Saône et le Rhône transporteraient les charbons du Forez à Lyon, en Dauphiné, en Provence, et dans le bas Languedoc. Le haut Languedoc et toute la Guienne s'alimenteraient de cette production par la Garonne. Ainsi, rien ne serait plus facile que d'établir en France la consommation du charbon et de la tourbe, soit par le cours des rivières,

Digitized by Google

soit par les canaux déjà existans, et par ceux qu'on exécutera à l'avenir. Cette facilité de pourvoir à la consommation de la France par sa navigation intérieure est sûrement un des motifs les plus pressans de l'augmenter au plus vîte par la confection de nouveaux ouvrages, à la tête desquels se place incontestablement l'achèvement du canal de Picardie, qui doit fournir à Paris et à la Normandie de quoi se passer des charbons anglais, et qui assurera à la France la pleine jouissance d'une partie de ses conquêtes, en la liant plus intimement avec elles, et en lui facilitant l'exploitation d'une des branches principales de leurs richesses. Mais ce n'est pas tout que de donner les moyens et le matériel de la consommation, il faut encore en donner le goût, et en faire adopter l'usage; et, pour cela, il faut encore revenir aux sages tempéramens que nous avons recommandés pour d'autres objets. Il serait superflu et mal-avisé peut-être, de commander, et même de recommander l'usage de la tourbe et du charbon à ce riche qui les dédaigne, et qui leur refuserait l'entrée de ses superbes appartemens, réservés à de plus nobles consommations. Là, on perdrait son temps, ses peines et ses ordonnances. C'est au peuple et aux emplois moins recherchés qu'il faut les réserver, ces combusti-

Digitized by Google

bles jugés indignes de paraître devant l'opulente délicatesse du riche. En conséquence, il pourrait être ordonné que les ateliers, les cuisines et les ménages au-dessous d'une certaine imposition, ne devraient user que du charbon ou de la tourbe à l'exclusion du bois. Cette prohibition s'accorderait avec l'intérêt de la classe nécessiteuse, *qui* est toujours la plus nombreuse, et ne choquerait en rien les habitudes des classes plus fortunées; deux choses qu'il faut toujours tâcher de concilier. Mais comme les rivières et les canaux pénètrent la France en longueur plus qu'en profondeur, comme beaucoup d'endroits, et même des provinces entières, sont encore éloignés de ces communications, ou en manquent tout à fait, et qu'alors les combustibles transportés de loin reviennent trop cher, par rapport à leur poids, on pourra régler que l'obligation d'en user ne s'étendra qu'à une distance des rivières ou des canaux, déterminée par l'ensemble du pays, ou par des circonstances locales. Car, pour faire le bien, il faut concilier tous les intérêts, et il ne peut même résulter que de cette conciliation.

Si la France produit les arbres forestiers qui croissent en tout pays, et les produit aussi bien qu'eux, elle produit, elle cultive beaucoup mieux qu'eux cette variété d'arbres qui donnent à l'hom-

Digitized by Google

me des fruits d'un goût savoureux et salubre, qui flattent l'œil autant que le goût, et desquels la bouche s'approcherait avec autant de plaisir pour se borner à les baiser, qu'elle le fait pour les sucer. Nulle part on ne cultive les fruits comme en France : une poire, une pêche de France, ne ressemblent pas plus à une pêche, à une poire d'un autre pays, qu'un Français ne ressemble à un étranger. Parmi ces fruits délicieux que la France possède en si grande quantité, quelques-uns supportent le transport, et courent dans d'autres climats suppléer à sa rigueur ou aux retards de la culture. La pomme de France se marie, sur toutes les tables du nord, à l'orange du Portugal : la consommation qu'on y en fait est prodigieuse. Les poires dites de *bon chrétien* font la décoration des festins à Pétersbourg et dans les autres grandes villes du nord, qui les paient très-cher à la France. Elle possède d'excellentes espèces de marrons, et son sol convient à ce fruit dans toute son étendue, principalement dans ces chaudes vallées que renferment tous ses pays de montagnes. Celle du Forez, du Vivarais, de l'Auvergne, du bas Limousin, du Rouergue, du bas Languedoc, du Roussillon et des Pyrénées, les coteaux qui règnent sur le cours presque entier de quelques-unes de ses rivières, sont infiniment

Digitized by Google

propres à la propagation du marronier. Il serait très-avantageux pour la France d'augmenter cette exportation, qui est toute en bénéfice pour elle, et qui n'est pas, comme celle des modes, sujette à variation ou à imitation; car le goût des consommations est *solide* comme les objets auxquels il s'attache. Les provinces de l'intérieur de la France, dont le sol est maigre et graveleux, n'en conviennent que davantage à la production des fruits; s'ils ont moins de volume peut-être, ils ont aussi plus de saveur, ils y sont de meilleure garde, et par conséquent ils supportent mieux le transport. Le gouvernement doit en favoriser la culture sur un plan et par des moyens réguliers, à peu près semblables à ceux qu'on a indiqués pour les arbres forestiers, qui sont, comme pour eux, l'établissement des pépinières volontaires de cette espèce d'arbres, des concessions de terrain, des récompenses ou des avances à accorder ou à faire à des cultivateurs entendus et honnêtes, sous la condition de l'instruction d'une certaine quantité d'élèves; car il sera infiniment précieux d'étendre la connaissance de la culture des fruits, et il n'y a pas pour cela de meilleur moyen que d'attacher, à des hommes instruits, des élèves qui se formeraient à la fois par leurs leçons et par leurs exemples. Car, il ne faut pas se le dissimuler, le besoin

Digitized by Google

d'instruction en ce genre est un de ceux qu'éprouve la France. Paris et son voisinage, quelques cantons des provinces du nord, sur-tout en Normandie, sont abondamment pourvus d'excellens jardiniers; mais ailleurs ils manquent. Les bonnes espèces de fruits, les bonnes méthodes de culture sont rares ou ignorées; les préjugés dominent encore, sur-tout dans le midi de la France, où le cultivateur, accoutumé à tout devoir, à recevoir tout de son délicieux climat, se croit dispensé de l'aider et d'unir les efforts d'un art calculé à ceux d'une nature libérale.

Pour terminer à la fois et réunir dans un même cadre tout ce qui a rapport aux plantations, plaçons ici ce qui concerne les clôtures en bois. Celles des campagnes, dont il s'agit seules ici, sont formées ordinairement par des fossés dont les bords sont plantés, soit en haies entremêlées d'arbres, soit en arbres de haute venue, comme dans quelques parties du pays de Caux. Dans presque toute l'Allemagne, l'enclos de la ferme est rempli d'arbres au milieu desquels se trouvent les bâtimens qu'ils protégent contre l'impétuosité des vents. L'utilité des clôtures plantées est recommandée par tous les bons agriculteurs. Il n'y a pas de comparaison entre les productions des terrains enclos et celles des terrains ouverts:

Digitized by Google

les troupeaux qui paissent dans les uns ou dans les autres diffèrent du tout au tout. Un bon juge, Arthur Young, l'évalue dans la proportion de deux à neuf; et son évaluation, adoptée par les cultivateurs anglais, n'a pas été contredite au parlement d'Angleterre, où siégent beaucoup d'hommes dont la culture est l'occupation favorite, et qui réunissent de grandes lumières-pratiques sur les principes et sur les résultats de cet art. La méthode d'enclorre est le vrai complément de la propriété; car l'homme n'est propriétaire exclusif que du bien qui est renfermé, et dont la stricte clôture repousse tous les autres. Les propriétés ouvertes ont toujours quelque chose de *commun*, et ne se défendent pas par elles-mêmes comme celles qui sont fermées. Elles sont toujours sujettes à être attaquées par le propriétaire du champ voisin; elles peuvent être insultées par tous les animaux. Il manque évidemment *quelque chose* à une propriété ouverte, et la clôture seule *la lui donne*. Les enclos plantés fournissent aux habitans des campagnes le fagotage pour leur chauffage, pour celui des fours communs: ils donnent aussi l'espèce de bois de charronnage nécessaire pour les outils aratoires, par des arbres qui s'élèvent au milieu des haies. Ces avantages sont très-précieux: ils dispensent le peuple d'at-

Digitized by Google

taquer les forêts et les grands arbres pour fournir à ses besoins de chauffage et de culture. Cet objet est immense dans un pays aussi étendu que la France.

Que le gouvernement veille donc à la fois sur la conservation des bois, sur leur reproduction positive et négative; qu'il donne également ses soins à la culture des arbres forestiers et fruitiers, et il assurera par là à la France une grande diminution dans ses dépenses extérieures, dans la déperdition de son numéraire, et un grand accroissement dans ses revenus. L'Angleterre est occupée d'un bill de clôture générale pour les trois royaumes réunis. C'est peut-être le plus grand effort qui ait jamais été fait en faveur de la culture. Les clôtures, en France, finissent à Bouchain, et ne se rencontrent plus qu'au-delà de la Loire, au midi; en Normandie, en Bretagne, en Anjou, Maine et Perche, à l'ouest; en Bourgogne, à l'est; de manière qu'il est très-probable que la moitié de la France est enclose. Les Pyrénées sont la partie où cette culture est le mieux entendue.

8° Nous avons déjà eu occasion de remarquer le triste état dans lequel se trouvent la plupart des eaux minérales de la France, et le peu de parti qu'on tire de cette richesse. Les lieux qui les renferment sont, presque par-tout, abandon-

Digitized by Google

nés à eux-mêmes, c'est-à-dire entièrement délaissés. Comme ils sont presque toujours situés dans des montagnes ou dans des terrains escarpés, ainsi qu'à une grande distance des siéges du gouvernement et des villes d'administration, les regards et les soins du gouvernement arrivent rarement jusqu'à eux. Chacun y fait à peu près ce qu'il veut, et le peu d'établissemens qui s'y trouvent sont uniquement le résultat des spéculations particulières et d'intérêts mis en action pour le seul compte de particuliers. Là, comme partout, il n'y a ni ordre ni plan général; en quelques endroits, les routes qui y conduisent sont à peine ébauchées: c'est ainsi que les eaux si justement renommées du Mont-d'Or sont restées, jusqu'à ces derniers temps, sans aucune communication ouverte pour les voitures, et que leurs abords offrent aux voyageurs, et sur-tout aux malades, des dangers aussi réels, et quelquefois aussi grands que les maux auxquels ils viennent chercher du soulagement. On ne peut porter plus loin l'incurie. Il est temps d'en sortir, et, pour le faire avec succès, il faut embrasser un plan général comme pour toutes les autres parties du système proposé pour la culture.

Les eaux minérales sont productives, dans l'intérieur, par l'usage et par la consommation

Digitized by Google

locale ; elles le sont à l'extérieur par l'envoi qui peut en être fait.

Quant au-dedans, il faut y faire trouver agrément, commodité, bon traitement.

Quant au dehors, il faut faire trouver sûreté dans leur envoi.

L'un et l'autre sont au pouvoir du gouvernement.

1° Il peut, en embrassant un plan général pour l'administration de toutes les eaux, prescrire les améliorations à faire pour en rendre le séjour agréable, et pour y attirer les plaisirs et les aisances qui contribuent autant que les eaux elles-mêmes à la santé de ceux qui fréquentent ces lieux. Les dépenses que la restauration de ces établissemens exige peuvent être couvertes par une taxe légère sur ceux qui useraient des eaux et sur le débit des eaux exportées. Le gouvernement a le choix de faire régir les établissemens pour son compte, ou de les abandonner, sous sa surveillance, à des entrepreneurs particuliers, ce qui vaudrait encore mieux ; mais ce qui serait peut-être au-dessus de tout, serait de placer à la tête de ces établissemens des membres de ces congrégations, dont le soin des malades était l'occupation habituelle, et qui porteraient dans ceux-ci l'esprit d'ordre, d'économie et de cha-

Digitized by Google

rité qui les distinguent si honorablement dans les autres. C'est alors qu'on pourrait faire tourner au profit des pauvres les dépenses du riche, qui, versées dans ces mains aussi industrieuses que désintéressées, deviendraient l'apanage du malheureux au sortir de la bourse du riche qui, en l'ouvrant, aurait au moins la consolation de penser qu'en se donnant à lui-même, il donne encore à son semblable souffrant, et qu'il associe à son propre soulagement des malheureux privés des mêmes ressources que lui, au lieu de bâtir avec elles les fondemens de la fortune de quelques spéculateurs avides.

Presque toutes les eaux minérales sont susceptibles d'être transportées, et peuvent aller en tout pays s'offrir à ceux qui manquent de moyens ou de volonté pour les prendre sur les lieux. Il n'en est pas en France, comme dans l'étranger, où les eaux sont le rendez-vous habituel de la société et des plaisirs; où les voyages dans ces endroits entrent dans la vie habituelle des gens du monde, au lieu qu'en France elles ne sont guère fréquentées que par le besoin réel du soulagement, et par des infirmes. Il faut dire aussi que les eaux en France sont bien moins attrayantes pour le genre de vie, et pour les commodités qu'elles offrent, que celles des pays étrangers dans

Digitized by Google

lesquels on voit de grands princes ne pas dédaigner de s'y faire entrepreneurs des logemens, des festins et des plaisirs des voyageurs; sûrement avec des entrepreneurs de cette importance, le séjour de ces eaux doit être autrement soigné que celui des endroits correspondans en France, abandonnés par-tout à des cabaretiers aussi ignorans que cupides. Aussi les Français allaient très-peu aux eaux pour le plaisir, et fort peu encore pour la santé. Leur patrie renfermait, presque en pure perte pour eux et pour elle, ces trésors de salubrité. Il faut désormais les leur faire trouver à leur portée, de manière à leur en faciliter à la fois l'usage, et à en augmenter le débit; pour cela il sera convenable d'établir des dépôts de ces eaux dans les villes principales, par exemple, dans les chefs-lieux de département. Il faut sur-tout en établir dans le voisinage des frontières, pour accoutumer l'étranger à l'usage de nos eaux qu'il ne connaît pas; il faut en établir au milieu de lui, de manière à gagner sa confiance en les lui procurant dans leur plus grande pureté. Une partie des Allemands et beaucoup de Français s'abreuvent des eaux de Seltz; elles pénètrent jusqu'à Batavia avec celles de Spa, qui y contribuent comme elles à défendre les habitans contre les atteintes de ce terrible climat. Pourquoi les

Digitized by Google

eaux de France n'auraient-elles pas la même vogue, puisqu'elles ont encore plus d'efficacité? car aucun pays n'en renferme de pareilles en aucun genre. On ne retrouve nulle part des eaux souveraines pour la poitrine, comme celles du Mont-d'Or, excellentes pour l'estomac comme celles de Vichi, de Forges, de Plombières; celles d'Allemagne et de Spa, uniquement chargées de fer, ne sont pas adoucies par les mélanges savonneux que contiennent les eaux de France. Avec cette supériorité incontestable de qualités, elles auront encore celle du débit. Quand le gouvernement saura ou voudra le leur donner, il n'a besoin, pour cela, que de vouloir et d'ordonner. La France contient cent départemens, et tout au plus une vingtaine de sources minérales qui exigeraient des dépenses; c'est cinq départemens par chaque source. Qu'est cette somme de besoins auprès de celle des moyens, sur-tout, quand il ne s'agit que de dépenses à faire une fois? car l'entretien se prélèverait sur le produit même des eaux, soit sur les lieux, soit au débit. Il n'aurait rien d'exclusif; mais celui pour le compte du gouvernement obtiendrait une préférence qui, toujours attachée à la sûreté de l'achat des marchandises ordinaires, l'est, à plus forte raison, à la sûreté des objets qui concernent la santé. Il n'y aurait

Digitized by Google

aucun frais à faire pour ces espèces de dépôts; car ils pourraient être placés dans les hôpitaux des villes principales, et vendus par leurs préposés. C'est ainsi que tout se simplifie dans l'exécution, quand tout est dirigé par un mobile unique, et vers un même but.

Nous avons réuni et comme inséré cet article des eaux minérales avec ceux qui concernent uniquement la culture, quoiqu'à la rigueur il ne s'y rapporte pas; mais cependant, comme elles font partie des richesses du sol, elles s'y rattachent en quelque manière, et c'est pour n'en omettre aucune partie que nous leur avons donné place dans cette dissertation. Le tableau eût été incomplet sans cette nuance, et le cadre qu'offre la culture d'un pays aussi vaste que la France est trop grand pour ne pas admettre des objets de nature différente, sans être opposée, sans qu'ils y choquent, ou impliquent contradiction.

9° Le nord de la France consomme beaucoup de bière; c'est la boisson de plusieurs départemens : elle n'est en usage que comme rafraîchissement dans les grandes villes des autres départemens, et sur-tout à Paris. Dans une grande partie des provinces, on ne la connaît même que de nom. Le houblon nécessaire à la consommation de la France croît sur son sol. Il n'y a

Digitized by Google

rien à ajouter à ce qui concerne cette partie quant à l'intérieur, mais, quant à l'extérieur, c'est tout autre chose. Tout le nord s'abreuve avec de la bière; la consommation en est immense, et celle du houblon, qui entre pour beaucoup dans sa composition, doit l'être aussi. Dans une partie de ces contrées, le houblon vient de l'étranger, et n'est aussi mêlé avec la bière que de la manière la plus parcimonieuse. Pourquoi la France ne participerait-elle pas à cette branche de commerce? Une partie de ses terres est très-propre à cette culture, qui demande un sol profond. Le climat de la France lui donnerait de la qualité, car il n'y a pas de doute que le houblon, comme tous les autres fruits, ne se ressente des influences du soleil, et ne devienne meilleur à mesure qu'il se rapproche davantage du midi. C'est une expérience qu'on n'a pas encore tentée, mais dont la raison seule démontre le succès. Il ne serait pas besoin d'y sacrifier des terres déjà employées, mais seulement de le placer en bordures sur ces mêmes terrains dont il n'occuperait que les extrémités, et qu'il protégerait de son ombre, comme font les clôtures plantées. On n'a pas fait assez d'attention, dans la culture, au parti que l'on pourrait tirer des bordures formées d'abres ou de plantes d'un rapport abondant et précieux. Sou-

Digitized by Google

vent elles égaleraient en produits les champs auxquels elles serviraient de ceintures.

10° Les cendres de tourbe sont perdues pour la culture dans les parties de la France où elle sert de chauffage. On les jette, ou on les destine à tout autre usage. D'autres peuples, cultivateurs mieux avisés, les emploient quand ils en ont, les recherchent, et les tirent à prix d'argent, quand ils en manquent. Ainsi, toute la Flandre et le Brabant tirent de la Hollande une immense quantité de cendres de tourbe, pour les répandre sur leurs prairies artificielles, qui, améliorées par cet engrais, en paient bien le prix. Il faut apprendre au cultivateur français à les imiter, à connaître les biens qu'il possède, et à en user comme on sait le faire ailleurs.

11° Le fond de la vie, les élémens ordinaires de la cuisine sont également aussi bons dans l'étranger qu'en France. Le pain et la viande sont, suivant les pays, égaux, supérieurs ou inférieurs aux mêmes denrées en France, de manière à faire *un tout* parfaitement semblable.

Le pain, la viande, et le poisson sont exquis dans toute l'étendue de la Hollande.

L'Angleterre n'est pas moins bien partagée. Dans tout ce pays, la viande est aussi belle qu'à Paris, plus propre et mieux coupée. Le poisson de mer, inconnu dans la plus grande partie de la France,

Digitized by Google

abonde dans toutes les parties de l'Angleterre, dont aucun point n'est éloigné de la mer de plus de vingt-cinq lieues.

Si, dans quelques parties de l'Allemagne, les subsistances sont de mauvaise qualité, comme elles le sont aussi dans beaucoup de parties centrales de la France, cette pénurie est compensée par l'abondance et par la bonne qualité des alimens que produisent tant d'autres parties de cette vaste contrée. A cet égard, l'étranger n'a, en général, rien à envier à la France. Mais où l'infériorité de son pays est bien marquée, c'est pour une infinité de consommations de luxe, enfans et sujets d'un goût délicat et d'un climat incomparable, qui tous deux n'existent qu'en France. Il n'y a pas une seule de ses provinces, qui ne produise par le *sol*, ou par l'industrie, quelques-unes de ces agréables superfluités dont la réunion forme ces magasins si renommés parmi tous les gourmands de la capitale. Avec des élémens de cuisine excellens, les étrangers ne connaissent aucune de ces recherches. Ils les aiment pourtant beaucoup, et les objets de consommation, venant de France, jouissent chez eux d'autant de faveur que ses modes. S'ils n'en usent pas davantage, c'est qu'ils ne circulent guère parmi eux; car ils en consommeraient beaucoup, comme ils consomment ses

Digitized by Google

vins, quand ils peuvent s'en procurer. En général, l'étranger ne s'épargne rien en fait de consommation.

La diffusion des Français parmi les étrangers, produite par l'émigration, a étendu le goût des jouissances de la France. Elle leur en a fait connaître et goûter plusieurs dont ils n'avaient pas idée. Il faut profiter ds ces dispositions, et s'en servir pour les rendre, sur ces objets, tributaires de la France. Pour cela, il faut prendre des arrangemens pour établir dans l'étranger des entrepôts de ces denrées, tels qu'ils existent à Paris. Les moyens en sont trop différens, à cause des localités auxquelles ils sont nécessairement subordonnés pour être rapportés ici. On sent qu'ils peuvent varier à l'infini. Par exemple, les Anglais, riches, et très-grands consommateurs, font consister une partie du bonheur de leur vie à aller aux eaux, à prendre des bains de mer, et à visiter des lieux de rassemblement, ou de soi-disant salubrité; il y en a un grand nombre sur toute la côte méridionale d'Angleterre, en face même de la France; au centre, est le principal établissement de la marine anglaise, et par conséquent une grande réunion de richesses. Quelques heures suffisent pour le trajet d'une côte à l'autre. Qui empêcherait que, dans tout le temps que durent ces

Digitized by Google

rassemblemens, pendant toute la saison des eaux, des fruits des jardins et des cuisines françaises, les plantes et les gibiers exquis de quelques provinces, les fruits confits de quelques autres, ne fussent transportés habituellement aux bords opposés, et ne fussent se mêler aux lourds et grossiers alimens auxquels le cuisinier, le jardinier et le confiseur anglais sont également bornés ? On pourrait répéter la même épreuve sur tous les voisins de la France, et faire ainsi circuler parmi eux les produits de son sol, et d'une espèce d'industrie qui lui appartient exclusivement.

12° Mais de toutes les améliorations que la culture exige en France, la plus importante, sans doute, est celle des animaux, dans le nombre et dans l'espèce. Sans eux, point d'engrais; sans eux, point de nourriture pour l'habitant; sans eux, point de fournitures variées que donnent leurs dépouilles. Ce déficit se reproduit sous mille formes, et nous avons déjà vu qu'il coûte à la France la somme énorme de quarante-six millions, dans laquelle les laines seules entrent pour celle de vingt-trois millions. La France n'exporte que pour huit millions six cent mille livres d'objets de même nature; par conséquent, elle reste en perte de celle de trente-six millions quatre cent mille livres. Il s'agit de remédier à ce déficit : on

Digitized by Google

ne peut le faire qu'avec du bétail, comme on ne peut avoir du bétail qu'en proportion des prairies; il faut commencer par améliorer celles-ci, et l'état des subsistances du bétail, pour l'améliorer avec elles.

Les prairies naturelles sont généralement mauvaises et rares en France. La plus grande partie est formée de terrains marécageux inondés pendant l'hiver, quelquefois même pendant l'été, et dont la dessication, abandonnée aux seules chaleurs de cette saison, ne peut fournir qu'un foin grossier et sans saveur. C'est pourtant à cette nourriture que le bétail d'une grande partie de la France est réduit, encore n'en a-t-il pas sa suffisance. Les prairies artificielles sont absolument inconnues dans les deux tiers de la France : elles disparaissent à treize lieues de Paris, pour ne reprendre qu'à la distance de cent lieues, et quelquefois encore plus loin de la capitale. On ne peut se figurer une culture plus misérable en tout sens: cependant il n'y a pas de culture sans d'abondantes prairies naturelles ou artificielles; car il n'y a pas de culture sans engrais, et pas d'engrais sans animaux. Doubler les moyens de subsistance, c'est doubler le bétail; par lui les engrais, et par eux la fecondité de la terre. Il faut donc commencer la restauration matérielle de la culture par celle

Digitized by Google

des prairies, et par l'augmentation des moyens de subsistance pour le bétail. Elle peut provenir ou de la meilleure manutention des prairies, ou de l'adoption des prairies artificielles.

Les prairies naturelles peuvent être améliorées par des desséchemens, par des irrigations bien entendues. Une partie des prairies de France sont situées le long des rivières marécageuses, sujettes à des débordemens, et habituellement submergées pendant une partie de l'année. Toutes les rivières de Flandre, d'Artois et de Picardie, sont dans ce cas. Les vallées de l'Authie, de la Canche, de la Somme et de l'Oise, sont noyées régulièrement pendant plusieurs mois de l'hiver, et quelquefois pendant l'été. Le pays de Bray, la vallée d'Auge, une partie du Cotentin, ne sont pas arrosés d'une manière plus régulière, ni plus profitable pour les plantes. Les bords de la Seine, de l'Yonne et du canal de Montargis, qui fournissent à Paris une grande quantité de sa consommation en fourrages et en veaux, ne forment qu'une prolongation de marais. Le Poitou, la Saintonge et la Franche-Comté, n'ont que des marais, bien vastes, il est vrai, mais bien humides; humidité dont les chevaux qui y paissent portent l'empreinte sur leurs pieds larges et spongieux. La Bretagne, qui élève une immense quantité de chevaux, ne le fait qu'à

Digitized by Google

la faveur des marais de Dol et de l'évêché de Léon. Tout le territoire compris dans le département des Deux-Sèvres et de la Vendée est aussi très-humide, et la fertilité de la terre n'y est entretenue que par une multitude de coupures et de canaux. La Bresse, c'est encore pis. Le peuple est dans l'usage de rassembler les eaux sur un terrain, et de tenir en étang, pendant plusieurs années, après deux ou trois récoltes. Ce que la barbarie de cet usage fait perdre aux habitans est incalculable; d'abord, il rend l'air du pays lourd et épais, il le remplit de fièvres dont le peuple est habituellement rongé, et qu'elles tiennent en état d'épidémie permanente. Les trois ans d'étang n'équivalent sûrement pas à une demi-récolte en grains, par conséquent le propriétaire perd trois ans pour six. Il a beau alléguer que cet usage féconde la terre, et la répare: ce sont des mots vides de sens, et que l'ignorance, qui ne s'entend pas elle-même dans ce qu'elle dit, peut seule appeler à son secours. Le sol de la Bresse est de la première qualité; c'est par-tout un sol profond et gras, comme on en peut juger par l'état des chemins que la qualité de la terre rend impraticables une partie de l'année. Au lieu d'arrosement, ce pays aurait besoin de desséchement: le terrain que l'on met sous l'eau produirait abon-

Digitized by Google

damment du chanvre ou des prairies couvertes d'arbres à fruits, semblables en tout aux rians vergers dont la basse Auvergne s'enrichit et se décore. Si cette préparation est nécessaire en Bresse, pourquoi ne l'est-elle pas dans les autres pays; et si ceux-ci produisent souvent, avec un sol bien inférieur, sans cet engrais, pourquoi la Bresse ne produirait-elle pas aussi avec un sol d'aussi bonne qualité que celui qu'elle a le bonheur de posséder? Il faut donc reléguer cet usage au nombre de ceux que l'ignorance a introduits dans ses bizarreries, qu'elle maintient par entêtement, et qui doit être proscrit par les lumières nouvelles du siècle et de la culture. C'est à opérer, c'est à encourager les desséchemens dans les pays que nous avons cités, comme dans ceux qui peuvent être dans le même cas, que le gouvernement et les particuliers doivent s'attacher; mais ils doivent éviter de nuire à une partie, en vue du bien pour une autre. Ainsi, pour améliorer et étendre les prairies, il n'est pas nécessaire de détruire les étangs, comme l'ordonna la convention. Nous sommes tous de la conjuration *des moutons contre les carpes:* Tel fut l'arrêt burlesque porté contre les étangs par *Danton*, dans ce gâchis de langage révolutionnaire qui avait fait sa fortune, et qui fit sa perte. Les étangs ont été

Digitized by Google

détruits, et il n'y a pas eu cent arpents de prairies de plus. Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder, on ne doit jamais invoquer la force populaire pour ces rapides destructions vers lesquelles elle se porte toujours avec autant d'impétuosité que d'imprévoyance. Il faut, au contraire, diriger le peuple prudemment vers le bien qu'il peut même méconnaître quand il le produit, sauf à le lui voir reconnaître ensuite par les effets. Il doit en être de même ici; le gouvernement doit encourager les desséchemens utiles et non destructifs : il y a de la place par-tout, et la France est assez vaste pour que la création d'un bien n'entraîne la destruction d'aucun objet préexistant. Il suffit d'améliorer, et non de déplacer quoi que ce soit.

Si la France renferme une grande quantité de terrains trop humides, elle en renferme encore plus de trop secs. S'il faut dessécher les uns, il faudrait pouvoir arroser les autres. Quelle fécondité n'en résulterait-il pas sur un sol et avec un climat comme celui de la France! Qu'on en juge par celle des pays où les eaux du Rhône, de l'Isère et de la Durance, peuvent atteindre. La luzerne y donne jusqu'à cinq coupes. La France étant coupée de montagnes en tout sens, les eaux qui en découlent ont une pente prolongée depuis leur source jusqu'à leur entrée dans les plaines. Pourquoi le

Digitized by Google

cultivateur français n'adopterait-il pas les procédés simples et ingénieux par lesquels le paysan suisse a su maîtriser les torrens de ses montagnes, promener leurs eaux sur la surface de ses propriétés, et changer en moyens de fécondité et d'abondance ces instrumens de destruction et de dommage? Voilà ce que peut l'industrie. De son côté, quand le gouvernement s'occupe de la confection des canaux, pourquoi ne le ferait-il pas dans la double vue du transport des marchandises et de l'irrigation des terres adjacentes? Les modèles en existent par-tout, en Espagne, au canal de Saragosse; en Angleterre, à celui du duc de Bridgewater; en France, à celui de Boisgelin, en Provence, qui emprunte à la Durance une partie de ses eaux pour arroser les plaines arides de la Craux. Voilà les travaux et le but qui conviennent à un grand gouvernement, et non pas d'aveugles instructions, qui, après quelques momens d'enivrement et de jouissance, ne laissent après elles que des privations et des regrets.

Les prairies artificielles sont d'une prodigieuse variété, et c'est là que la nature, aidée par l'art, montre toute sa richesse. C'est là que la culture paie plus abondamment les soins du laboureur, et que le profit s'élève avec la science. Ainsi, la culture des plantes légumineuses qui exige plus

Digitized by Google

de soin que celle des herbes communes, telles que le trèfle et la luzerne, en surpasse-t-elle aussi de beaucoup les produits. Mais comme cette culture suppose des capitaux et des soins, nous ne la proposerons pas généralement au peuple français. Qu'elle soit la culture des riches et des gens éclairés, à la bonne heure, de ceux qui peuvent lui donner des avances et des soins, ce sera un grand bonheur; mais nous ne conseillerons pas d'en proposer d'autre à la généralité du peuple, que celle du trèfle et de la luzerne, comme plus simple et plus à sa portée. Le trèfle paraît mériter la préférence, parce qu'il n'occupe la terre que pendant un ou deux ans, parce qu'il est remplacé par des récoltes de grains pour lesquelles il prépare très-bien la terre, et que d'ailleurs une grande quantité de terres donnée aux prairies, et soustraite aux grains, pourrait affecter l'état des subsistances dans une nation qui vit presque entièrement de pain, au lieu que le trèfle ne fera que remplacer les jachères absolues, et occupera la terre pendant le seul temps où elle ne produirait rien.

Le rapport de la prairie artificielle à la prairie naturelle est de trois à un. Quelle immense acquisition pour la culture, si jamais celle du trèfle peut se généraliser en France! Et qu'on ne craigne pas de diminuer la nourriture des moutons,

Digitized by Google

en voulant augmenter celle du bétail. Le mouton nourrit presque tout le midi de la France, il vit sur les jachères ; il est embarrassant pendant le printemps jusqu'à la récolte. Tout cela est vrai ; mais aussi ne s'agit-il pas de lui soustraire la totalité des jachères, mais seulement une petite partie ; et, dans cette partie même, il se trouve compris, et ce qu'il perd d'un côté, il le retrouve de l'autre ; car les prairies artificielles fourniront aussi à sa nourriture, comme elles le font en Angleterre, en Flandre et en Hollande.

Nous voilà donc arrivés à l'article que nous avions principalement en vue en composant cet écrit, et qui, comme nous l'avons déjà dit, en a été la cause occasionnelle, l'augmentation et l'amélioration des troupeaux en France, renfermant les trois espèces d'animaux les plus utiles à la culture, le cheval, le bœuf et le mouton. Pour bien apprécier l'importance de cette question, qu'on fixe d'abord son idée sur la somme que le déficit, dans les trois espèces, coûte à la France, et sur l'intérêt qu'elle a à le remplir.

La France importe annuellement d'animaux vivans et leurs produits . . . . 24,000,000 liv.
laines. 23,000,000
elle exporte 9,100,000
Excédant d'importation. . . 35,900,000

Digitized by Google

C'est à cette immense somme qu'il s'agit de pourvoir.

Presque toute l'exportation des animaux se dirige vers l'Espagne. La France en reçoit de tous les autres pays. Elle n'en fournit pas à l'Angleterre, dont elle reçoit au contraire beaucoup de chevaux ; elle en donne encore moins aux Pays-Bas et à la Hollande, d'où elle en tire beaucoup : le nord de l'Allemagne et de l'Europe lui en fournissent au lieu d'en recevoir ; l'Allemagne lui vend ses chevaux de guerre et de labour ; la Franconie lui envoie du bétail gras : on a vu jusqu'à la Hongrie lui envoyer des détachemens de ses superbes troupeaux ; la Suisse lui vend beaucoup de chevaux de guerre et de postes ; elle en fournit le midi et l'est de la France : elle lui envoie aussi beaucoup de bétail pour engraisser. L'Italie et la France restent à peu près étrangères l'une à l'autre pour ce genre de commerce ; reste donc l'Espagne qui, passive dans ses transactions avec tout le monde, l'est encore avec la France, dans celles qui concernent le commerce des animaux et de leurs produits, car elle tire de la France plus de vingt mille mulets, près de sept mille têtes de bétail de toute espèce, et cent mille moutons pour les boucheries de Catalogne ; mais elle s'en dédommage pleinement par la vente de

Digitized by Google

ses laines, dont la France seule achète pour plus de quinze millions. Le déficit de la France provient à la fois de la quantité et de la qualité des troupeaux : elle manque de troupeaux, et elle n'en a pas les bonnes espèces : le nombre et l'espèce manquent ensemble. Il faut donc remédier à la fois à l'un et à l'autre, augmenter les troupeaux en nombre, et en améliorer les races. *Améliorer* équivaut à *augmenter* dans les espèces où le prix est attaché au *volume*. Ainsi, un bœuf qui en égale en pesanteur deux ou trois, équivaut à ce nombre de bœufs inférieurs en pesanteur, comme fait aussi le mouton qui porte une toison d'un prix triple ou quadruple de celle d'un mouton égal d'ailleurs en pesanteur, mais inégal en finesse de laine. Ces animaux équivalent réellement à un plus grand nombre de la même espèce. Dans ce cas, améliorer l'espèce est aussi l'augmenter. Cette vérité est encore plus sensible pour l'espèce du cheval. Pour elle la consommation est égale ; le laid consomme autant que le beau, et celui-ci autant que celui-là. L'un se vend cent louis, l'autre dix ; il y a donc dix chevaux dans un, et l'amélioration renferme dans un haut degré l'augmentation numérique. L'amélioration renferme donc par elle-même un principe d'augmentation ; mais, pour la compléter, il

Digitized by Google

ne faut pas se borner à elle seule, ni la séparer de l'augmentation numérique, il faut au contraire les tenir constamment réunies, et les faire toujours marcher de front.

L'augmentation des troupeaux suppose celle des moyens de subsistance et d'entretien. C'est le préalable indispensable de cette partie de la restauration de l'agriculture. Nous l'avons placée dans une meilleure manutention des prairies naturelles, et dans l'extension de la culture des prairies artificielles. Ce sont là les deux bases de tout l'édifice, et, pour procéder avec ordre dans cette importante question, nous placerons dans un article à part tout ce qui concerne chacune des trois espèces d'animaux dans ses rapports individuels comme dans ses rapports particuliers avec la France. Mais, pour jeter sur cette question tout le jour dont elle est susceptible, qu'il nous soit permis de la faire précéder d'un coup-d'œil sur quelques autres propositions, dont l'éclaircissement peut aider à l'explanation de celle-ci.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

De la différence des animaux dans les mêmes espèces.

L'HOMME, avec une origine commune, varie et présente des différences continuelles dans sa conformation extérieure, dans les traits de son visage, dans la couleur de son teint, et dans toutes les habitudes de son corps. Ces différences se font remarquer dans les distances même les plus rapprochées : elles marquent de provinces à provinces comme de nation à nation; elles varient comme le langage, comme les mœurs et les goûts; et, ce qu'il y a de plus remarquable, de plus inexplicable dans l'origine de ces différences, c'est qu'une fois établies, elles ne sont plus sujettes à changement, et qu'elles se perpétuent sans interruption. Ainsi, dans l'immense famille du genre humain, issue du même père, dont la progéniture couvre le globe, qui a pu introduire l'inconcevable variété de constructions, de formes, de mœurs et de langage, qui sépare ces enfans d'un même père? variétés assez prononcées pour les faire remarquer à la première inspection; diffé-

Digitized by Google

rences qui, les séparant par des incompatibilités mutuelles, élèvent trop souvent un mur de séparation entre eux, et placent la défiance, la haine et la jalousie dans les mêmes cœurs que les doux sentimens de la fraternité devraient réunir. La variété de l'espèce humaine est marquée par mille nuances : il y a mille degrés d'intervalle entre le Chinois et le Français, entre celui-ci et le nègre, entre le nègre et l'Albinos. Cette différence est sensible de peuple à peuple, de province à province. Des pays qui se touchent ont des habitans qui ne se ressemblent en rien. Cette échelle de dissemblance va en s'abaissant continuellement d'un peuple à l'autre ; mais elle est insensible dans le même peuple : ainsi l'Asiatique, l'Africain, l'Européen, l'Américain, et, dans ces dispositions générales, chaque peuple qui y est renfermé, a conservé son caractère distinctif. L'Asiatique ne devient pas semblable à l'Européen et à l'Africain ; mais le Chinois habitant de l'Asie ne prend pas davantage le caractère de l'Indien son voisin ; l'Africain, à son tour, n'emprunte pas les formes de son frère d'Europe ou d'Asie ; mais le Maure et l'Egyptien ne se revêtent pas davantage des attributs du nègre, de l'Ethiopien ou du Hottentot, qui habitent l'Afrique aussi bien qu'eux : de même l'Européen, continuant de rester étran-

Digitized by Google

ger à la configuration des habitans des autres parties du monde, varie très-sensiblement dans l'enceinte même de l'Europe, et varie à de très-petites distances. Ainsi l'Italien ne devient pas plus Anglais que Chinois, qu'Africain; l'Anglais reste Anglais, et ne participe pas à la configuration de l'Espagnol. Le Français, séparé de l'Anglais par un point imperceptible, est séparé de lui, par l'habitude du corps, d'une manière très-sensible; il n'est personne qui n'en saisisse la différence au premier coup-d'œil. Il en est de même de l'Anglais avec l'Irlandais. La différence est encore plus frappante entre les habitans de la France elle-même. Le Languedocien, le Provençal surtout, n'ont rien de commun avec les habitans des provinces du nord, pas même avec celui des provinces qui les avoisinent. Le Provençal appartient plus au sang italien qu'au sang français. D'où proviennent ces différences toujours soutenues, toujours marquées dans les degrés de l'échelle des êtres, lorsque la communauté de leur origine est certaine; lorsque ces différences subsistent depuis des milliers d'années; lorsqu'une fois établies dans une population, elles y restent invariables et fixes, de manière à ce que la variation paraisse n'avoir eu lieu qu'une fois? Vient-elle de la nourriture, du climat, de la transplan-

Digitized by Google

tation des races, de la supériorité d'une des deux parties dont la réunion contribue à la propagation de l'espèce? Mais, encore une fois, pourquoi des peuples, avec un climat, une nourriture et des mœurs à peu près correspondantes, sont-ils si dissemblables? pourquoi, après avoir tant changé, ne changent-ils plus? pourquoi cette pente à la variation s'est-elle arrêtée tout d'un coup, et s'est-elle changée dans une fixité permanente et dans une espèce d'immutabilité? Le climat et la nourriture y ont si peu de part, que les Européens transplantés aux colonies, en Amérique, y sont restés Européens; qu'ils n'ont pas pris la figure des naturels; qu'ils ont conservé entre eux les nuances qui les distinguent en Europe. Le Français du Canada est le Français d'Europe. Les cinq millions d'Américains qui habitent les colonies anglaises y rappellent la beauté et la ressemblance parfaite du sang anglais, dont ils sont bien certainement issus. Les Espagnols qui couvrent toute la partie méridionale de l'Amérique ne sont devenus, sous ce ciel brûlant, ni Péruviens ni Mexicains. Le créole des Antilles n'est ni Caraïbe ni Indien; il est resté Français, Anglais, Espagnol, suivant la division de population à laquelle il appartient. Le nègre, transplanté aux colonies avec une nourriture et des occupations bien dif-

Digitized by Google

férentes de celles de son pays, y propage son espèce dans toute sa noirceur, et les mélanges même des diverses espèces ont leurs lois fixes et déterminées. Le Hollandais à la pointe d'Afrique et à Java, l'Espagnol à Manille, l'Anglais à Madras, ne deviennent ni Cafres, ni Indiens, ni Malais; ils y restent Européens, ils y soutiennent leur race avec toutes les nuances qui les distinguent en Europe. Le Juif, disséminé sur la face du globe, participant à tous ses climats, à toutes les manières de vivre, mais ne participant pas à tous les sangs, dont ses observances légales le tiennent éloigné, reste Juif et reconnaissable partout, au milieu des peuples parmi lesquels une transplantation de mille ans l'a placé, en empruntant leurs mœurs, leurs usages, mais en conservant exclusivement sa race. Comment se fait-il donc que ces races aient été divisées primitivement entre elles, qu'elles donnent de si prodigieuses différences, et que ces différences, une fois attachées à elles, ne s'effacent plus, mais qu'elles se perpétuent sans altération? Quel a été le principe et l'époque de cette altération primitive qui a eu lieu une seule fois, et qui a ensuite traversé l'espace du temps sans aucune altération ultérieure? Certes, ce sont là de grandes et importantes questions, dont les résultats sont aussi

Digitized by Google

évidens et incontestables que le principe en est contesté, qui nous atteignent par leurs effets autant qu'elles nous échappent par leurs causes.

Ces variétés ne sont pas moins sensibles dans les espèces animales que dans l'espèce humaine: elles y reviennent même d'une manière plus frappante; car ces espèces sont plus entremêlées que celle de l'homme; comme si la nature avait cru devoir encore plus de soin à la conservation de l'espèce humaine, comme la première de toutes en dignité et en utilité. En effet, quoique chaque pays ait des animaux de race particulière et dominantes, d'autres races s'y trouvent toujours mêlées dans une quantité qui n'a rien de pareil dans l'espèce humaine. Ainsi, en Europe tous les habitans ont la conformation européenne; il n'y a pas de Chinois ni d'Africain : chaque division de cette contrée, comme chacune des quatre grandes divisions du globe, a aussi sa population spéciale, dans laquelle, à la vérité, il se trouve bien quelque mélange, quelques êtres qui, par leur conformation, appartiennent moins à la population indigène qu'à celle d'autres lieux, peut-être même davantage à ceux-ci qu'à ceux-là; mais ces nuances sont toujours faibles, et se perdent dans l'uniformité soutenue du tableau. Il n'en est pas ainsi des animaux : chaque pays a sa race;

Digitized by Google

mais, à l'exception de quelques-uns, où le soin de sa conservation est un objet continuel d'attention pour les habitans, la race principale, quoique toujours très-marquée, est mélangée d'une quantité d'autres races. Ainsi, si vous en exceptez l'Arabie et quelques autres pays où la pureté de l'espèce des chevaux obtient des soins supérieurs à ceux même que l'homme donne à sa propre espèce, l'espèce du cheval, quoique conservant toujours le caractère indigène, subit mille variations, toutes preuves certaines de mélanges. Le même pays renferme des chevaux, des bœufs, de toute taille, de toute couleur, de toute conformation; de manière qu'il y en a beaucoup dont il serait impossible d'assigner l'origine, et qui, dans cette conformation vague, prêtent à une confusion, source de beaucoup de fraudes. Ce mélange est encore plus sensible dans l'espèce du chien, qui se représente dans le même lieu sous mille formes différentes. Dira-t-on, pour l'animal comme pour l'homme, que ces dégénérations tiennent à la nourriture et au climat? mais la réponse est dans l'objection même; car les diverses espèces, vivant dans les mêmes lieux et des mêmes alimens, participent aux mêmes influences. Est-ce la domesticité qui a affaibli les ressemblances originaires, et qui a introduit les nuances distinc-

Digitized by Google

tives? Les animaux sauvages conservent, il est vrai, leur conformité réciproque bien plus que ceux qui vivent en état de domesticité. Les chevaux sauvages d'Amérique se ressemblent tous, ceux d'Afrique sont de même. Le lion, le loup, le cerf, le renard de tous les pays, se ressemblent: s'il y a différence, elle porte sur le volume plutôt que sur la conformation, encore moins sur les mœurs et sur les qualités pour ainsi dire internes. Le lion de tout pays est fier et courageux, le loup vorace et timide, le daim léger, le renard ingénieux, le chien caressant et fidèle; mais, dans les animaux sauvages, les différences de volume ne sont senties, entre diverses espèces, qu'à de grandes distances, et, pour ainsi dire, par divisions; au lieu que la différence des espèces domestiques est sensible d'individu à individu; elle est locale, elle se reproduit par-tout, et pour ainsi dire par têtes: le beau, le grand cheval est dans le même pays à côté du cheval petit et difforme; le bœuf de haute stature et de grand poids vit à côté du bœuf petit de taille et léger de volume. C'est sur-tout dans l'espèce du cheval que cette observation a lieu: le bœuf y prête moins, soit qu'on lui donne moins de soins, soit qu'à raison de sa pesanteur il change moins de place, et soit plus attaché à la terre que le cheval, dont

Digitized by Google

la légéreté facilite le déplacement. Mais c'est surtout par l'identité de voix, de mœurs et de goûts, que les différentes familles d'animaux se tiennent et se rapprochent entre elles bien plus que les familles d'hommes. Pourvues des mêmes organes, elles en font un usage uniforme, et leurs inclinations et leurs goûts ont une direction commune, et se portent vers les mêmes objets: par là les espèces animales vivent plus dans l'état de famille que ne fait l'espèce humaine. Le son de la voix ne varie point dans les espèces semblables; il y a entre elles un *langage universel*, connu, entendu, et employé généralement par elles; elles se communiquent, par les mêmes sons, l'expression des sentimens qu'elles éprouvent. Le cheval de tout pays hennit de même, le *lion* rugit, le chien aboie de la même manière en tout climat et en tout lieu. La crainte, la douleur et l'amour, se rendent chez eux par les mêmes accens; et quand l'air retentit des concerts des êtres ailés qui l'habitent, ils font entendre partout les mêmes sons, et *cent* rossignols n'ont qu'*une* même manière de saluer le retour du printemps. L'homme, au contraire, pourvu d'organes semblables en tout, en use d'une manière tout à fait différente. Il ne s'entend pas dans les distances les plus rapprochées: un mur d'éter-

Digitized by Google

nelle séparation est, par la différence des langages, élevé entre son semblable et lui; il vivra étranger aux affections de l'homme qui ne rend pas les idées par les mêmes sons que lui; il ne peut ni lire dans son cœur, ni pénétrer sa pensée, ni s'associer à ses peines, à ses plaisirs; et, rassemblés par l'habitation, ils sont séparés par la différence du langage. L'état de société n'est complété que par la communauté du langage; sans elle la société reste imparfaite dans sa partie même la plus essentielle, celle du moral, dont le prix est bien plus grand que celui du physique: grand et difficile problème que celui de la différence ou de la similitude du langage par rapport à la richesse ou à la pauvreté de l'homme, par rapport à la conservation même de la langue et aux progrès dont l'universalité pourrait la priver ou l'enrichir.

Il en est de même des mœurs et des goûts des animaux. Par-tout ils se ressemblent dans les mêmes espèces, et leurs nuances sont vraiment insensibles. Par-tout le cheval et le bœuf vivent de la verdure des champs; l'habitant des forêts, de carnage et de proie; l'oiseau, des insectes qui vivent dans l'air, ou des graines qui tombent sur la terre; par-tout aussi leurs mœurs se ressemblent: doux, obéissans, timides ou féroces, les mêmes attributs se retracent

Digitized by Google

par-tout. Le cheval de tout pays est docile et sociable, le bœuf obéissant et lourd; par-tout le lion est hardi, et le tigre veut du sang : mais l'homme n'a pas cette généralité de goûts et d'inclinations. Elles varient chez lui comme le langage. D'un bout du monde à l'autre, sa table et ses habits, ses peines et ses plaisirs, ses jugemens et ses idées se composent d'objets et de relations différentes et souvent opposées. L'un savoure avec délices les mets qui soulèvent le cœur de l'autre; celui-ci se revêt avec orgueil, et court avec agilité sous les mêmes habits qui exciteraient la risée de celui-là, ou qui embarrasseraient sa marche; on rit dans un lieu de ce qui afflige dans un autre; on y révère ce qu'on méprise ailleurs; le sublime d'un pays est le ridicule d'un autre: tout est division, tout est partage dans tout ce qui touche à l'homme, tandis que tout est affinité et similitude dans tout ce qui tient aux animaux. Encore une fois, est-ce richesse ou pauvreté, avantage ou perte pour l'une des deux espèces, ou pour les deux à la fois? Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à notre sujet, dont cette digression nous a peut-être trop écartés, les animaux domestiques dont nous avons à nous occuper, semblables entre eux par la nature de leur destination, de leurs habitudes et de leurs goûts,

Digitized by Google

sont très-différens par leur conformation, par leurs traits extérieurs, et par conséquent par leur utilité: Le cheval ignoble et petit, faible et lourd, le bœuf sans force et sans volume, le mouton *rabougri*; et porteur d'une toison hérissée, quoique semblables par leurs formes, et pour ainsi dire, par leur charpente, au noble coursier, au bœuf infatigable, au mouton précieux par sa dépouille, ne peuvent cependant avoir le même degré d'utilité ni de valeur. Ils ne servent pas et ne peuvent pas valoir de même. Cette différence est marquée d'une manière frappante sur toute la surface du globe. Il y a cinq cents espèces de chevaux depuis la Chine jusqu'en France, depuis le Danemarck jusqu'au cap de Bonne Espérance. Le cheval français du Canada et le cheval espagnol du Chili n'ont rien de commun; il en est de même du bœuf et du mouton. Ici, le bœuf est robuste, et, dans ses grandes proportions, il offre réunis les attributs de la force et les élémens d'une nourriture succulente et salubre. Sa tête est ombragée d'une double ramure qui lui sert d'ornemens, d'armes dans les combats, et de soutien sous le joug qui l'attache au travail. Là, son front est dégarni, sa taille s'élève peu au-dessus de la terre; il rampe presque, il ne donne au travail qu'un faible secours, et à la nourriture de l'homme qu'un

Digitized by Google

faible soutien. Les moutons d'Angora, de Barbarie, d'Espagne et de Hollande, ont sûrement de grandes et importantes différences, qui ramènent toujours la même question, celle de leur origine. Vient-elle de la transplantation? mais d'où a-t-elle été faite? quand a-t-elle eu lieu? en quel endroit se trouve le type de l'espèce transplantée? De tout temps celle-ci existe aux lieux où elle est. Est-ce dans la nourriture, dans le climat? Mais ce n'est que dans les extrêmes que le climat agit, ce n'est pas d'ailleurs sur les formes que son influence s'exerce : les animaux vivant sous des climats à peu près pareils et parallèles, ressentant les mêmes influences climatériques, devraient conserver les mêmes formes, et elles varient par-tout. Que le climat rende le cheval d'Afrique différent de celui de Norwége, à la bonne heure; mais dans notre Europe, dont la température est à peu près égale, cette action du climat ne peut marquer autant qu'on le suppose. Sur quelles parties d'ailleurs tombe cette action? Qu'on assigne la forme soumise à son influence. Quel est celui qui les donne rondes ou anguleuses, qui arrondit ou qui aplatit la croupe du cheval, qui élève son encolure, et donne à sa tête de la grace et de la fierté? La nourriture des animaux domestiques est à peu près la même dans toute l'Europe; ce n'est donc pas elle encore qui

Digitized by Google

constitue les différences sensiblement marquées entre les différentes espèces des mêmes animaux qui l'habitent. Si la population de ceux-ci a gagné de proche en proche, comme on le dit de celle de l'homme, comment est-il résulté une filiation différente d'auteurs semblables ? et comment les enfans se sont-ils graduellement éloignés de la ressemblance de pères communs, contre la loi de la nature, et l'expérience qui montre la continuité des mêmes espèces dans la perpétuité des mêmes races? Ainsi, dans tout pays où les chevaux et les bœufs sont conservés sans mélange, ils se reproduisent sans cesse dans une ressemblance complète. Les bœufs, les moutons hollandais, danois, espagnols, sont les mêmes depuis mille ans, et resteront tels tant qu'on ne coupera pas le fil de leur reproduction propre, tant qu'on les laissera se reproduire exclusivement et sans mélange. Si c'est par la transplantation que la différence des espèces subsistantes s'est établie, en quel lieu existe le type de l'espèce dont nous n'avons que la copie? et quand cette transplantation a-t-elle été exécutée?

Entre beaucoup de différences qui existent dans diverses espèces de chevaux qui sont sur le globe, il en est une qui n'appartient d'une manière aussi marquée qu'à cette espèce d'animal. C'est celle du cheval de carrosse avec le cheval de selle : il existe

Digitized by Google

en effet deux grandes divisions, et pour ainsi dire deux zones pour les chevaux, distinction qui n'a pas lieu pour les deux autres espèces d'animaux. Le cheval est, dit-on, originaire d'Arabie et d'Afrique: il s'est étendu peu à peu, et cet animal si léger, et si mince aux lieux de son origine, a fini à mille lieues de là par l'épais cheval de Flandre, et par le cheval étoffé de Normandie. Il n'y a nulle analogie entre les deux espèces. Tout l'Orient, dont le cheval est venu, n'a pas de chevaux de trait; cette espèce est réservée à l'Europe, qui, plus heureuse que la contrée à laquelle elle doit ce précieux animal, élève des chevaux propres aux mêmes usages que ceux d'Orient, en même temps qu'elle élève aussi ces grands chevaux dont il est dépourvu. Celui-ci n'admet pas le mélange, au lieu que l'Occident en est rempli. Dans l'espèce du bœuf, au contraire, le mélange est général dans les deux climats, et l'espèce se représente alternativement sous des formes tout à fait différentes. Mais si l'origine de la différence entre les deux espèces de chevaux échappe à toute explication, les effets de ces différences sont sous les yeux de tout le monde. Les espèces se soutiennent et se perpétuent par elles-mêmes, tant qu'on ne les mélange pas. Par-tout où l'on n'a pas cherché à introduire des espèces étran-

Digitized by Google

gères, l'espèce du pays, l'indigène, s'est conservée avec son caractère et des attributs distinctifs; elle s'y maintient comme celles de l'homme, et comme les fruits de la terre; elle est reconnaissable comme elles, et elle se maintiendra, tant qu'un sang étranger ne viendra pas interrompre son cours et oblitérer ses formes par une infusion étrangère. Ainsi, les chevaux danois, polonais, hollandais, normands, espagnols, allemands, turcs et napolitains, se perpétuant toujours entre eux, conservent toujours leur caractère national; l'arabe, plus surveillé dans ses alliances, garde encore plus exclusivement ses formes distinctives : on peut donc conserver les espèces de chevaux comme on le veut, on peut avoir celles que l'on veut, et cette question nous conduit à en examiner rapidement deux autres, celles de l'influence du sang sur les races et celle du croisement des races.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

De l'influence du sang dans les espèces d'animaux.

Dès qu'on parle de la réparation d'une espèce d'animaux, de la substitution d'une espèce étrangère à l'espèce indigène, on ne manque jamais de rencontrer la réponse vulgaire que cette espèce ne *réussira pas dans le pays.* C'est la réponse générale, reçue, et presque convenue par-tout; c'est la seule défense qu'on sache opposer; car, pour des raisons, il ne faut pas en attendre : mais plus cette opposition est irréfléchie, plus elle plaît à des esprits qui le sont aussi, parce qu'elle flatte davantage les deux penchans favoris de l'homme, l'amour-propre et la paresse. En parlant ainsi, ils font à la fois leur apologie pour le passé et pour l'avenir; ils justifient leurs actions passées et leur inaction future. La généralité de l'empire de ce préjugé a été, est encore très-funeste à l'agriculture : puissions-nous être assez heureux pour contribuer à le détruire!

On terminerait tout d'un coup cette question par l'exposition d'un fait bien simple, celui du

Digitized by Google

succès constant de la transplantation des espèces d'animaux dans les pays où ces espèces manquaient absolument. Si, avec des différences prodigieuses dans le climat et dans les localités, ces espèces cependant ont prospéré sur ces terres nouvelles pour elles; si elles y rappellent l'espèce originaire, si les espèces transportées dans les mêmes lieux y conservent leurs nuances distinctives; alors, il est bien évident que le sang seul opère dans la transmission des races, et que les localités n'y entrent pour rien. Or, l'état des animaux, d'un bout du monde à l'autre, dépose en faveur de ce fait. Le bœuf, émigré des humides climats de la Hollande vers les côtes glacées d'Archangel, a acquis, sous ce pôle, plus de poids et de volume qu'il n'en a au centre de l'Europe. La Sibérie nourrit le cheval polonais; le cap de Bonne-Espérance voit ses immenses plaines couvertes des descendans des coursiers qu'il a reçus de la Perse. Le Canada n'a que des chevaux français. Le bœuf illinois est le bœuf français, augmenté de tout le volume qu'a pu lui donner l'abondance des pâturages de ce pays, qui manquent à sa terre natale. Les États-Unis de l'Amérique n'ont que des chevaux anglais et normands. Le Mexique, le Pérou, Saint-Domingue, dépourvus de chevaux avant l'arrivée des Espa-

Digitized by Google

gnols, n'en connaissent pas aujourd'hui d'autres espèces que celles d'Espagne. Le Chili l'emporte même sur l'Andalousie, dont les nobles coursiers n'ont fait que se perfectionner dans cette contrée éloignée, et rehausser encore les brillantes qualités qui les distinguent en Europe. En un mot, les animaux transplantés dans divers climats y ont conservé, comme les hommes, le caractère distinctif de leur origine. L'Espagnol des colonies, le Français du Canada, l'Anglais des États-Unis, n'appartient pas de plus près à l'espèce humaine d'Espagne, de France ou d'Angleterre, que le cheval, le bœuf et le mouton de ces climats, n'appartiennent au cheval, au bœuf, et au mouton d'Espagne, de France ou d'Angleterre. Le mouton d'Espagne a conservé la pureté de sa race, la finesse de sa toison, ses proportions et sa figure, en Suède, en Saxe, en Prusse, en Angleterre et en France, malgré la différence de ces climats entre eux, encore plus avec celui de la terre natale de ces animaux, tant qu'ils ne sont pas mêlés avec l'espèce indigène; ils restent au milieu d'elle étrangers et espagnols, comme des colons français sont restés Français au milieu des peuples étrangers, dont ils partagent depuis cent ans les habitudes, la nourriture et le climat; mais dont ils n'ont pas admis le sang. Tout vient

Digitized by Google

donc de lui, et non pas du climat et de l'air qu'on respire, ou des alimens dont on vit. Les Juifs, répandus au milieu de tous les peuples, vivant comme eux, mais se mariant seulement entre eux, restent Juifs depuis mille ans, et confondent, dans cet état, toutes les inductions tirées de la nourriture ou du climat.

Mais les espèces qui, transplantées en d'autres lieux, y retracent leur caractère primitif, le conservent inaltérable et pur dans ceux d'où elles sont originaires et indigènes, et cette double ressemblance se sert mutuellement de confirmation et de preuve; car si l'espèce transplantée ne varie pas à moins du mélange, si l'espèce locale ne varie pas davantage, hors le mélange, le mélange est donc la seule cause de variation; et cela tient d'autant plus au sang, que l'identité de l'espèce s'accroît en proportion de l'éloignement du mélange. Ainsi, le cheval arabe, dont aucun mélange n'approche jamais, reste arabe pur, reconnaissable à tous les yeux, et incomparable à tous les autres chevaux en qualité, comme en construction. Il en est de même des chevaux de tous les pays, de leurs moutons et de leurs bœufs. Le cheval, le mouton de Barbarie, ont des caractères et des signes qui ne permettront jamais de les confondre avec d'autres; il faut être privé de toute connaissance ou

Digitized by Google

du sens de la vue, pour ne pas les reconnaître à la première inspection. Le cheval, le mouton d'Espagne, ne ressemblent pas plus aux espèces françaises des mêmes animaux, que ne le font les habitans des deux pays. Le cheval du Limousin, d'Auvergne ou de Normandie, sont limousins, auvergnats et normands exclusivement, sans aucune conformité entre eux ; il en est de même en Angleterre. La race importée efface presque l'indigène : le cheval de Perse, transporté en Angleterre sous Élisabeth, est aujourd'hui remplacé par l'arabe, dont l'importation, favorisée par le haut prix qu'on y attache, finira par effacer à la fois la race indigène et celle de Perse.

En Hollande, les trois espèces d'animaux, le bœuf, le cheval, et le mouton, se ressemblent parfaitement entre eux pour la taille, la figure, la couleur et la toison; tout y est pareil, et dans ce pays de l'uniformité, sur une étendue de quarante lieues carrées, les animaux ont une similitude qui les ferait prendre tous pour les enfans d'un même père. En Hollande, les trois espèces sont véritablement toutes d'une pièce ; aussi sont-elles reconnaissables et reconnues dans tous les marchés de l'Europe. Il en est de même en Danemarck, dont les chevaux portent, dans l'élévation de leur taille, dans la hauteur de leur en-

Digitized by Google

colure, dans la courbure de leur tête, et dans la fierté de leurs allures, des signes distinctifs de tous les autres chevaux d'Europe. La Pologne n'en possède que de petits et robustes, mais d'une configuration uniformément irrégulière : la Hongrie tout entière n'élève que de petits chevaux au milieu d'immenses troupeaux de bœufs superbes; et, à mesure qu'on s'avance vers l'Orient, on ne retrouve plus que des chevaux semblables pour la petitesse de leur taille, pour la finesse de leurs jambes, et la légéreté de leur course, soit qu'ils aient pris naissance dans les lieux élevés ou bas, chauds, tempérés ou froids, soit dans les pâturages arides des montagnes, ou dans ceux que l'étendue des plaines et le cours des rivières ne peuvent manquer de féconder ; preuve évidente que le climat et la nourriture n'opèrent pas sur la différence des espèces.

La transplantation des animaux a été en tout pays l'objet de mille expériences, qui, quoique conduites toutes sur des principes, et avec des soins différens, ont obtenu un résultat uniforme, quant à la similitude. Par-tout les animaux ont donné des produits semblables dans les mêmes espèces, et tant que les races ont été continuées. La Suède a admis et conserve le mouton d'Espagne dans toute sa pureté ; la Saxe a fait de

Digitized by Google

même; la France vient de le tenter avec le même succès : tant que l'espèce des pays en est restée, ou en restera séparée, l'espèce espagnole en est restée, et en restera différente. L'expérience du passé est le garant du résultat à venir. De même, le cheval transplanté d'Arabie en Angleterre, en Allemagne, en France, celui de Brandebourg, d'Angleterre et d'Espagne, transplanté en France, ont donné et laissé par-tout des traces de leur passage et de leur race, qui, étouffée dans quelques lieux par l'espèce indigène, en a triomphé dans d'autres où elle était en plus grand nombre, et où elle en a été séparée avec plus de soins. Ainsi, tandis que le cheval anglais prenait les formes arabes, par le mélange général et continuel du sang arabe, le cheval normand devenait anglais, par le mélange qui a eu lieu des étalons anglais; le cheval du Limousin et de l'Auvergne perdait tout à fait son caractère originel, qui allait se fondre dans la multitude de races étrangères avec lesquelles on l'a mêlé.

Le croisement bien entendu des races a l'effet de les rappeler sans cesse à leur origine, sans éprouver d'obstacles de la nourriture ou du climat. Les lois de leurs effets sont connues et graduées comme celles du croisement de l'espèce humaine; et la loi du sang est assez forte dans

Digitized by Google

toutes les deux, pour agir également dans des degrés égaux, de manière à assigner l'époque du changement complet de la race au quatrième degré d'un croisement non interrompu. Ainsi que le blanc ou le nègre blanchit ou noircit à sa quatrième génération, qui n'a pas souffert de mélange, le mouton espagnol change de même le mouton français en mouton espagnol à la quatrième génération, qui a cessé de participer à la race française ; et celui-ci se maintient dans son nouvel état, tant qu'il n'y a pas de retour à son ancienne origine ; et, ce qui est plus particulier, c'est que les degrés d'amélioration et de correction se correspondent exactement dans les deux espèces de l'homme et de l'animal : de manière que si le premier, produit du mélange humain, donne le mulâtre, le troisième le tierceron, et le quatrième le blanc pur, le mélange des espèces d'animaux donne, dans le même degré, les métis jusqu'à l'espèce pure, qui, comme celle de l'homme, arrive infailliblement au quatrième degré.

Il est fâcheux que les observations sur la correction des espèces animales aient été plus particulièrement faites sur l'espèce du mouton, qu'elles s'y soient, pour ainsi dire, concentrées et arrêtées, et qu'on ne les ait pas étendues aux autres espèces, indication qui eût été également utile

Digitized by Google

aux gouvernemens et aux particuliers. Il est facile d'y revenir ; l'influence de la race se fait sentir sur des points où la nourriture et le climat n'atteindront jamais. Les animaux de certains pays sont tous à peu près porteurs de la même robe. Presque tous les chevaux d'Afrique sont *gris* ou blancs, ceux d'Angleterre d'un rouge *clair* ; le bœuf et le cheval d'Hollande diffèrent, pour la couleur, du bœuf et du cheval de tout pays; ils ont même un poil qui leur est particulier. Les couleurs singulières n'existent guère qu'en Danemarck, où elles se soutiennent par l'éloignement des races étrangères, et par la *continuité* de l'indigène. Les animaux s'y propageant librement entre eux, sans soins et sans mélanges, donnent des résultats semblables. Depuis qu'on a établi des haras de couleur à Hanovre, l'espèce s'y est maintenue sous la même robe, sans variation dans les nuances, parce qu'il n'y en a pas dans l'espèce. La même chose a eu lieu en tout pays; les espèces y gardent leurs couleurs originelles en se perpétuant ensemble. Le bœuf de Venise est blanc depuis des siècles, celui de France est blanc dans le Lyonnais, bai dans vingt provinces, blanc et noir dans dix autres, moucheté ou coupé de bandes de couleurs dans quelques autres contrées. D'où provient la personnalité et la perpé-

Digitized by Google

tuité de ces nuances distinctives dans des climats et avec une nourriture semblables, sinon de la perpétuité de sa reproduction entre des individus de même espèce?

La nourriture n'influe pas plus que le climat sur les races d'animaux; d'abord la nourriture n'influe sur la forme pas plus que sur la couleur; elle n'a d'action que sur le volume. Quelle est la nourriture qui donne les formes arrondies ou anguleuses, longues ou courtes, fines ou ignobles? La nature n'influe pas même sur le développement des proportions : elle ne peut ni le hâter, ni l'arrêter, ni les alonger ni les raccourcir; son action, se bornant toujours au volume, peut s'étendre à revêtir ou à dépouiller les formes d'un certain embonpoint; l'animal, avec une nourriture abondante, sera plus gras, plus corpulent que l'animal condamné à une nourriture insuffisante et sèche; mais il n'aura pas un pouce de plus, sa charpente ne s'accroîtra ni ne s'abaissera d'une ligne. L'homme nourri abondamment pendant son enfance, et dans le cours de sa vie, portera sur le visage et dans les habitudes de son corps, l'embonpoint résultant des sucs dont il se nourrit; mais sa taille ne s'élèvera pas pour cela, et ne surpassera pas celle de son semblable, qui passe sa vie à une table plus frugale. La ri-

Digitized by Google

chesse n'a pas ce privilége que la nature s'est réservé à elle seule. Si la nourriture influe sur les races, c'est à la longue seulement; elle peut tout au plus en comprimer le développement quant au volume; mais elle ne peut y ajouter. Qu'on examine ce qui se passe dans les deux espèces de l'animal et de l'homme : c'est le riche nageant dans les délices, et choisissant ses mets entre toutes les productions de la nature qui reste grêle et faible; c'est le pauvre qui joint aux efforts épuisans d'un travail journalier des moyens insuffisans de réparation par une nourriture grossière, qui domine par sa stature et par sa force; et, dans les animaux, ce sont sur les montagnes presque toujours couvertes de riches pâturages, que paissent les troupeaux les plus grêles; c'est dans les plaines sans verdure que vit le bétail le plus élevé de taille et le plus robuste. Le plus petit bœuf de France paît sur les riches pâturages des montagnes d'Auvergne, et le plus grand naît dans les vignobles de Bordeaux. Le bétail du Brabant, de l'Artois, de la Bretagne, vit de plantes légumineuses et de prairies artificielles. Cette nourriture succulente n'ajoute rien à l'élévation de sa taille, au volume de son corps; il reste grêle et fluet. Le bétail indigène aux riches vallées d'Auge et du Cotentin persévère dans la petitesse de

Digitized by Google

sa stature, à côté des énormes troupeaux qui viennent s'engraisser dans ces riches pâturages. L'action de la nourriture sur la race est donc nulle, et ne balance pas celle du sang. L'Ukraine et la Hongrie tout entière renferment pêle-mêle, dans les meilleurs pâturages du monde entier, le bœuf le plus élevé et le cheval le plus petit; la nourriture est pourtant la même: elle n'est pas mesurée, comme entout pays, ni par l'avarice, ni par le besoin; mais les deux espèces en peuvent user à discrétion dans ces plaines sans bornes. Le cheval arabe vit chez lui de quelques poignées de grains; transplanté en Angleterre et en France, lui et sa race s'y soutiennent très-bien, et ne perdent ni leurs qualités ni leur figure, avec la nourriture des chevaux anglais et français, très-différente de celle de l'Arabie. En Angleterre, le cheval ne vit que de foin, en Espagne, que de paille; il est connu que des poulains se nourrissent et s'élèvent très-bien dans une *cour pavée*. La nourriture n'est donc pour rien dans la différence de leurs qualités et de leur conformation; et c'est toujours à la race qu'il faut remonter. N'avons-nous pas vu les plus nobles coursiers élevés sur de bien maigres pâturages aux portes de Versailles, retracer dans l'élévation de leur taille, dans la beauté de leurs proportions, dans la lé-

Digitized by Google

géreté de leur course, les qualités et les formes des pères dont ils étaient issus? Les chevaux destinés à traîner, sur le théâtre de Paris, le char d'un empereur que ses dangers rendirent plus cher à son peuple, n'étaient-ils pas nés aux portes même de Paris, de pères danois? Les haras du roi en Normandie, en Limousin, en Auvergne, ne sont-ils pas devenus tour-à-tour espagnols, anglais, arabes, suivant les races d'étalons qu'on y a successivement adoptées? Les haras de Thorigny, ceux du chevalier Boucher, ceux de M. de Longet, de Maisons, auprès de Paris, n'ont-ils pas subi la même variation dans les espèces, en les subissant dans la race? Les rameaux n'ont-ils pas toujours correspondu au tronc, et les branches à la souche de l'arbre généalogique de ces diverses familles? N'a-t-on pas vu constamment, ne voit-on pas encore le cheval de trait, de selle, de carrosse et de course, se nourrir côte à côte dans les mêmes pâturages, et paisibles commensaux dans les mêmes lieux, arriver tous également à leurs proportions propres, et à leur destination particulière? En effet, la Normandie élève dans la même enceinte de très-grands chevaux de trait, des chevaux de carrosse de la plus belle étoffe, des chevaux de selle de toute taille; et, à côté de ces grands chevaux, une petite espèce de chevaux très-

Digitized by Google

arrondie, mais peut-être la plus petite de toute la France. Ces animaux vivent tous de la même manière ; cependant la communauté de la nourriture, depuis des siècles qu'elle a lieu entre eux, n'en produit aucune dans les traits de leur conformation. Il est vraiment risible d'entendre argumenter sans cesse de la nourriture, et de voir désespérer de pouvoir nourrir des chevaux dans les mêmes endroits où l'on élève des bœufs.

Que l'on cesse donc de s'alarmer sur les influences de la nourriture et du climat ; mais qu'avec un jugement plus éclairé, et un discernement plus sûr, on place cette influence là où elle existe réellement, c'est-à-dire, dans la race et dans le sang ; qu'on donne tout au soin de se procurer de bonnes espèces d'animaux, et qu'on soit sûr qu'en tout pays, et avec toute espèce de nourriture, pourvu qu'elle soit suffisante, on aura de bonnes espèces. Il y a plus, on les aura telles que l'on voudra, arabes, espagnoles, anglaises, de la taille, de la qualité, et même de la couleur que l'on desirera, comme on les a obtenues à Hanôvre. Il n'en coûtera pas plus de soins pour peindre tout un haras en blanc qu'en noir, en bai qu'en tout autre couleur ; il ne s'agit pour cela que de rassembler des animaux de ces teintes diverses, et de les maintenir sans mélange. Quelques produits sans doute,

Digitized by Google

n'y participeront pas; mais ce sont des exceptions, et, en les écartant des haras, la teinte originaire et dominante s'y soutiendra dans son intégrité.

Qu'il nous soit permis, avant de terminer cet article, de toucher, en passant, un autre préjugé relatif aux chevaux par rapport à la vue. Dans quelques cantons de France, particulièrement en Limousin et en Auvergne, les chevaux sont fort sujets *aux yeux*? Quand le cheval approche de quatre ans, très-fréquemment ses yeux se troublent, sur-tout au renouvellement de la lune; il finit par devenir aveugle, et reste sans valeur entre les mains d'un maître dont il frustre les soins et trompe les espérances. Celui-ci se dégoûte d'un genre de culture qui le trompe sans cesse, et, dans son désespoir ignorant, il accuse le pâturage, qu'il dit trop humide ou trop gras. Fut-il jamais rien de plus irréfléchi? Les chevaux de Flandre, de Normandie et de Hollande, ne paissent-ils pas jour et nuit dans les pâturages les plus gras, les plus humides? Ceux qui vivent dans les vallées marécageuses de l'Oise, de la Somme, de la Canche et de l'Authie, ne sont-ils pas mille fois plus exposés à ces inconvéniens, que ceux qui vivent dans les prairies en général assez sèches du Limousin et de l'Auvergne? Les premiers n'ont-ils pas les

Digitized by Google

jambes et les pieds couverts des traces de cette humidité, dont les jambes toujours sèches des seconds sont toujours exemptes? Il n'y a cependant pas plus de chevaux aveugles dans ces pays que par-tout ailleurs. Ce n'est donc pas aux yeux, c'est aux jambes que l'humidité porte; et cette transposition dans les objets est une preuve de l'irréflexion avec laquelle on les juge. Il faut expliquer ce fait, et le rapporter à sa véritable cause. Les haras du Limousin et de l'Auvergne ont été très-long-temps fournis de chevaux espagnols et barbes; cette espèce a presque toujours la tête charnue, la ganache glanduleuse, l'œil rond, petit et sanguin; presque jamais le cheval d'Afrique n'a la vitre de l'œil claire et transparente comme le cheval d'Europe. Presque toujours aussi ces animaux sont de couleurs ternes; leurs robes sont teintes de gris ou d'autres nuances peu distinctes. L'expérience a appris à juger assez sûrement de l'œil du cheval par sa robe, et à apprécier la correspondance qui existe entre ces parties. Le gris, l'étourneau et les couleurs semblables, se rencontrent rarement avec des vues bien assurées parmi les chevaux. L'habitude de soutenir les races des chevaux dans ces pays avec des étalons de ces couleurs, a comme naturalisé les inconvéniens qui en sont les résultats ordi-

Digitized by Google

naires ; les produits de chevaux dont la vue était équivoque, dont l'œil était chargé, ont contracté les défauts de leurs pères, et il s'est établi ainsi une race de chevaux sujets à la vue par hérédité, et non pas par localités. Si les chevaux barbes ne deviennent pas aveugles chez eux, et que leurs échappés le deviennent en France, cette différence ne provient-elle pas de la différence des climats, dont l'un, par son extrême chaleur, entretient dans le cheval une transpiration continuelle qui dégage ses yeux, tandis que la froidure habituelle des contrées européennes situées au nord, resserrant les pores, et fermant les écluses qui soulagent l'œil du cheval d'Afrique, ne permet pas le même soulagement à l'œil du cheval français, et y fixe l'humeur que la chaleur du climat pousse au-dehors dans le cheval d'Afrique ? Celui-ci ne jette jamais de gourme fondue par la transpiration qu'entraîne la chaleur du climat ; le cheval français, comme tous ceux du nord, paie le tribut à la nature : c'est une des plus rudes épreuves auxquelles ils sont soumis.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Du croisement des races.

Le croisement des races est un signe de pauvreté pour les espèces qui subissent cette correction. Les espèces pures n'ont pas besoin d'être croisées, ou plutôt elles se croisent sans cesse dans le sens véritable et dans l'acception la plus naturelle de ce terme. Croiser ne veut pas dire mêler, mais remonter à la race originaire, à l'espèce primitive, se rapprocher autant que possible de la souche. Ainsi l'Arabe, conservant la généalogie de son cheval, tandis qu'il néglige la sienne propre, croise sans cesse la race de ses chevaux, non pas en les confondant avec d'autres, mais au contraire en remontant toujours aux races les plus pures et les plus nobles. C'est par cette vigilance non-interrompue qu'il a conservé si brillante, si reconnaissable et si pure, la race de ses chevaux, qui, toujours exempte de mélange, n'a contracté aucune habitude, aucun trait étranger, et est restée exclusivement arabe, et sans aucune conformité avec aucune espèce étrangère. Il en a été de même des espagnols jusqu'à ces derniers temps: Charles III,

Digitized by Google

voulant rehausser la race des chevaux de son nouvel empire, tira des haras de Naples, des chevaux, qui, remplaçant les étalons espagnols, donnèrent une espèce mi-partie napolitaine et espagnole, qui élevèrent, il est vrai, la taille des nouveaux chevaux espagnols, mais qui en rabaissèrent les qualités. L'introduction des chevaux anglais dans les haras de Normandie a effacé la tournure de l'espèce normande. Le cheval normand a acquis de la légéreté et de la figure; mais il a perdu de la solidité que l'élégance ne rachète jamais. Tous ces chevaux, comme les anglais, sont devenus durs d'épaules, et forts de bouche. Il est rare d'en trouver qui aient encore de l'agrément pour le cavalier. Mélanger n'est donc pas croiser, et croiser n'est pas mélanger, mais choisir, et sur-tout ne pas s'écarter de la ligne directe, et pour ainsi dire de la branche aînée de ces espèces de familles; car les cadettes, les collatérales, sont presque toujours disgraciées de la nature, comme les cadets et les collatéraux parmi les hommes le sont de la fortune. Le peuple qui a le bonheur de posséder une bonne race de chevaux doit donc s'y tenir : il ne doit pas la croiser positivement, mais négativement, c'est-à-dire, empêcher d'autres races de s'y mêler; tout son art doit se borner à la surveiller, et à la renfermer

Digitized by Google

dans elle-même. Il peut en laisser sortir, mais il ne doit jamais y laisser entrer. Les individus de la même race, en s'unissant continuellement entre eux, se communiquéront sans cesse les mêmes qualités, qui, par une infusion toujours renouvelée, s'affermiront et se généraliseront dans toute la race, de manière à s'identifier avec elle, et à en faire partie sans préparation et sans recherche. Les chevaux seront beaux, grands, courageux, comme ils sont *chevaux* par la simple transmission des parties qui constituent l'essence de chaque espèce.

Avec quelque respect qu'on doive prononcer le nom de M. de Buffon, du Pline des Français, qui, avec plus de connaissances encore que le Pline des Romains, a mis dans son style une magie qui égale l'intérêt de son sujet, on peut croire cependant qu'il a avancé avec peu de fondement que le croisement des races de différens pays l'emporte sur la continuité de la race indigène, et qu'il s'opère une réunion de qualités appartenantes à chaque climat qui rendent les espèces croisées climatériquement, supérieures à celles qui ne le sont que localement. Là revient, comme on voit, le système des climats. Mais, pourquoi chercher des qualités dans d'autres climats pour le cheval qui les réunit toutes dans

Digitized by Google

le sien? En prenant les qualités, ne prend-il pas aussi les défauts? l'Arabe a donc tort de défendre si scrupuleusement sa race de toute alliance étrangère; elle serait plus parfaite avec des chevaux de tout autre pays. Qu'ont gagné les Espagnols avec l'introduction d'espèces étrangères? Leurs chevaux se sont abâtardis en pure perte. Il est donc inutile d'invoquer toutes ces influences de climat très-étrangères à la question, si même elles n'y sont pas nuisibles, en égarant les esprits par de fausses lueurs. C'est toujours à la race et au sang qu'il faut en revenir; et lorsqu'un pays est réduit à avoir besoin de croiser la race de ses chevaux, il doit s'attacher à remonter toujours à la race qu'il aura adoptée d'abord, pour y répandre et pour y établir autant que possible les qualités qui l'ont fait choisir et préférer. Ainsi, quand on veut établir chez soi la race arabe, la manière de la croiser consiste uniquement à remonter toujours à cette même race, en n'employant pas d'autres étalons que des chevaux arabes, à l'exclusion même de leurs productions, quand elles seraient plus belles que leurs pères, parce que celles-ci ne participant à l'arabe que d'un côté, qu'à demi, ne peuvent aussi contenir que la moitié de ses qualités, et ne sont arabes qu'à moitié, tandis que la paternité *arabe-pure*, jointe à la maternité

Digitized by Google

semi-arabe, donne une somme de qualités de cette espèce, que l'autre génération n'aurait jamais. Il en est de même pour les autres espèces d'animaux : quand on les croisera, que ce soit toujours en remontant aux plus belles races, et aux plus près de la souche de l'espèce que l'on aura choisie.

Le contraire absolu de l'assertion de Buffon n'est-il pas démontré par l'expérience générale? Le produit du cheval arabe, ou de tout autre cheval transporté, ne ressemble-t-il pas davantage à son père? ne contient-il pas davantage de ses qualités à mesure qu'il s'éloigne de l'espèce du pays? La seconde génération n'est-elle pas meilleure que la première, la troisième, que la seconde; la quatrième, qui, très-vraisemblablement, rendrait l'espèce pure dans le cheval comme dans le mouton, ne l'est-elle pas davantage que la troisième? Le degré de pureté répond à celui d'approximation à l'espèce de ce cheval importé; par conséquent la jument du même pays, du même climat, qui participe par nature à toutes ses qualités, qui apporte en *naissant* ce que les autres acquièrent en *se corrigeant*, doit être d'autant supérieure à ces produits qui n'ont qu'une partie de ces mêmes qualités; et les produits qui proviennent de son union avec un cheval qui réunit au même degré

Digitized by Google

toutes ses qualités, ne doivent-ils pas en réunir aussi une plus grande quantité? cette union parfaite ne doit-elle pas déposer une plus grande somme de qualités sur la race? car le perfectionnement de l'espèce ne provenant que de la transmission des qualités, il doit s'en trouver davantage dans ce qui en reçoit des deux côtés, du père et de la mère, que dans celle qui n'en reçoit que d'un seul côté, de la mère ou du père. En un mot, un cheval et une jument arabes produisent-ils en France un cheval plus arabe, qu'un cheval arabe avec une jument française, ou qu'un cheval français avec une jument arabe? Voilà toute la question.

CHAPITRE XIII.

De l'amélioration des trois espèces principales d'animaux.

Nous voilà donc arrivés à l'article auquel les chapitres précédens ne servent pour ainsi dire que de préliminaires, à celui qui est le but principal, et qui a été la cause de cet écrit, l'amélioration des trois espèces d'animaux qui partagent les travaux et les plaisirs de l'homme, qui préparent

Digitized by Google

avec lui la terre à recevoir la semence qui le nourrit, qui le nourrissent eux-mêmes de leur sang, qui le couvrent de leurs toisons, et qui rendent à la terre par les engrais le même soutien qu'ils en ont tiré par leur pâture.

Les animaux sont les premiers, et les véritables habitans de la campagne : ils sont les vrais enfans de la terre, de laquelle seule ils tirent leur subsistance, à la différence de l'homme, qui, plus heureux, sait la demander aux autres élémens, la crée ou la modifie : les animaux sont plus près de la terre que l'homme, ils forment même le point de contact entre elle et lui ; car c'est par leur moyen qu'il en ouvre, qu'il en féconde le sein, et qu'il s'approprie les fruits qu'elle y recèle, ou ceux qu'il y fait naître. Les animaux sont les premiers agens de la culture, comme ils sont le plus bel ornement de la campagne ; ils contribuent au progrès de l'une par leurs travaux, comme à la décoration de l'autre par les scènes mobiles dont ils l'animent. Le soin des troupeaux est donc inséparable de celui de la culture ; elle ne vaut qu'autant qu'ils valent eux-mêmes ; il faut donc s'attacher à leur éducation, soit pour la quantité, soit pour la qualité : ces deux points ne doivent jamais être séparés. Si la multiplication de l'espèce profite davantage à la terre,

Digitized by Google

qui tire plus d'engrais du grand nombre d'animaux que du petit nombre, l'amélioration profite davantage à l'état et aux propriétaires qui tirent un profit égal ou supérieur d'un moindre nombre d'animaux *meilleurs*, et qui en ont moins à nourrir, tandis que la terre, pour laquelle l'animal n'existe que sous le rapport des engrais, ne tire pas moins d'un animal de vil prix, que d'un animal de grand prix.

L'amélioration et la multiplication doivent toujours marcher de front dans un bon système de culture; il faut multiplier les animaux pour multiplier les engrais, premier principe de la fécondité de la terre; il faut multiplier le bétail pour pourvoir à ses propres besoins, et pour s'affranchir du tribut que son acquisition fait payer à l'étranger; il faut le multiplier encore pour en avoir à exporter, et s'assurer le bénéfice de sa vente, qui est toujours très-grand; il faut l'améliorer pour trouver, dans la possession de bonnes espèces d'animaux, ce qui peut servir à la fois à l'utilité et au plaisir; car si les belles espèces rendent plus d'argent que les mauvaises, elles procurent aussi bien plus de jouissances: elles attachent bien davantage à la culture. L'œil du maître s'arrête avec bien plus de satisfaction sur des troupeaux bien conformés, sur des chevaux nobles et légers, sur des mou-

Digitized by Google

tons à toisons soyeuses, que sur du bétail maigre et informe, sur des chevaux sans graces et sans légéreté, sur des moutons à laine grossière et hérissée. Par une sage disposition, la nature a placé, sur-tout dans cette partie, l'utile à côté de l'agréable, elle a créé cet attrait de plus pour le bien, elle a voulu enchaîner doublement l'homme à profiter de ses propres bienfaits, en liant l'extension de la richesse à celle même de ses plaisirs.

Les animaux et leurs produits de tout genre coûtent à la France plus de trente-six millions; nous en avons donné l'état. Cette dépense provient du double déficit de la quantité et de la qualité de ses troupeaux. La France manque à la fois d'animaux de service, comme le cheval, d'animaux de consommation, comme le bœuf, et d'animaux de fabrique, comme le mouton.

La France achète une grande quantité de *têtes* des deux premières espèces, et pour une somme immense des produits de la troisième, séparés de l'individu même, comme sont les laines, dont le producteur, qui est le mouton, reste en Espagne, après avoir livré son produit, ainsi que le fait la vigne, qui reste sur le sol, après avoir livré sa liqueur. Mais il faut distinguer dans la multiplication du cheval et du bœuf la *forme* et le *poids*.

Digitized by Google

Le cheval se vend à la forme, et le bœuf au poids. La différence de la forme peut en introduire dans le prix une de un à dix, et même à vingt. Un cheval peut se vendre comme dix, comme vingt chevaux de dix louis à cent louis, et beaucoup au-delà. Il peut donc y avoir dix chevaux dans un, et il n'y a nourriture que pour *un* : au lieu que le bétail, tirant son prix du volume, un bœuf ne peut pas généralement en renfermer plus de *deux* : aussi, dans l'acquisition de cette espèce, serait-il plus convenable de compter par livres que par têtes; on ne peut pas acheter un grand nombre de têtes avec une seule, et la dépense de chacune est à peu près égale entre des prix égaux, comme entre des prix inégaux.

Il en est du mouton à peu près comme du cheval : un mouton d'Espagne rend comme quatre moutons français; il y a donc *quatre* moutons dans *un*, et cependant il n'y a de dépense que pour *un*. Les données sur la multiplication des espèces sont donc absolument inégales; et quoique chacune soit précieuse aux yeux du cultivateur et de l'état, cependant elles sont placées dans des degrés relatifs d'utilité; et comme ce sont ces degrés qui doivent régler les administrateurs et les propriétaires, il faut les consulter dans l'ordre des soins à leur donner. Si, par malheur, l'état

Digitized by Google

et les propriétaires sont dans l'impossibilité de soigner également les trois espèces, leur intérêt commun leur commande de s'attacher à celle qui, sous un plus petit volume, renferme plus de valeur. Ainsi, dans l'impossibilité de multiplier le nombre des animaux, il faut en multiplier la valeur, et changer le multiple, pour compenser la quantité par la qualité, et le nombre par le prix.

Ainsi, dans l'impossibilité ou dans l'inutilité de surcharger sa culture de l'éducation des vingt mille chevaux de guerre ou de trait qu'elle tire de l'étranger, la France doit s'attacher à améliorer son espèce, de manière à pouvoir exporter deux mille chevaux, qui, par leur prix supérieur, paieront les vingt mille qu'elle reçoit. C'est ainsi que, lorsque les localités se refusent à l'extension d une culture, il faut en étendre la richesse, et suppléer au défaut de la surface par l'étendue de la qualité. La culture admet la transmutation des valeurs que la chimie ne peut communiquer aux métaux, et c'est vraiment aux champs améliorés que se trouve la pierre philosophale.

Mais si l'amélioration du cheval est plus profitable que celle du bœuf, elle est aussi beaucoup plus difficile à effectuer : dans le bœuf, il ne faut qu'amplifier le volume, l'amélioration essentielle

Digitized by Google

se borne là; dans le cheval, il faut de plus améliorer la forme avec les qualités, de manière à les concilier et à les faire sympathiser ensemble, ce qui n'est pas toujours aisé; car souvent on n'obtient l'un qu'aux dépens des autres. Le cheval parfait serait celui qui réunirait les *plus belles* formes, le plus de fierté avec le plus de *souplesse* et de légéreté, qui serait à la fois le plus *espagnol* et le plus *arabe*. Celui-ci a plus de qualités, celui-là a plus de beautés : l'amélioration consiste à réunir le plus des qualités de l'un et de la beauté de l'autre, pour en former un tout parfait; et ce n'est que dans leur accord que consiste l'art de l'amélioration applicable à cette espèce.

CHAPITRE XIV.

Des chevaux.

Nous avons déjà établi que la France était tributaire de l'étranger pour une immense fourniture des quatre espèces de chevaux qui remplissent les quatre principales destinations du cheval, le trait, le carrosse, la guerre et la selle. Cette extraction annuelle va à plus de vingt mille têtes.

Digitized by Google

Le dénombrement des chevaux fait en 1799 par ordre du directoire, lors de la réquisition, a donné un nombre d'un million quatre cent quarante mille chevaux *pour toute la république*; c'est quatorze mille quatre cents chevaux par département. En Angleterre, le nombre des chevaux est de six cent quatre-vingt quatre mille quatre cent quatre-vingt onze; ce qui, à étendue égale avec l'ancienne France, donnerait deux millions cinquante-trois mille quatre cent soixante-treize, ou plus d'un tiers en sus de la nouvelle France.

Les vingt mille chevaux que la France achète, au prix moyen de quatre cents livres, doivent lui coûter . . . . . 8,000,000 liv.

Elle vend vingt mille mulets à l'Espagne au prix de deux cents livres. . . . . 4,000,000 liv.

Son exportation en chevaux n'est pas bien connue; mais, comme il est impossible qu'elle n'ait pas lieu en quelque partie, portons-la à . . . . . 500,000 liv.

C'est encore un tribut annuel de 3,500,000 liv. auquel la France reste assujettie.

En jetant les yeux sur la carte de France, en examinant la latitude où elle gît, le cours des eaux qui l'arrosent, les chaînes de montagnes qui la traversent, les forêts qui la couvrent; en songeant à la fécondité de son sol, à la propriété

Digitized by Google

qu'il a de tout recevoir, tout féconder et tout produire; en voyant cette grande et riante France, située au centre de l'Europe, et destinée, par cette position, à lui servir d'entrepôt agricole, comme d'autres pays lui servent d'entrepôt de commerce, comme elle-même sert de centre aux affaires, aux goûts et aux rassemblemens de l'Europe; en voyant d'ailleurs de très-bonnes espèces de chevaux dans quelques parties du territoire français, on se demande pourquoi la France reste, en général, si pauvre en chevaux; comment il peut se faire qu'avec autant d'avantages de position et de nature, au lieu d'avoir des chevaux de toute espèce à user et à revendre, la France en soit encore à en acheter de tout le monde. Cette négligence sur une richesse qu'il ne tient qu'à elle de s'approprier quand elle voudra, vient d'un grand nombre de causes, dont les principales sont l'ignorance, le défaut de goût et la mauvaise direction des entreprises tentées par le gouvernement.

1° Le cultivateur français, hors de la Normandie et de quelques parties du Limousin et de l'Auvergne, ne connaît pas les belles espèces de chevaux. Dans la plus grande partie de la France, un beau cheval est une espèce de curiosité; il y est connu, nommé, cité comme un phénomène,

Digitized by Google

et malheureusement il reste seul comme lui. Les espèces de haute taille et de formes bien proportionnées n'y paraissent jamais. Le cultivateur français étant habituellement dépourvu de capitaux, ne voyageant pas, ne lisant guère, ne connaît pas les belles espèces, manque de fonds pour se les procurer, et regarde les pays où elles existent comme trop éloignés de lui pour s'y transporter; il regarde ce voyage comme celui d'outre-mer. Il lui en coûterait pour avoir les belles espèces plus de soins qu'il n'est disposé à en prendre, et plus d'argent qu'il n'en a. Le cultivateur français se partage d'ordinaire entre deux espèces d'hommes, le *gentlemen* vivant sur son bien et en cultivant une partie, les colons ou propriétaires et les paysans fermiers. Mais le *gentlemen* français n'est pas du tout le *gentlemen* anglais, riche, industrieux, curieux de bonne culture, faisant des avances énormes pour se procurer les meilleures espèces d'animaux, vivant au milieu de pays où elles abondent, où il n'y a qu'à choisir entre elles, où il ne peut manquer de trouver à vendre richement des produits dont le haut prix sera toujours le dédommagement de ses avances, et la récompense de ses travaux. Là revient dans sa plénitude la supériorité de la culture anglaise sur celle de la France. C'est du côté du

Digitized by Google

cultivateur des deux pays qu'elle provient. Où est, en France, le *gentlemen* qui fera venir d'Arabie, de toutes les parties du monde, les espèces de chevaux les plus recherchées, les plus chères? où vendrait-on en France des chevaux d'un prix fabuleux, comme on le fait en Angleterre? où sont en France les motifs d'*émulation* qui existent en Angleterre? où sont les courses, les paris, les prix, le taux de location pour une saison, tels qu'ils sont dans ce pays? Les élémens de cette partie de la culture étant inégaux entre les deux pays, les résultats doivent l'être; et la première inégalité ne peut être effacée que par un agent qui égalise toujours tout entre les particuliers, qui est le gouvernement.

L'espèce des *gentlemen* français cultivateurs était restreinte à ce qu'on appelait les gentilshommes de province, espèce d'hommes généralement bornée dans ses connaissances agricoles comme dans ses moyens de fortune: en général, ils étaient pauvres et ignorans. Les riches, les grands seigneurs, distraits par les plaisirs de la cour ou de la ville, par des charges et des emplois militaires, civils ou de faveur, ne s'occupaient pas d'agriculture: leurs maisons de campagne, leurs parcs et leurs châteaux étaient tout de luxe. Parmi les grands seigneurs français,

Digitized by Google

combien en eût-on compté d'adonnés aux soins de la culture? combien avaient des haras et élevaient des chevaux? on n'en eût pas cité quatre dans toute la France, au lieu qu'en Angleterre les grands de la nation donnent l'exemple du perfectionnement de la culture, sur-tout de celui des chevaux. Un grand seigneur anglais est jaloux de la réputation de son haras, *comme* un propriétaire français, en Bourgogne, l'est de celle de son vignoble. Si chaque propriétaire anglais élève des chevaux dans sa cour de ferme, chaque grand seigneur anglais fait de même dans son parc et dans ses enclos; et cet exemple se propage dans tous les degrés de la nation, à commencer par le plus élevé, en descendant jusqu'au plus bas. Élever de beaux chevaux, les aimer, s'en occuper, est un honneur en Angleterre : en France, c'était presque un déshonneur, et une provocation à des épithètes insultantes. C'est un *maquignon*, disait-on d'un homme *comme il faut*, qui s'occupait de chevaux.

Si le goût de l'éducation des chevaux manquait à la France, celui des beaux chevaux, des espèces rares, distinguées par les qualités, par le brillant de leurs allures, par la variété de leur robe, par la grandeur de leur prix, y manquait encore plus. On n'était pas recherché en France

Digitized by Google

pour les chevaux, comme on l'est en d'autres pays. Le riche d'Angleterre est traîné par des chevaux égaux en beauté à ceux des anciennes écuries du roi. Dans le nord de l'Europe, les attelages brillent et étincellent au timon de chars brillans et légers, vingt nuances différentes relèvent la beauté de leurs formes, la fierté est dans leurs regards, dans tous leurs mouvemens; ils frappent la terre d'un pas animé et cadencé, leur mords est blanchi d'écume, des crins ondoyans couvrent leurs cous relevés, et balaient la terre. A Vienne, les grands de l'état possèdent des espèces très-belles en assez grand nombre pour mesurer le changement de leurs attelages sur les heures de la journée, comme jadis on y mesurait en France celui des parures. L'Italie est couverte de la pompe des attelages, et, dans ce pays de somptuosité publique, la beauté du cheval est une des grandes parties du luxe des particuliers, du lustre des villes et du spectacle des promenades, qui sont le rendez-vous habituel des habitans, et le lieu où ils viennent étaler leurs richesses. Les princes romains et napolitains ont leurs haras propres; aussi rien n'égale la beauté de leurs chevaux, et la magnificence du spectacle que leur réunion offre dans les promenades publiques de Naples et de Rome.

Digitized by Google

En France, au contraire, le cheval est très-commun; les grands même et les riches n'usaient que de chevaux solides, à la vérité, mais peu brillans. Les écuries du roi étaient fournies de chevaux très-bons et très-beaux; mais il n'y en avait pas un seul qu'on pût dire rare, pas un seul de ces espèces que les particuliers possèdent communément dans d'autres pays; il n'y avait pas à Versailles une seule paire de chevaux pareille à ceux d'Hanovre. Paris se fournit presque entièrement en Normandie et en Hollande: la première de ces espèces est très-solide, très-durable et très-bonne; mais elle n'a rien de brillant: la seconde est médiocre en apparence et encore plus en qualités; aussi n'y a-t-il rien de si rare à Paris que des chevaux d'une très-belle figure: en tout temps, on n'y eût pas compté trois *attelages de couleur*; on courait après comme une curiosité. Dans les provinces, c'est encore pire, il n'y a de beaux chevaux ni de selle, ni de carrosse. Les attelages viennent presque toujours d'Allemagne, de Suisse ou de Poitou, trois pays à mauvaises espèces. Les chevaux de selle sont ordinairement du *dernier* commun, sans figure, sans allure, et sans caractère distinctif.

Outre le peu de goût qui règne en France pour les belles espèces de chevaux, il y a encore peu

Digitized by Google

d'argent à y employer. Quoiqu'on dépense en France autant que par-tout ailleurs, il n'en est pas moins vrai que l'on dépense peu en chevaux; *l'argent ne va pas là.* Jadis il n'y avait, dans les grandes villes, qu'un petit nombre de chevaux de carrosse qui fussent chers : les prix des chevaux de selle, comme ceux de carrosse, ne s'élèvaient guère que de six cents à douze cents livres. Tout ce qui dépassait ce taux retombait dans le luxe, et par conséquent dans le petit nombre; on n'eût pas trouvé à placer un certain nombre de chevaux chers; et un cheval de mille écus était quelquefois embarrassant, et d'une défaite difficile. En province, le cheval, même de luxe, n'excédait que rarement le prix de six cents livres, encore le nombre de ceux-ci était-il fort restreint.

Les Français n'ont donc pas en eux-mêmes la tendance et les moyens nécessaires pour se donner de bonnes espèces de chevaux : voyons si le gouvernement leur a donné, leur a, pour ainsi dire, ajouté ce qui leur manquait personnellement.

Depuis long-temps la France manque de bonnes espèces de chevaux. La négligence dans le soin de leur éducation a fourni depuis des siècles des sujets de plainte à ceux qui avaient à cœur

Digitized by Google

le bien-être de ce pays. Ainsi, dès le temps de Henri IV, Sully se plaignait de la négligence des gentilshommes de son temps ; il recommandait l'éducation des chevaux comme un des moyens les plus sûrs et les plus abondans pour s'enrichir ; il leur proposait son propre exemple, comme ayant puisé, dans ce soin, les moyens de fournir aux grandes dépenses auxquelles la France l'avait engagé.

Les états de 1614 se plaignirent aussi de l'abâtardissement des races de chevaux, et demandèrent qu'on pourvût à leur établissement. Enfin on s'en occupa sous Colbert, et ce grand ministre ne crut pas rabaisser la grandeur de son maître, la gloire de Louis XIV lui-même, en l'engageant à écrire de sa propre main des lettres flatteuses aux propriétaires qui s'adonnaient avec plus d'intelligence et de succès à l'éducation des chevaux. C'était bien connaître la nation que d'attacher ses travaux et sa récompense à une faveur toute d'opinion, et par là même plus faite pour des Français. C'est de son temps que date l'établissement des haras royaux en France. Il est assez remarquable que les deux plus grands ministres que la France ait eus, l'un le ministre de l'agriculture, l'autre celui des manufactures, se soient cependant si parfaitement entendus sur ce

Digitized by Google

point ; c'est une assez belle autorité en faveur des haras royaux.

Sous le règne de Louis XV, les haras avaient été établis en Normandie, en Boulonnais, en Auvergne, Limousin, Rouergue, et dans les environs de Paris. Les pays d'états, tels que la Bourgogne et la Bretagne, en avaient établi dans leurs ressorts.

Il y avait quatre grands établissemens et dépôts, au haras du roi en Normandie, à Pompadour en Limousin, à Chambord et à Asnières près de Paris.

La somme affectée à l'entretien des haras montait annuellement à huit cent mille livres.

Une partie de ces haras était sous l'inspection du grand écuyer de France, comme celui de Normandie.

Une autre partie était sous des inspections particulières, sans rapport ni subordination entre elles. Dans quelques-uns, comme le haras du roi, Chambord et Pompadour, on élevait des chevaux pour servir au renouvellement de l'espèce. Hors de ces localités, on distribuait les chevaux chez les propriétaires, sous une médiocre rétribution pécuniaire, avec quelques exemptions, et un droit léger sur l'usage de ces chevaux. Des revues annuelles, et la distribution des gratifications très-

Digitized by Google

mînces formaient le fond des occupations et de la juridiction des inspecteurs particuliers. Les inspecteurs généraux ne se prodiguaient pas, et ne paraissaient dans l'étendue de leurs ressorts qu'une fois en deux ans.

Les effets de ces établissemens avaient été presque également malheureux par-tout.

Dans le Boulonnais, l'introduction de chevaux d'une taille moins proportionnée avec l'espèce du pays avait porté atteinte à celle-ci.

En Normandie, on avait très-imprudemment mêlé des chevaux de carrosse danois à ceux du pays, dont ils avaient trop raffiné les jambes, en élevant, il est vrai, la taille et l'encolure. Cette espèce de carrosse normande était si belle et si bonne, que rien ne devait engager à y toucher.

Les chevaux de selle avaient été tous mélangés avec des anglais, dont ils avaient pris, il est vrai, la figure, la robe et la légéreté; mais dont ils avaient contracté la roideur dans les épaules et dans les allures. En Normandie, il n'y a presque plus de chevaux normands, mais seulement des espèces bâtardées; il n'y a plus de chevaux d'allure, mais des chevaux de chasse semblables à ceux qu'on tirait d'Angleterre.

On avait élevé beaucoup de chevaux au haras du roi: dans ces derniers temps le nombre des

Digitized by Google

élèves était fort réduit, et celui des étalons l'était aussi à un petit nombre de chevaux, dont la plus grande partie était au-dessous du médiocre. Dans cette province, comme dans d'autres, des étalons étaient distribués aux particuliers, sous la remise préalable d'une somme qui servait de cautionnement pour la conservation du cheval.

En Auvergne et en Limousin, les haras royaux avaient, à ce qu'on disait, détruit la race indigène. Était-ce une aussi grande perte qu'on affectait de le croire?..... Nous ne le déciderons pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux provinces manquaient absolument de chevaux. Le haras de Pompadour était administré comme celui du roi en Normandie; on y élevait des chevaux qu'on destinait à servir de remplacement pour les étalons qui périssaient dans les deux provinces de Limousin et d'Auvergne. Ces remplacemens étaient généralement mauvais; et ce haras de Pompadour, que tout favorisait, n'a produit rien qui vaille.

Le haras de Chambord ne servait qu'à l'éducation de chevaux, dont quelques-uns avaient fort bien réussi, mais il était très-borné.

Celui d'Asnières était un dépôt, un quartier d'hiver pour les chevaux qu'on distribuait, pendant l'été, dans quelques généralités environnan-

Digitized by Google

tes de Paris : il y avait réellement amélioré l'espèce. En Bretagne et en Bourgogne, les haras dirigés par les états de ces provinces l'étaient avec plus de succès que dans les parties soumises aux inspecteurs royaux. En Bretagne même, on avait corrigé l'espèce, de manière que les jeunes chevaux de ce pays, transplantés en Normandie, après avoir passé quelque temps dans ses pâturages, contractaient assez de conformité avec les chevaux normands pour être confondus avec eux, et vendus comme tels.

Si les haras n'avaient pas eu un meilleur succès en France, si le gouvernement avait perdu son temps et son argent, il faut toujours l'attribuer à la même cause, et remonter au principe du mal, qu'on trouvera toujours le même, le défaut d'une administration générale, et l'absence d'un plan suivi qui en était la suite nécessaire. Chaque administrateur étant le maître absolu dans sa partie, n'étant dirigé par aucune influence supérieure, dont il ne devait être pour ainsi dire que le bras, mais étant à la fois, dans sa partie, et la tête qui concevait le plan, et la main qui l'exécutait, il n'y avait point d'ensemble dans ce régime ainsi morcelé; chacun faisait à sa guise; chacun cherchait à déprécier son concurrent, et faisait avorter tout succès. Le principe, dans cette

Digitized by Google

partie, comme dans toute autre relative à la culture, réside, quant à l'essence, dans une administration générale et fixe, et, quant à l'exécution, dans un plan calculé et invariable, dont l'absence a été la seconde cause qui a privé d'un bon résultat les dispositions du gouvernement.

Pour réussir dans cette partie, comme dans toute autre, un plan était absolument nécessaire. Il fallait commencer par se bien entendre, et par se demander à soi-même ce qu'on voulait. De la réponse qu'on y eût faite dépendait tout le succès de l'établissement. Ainsi, après bien avoir examiné quelle espèce de chevaux convenait dans un pays, si c'étaient ceux de selle, de carrosse, ou de de guerre qu'on voulait y établir, il fallait se tenir au genre qu'on avait une fois adopté, et prendre, dans les chevaux convenables *à l'espèce*, ceux qui renfermaient le plus de qualités propres à cette destination. En suivant invariablement cette ligne, on eût établi dans un pays l'espèce qu'on aurait voulu, sur-tout en observant d'y transplanter celle qui possédait le plus des qualités manquantes à l'espèce indigène, et par là même la plus propre à corriger ses défauts. Ainsi, dans les lieux où l'on voulait établir des chevaux de carrosse ou d'escadron, il fallait placer continuellement des étalons propres à ces usages, et ne

Digitized by Google

jamais interrompre la continuité de la même filiation, ni jamais couper le fil de la même reproduction. Au lieu de cela, qu'a-t-on fait? on a mêlé par-tout les différentes espèces; le cheval de carrosse a été placé à côté du cheval de course; le grand cheval auprès du petit; le cheval d'allure auprès du cheval de chasse; le cheval des climats brûlans et d'Espagne auprès du cheval danois, ou provenant des climats de glace; ils se sont remplacés dans le même désordre : le cheval *contraire* survenant détruisait ce qu'avait fait son prédécesseur, les espèces, toujours ébauchées et jamais achevées, n'avaient pas eu le temps de prendre aucune couleur, aucun caractère distinctif et déterminé; il n'y a eu que des *métis*, et il ne pouvait résulter que cela d'unions toujours contradictoires et frustrées d'avance par leurs principes. Ainsi, quand un cheval anglais à la taille élevée, à la course légère, avait, pendant un séjour de quelques années, élevé la taille et accéléré l'allure des chevaux de son arrondissement, un lourd cheval d'Allemagne, un petit cheval d'Espagne venait l'y remplacer, *défaire toute sa besogne*, et ramener l'espèce à la petitesse et à la pesanteur d'où elle commençait à sortir. Ce jeu, propagé dans toute l'étendue de l'administration des haras, y avait enraciné le désordre,

Digitized by Google

et empêchait toute espèce de bien de s'y établir et de s'y faire : elle se perdait sans s'en apercevoir, sans soupçonner elle-même la cause de son peu de succès.

Il faut enfin sortir de ce désordre, si l'on veut s'occuper sérieusement du rétablissement des chevaux en France ; et, comme on ne peut y parvenir sans lui donner pour base un plan calculé et invariable, cherchons celui qui peut être adapté le plus convenablement aux besoins et aux facultés de la France.

CHAPITRE XV.

Plan pour la restauration des haras.

Toutes les provinces de France, une ou deux exceptées, sont très-propres à l'éducation des chevaux. Toutes ont des pâturages et un sol très-propre aux prairies artificielles ; il n'en faut pas davantage pour nourrir et élever des chevaux, de quelque espèce qu'on les veuille. Les deux Flandres sont très-abondantes en fourrages, comme en prairies naturelles et artificielles. L'Artois ne l'est pas moins, et, dans les vallées de l'Authie et de la Canche, il possède une très-

Digitized by Google

grande étendue de pâturages. On élève beaucoup de chevaux dans ce pays; ils sont, il est vrai, grossiers et communs; on les changera en d'autres beaucoup meilleurs quand on voudra, il en sort quelquefois de très-bons. La Picardie, arrosée par la Somme et par l'Oise, possède sur les bords de ces deux rivières de très-grands pâturages: elle n'en a aucun soin, pas plus que de ses chevaux, qui sont hideux, mais dont on ne peut attribuer les défauts qu'au manque de soins de la part du propriétaire, et point du tout au sol et à la nature, qui ont doté cette province de tout ce qui est nécessaire pour l'éducation des chevaux. La haute Normandie a des vallées riches en prairies, et couvertes de bétail, comme l'est tout le pays de Bray, et celui qui confine la Picardie. Le sol qui nourrit des bœufs peut bien nourrir des chevaux. La culture de la haute Normandie est peut-être la meilleure de toute la France, et celle où la prairie artificielle est la plus commune et la mieux entendue. La basse Normandie est la pépinière des chevaux pour Paris, pour les armées et pour les riches de toutes les villes de France. On ne se croit bien monté, et l'on a raison, qu'avec des chevaux normands. La Bretagne a beaucoup de pâturages, et plus de dix mille chevaux vivent dans ceux des évêchés de Saint-Pol

Digitized by Google

et de Tréguier. Les marais de Dol, les bords de la Vilaine et du Morbihan, offrent aussi d'immenses pâturages; et quand cette province cultivera, comme elle le peut, les prairies artificielles, elle y trouvera de nouveaux moyens d'étendre le nombre de ses élèves en chevaux. Les bords de la Loire, la Vendée, les Deux-Sèvres, une partie du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis, sont des pays de pâturages. L'Anjou, la Touraine, le Maine et le Perche, ne sont pas moins riches dans cette nature de biens. La Champagne a beaucoup de prairies, les évêchés et la Lorraine, traversés par deux rivières, sont, dans une grande partie de leur étendue, très-richement dotés en prairies; les montagnes des Vosges sont couvertes de pâturages : cette chaîne de montagnes commence à l'extrémité de la Champagne, et va se rattacher à celles du Jura, en couvrant toute la haute Alsace, à laquelle elle donne beaucoup de prairies, tant par elle-même que par les rivières qui en découlent pour la traverser. La plaine d'Alsace et les bords de l'Ill sont le siége d'une grande quantité de prairies. La Franche-Comte, la Bresse en sont couvertes, le Charolais, le Nivernais, le Morvan, le Bourbonnais, sont, en majeure partie, composés de prairies. L'Auvergne et le Limousin ont des vallées de prairies de la plus grande richesse;

Digitized by Google

nulle part on n'entend mieux l'art des irrigations, la manière de soigner les prairies ; mais c'est sur-tout dans la partie montagneuse de ces deux provinces que se trouvent les pâturages les plus abondans: les montagnes d'Auvergne sont un pâturage de quarante lieues ; celles du Gévaudan, du Rouergue et du Limousin, sont de la même nature, quoique leurs pâturages soient inférieurs à ceux des montagnes d'Auvergne. Il y a dans ces provinces de la place pour nourrir tous les chevaux que l'Europe ensemble pourrait consommer. Le Dauphiné, le Forez, le Lyonnais, ont des bords de rivières et des parties de montagnes riches en fourrages, et très-propres à l'éducation des chevaux. Il n'y a pas jusqu'à la Provence qui, dans la Camargue, dans les îles de la Durance et dans les montagnes, n'ait de très-riches parties de prairies. Le Roussillon en est rempli, et toute la chaîne des Pyrénées qui borde la France depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan, est, comme tous les pays de montagnes, couverte de pâturages. L'espace compris depuis les Pyrénées jusqu'à la Garonne est coupé, en tout sens, par des rivières qui en descendent, et dont les bords sont toujours favorables aux prairies. Les trente lieues de landes qui séparent Bordeaux de Bayonne ne sont pas stériles, comme leur nom peut le faire craindre; mais elles con-

Digitized by Google

tiennent beaucoup de pâturages où l'on élève une grande quantité de bétail.

La généralité du territoire français est donc très-propre à l'éducation des chevaux : il y a plus, c'est, qu'à part les qualités propres au territoire de la France, on peut avoir par-tout des chevaux, comme d'autres animaux, avec de la paille et du foin, du grain, ou des plantes légumineuses; tout cela est absolument indifférent pour l'éducation des chevaux; pourvu que le cheval ait de quoi manger, n'importe la qualité, il prospèrera avec un régime comme avec un autre, sur-tout dans sa jeunesse, qui est encore exempte de travail. On les élèvera dans une cour pavée, comme dans le pays d'Auge. Le bétail qui vit en plein air au milieu de Londres est aussi robuste, aussi *laitier* en vivant de la nourriture qu'on lui apporte, qu'il l'est dans la vallée de Limmerik avec l'excellent pâturage qu'il y cherche et y consomme. La vache enfermée dans les étables de Paris, y vivant à l'ombre, nourrie de farine et de son mouillé, y rend du lait, y fait des veaux comme la vache du pays de Bray. Le cheval arabe, nourri chez lui de quelques poignées de grains, vient vivre en Angleterre de carottes et de trèfle sans perdre sa vigueur ni sa légéreté. Le cheval d'Espagne vit d'orge et de paille en Espagne, de foin et d'a-

Digitized by Google

voine en France. La Bretagne nourrit une partie de ses élèves, comme les cochons, avec *de la soupe*, et cependant ni ses chevaux, ni ceux des autres contrées, ne se ressentent de cette différence de nourriture. Il n'y a donc d'obstacle que du côté de la quantité, et pas du tout de celui de la qualité. Par-tout où l'on pourra nourrir *suffisamment* des chevaux, on pourra en élever; et toutes les difficultés que l'on éprouve viennent des préjugés des cultivateurs, et non pas des refus de la nature. Mais comme elle n'a rien refusé à la France, comme son sol se prête à toutes les cultures, comme il est très-étendu, comme il prête encore à une immense étendue de culture par la mauvaise nature de celle qu'on y pratique, il n'y a pas de raison pour que l'éducation des chevaux ne soit pas étendue sur tout le territoire français; car par-tout on peut en nourrir et en nourrir beaucoup.

Mais si le territoire de la France prête ainsi à la multiplication de l'espèce, sa position y invite d'une manière toute particulière. La France est au centre de l'Europe, elle touche aux pays qui manquent le plus de chevaux. L'Espagne en est pleinement dépourvue : la France est son plus proche voisin; si elle était riche en chevaux, elle lui en fournirait comme elle fait pour le bétail

Digitized by Google

et pour les mulets, mais avec un bien plus grand profit, puisqu'un cheval de prix équivaut à quatre mulets et à dix bœufs. C'est le peuple d'Espagne qui achète le mulet et le bœuf de France, et qui n'y met que de petites sommes proportionnées à ses facultés; c'est le riche, le grand d'Espagne qui userait des chevaux de France, en les payant à un prix également proportionné à sa richesse. L'Italie tire de l'Allemagne et de la Suisse une partie de ses chevaux. Presque tous ceux qui battent si fièrement le pavé de ses villes, étincelant sous leurs pas, viennent de Frise ou de Danemarck, et les chevaux de selle, de Barbarie; tellement qu'en Italie un cheval de selle ne s'appelle qu'*un barbe*. Le Piémont, le Milanais, le pays de Gènes, l'Etat Vénitien, n'ont pas de chevaux propres à la selle et au carrosse. La France est située de manière à les leur fournir plus commodément que la Suisse et l'Allemagne. Celle-ci, quoique possédant beaucoup de chevaux vers le nord, n'en a pas de très-beaux dans le centre et au midi de son enceinte. Le cheval léger, propre pour la course et la chasse, n'existe pas en Allemagne. Toute la Belgique et le pays jusqu'au Rhin en sont entièrement dépourvus; la Hollande elle-même, toute peuplée qu'elle est en chevaux, n'a pas de chevaux de maître, encore moins

Digitized by Google

de chevaux de chasse et de course. Dans toutes ces contrées on les tire d'Angleterre; le transport par eau les enchérit; le trajet à faire ensuite par terre ajoute encore à leur prix. La France est bien mieux placée, puisqu'elle confine à la fois avec tous ces pays, et qu'elle pourrait leur fournir les mêmes chevaux à égalité de prix et à inégalité de frais de transport. Ainsi, pour toute la haute Allemagne, la France n'aurait que de bien petits frais de transport à faire, et presque aucun pour les bords du Rhin, pour toute la Belgique et la Hollande. A cet égard sa position est incomparable avec celle de tout autre état, et elle jouit encore dans cette partie des avantages que son climat et sa position centrale en Europe lui donnent sur tant d'autres.

Nous avons déjà observé que la position du bétail et des chevaux, quant aux localités, et pour ainsi dire *à la zone*, est inverse par rapport aux deux espèces : les beaux et grands chevaux sont tous au nord de la France, les petits et vilains chevaux sont au midi : au contraire, le petit bétail est au nord, et le grand au midi; le petit bétail est dans les excellens pâturages du nord, et le grand bétail dans les plaines brûlées du midi. Nouvelle preuve contre le système de l'influence de la nourriture, et démonstration évi-

Digitized by Google

dente que la nature des espèces n'a pas été calculée sur le climat et sur *la table*, mais qu'elle est le produit du hasard ou d'arrangemens tout à fait étrangers aux deux premières causes.

Pour procéder avec méthode dans la confection d'un plan, il faut en distinguer soigneusement les parties, et ne pas les confondre dans la théorie, pour ne pas les confondre ensuite dans la pratique.

La France n'use pas uniformément des chevaux ; ils ne se ressemblent pas tous ; le propriétaire du même pays n'en use pas non plus de la même manière.

Dans quelques provinces, le cheval laboure et fait tous les charrois et transports ; dans d'autres, il ne sert qu'à la selle. Dans le premier cas, le cheval est presque toujours appareillé, et travaille par couple. Il faut appareiller pour *la force* les animaux destinés à partager le même travail, pour que l'un ne surcharge pas l'autre. La même précaution n'est pas nécessaire pour les chevaux de selle, qui sont *indépendans* les uns des autres : chacun a sa charge à lui, en particulier. Au nord de la France sont les grands chevaux ; au centre et au midi sont les petits : dans quelques cantons les jumens sont étoffées et grandes ; dans d'autres elles sont généralement petites et minces.

Digitized by Google

Ici, l'espèce est à conserver, à rechercher seulement; là, elle n'est qu'à améliorer; ailleurs, elle est à créer tout entière. Ce sont de bien grandes différences, comme on voit, et dont il faut savoir tenir compte dans l'établissement d'un plan calculé, dont le but principal est de bannir le désordre ancien et d'y substituer les vues d'un ordre invariable et fixe.

La multiplication et l'amélioration de l'espèce des chevaux doivent marcher parallèlement, nous l'avons déjà dit; mais l'une est bien plus aisée à obtenir que l'autre. On peut plus aisément obtenir d'un propriétaire de laisser faire un cheval plus beau que d'en avoir un de plus, de laisser changer *en bien* qu'augmenter *en nombre*. Le *beau* et le *laid* ne consomment pas plus l'un que l'autre. L'obstacle principal à l'amélioration n'existe pas, au lieu que le nombre consommant davantage, *deux* mangeant plus qu'*un*, il y a obstacle à la multiplication. La difficulté augmente avec le nombre, et c'est là vraiment l'obstacle principal à la multiplication des chevaux. Le cultivateur n'a pas de chevaux pour son plaisir, mais pour sa culture et pour le besoin. Il en est de même pour les autres classes de la société, à l'exception d'un très-petit nombre de riches. A qui donc demander cette multiplication? au cultiva-

Digitized by Google

teur seul; car le riche consomme et ne produit pas. Mais le cultivateur ne changera pas sa culture, n'augmentera pas le nombre des chevaux qu'il y emploie sans l'attrait d'un grand bénéfice; car il faut qu'il y sacrifie une partie de sa culture, une partie de ce à quoi il rapporte l'emploi même de ses chevaux; car il n'a des chevaux *que pour* cultiver. S'il y avait une manière de cultiver sans chevaux, il n'y a pas de doute qu'il ne cessât de s'en servir, et qu'il ne convertît en d'autres cultures la portion de terre qu'il cède à leur nourriture. Le cheval *commun* n'est d'aucun avantage pour le laboureur : entre sa mère et lui, il a mangé au-delà de sa valeur avant d'arriver à l'âge de la vente. Le prix courant de ces animaux est de trois à quatre cents livres à l'âge de *trois ans*. Sûrement ils consomment par an pour la valeur de cent-vingt livres sans avoir encore travaillé, et par conséquent sans avoir encore rien rendu au propriétaire. Il faut y comprendre la dépense de leur mère, qui a été nourrie pendant une année entière. C'est donc tout au plus si des animaux de ce prix ne sont pas en dépense plutôt qu'en recette à l'époque de leur vente, qui tombe ordinairement sur l'âge de trois ans révolus. La multiplication des chevaux n'est donc pas facile à établir, et elle n'est peut-être que le résultat de

Digitized by Google

l'amélioration qui crée un attrait de plus pour en augmenter le nombre, comme la quantité de toute marchandise, à mesure qu'elle est plus profitable. Cependant on ne peut pas négliger cette multiplication, il faut nécessairement l'obtenir; car la France tire de l'étranger une multitude de chevaux communs : il faut pourvoir à cette extraction, et la remplacer, s'il est possible, par l'espèce indigène.

La base de la multiplication du nombre des chevaux est la multiplication même des prairies; car, en multipliant les consommateurs, il faut multiplier les moyens de subsistance. Si la France, dans l'état actuel de sa culture, nourrit tous les chevaux qu'elle peut nourrir, on ne peut pas tenter d'en introduire un plus grand nombre qui manquerait de subsistances. Il faut commencer par là. Que les premiers soins se portent donc sur l'amélioration des prairies, soit naturelles, soit artificielles, ou sur l'accroissement de la culture des plantes légumineuses et de toutes les espèces de fourrages qui peuvent convenir aux chevaux. Quand le cultivateur aura les moyens de faire subsister plus de chevaux, il en élèvera davantage; il proportionnera toujours le nombre des consommateurs à la quantité des subsistances. C'est là la base de tout plan de culture et d'aug-

Digitized by Google

mentation dans le nombre des animaux et dans celui des chevaux. Augmentez leur nourriture, vous en augmenterez aussitôt le nombre; l'un est inséparable de l'autre. Les jachères dont la France est couverte, l'amélioration de ses prairies naturelles, la conversion des mauvaises terres de labour en prairies, l'introduction des prairies artificielles et des plantes légumineuses, prêtent en France à un immense accroissement de productions, et par conséquent à une augmentation égale de consommateurs. Si les soins du gouvernement parviennent à amener le peuple français à profiter des avantages de son sol et de la *marge* que lui laissent les vices mêmes de sa culture, il n'y a pas de doute qu'il ne puisse se livrer à une augmentation indéfinie pour le nombre de ses chevaux. L'Angleterre, dans une étendue moindre de quarante-six millions d'acres, compte cinquante-sept mille fermes; la France, qui a cent trente-un millions d'acres, doit, à étendue égale de fermes, en compter cent soixante-huit mille. Qu'il y ait augmentation seulement d'un demi-cheval par chaque ferme, c'est quatre-vingt quatre mille chevaux de plus sur tout le territoire de la France, et par conséquent près des deux tiers en sus de ce qu'elle en tire du dehors. L'augmentation, ainsi répartie, n'est onéreuse pour per-

Digitized by Google

sonne; et je ne sais pas s'il serait au-dessus de la compétence du gouvernement de prescrire que chaque ferme, jouissant d'une certaine étendue de prairies, ou de pâturage commun, fût tenue de nourrir une jument destinée à la reproduction.

La facilité de la vente est bien aussi un moyen de multiplication. Quand le cultivateur verra les produits de son haras recherchés et toujours sûrs d'être placés, il élèvera des chevaux dont il ne peut jamais craindre d'être embarrassé. Ainsi, lorsque les marchands qui vont chercher à Hanovre et dans le nord des chevaux de collier, lorsque les entrepreneurs des remontes qui les cherchent aux mêmes lieux, iront régulièrement prendre chez le cultivateur français les chevaux qu'il aura nourris, la confiance lui servant d'aiguillon, il en élèvera tant qu'il pourra, bien sûr de n'en rester jamais chargé.

La multiplication de l'espèce viendra aussi du mode d'amélioration qui sera proposé, dont un des effets sera d'engager les cultivateurs à élever à la fois plus de chevaux et de plus beaux chevaux, en leur offrant des moyens faciles, et qui seront à portée de leurs facultés habituelles.

Quant à cette amélioration, elle paraît impossible;

Digitized by Google

1° Sans le rétablissement des haras, c'est-à-dire, sans la distribution des étalons, telle qu'elle avait lieu.

2° Sans la distribution des jumens, suivant un mode qui sera indiqué.

3° Sans l'adoption d'un plan fixe et invariable sur la direction des haras.

L'assemblée constituante détruisit les haras royaux avec une précipitation vraiment déplorable. Voulez-vous avoir des chevaux, détruisez les haras, dit le même député, qui, dans l'ardeur de son zèle, venait encore de lui dire: Voulez-vous avoir des arbres, détruisez les pépinières; et malheureusement ces deux établissemens, objets dignes de réforme, sans doute, mais non pas de destruction, succombèrent à l'instant sous cette logique tranchante.

Il faut revenir sur ces arrêts précipités, et, s'il ne faut pas *exécuter* comme l'ancien régime, il faut quelquefois concevoir et *établir* comme lui.

1° Nous avons prouvé que le cultivateur français était, par goût, par localité, par pauvreté, hors d'état de se procurer de belles espèces; il ne les connaît pas, il ne sait où les prendre, ni à qui s'adresser pour les avoir; il n'a pas d'argent pour les payer. Comment le fermier des deux tiers de la France, où les rentes ne vont

Digitized by Google

pas à deux mille livres, comment le *gentlemen*, qui a à peine mille écus de rente, pourraient-ils se procurer un cheval qui coûte à l'un plus qu'il n'a, à l'autre, son nécessaire, sa subsistance d'une année ? Où prendra-t-il ce cheval? à qui s'adressera-t-il pour le faire venir ? ira-t-il en Angleterre le chercher lui-même ? se déplacera-t-il pour voyager en Italie, en Barbarie, et doubler, par les frais du voyage, le prix de son cheval? Il n'aura donc qu'un mauvais étalon, ou il n'en aura pas du tout; et, s'il ne doit en avoir qu'un mauvais, autant vaut qu'il n'en ait pas. Le cheval influe au moins pour moitié dans la génération : si la jument est le type pour la conservation de l'espèce, le cheval l'est de son côté pour la beauté, et pour les qualités; il importe donc de bien choisir les pères, et de donner au haras une souche de bonne race; autrement, on n'aura que des produits faibles et sans valeur. D'après ces considérations, le gouvernement doit venir au secours du cultivateur, et fournir les étalons dont lui seul peut faire les frais d'acquisition et de recherches : car ce n'est pas tout que de pouvoir les payer, il faut encore savoir les trouver ; et le gouvernement a pour cela des avantages incalculables sur les particuliers. Même parmi ceux-ci, beaucoup qui pourraient mettre

Digitized by Google

cent louis, ou mille écus à un cheval, ne sauraient d'où le faire venir, et, sans être arrêtés par le prix intrinsèque du cheval, ils le seraient par les difficultés de sa recherche.

Les réglemens pour l'organisation et l'administration de ces haras ne peuvent faire partie de cet écrit; mais on ne peut se dispenser d'observer que leur placement et leur choix doivent correspondre : 1° à l'espèce déjà existante dans le pays; 2° à la qualité même de ces chevaux; 3° au voisinage des pays que l'on aura en vue de fournir.

Ainsi quand l'espèce du pays aura un caractère bien marqué et des qualités distinctives, quand elle sera belle et bonne comme en Normandie, il faudra bien se garder d'introduire une espèce étrangère, qui souvent ne la vaudrait pas; mais *il faut* se borner à perfectionner l'espèce par elle-même, en y prenant toujours les plus beaux individus pour y perpétuer la race que ce soin améliorera sans cesse. De même, encore quand l'espèce sera grande ou légère, il faudra s'attacher à des individus de la même qualité, pour ajouter sans cesse à l'étoffe et à la légéreté. Il y a, parmi les chevaux comme parmi les hommes, des races vivaces; d'autres, au contraire, se déforment, et périssent de bonne heure. Les chevaux normands sont dans le premier cas, les hollandais et

Digitized by Google

les allemands dans le second. Le cheval normand va en embellissant, et conserve jusqu'à la vieillesse des formes arrondies, bon pied, bonne dent, et bon œil. Au contraire, les deux autres espèces se déforment annuellement, et les chevaux, arrivés de bonne heure à une vieillesse anticipée, ne sont bientôt plus reconnaissables, ni propres à rien. Un pays qui achète beaucoup de chevaux doit y faire attention; car, s'il se pourvoit de chevaux qui finissent de bonne heure et durent un tiers moins que d'autres chevaux, il en achète nécessairement un tiers de plus. La France tire une partie de ses chevaux d'Allemagne et de Hollande; ces animaux ne durent guère, et deux chevaux normands servent aussi long-temps que trois des deux autres espèces. La France achète donc un tiers de plus de chevaux allemands, qu'elle ne ferait de chevaux normands; elle doit donc avoir attention, dans la formation de ses haras, à l'espèce qui assujettit à l'acquisition du *tiers* de plus, et à celle qui en exempte; car il y un tiers à épargner; et, quand cette épargne se fait sur la dépense d'un grand état, on sent de quelle importance elle est par elle-même, et par le renouvellement qui en a lieu.

Le but de la formation des haras n'étant pas de fournir aux seuls besoins de la France, mais

Digitized by Google

encore à ceux de l'étranger, il faudra avoir attention de placer les espèces de manière à le servir suivant ses besoins et son goût. Ainsi, dans le voisinage de l'Espagne, il faudra établir des chevaux espagnols, où ceux qui s'en rapprochent le plus jouissent par conséquent de plus de faveur en Espagne, et lui retracent les qualités des coursiers dont elle s'enorgueillit. L'Allemagne, manquant de chevaux de selle et de carrosse, il faudra placer à sa portée des haras analogues à ses besoins. Par ce moyen, on donnera aux étrangers le goût des chevaux français, on les leur fera trouver sous la main, et on en diminuera le prix par le rapprochement de leur séjour aux frontières de la France, et par l'épargne de longs transports, qu'ils ont à subir, quand ils viennent de plus loin.

2° Après la distribution des chevaux, vient celle des jumens, qui est au moins aussi nécessaire. Le cultivateur français n'a pas de plus belles jumens que de beaux chevaux; il ne connaît pas plus les unes que les autres; il n'a pas plus de moyen de s'en procurer. Tout ce qui l'empêche d'avoir de beaux étalons, l'empêche, à plus forte raison, d'avoir de belles jumens; puisque, dans l'ordre de la reproduction, un cheval faisant pour vingt-cinq jumens, il faut encore plus de jumens

Digitized by Google

que de chevaux ; ce qui lui rend l'acquisition de l'espèce femelle bien plus difficile que celle de l'espèce mâle. Il y a donc encore plus de raisons de distribuer des jumens que des chevaux, quelque utile et indispensable que soit cette première fourniture. Dans presque toute la France, les jumens sont très-mauvaises. La Flandre, l'Artois, et quelques parties de la Picardie et de la Champagne, en nourrissent de grandes, quoique mal conformées. La Normandie en a beaucoup de belle taille, et d'une belle et bonne conformation. Une partie des laboureurs sont attelés avec de bonnes jumens, qui entretiennent l'excellente espèce des chevaux normands. La Brie compte quelques cantons dont le travail se fait avec des jumens de grande taille. La Bretagne et le Poitou en ont beaucoup de la même espèce. La Franche-Comté nourrit une grande quantité de chevaux et de jumens de la plus grande taille ; et, ce qu'il y a de vraiment singulier dans la culture de ce pays, c'est que les plaines sont labourées par les bœufs, et les montagnes par les chevaux. Partout ailleurs, les jumens sont petites de taille, mal conformées de corps, mal prises dans leurs proportions, et incapables d'aucun service solide et prononcé, tel que le carrosse, le trait, la guerre, ou la course. Il y a de grandes provinces

Digitized by Google

réputées pour leurs chevaux, dans lesquelles on ne compterait pas dix jumens de la valeur de six cents livres. D'ailleurs, le propriétaire étant très-peu aisé, et les beaux chevaux très-rares, il s'empresse de vendre tout ce qui peut lui rapporter au-delà du prix ordinaire de ses ventes; *il tire à l'argent*, et de leur côté les marchands et les riches courent après ce qui sort un peu de la ligne commune; ils enlèvent tout ce qui s'élève au-dessus de ce qu'ils voient, et rencontrent ordinairement autour d'eux. Les bonnes espèces ne restent donc pas chez le propriétaire pour la reproduction, il faut lui en fournir des moyens dont il ne puisse pas disposer de même, pour établir chez lui, et presque malgré lui, les bonnes espèces. On a demandé si les jumens *influaient* autant que les chevaux dans la reproduction. Pour en bien juger, il faudrait qu'il y eût en tous points égalité entre les deux sexes; que la jument fût aussi bien choisie et aussi bien soignée que le cheval. Ce n'est pas ce qui se passe ordinairement. Presque tous les soins se portent ordinairement sur les chevaux : on les paie fort cher, on les fait venir de loin; choisis parmi les plus beaux individus des plus belles espèces, on les nourrit largement, on les soigne avec attention; au lieu que les jumens sont presque toujours de

Digitized by Google

vil prix, de l'espèce du pays, prises sans choix, et nourries sans abondance. Quelle proportion d'influence peut-il y avoir entre deux mobiles aussi différemment organisés et entretenus? Mais rétablissez l'équilibre, et vous verrez se rétablir l'égalité d'influence sur les produits issus d'une action égale en force et en *mise* de part et d'autre.

On a bien calculé les degrés de la correction des races, par leur mélange soutenu dans l'espèce humaine, et dans quelques parties de l'espèce animale ; ainsi, on sait que le quatrième degré de croisement, non interrompu, donne un blanc *pur*, pour résultat de la réunion commencée d'un blanc et d'une négresse, et toujours soutenu entre le blanc et le produit corrigé des deux premiers ; on sait aussi que le mouton rappelle sa race dans toute sa pureté à la quatrième génération non interrompue; mais les observations se sont arrêtées là, et l'on ne sait pas à quel degré le cheval produirait le même effet, et combien de générations devraient s'écouler avant d'atteindre à une correction parfaite de l'espèce. L'expérience a bien appris quelles étaient les parties sur lesquelles la jument influait, elle a montré habituellement la tête et l'avant-main de la progéniture plus ressemblantes à celles de la mère,

Digitized by Google

les jambes et l'arrière-main plus semblables à celles du père; mais elle s'est bornée là; et, soit par elle-même, soit à défaut d'avoir été plus suivie, elle laisse encore dans l'obscurité la solution de la question proposée sur le changement des races, dans l'espèce du cheval, par la seule influence du mâle. Quoi qu'il en soit de cette particularité et de ses causes, il n'en est pas moins certain, par une expérience constante, que le mélange des plus beaux chevaux avec des jumens communes, ne donne que des produits communs. Quelque mal choisis que fussent souvent les chevaux des anciens haras, cependant on en comptait parmi eux une certaine quantité de très-beaux, et néanmoins leurs produits ne s'élevaient pas au-dessus de l'espèce commune. Le tort n'était pas de leur côté, car l'expérience a encore montré que, réunis à de belles jumens, ils donnaient les plus beaux produits. Le vice est donc du côté de la jument; et, pour le rectifier, il faut en distribuer de belles espèces. La preuve de cette nécessité se renforce encore par la considération que la médiocrité des produits issus de ces unions inégales a décrédité les haras, et persuadé au peuple que l'espèce du pays, abandonnée à elle-même, était aussi bonne et aussi profitable que celle qu'on cherchait à y introduire avec tant de

Digitized by Google

frais. Voilà où mènent des mesures mal concertées et mal exécutées.

3° La nécessité d'une administration générale, et celle d'un plan invariable a déjà été démontrée pour la culture de la France en général ; elle l'est de même pour chacune des parties dont elle se compose, et par conséquent pour les haras. Tout le mal qui s'est fait dans cette partie provient de ce double déficit ; c'est une chose reconnue et prouvée. Il faut ramener tout ce qui y aura dorénavant rapport à un centre commun et à un plan régulier. Nous n'en indiquerons pas toutes les parties, que le gouvernement connaît mieux que nous ; nous nous bornerons seulement à recommander :

1° De songer, dans la création des nouveaux haras, aux quatre destinations principales du cheval, et aux quatre parties dans lesquelles le besoin s'en fait le plus sentir ; ce sont le trait, le carrosse, la guerre, et la selle. Ces quatre divisions renferment des distinctions et des attributs particuliers, et très-différens entre eux. La France manque dans les quatre espèces ; quand on lui donnera des haras, il faudra ne s'attacher qu'à ceux qui pourront remplir quelqu'une de ces destinations, particulièrement utiles à l'état.

2° Il faut établir, dans la direction des haras,

Digitized by Google

autant de *certitude* qu'il y a régné jusqu'ici d'incertitude. Celle-ci a été la cause de bien du mal, celle-là sera le principe de beaucoup de bien. Ainsi, quand on aura fait le choix d'un pays et d'une espèce pour l'y établir, il faudra l'y suivre et l'y continuer sans interruption, et ne permettre à aucun autre individu d'en approcher. Par exemple, dans les pays où l'espèce de carrosse ou de selle sera établie, on ne devra pas admettre d'autres étalons que ceux propres à ces emplois, et de même pour les autres espèces, en observant de fournir des mêmes chevaux une grande étendue de pays, pour séparer davantage les espèces, et en rendre le mélange plus difficile. Par ce moyen il y aura dans les races de la pureté résultante de la fixité et de l'exclusif des *espèces*, et l'on ne défera pas, dans une année, ce qu'on avait fait dans les autres. Les haras auront cessé de ressembler à la toile de Pénélope.

3° Le climat et la nourriture étant bien évidemment étrangers à la qualité des haras, qui résulte tout entière de l'*espèce*, le gouvernement ne sera arrêté par aucune de ces considérations populaires, dans le choix des espèces qu'il fera pour les différentes parties de la France, et il ne consultera, pour leur placement, que les besoins et les convenances d'utilité.

Digitized by Google

4° Les haras analogues aux besoins des pays étrangers devront être placés à leur portée, pour avoir à leur offrir, et pour ainsi dire, à leur présenter, à leur convenance, et sous leur main, les chevaux dont ils manquent.

5° Les distributions des jumens auront lieu dans les pays qui en seront jugés susceptibles. Ces distributions seront réglées sur les localités, suivant les pays où le cheval laboure, où l'espèce est grande ou petite, où elle est seulement à améliorer, ou bien à recréer tout entière. Il y a des pays dans lesquels l'espèce est si mauvaise, qu'il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas du tout; on n'aurait alors qu'à en introduire une bonne, et il n'y aurait qu'une peine, au lieu de deux, comme dans le cas actuel, où il faut créer la bonne, et chasser la mauvaise qui, par le nombre, tend toujours à regagner le dessus.

En créant des haras, on n'a pas la prétention de remplir tout un empire de beaux chevaux, d'atteler toutes les charrettes et toutes les charrues de chevaux de prix, de monter chaque cavalier sur un brillant palefroi: c'est là le ridicule de la question; une pareille supposition ne convient ni à la chose en elle-même, ni aux consommateurs en particulier: on ne peut pas plus donner un cheval de mille écus à un charretier, à un meu-

Digitized by Google

nier, qu'à un soldat; il faut que tout soit proportionné : le but unique et annoncé mille fois se borne à pourvoir la France de la quantité et de la qualité des chevaux qui lui manquent, et à la mettre dans le cas de vendre des chevaux de prix à ses voisins; car, pour les chevaux communs, la valeur en est trop petite pour qu'il y ait quelque avantage à les élever. C'est ce qui arrive avec tous les objets de commerce sujets à consommation, et qui, eux-mêmes consomment autant, sous une petite valeur, que sous une grande, ainsi que font les chevaux. Un état ne peut y trouver de l'avantage que lorsque tout y est à très-bon marché; car alors les chevaux qui se vendent peu ont aussi consommé peu. Pour ce qui regarde la France, le but de l'établissement des haras consiste à la pourvoir des chevaux qu'elle achète, et à lui faire vendre à ses voisins ceux qu'ils achètent ailleurs. Les chevaux de prix, tels que ceux de selle, proviendront des haras et des jumens du pays là où elles sont belles, comme en Normandie, soit des jumens importées, comme cela aura lieu dans les provinces où l'espèce est inférieure. Le cheval de carrosse viendra, comme à l'ordinaire, de la Normandie, de la Bretagne et du Poitou, soit de l'espèce indigène, soit des haras qui y seront établis. Il suffira d'y placer des

Digitized by Google

étalons de cette espèce. Sur quoi il faut observer que, pour avoir des chevaux propres à la voiture, il suffit de beaux chevaux et de jumens de taille. Dans cette espèce, la correspondance de beauté n'est pas nécessaire dans les deux parties, hors des espèces distinguées et précieuses. Mais dans l'espèce commune de carrosse, telle qu'est généralement celle dont on use en France, la beauté du père et la taille de la mère suffisent; il en est de même pour le cheval de trait ou de guerre. Tout ce qui est trop lourd pour le carrosse passe au collier; tout ce qui est au-dessous du luxe va à la guerre. Une multitude de jumens communes, mêlées avec de beaux chevaux, donneront des produits inférieurs pour l'usage du riche, et par là même propres pour celui du soldat. La cavalerie se remontera dans cette espèce intermédiaire entre le cheval de carrosse et celui de luxe. Les troupes plus légères trouveront de même à se remonter dans les produits des jumens plus petites avec de très-beaux chevaux, produits qui iront toujours en déclinant dans la même proportion que la beauté des mères. Tout ce que la multiplication des belles espèces donnera en sus des besoins ordinaires de la France sera exporté, et lui procurera un très-grand bénéfice. C'est ainsi qu'on pourra aménager pres-

Digitized by Google

que régulièrement les espèces de chevaux en France, et donner à chaque espèce l'emplacement qui lui convient, et à chaque besoin tout ce qui suffit pour y pourvoir; et c'est encore ainsi qu'on vient à bout de tout, avec des vues d'ordre toujours suivies et soutenues.

6° La nécessité de conserver les espèces *dans leur* pureté exigera que le gouvernement, au moins pendant un temps, fasse élever pour son propre compte les espèces destinées à propager les bonnes races, et que ce soin s'étende à la fois aux deux sexes. L'ancienne administration des haras s'en occupait aussi; on faisait des élèves à Pompadour, à Chambord, en Normandie; mais le nombre en était fort petit, et la qualité généralement mauvaise. I faut revenir au même plan, quant au principe, mais en améliorer l'exécution. Les bonnes espèces de chevaux sont rares par-tout: on s'en plaint non seulement en France, mais en tout pays; partout les beaux chevaux disparaissent, et l'on a bien de la peine à s'en procurer encore. Quelle peut en être la cause? on l'ignore; mais le résultat est constant, et les suites sont évidentes, si l'on ne se hâte de les prévenir. Quand donc on aura eu le bonheur de s'être procuré une bonne espèce de chevaux, il faudra se l'approprier; mais on ne se l'approprie qu'en la fixant, et on ne la fixe

Digitized by Google

qu'en la multipliant. On ne la multiplie pas en l'envoyant produire avec toutes sortes de jumens, mais en lui donnant une espèce choisie et analogue à la sienne; et cela ne peut se faire que dans des haras particuliers, uniquement destinés à cet objet. Cette multiplication toujours soutenue, et répandue en proportion de sa multiplication même, finira par multiplier ces bonnes espèces, au point de n'avoir plus besoin de l'intervention du gouvernement, et à pouvoir se soutenir par elle-même, comme font les espèces ordinaires. Là finit le besoin de l'appui du gouvernement; il peut alors abandonner les espèces à elles-mêmes, leur diffusion garantit leur *stabilité*.

Cette multiplication peut avoir lieu de deux manières; 1° par des établissemens particuliers exécutés en grand, qui serviraient, pour ainsi dire, de dépôt à tous les haras de France, ou par des établissemens locaux dans chaque département, bornés à leur usage particulier, de manière que chaque département ait son haras propre.

Les établisssmens en grand, si grands qu'on les suppose, ne s'élèveront jamais au niveau des besoins de la France. Leur emplacement ne pourrait guère avoir lieu que dans les anciens parcs des résidences royales, et c'est précisément de là

Digitized by Google

qu'il faut les éloigner ; car c'est là où tout est le plus cher : on pourrait nourrir ailleurs deux hommes et deux chevaux pour le même prix auquel on en nourrit un seul dans ces lieux qui sont situés aux portes de Paris. On pourrait donc réserver ces établissemens pour quelques espèces extrêmement rares, dont la multiplication ne peut être trop soignée, et dont la dépense peut très-bien faire partie du luxe utile d'un grand état. Les autres peuvent être remis sans inconvénient dans les départemens, dont les administrations les surveilleraient comme elles font pour toutes les autres parties confiées à leurs soins.

Quant à la distribution des jumens, le mode en sera détaillé dans le chapitre qui traitera de la méthode de multiplier les animaux compris dans les trois espèces principales, le cheval, le bœuf et le mouton.

Nous terminerons cet article en observant que les conquêtes faites au nord par la France lui donneront la possession de trois bonnes espèces de chevaux ; car il y en a trois très-marquées dans ses nouvelles provinces. Du Rhin à la Meuse, de la Meuse à l'Escaut, et de l'Escaut à la mer, le cheval est très-différent ; le premier est, à proprement parler, le cheval de collier ; le second, avec un peu de soin, deviendrait propre au carrosse

Digitized by Google

et à la guerre. Il n'y a presque rien à faire dans le Brabant Hollandais, pour atteindre à ces deux espèces. Le troisième est le gros cheval de Flandre, propre aux plus lourds charrois ; c'est cette espèce qui, dans sa jeunesse, passe en si grande quantité en France.

Quant aux grands établissemens que le gouvernement pourrait faire, il a d'immenses facilités dans les vastes enceintes dont la révolution l'a fait légataire. Ainsi le seul parc de Chambord renferme une enceinte de vingt milles enclos de murailles. Compiègne, Anet, Saint-Hubert, offrent aussi d'immenses espaces qu'on pourrait fort bien destiner à l'établissement des haras. La France peut bien faire chez elle ce que Joseph II a exécuté à Mehogethsie en Hongrie ; et, quelques soins que se donnent les gouvernemens modernes, combien resteront-ils encore au-dessous de ce qu'exécutaient les anciens ! Quel est celui qui peut donner le modèle d'un haras de trente mille jumens et de trois cents étalons, tel que l'avaient établi les Séleucides à Famié sur l'Oronte, ainsi que l'apprend Strabon, cité par Volney ; vol. II, page 173, ou seulement d'un haras de dix mille jumens blanches, tel que celui dont parle Marc-Paul dans ses voyages ? Ce goût des chevaux, qui fut en tout temps celui des rois et des grands, a

Digitized by Google

diminué par-tout, excepté en Angleterre, et n'a été remplacé que par celui des colifichets.

CHAPITRE XVI.

De l'amélioration du bétail.

Il faut distinguer, dans un système de culture, entre les deux espèces du bœuf et de la vache. Elles ont des rapports communs, et d'autres très-différens : ainsi, quoique toutes les deux finissent également par servir de nourriture à l'homme, et de matières premières aux fabriques, elles remplissent cependant des destinations très-différentes pendant leur vie. Le bœuf est généralement destiné au travail, et la vache à l'*allaitement*. Il faut donc les considérer sous ce double rapport, et en tenir compte, quand on s'occupe de leur multiplication. Mais il faut encore distinguer entre la multiplication simple et la multiplication *composée*, qui résulte, soit de la multiplication de *nombre* et de *qualité* réunis, comme d'avoir à la fois *plus* de bétail, et de *plus beau* bétail, soit de l'amélioration simple, celle de la qualité seule, qui donne dans un bétail plus beau une plus grande somme de consommations, que

Digitized by Google

dans une quantité de bétail égale en *nombre*, mais inégale en *volume*, de manière qu'un bœuf équivaut à plusieurs, et en renferme deux d'une plus petite espèce. La France est encore plus dépourvue de bétail que de chevaux. Elle en tire, pour la consommation, de la Franconie et de la Suisse: elle n'en achète pas pour le travail; au contraire, elle en exporte en Espagne environ sept mille têtes.

L'importation totale du bétail et de ses produits s'élève à . . . . . 26,500,000 liv.
l'exportation. 8,000,000
balance contre la France . . . 18,500,000

On a déjà observé qu'en France les qualités du bétail étaient, quant aux localités, dans une position absolument inverse de celle des chevaux, de façon que les bonnes espèces de bétail se trouvent toutes au midi, et les bonnes espèces de chevaux au nord. A partir de la Bourgogne et des bords de la Loire jusqu'aux frontières méridionales de la France, le bœuf est généralement d'une belle taille, tandis que le cheval va en décroissant: le bœuf fait de même dans les régions du nord, et le cheval à son tour va en s'élevant à mesure qu'il approche des provinces du nord, de manière à atteindre la plus grande élévation en Normandie et en Flandre.

Digitized by Google

Le principe de la multiplication du bétail comme de celle du cheval réside dans l'augmentation des prairies et des moyens de subsistance. Ces moyens sont ceux que nous avons indiqués à l'article du cheval, et par les mêmes raisons. Augmentez les consommations, vous augmentez les consommateurs. Les prairies artificielles équivalent aux deux tiers en sus des prairies naturelles : on peut tiercer les prairies en rapport, sans les tiercer en étendue, et cette importante augmentation peut se prendre, comme nous l'avons déjà dit, soit sur les jachères dont la France est couverte, soit sur la conversion des terres vagues et de mauvais rapport en prairies artificielles, soit sur les prairies actuellement existantes, en les améliorant. Il y a place pour tout, quand on le veut; il y en a, surtout en France, par son étendue, et particulièrement par les vices même de sa culture, qui donnent les moyens de faire tant de choses.

La multiplication peut provenir encore du changement de la culture avec des chevaux, dans la culture à bœufs. On ne peut pas en général prescrire aux cultivateurs le mode de leur culture; mais on peut fort bien ordonner du changement dans la vue d'un grand intérêt public, sur-tout lorsque ces changemens n'affectent la culture que dans la plus petite partie de son existence, dans

Digitized by Google

le *mode*, et non pas dans son essence. Or, tel est le cas actuel. On ne prétend pas toucher aux grandes cultures établies avec des chevaux: mais il y a une infinité de petites propriétés travaillées avec un seul cheval, et qui le seraient aussi bien avec un seul bœuf, ou même avec une seule vache, qui consommeraient moins que le cheval, et qui fourniraient des alimens pendant leur vie et à leur mort. Ne peut-on pas ordonner que tout bien de ferme, de bourg et de village au-dessous d'une étendue déterminée, ne pourra plus à l'avenir être exploité par des chevaux, mais qu'il le sera dorénavant avec des bœufs, dans un temps donné, pour laisser aux propriétaires celui d'user les uns et d'acquérir les autres. Cette seule branche d'augmentation élèverait beaucoup le nombre des bestiaux, à cause de la multitude des propriétés de cette espèce qui existent en France. On a proposé de substituer le bœuf au cheval pour le hallage des rivières. Je ne sais ce qu'il y avait à gagner à ce changement; mais ce devait être peu de chose: peut-être aussi ajoutait-on par là aux lenteurs déjà si grandes de cette espèce de navigation; car, s'il n'est pas de différence entre l'allure du cheval et celle du bœuf, lorsqu'ils remontent les rivières, il y en a lorsqu'ils les descendent, et le bœuf est si lent, qu'il ajoute aux

Digitized by Google

retards naturels à tous les emplois dans lesquels il entre.

Un changement dans la nourriture du peuple en France serait encore le principe d'une grande augmentation dans le nombre du bétail. Le peuple vit d'huile dans tout le midi; elle sert d'apprêt à tous ses mets. Le laitage y est très-peu employé, et le beurre vient des montagnes d'Auvergne, de la vallée de Campan aux Pyrénées, d'Irlande ou de Dixmude. Dans tout le reste de la France, on n'use pas du laitage, à beaucoup près, autant que dans l'étranger; aussi le bétail y est-il beaucoup plus rare: si on introduisait l'habitude du laitage là où elle n'existe pas, si on l'étendait là où elle existe, on augmenterait beaucoup la quantité du bétail devenu nécessaire à cette nouvelle consommation. On l'augmentera encore, soit par la quantité et par la qualité réunies, soit par la qualité seule, qui, donnant du bétail d'une plus belle espèce, en donnera une somme supérieure en réalité, sans augmentation de nombre, et procurera ainsi tous les avantages de ce nombre sans ses charges. Si le bétail est amélioré de manière à ce qu'un bœuf de la nouvelle espèce pèse comme deux de l'ancienne, on aura deux bœufs au lieu d'un, sans qu'il soit besoin d'une nourriture double, d'un soin double, et sans être sujet à des

Digitized by Google

accidens doubles. La France est aussi bien située pour fournir du bétail aux parties de l'Europe qui en manquent, que pour les fournir de chevaux. L'Italie et l'Espagne manquent de bétail, et la France est on ne peut pas mieux placée pour leur en fournir, sur-tout à l'Espagne. Ce pays ne connaît presque pas le bœuf engraissé, et le consomme dans un état de dureté et de maigreur qui révolterait des Français. Si le midi de la France, au lieu de laisser ses campagnes en jachères, et de ne cultiver ni prairies artificielles, ni plantes légumineuses, embrassait enfin ces cultures, et renonçait à ses fatales jachères, opprobre et fléau de l'agriculture française, il aurait alors de quoi nourrir et engraisser une immense quantité de bétail qu'il vendrait à l'Espagne; et, comme il n'y a pas de petit objet quand il s'agit de la fourniture d'un grand pays, on peut juger à quel produit prêterait une pareille fourniture, et combien il importe à la France de s'en assurer.

Toute la côte des Pyrénées et de Gènes manque aussi de *bétail à manger*. Le Roussillon, la Provence, le Dauphiné, peuvent le lui fournir, et le feront, s'ils viennent jamais à adopter le travail avec des bœufs, le laitage et l'usage des prairies artificielles.

Dans la somme dont la France est tributaire

Digitized by Google

pour les animaux et leurs produits, sont comprises les salaisons dont la France achète une si grande quantité : ce qui est d'autant plus déplorable, qu'aucun pays n'égalant la France pour les sels, elle a, sur tous les autres, un avantage immense pour cette espèce de préparation. Cependant la France en tire une grande quantité de l'étranger, et ce déficit vient encore de celui de la culture, qu'il ne tient qu'à elle d'améliorer, au point de pouvoir non seulement se passer de secours, mais d'avoir encore de quoi en exporter beaucoup. L'amélioration simple du bétail aura lieu d'après la méthode générale qui sera indiquée pour chacune des trois grandes espèces d'animaux dans la culture.

Au reste, l'utilité du bétail, comme *produit*, est un des grands problèmes de la culture; c'est un des sujets modernes de discussions sur l'économie agricole et politique; et cette question est à cette heure assez vivement controversée en Angleterre. La rente de chaque vache est évaluée à cent soixante-dix livres : elle n'est productive qu'à trois ans ; elle ne se vend pas au-delà de deux cent quarante livres : quel peut être le profit sur une marchandise d'aussi vil prix ? Il en est de même du bœuf, soit de travail, soit d'engrais; il ne commence à travailler qu'à trois ans;

Digitized by Google

il consomme sans rien faire, en pure perte, jusqu'à cet âge. La mère a consommé aussi pendant un an : ce bœuf se vend trois cents livres ; s'il est pour l'engrais, le profit n'excède pas cent liv.; c'est tout au plus la valeur de ce qu'il a consommé. On ne trouve pas en vérité à quoi attacher l'*utile* de ce genre de commerce, qui est attrayant pour le peuple par sa solidité, par le peu de soins qu'il demande, mais qui ne peut manquer d'être ruineux pour le *gentlemen*, pour l'homme qui n'emploie que des mains étrangères et salariées. Ce n'est qu'en élevant les plus belles espèces, celles d'un haut prix, que le cultivateur, *distinct* du fermier, travaillant par lui-même, ou par sa famille, peut se tirer d'affaire ; les espèces de petit prix doivent le ruiner.

En Irlande, le produit d'un bœuf engraissé est évalué quatre-vingts livres, celui d'une vache trente livres ; en Limousin, celui d'un bœuf engraissé à la crèche, s'élève à cent liv.

Dans les montagnes d'Auvergne, l'engrais d'une vache à l'herbe est compté valoir trente livres ; dans tous ces cas, on ne retrouve que le prix des denrées consommées ; il faut que le profit provienne des engrais que le bétail laisse dans la ferme.

Les bestiaux engraissés en Bourgogne et en

Digitized by Google

Berri, dans le comté nantais, et dans la Normandie, doivent rapporter davantage que dans les pays ci-dessus dénommés, à cause du plus haut prix des rentes : il serait curieux de les connaître exactement pour former le *medium* de la France.

L'ancien gouvernement n'avait rien fait, ou du moins rien de marquant, pour l'amélioration du bétail. Il l'abandonnait entièrement aux soins du cultivateur, et s'en remettait à sa vigilance et à son intérêt, qu'il supposait bien entendu. L'expérience aurait dû lui prouver qu'il l'était fort mal.

La France, comme tout autre pays, a éprouvé le fléau des épizooties : c'était le moment de s'occuper de l'amélioration du bétail ; un gouvernement attentif eût saisi cette occasion de tirer le bien du mal même, et de remplir le vide par l'introduction d'espèces meilleures. On n'y a jamais pensé. Le moment de la perte du bétail étant toujours celui où le propriétaire est le plus gêné, il ne peut affecter, aux remplacemens, de grands capitaux ; mais il se borne à remplacer par *têtes*, au lieu de le faire par *espèce*. Pourvu qu'il ait le même nombre d'animaux, cela lui suffit ; la brièveté de ses facultés intellectuelles et pécuniaires ne lui permet ni de voir, ni d'aller

Digitized by Google

plus loin. Alors, c'est au gouvernement à prendre sa place, à lui prêter les lumières et l'argent qu'il n'a pas, et à faire tout ce qu'il ne sait, ou ne peut pas faire. Le gouvernement peut alors introduire, dans les pays dégarnis d'animaux, les espèces qu'il y juge convenables, et fonder ainsi une grande amélioration sur les ravages même d'un cruel fléau. C'est là le grand art en tout, celui de tirer le bien du mal. Celui-ci peut même être assez avantageux par ses *suites* bien *saisies*, pour en devenir, pour ainsi dire, desirable. Ainsi, en considérant l'état de l'espèce dans quelques pays, l'attachement que le peuple y porte, toute mauvaise qu'elle soit, la peine qu'on aurait à l'en détacher, on est presque tenté d'en desirer la destruction générale et absolue, pour avoir lieu d'y substituer tout d'un coup, sans opposition, une espèce meilleure, dont l'introduction, ayant lieu par-tout à la fois, la rendrait l'espèce indigène, lui donnerait la place de la mauvaise qui l'y précédait, et en expulserait le retour.

Par exemple, qu'une épizootie générale détruise tout le bétail de la Camargne, ou tous les chevaux de la Corse, cette perte, si grande qu'elle fût en elle-même, ne serait-elle pas avantageusement réparée, ne deviendrait-elle pas un bienfait si le gouvernement en prenait occasion de

Digitized by Google

repeupler ces deux pays avec du bétail de Suisse, ou avec des chevaux des meilleurs cantons de Sardaigne et d'Italie ?

CHAPITRE XVII.

De l'amélioration des moutons.

Il faut distinguer dans cette espèce deux rapports très-différens, la *laine* et la *viande*.

La France n'achète pas de viande de mouton, comme elle fait pour le bœuf; elle en vend au contraire environ cent mille têtes qui passent en Espagne, au prix de 24 l. l'une. Total. 2,400,000 liv.

mais elle achete en produits du mouton, comme *laine*, pour la somme de 25,000,000

elle en exporte fabriquée en draps pour celle de 15,000,000

La main d'œuvre entrant pour moitié dans la fabrication, il reste pour la laine 7,500,000

par conséquent la France dépense annuellement en produits du mouton 15,100,000

Cette somme peut être couverte par la mul-

Digitized by Google

tiplication et par l'amélioration des troupeaux.

Dans le premier cas, il suffit d'en augmenter le nombre; dans le second, il faut améliorer la qualité de manière à substituer au mouton indigène une espèce dont la toison soit et plus abondante et plus fine. C'est ce qu'on a cherché à faire dans ces derniers temps par l'introduction des moutons d'Espagne, dont la réussite, constatée par un séjour de plusieurs années en France, a confondu toutes les vieilles idées sur le climat et sur la nourriture. C'est sûrement un grand bienfait de l'ancien gouvernement, auquel il n'a manqué, pour être complet, que d'être plus répandu. L'établissement a été formé à Rambouillet, comme pour brusquer et braver la nature, et porter tout de suite l'expérience au plus haut degré auquel elle pût parvenir. Le sol de Rambouillet est humide et froid, et de qualité argileuse. Sûrement rien ne ressemble moins au sol que les animaux avaient quitté, rien ne pouvait moins leur rappeler leur terre et leur air natal. Cependant, ces troupeaux s'y sont parfaitement soutenus : ils retracent toute la pureté de leur origine ; ce sont de vrais moutons d'Espagne en France. Ce troupeau est devenu le type et la souche d'une quantité d'autres troupeaux qui s'établissent annuellement auprès de Paris, et qui finiront par y ren-

Digitized by Google

dre cette espèce indigène, et qui rendront ainsi la France vraiment propriétaire de moutons égaux en tout à ceux d'Espagne. Cette conquête est immense, on ne peut en disconvenir ; elle s'affermit, elle s'étend tous les jours par les soins du gouvernement, et par ceux d'une multitude de cultivateurs éclairés. Mais pour la généraliser, pour l'attacher au territoire français, et l'en rendre inséparable, pour porter cette importante amélioration dans la culture, au degré dont elle est susceptible, il faut procéder, avec infiniment d'attention, et tenir compte d'une multitude de rapports, dont le ménagement seul peut assurer le succès du plan qu'on se propose.

La France est divisée, pour les moutons, comme pour le cheval et le bœuf, en deux zones très-distinctes. Au nord, et presque jusqu'à la Loire, le mouton est beaucoup plus grand que celui qui vit au-delà de cette rivière, et encore plus au midi. Le mouton de Flandre est très-grand, tirant beaucoup sur le hollandais, dont il vient très-certainement. Le Beauvoisin en nourrit aussi de très-élevés de taille, et fournis de corps. Ils se soutiennent dans une bonne taille presque jusqu'à la Loire ; mais au-delà ils sont fort petits. Au nord de la France, le mouton n'est pas une partie principale de la nourriture des habitans ;

Digitized by Google

au midi, qui est presque dépourvu de gros bétail, il se nourrit presque entièrement de moutons et de volailles. Les laines du nord de la France sont généralement grossières. Le midi en a de très-bonnes dans quelques parties, comme le Berri, le Roussillon. Le climat ainsi que les voyages influent si peu sur la qualité de la laine, qu'une grande partie de celles du Languedoc et de la Provence sont infiniment plus dures que celles du nord.

Dans la multiplication des bonnes espèces, il faut faire attention à la distinction de la laine et de la viande. Si pour avoir des laines plus fines on introduit une espèce plus petite, on court risque de sacrifier l'objet de consommation à celui de fabrique, et la *viande* à la *laine*. Le peuple étant accoutumé à compter ses troupeaux plus par *têtes* que par *poids*, en substituant à ses anciens troupeaux une espèce inférieure en *volume*, on diminue la quantité des subsistances, qui sont aussi un objet de haute importance, et qui mérite bien d'être conservé. Les laines communes étant indispensables pour une multitude d'usages, toutes ne pouvant pas être laines fines, il semble que, pour tout concilier, pour améliorer les laines, sans détériorer l'état des subsistances, on pourrait borner le changement à la petite espèce,

Digitized by Google

changement qui ne ferait rien perdre en viande, lorsqu'elle ferait tout gagner en laine. Cet arrangement concilie l'intérêt général de l'état avec les habitudes du laboureur, et les besoins de la consommation.

L'usage du drap ayant remplacé celui des soieries jusque dans les ameublemens, la consommation des laines fines a dû beaucoup augmenter, et par elle le besoin d'augmenter aussi en France l'espèce qui les produit. Cette augmentation peut résulter dans cette espèce, comme dans les deux précédentes, soit de la multiplication simple ou numérique, soit de l'augmentation composée, produite par l'augmentation du nombre et par l'amélioration de la qualité réunies ensemble, soit par l'amélioration seule, qui, donnant une espèce plus précieuse, donne, sous le volume d'un seul individu, le prix de plusieurs. Ainsi, le mouton d'espèce espagnole, qui rend deux fois plus de laine que le mouton français, et une laine d'un prix deux fois plus élevé, équivaut à quatre moutons français, en ne consommant que comme un, et augmente ainsi équivalemment l'espèce elle-même et ses profits, par l'effet seul de l'amélioration.

L'augmentation numérique des moutons demande une augmentation de subsistances, comme

Digitized by Google

celle des autres espèces d'animaux dont nous avons parlé. C'est la base commune pour toute augmentation de consommateurs; il faut par-tout proportionner la table au nombre des convives. L'usage général de la France est de nourrir les moutons sur les jachères et dans les bruyères : on n'y connaît pas la nourriture par artifice comme en Angleterre. Les turneps, les choux, les carottes, le trèfle, n'entrent jamais dans la nourriture du mouton français, et le peuple aura, il faut en convenir, bien des préjugés à vaincre avant de les adopter dans l'entretien de ses troupeaux. Il faut convenir aussi que le mouton est, par essence, un animal des pays chauds, préférant les substances sèches, et que la chair est infiniment plus savoureuse avec le pâturage sec des plaines arides du midi, qu'avec la nourriture artificielle ou naturelle d'une qualité très-grasse, telle que celle des pâturages de Flandre ou de Hollande. Il est généralement connu que le mouton du midi est incomparable, pour le goût, à celui du nord, et que plus on s'avance vers cette latitude, plus cette différence est marquée. Elle a lieu de même dans les espèces du pigeon et du cochon, qui sont vraiment des animaux des pays chauds, et qui ont une saveur dont les mêmes espèces n'approchent jamais dans les pays du nord.

Digitized by Google

Les jachères sont immenses en France, il est vrai; mais le nombre des moutons, quoiqu'il ne soit pas le dixième de ce qu'il pourrait être, l'est aussi. Les jachères doivent fournir à l'établissement des prairies artificielles, à l'augmentation des chevaux, du bétail; ce qui reste après cette déduction est bien nécessaire pour l'entretien des troupeaux de moutons déjà existans; si le nombre en était considérablement augmenté, on ne voit pas sur quoi l'on pourrait prendre leur subsistance ordinaire et celle des nouveaux venus, à moins que d'adopter les plantes légumineuses, qui, sur un même terrain, rendent une somme de produits beaucoup plus considérable. Voilà la seule source encore possible pour l'augmentation numérique. Mais celle-là même est immense; car, pouvant donner des produits quadruples ou décuples, elle prête à une augmentation proportionnelle de consommations, et par conséquent à une augmentation pareille de consommateurs.

Le printemps est le moment de l'embarras pour la nourriture des moutons. Dans les pays sans jachères absolues, on ne sait qu'en faire dans cette saison. Dans les pays à jachères, la même difficulté n'existe pas. Si vous augmentez le nombre des moutons dans les pays dépourvus de jachères, vous augmentez leur détresse et l'embar-

Digitized by Google

ras du cultivateur ; si c'est dans le pays à jachères que l'augmentation a lieu, vous courez risque de les surcharger. Tout cela est embarrassant et délicat, et demande d'être conduit avec beaucoup de circonspection.

Les lois nouvelles sur le partage des communes, et sur l'abolition du parcours, auront sûrement contribué à la diminution numérique des moutons ; conséquence qui n'aurait pas eu lieu avec un meilleur système de culture. L'Angleterre passe pour devoir la grande quantité de ses laines à l'étendue de ses bruyères. Mais ses défrichemens ne lui ont pas fait diminuer les moutons, parce qu'il y a eu substitution dans la nourriture dont on les privait : on leur a fait retrouver en *plantes* ce qu'ils perdaient en *bruyères*. Les défrichemens resserrent nécessairement les moutons sur de plus petits espaces, et doivent en diminuer le nombre, quand on ne supplée pas par la qualité de la nourriture à la perte de l'étendue, à celle de la surface.

Au reste, cette soustraction de terrain faite aux moutons, la diminution de cette espèce d'animaux est-elle une perte en elle-même ? ne peut-elle pas être remplacée par d'autres cultures plus avantageuses ? c'est ce qu'il est bien difficile de dire, quand on réfléchit au produit commun du

Digitized by Google

mouton : il n'excède pas huit livres par an, sans y comprendre l'engrais, ce qui réduit cette espèce de culture à un si petit profit, qu'on ne sait réellement à quoi en attacher l'utile.

L'amélioration de l'espèce du mouton fera partie de celle des trois espèces pour lesquelles nous allons, dans le chapitre suivant, indiquer une nouvelle méthode.

CHAPITRE XVIII.

Méthode générale pour l'amélioration des trois espèces d'animaux principales dans la culture.

Les espèces d'animaux en France ont besoin d'être améliorées : c'est un point convenu.

L'amélioration a déjà été tentée, et n'a pas réussi, excepté dans l'espèce des moutons; amélioration restée d'ailleurs dans un cercle fort étroit.

Il s'agit d'améliorer l'espèce en elle-même, et d'étendre l'amélioration à une plus grande quantité d'individus, d'améliorer par *tête*, ce qui est aussi améliorer par quantité représentative, ou de *valeur*, comme nous l'avons déjà prouvé.

Digitized by Google

Les méthodes d'amélioration peuvent varier à l'infini dans le principe comme dans le résultat.

Un état, des particuliers riches, peuvent tenter avec succès ce qui est interdit à des états et à des propriétaires moins aisés.

Ainsi le riche peut renouveler à la fois toutes les espèces d'animaux qui sont sur ses terres, par la substitution générale d'autres espèces, tandis que le pauvre ne peut y procéder que graduellement. L'un, au moyen des capitaux, accélère ses jouissances; l'autre est forcé de les recevoir du bénéfice du temps. Le riche, état ou particulier, renouvelle à la fois cheval et jumens; le pauvre est trop heureux de pouvoir se procurer un cheval *meilleur*, pour corriger et améliorer peu à peu son espèce. Le riche substitue tout d'un coup tous les individus d'un troupeau pur à ses moutons indigènes; le pauvre est borné à corriger son troupeau par la seule intervention du belier, et à attendre la quatrième génération pour le renouvellement que le riche opère à la première, par la toute-puissance de sa richesse.

Il faut consulter toutes les différences de position dans la formation, et sur-tout dans le conseil d'un plan.

Il serait consolant, sans doute, de pouvoir indiquer à la France un plan de restauration univer-

Digitized by Google

selle et simultanée, par un seul acte de sa volonté, par la destruction instantanée de toutes les mauvaises espèces, et par la substitution soudaine d'espèces meilleures; mais malheureusement sa position ne prête pas à des plans aussi tranchans: il faut s'y conformer, même dans l'indication du bien le plus desirable; il faut savoir s'arrêter, pour ne pas outre-passer le but, et ne pas le manquer, en le reculant trop.

Cette considération nous a conduits à rechercher une méthode d'amélioration générale, qui pût s'appliquer aux trois espèces d'animaux qui ont l'avantage de pouvoir remplir cette destination sans de trop grands frais, et qui y joignît celui de propager, de perpétuer les races de manière à être toutes indigènes; en un *mot*, *nous* avons cherché à former un plan qui économisât à la fois le temps et l'argent, sans nuire au succès de l'entreprise.

Cette méthode consiste à distribuer les espèces, sous la condition de vendre au gouvernement les *deux* premières femelles, qui en proviendront, à un âge voisin de celui auquel elles sont capables de produire à leur tour. Tous les autres produits des deux sexes appartiendraient aux concessionnaires; mais ils ne pourraient jamais disposer des animaux qu'ils auraient reçus

Digitized by Google

Les deux premières femelles vendues au gouvernement seraient de nouveau cédées par lui aux mêmes conditions, et cette reproduction continuelle, soutenue par de nouvelles cessions, provenues elles-mêmes de cessions antérieures, établirait une multiplication toujours croissante, sans nouvelle mise, qui serait le résultat naturel de la première. La multiplication est double à chaque cinquième génération, ou tous les six ans; ce qui, à la fin de quelques années, donne une multiplication prodigieuse. Par exemple, mille jumens distribuées de cette manière en donnent dix mille après un intervalle de douze ans; il en est de même pour les autres espèces : nous allons en faire l'application à chacune en particulier.

Quand le pays et l'espèce des étalons seront choisis et déterminés, la distribution des jumens aura lieu d'après le plan annoncé dans l'espèce analogue à celle des étalons. Les jumens seront distribuées sur un avertissement donné publiquement, et d'après la souscription ou la demande des propriétaires, sans autre considération que la nature et la date de cette demande. Le choix sera attribué à la plus forte et à la plus ancienne: à la plus forte d'abord, ensuite à la plus ancienne, entre demandes égales. Tout concessionnaire sera tenu de rendre au gouvernement les deux

Digitized by Google

premières femelles à un âge déterminé. Tous les autres produits lui appartiendront, et il pourra en disposer librement.

Dans ce plan, rien n'est forcé, tout se passe *inter volentes*, personne n'est tenu à accepter sous des conditions qui pourraient lui être ou lui paraître onéreuses. Celle de la réserve de deux premiers produits femelles ne l'est sûrement pas; car les mâles sont toujours les produits les plus précieux, au moins un *tiers* en sus des femelles: ils lui restent en totalité, ainsi que toutes les femelles qui suivent les deux premières.

La jument commence à produire à quatre ans; elle produit jusqu'à quinze ans: prises en masse, elles doivent donner huit produits par tête. Le concessionnaire en vend deux, il lui en reste six, dont quatre mâles, et deux femelles; mais les quatre mâles équivalent à six femelles, qui, jointes aux deux ci-dessus, font huit femelles *en prix*, pour deux qu'il rend en nature. Tout est donc profit pour lui; mais il y a plus.

On peut bien compter, qu'outre les jumens cédées et destinées à la production, il y en aura toujours quelques-unes, parmi les *jumens libres*, qui y seront aussi employées, soit pour toujours, soit avant l'âge de la vente, comme en Normandie: il est donc très-vraisemblable que chaque

Digitized by Google

jument distribuée répondra à trois jumens *productives*, par le fait, et deviendra la souche de trois nouvelles branches. La multiplication qui en proviendra est immense : avec le temps, elle va à l'infini ; elle est faible dans les premières années il est vrai ; mais, après un certain terme, elle s'accroît dans des progressions assez fortes, pour que de nouvelles cessions deviennent absolument inutiles, et pour que le gouvernement puisse alors abandonner à elles-mêmes la continuation d'espèces que leur multiplication aura rendues indigènes et impossibles à effacer. Ce qui est notre but dans l'indication de cette méthode, qui est, 1° de créer de bonnes races, 2° de les rendre indigènes et ineffaçables ; 3° d'obtenir le résultat à moindres frais que par le renouvellement des distributions, auquel la reproduction des races par elles-mêmes pare, et qui dispense de faire de nouveaux sacrifices d'argent.

Il est à desirer que, dans cette distribution des chevaux, on les classe d'après les besoins des différentes parties de la France, par grandes divisions, pour éviter la confusion et le mélange des races. Ainsi les parties de l'est et du midi de la France, qui tirent de la Suisse tous les chevaux de carrosse et d'attelage, qui ne savent où prendre un beau cheval de selle, car il n'y a à

Digitized by Google

leur portée aucun département qui en fournisse, recevront des chevaux et des jumens dans la proportion de leurs besoins. On pourrait placer, en Franche-Comté et en Poitou, des chevaux propres pour l'attelage : ces deux provinces labourent avec des chevaux, et en possèdent d'une riche taille, mais lourds, mal conformés et *indignes* de paraître à la voiture. L'introduction du cheval de carrosse ne changerait rien à leur régime, et peut-être celle des jumens n'y serait-elle pas indispensable, parce que les jumens de ces contrées étant grandes, de beaux étalons suffiraient vraisemblablement pour améliorer la race, et la mettre au point de pouvoir servir à la voiture.

La perfection du plan de distribution exigerait qu'on remplaçât de la même manière, pendant les dix premières années, les jumens qui périraient dans ce laps de temps, pour arriver plus promptement à la grande progression qui est le but de ce plan.

La même méthode et le même résultat sont applicables à l'espèce du bœuf et du mouton. Il n'y a pas plus d'obstacles que dans l'espèce du cheval, et le résultat est absolument semblable; la seule chose à bien recommander, à bien observer dans un cas comme dans l'autre, c'est de ne pas distribuer par *individus isolés*, mais par

Digitized by Google

cantons. Le but de l'établissement étant de rendre indigène l'espèce *introduite*, il faut l'y établir en force, pour qu'elle puisse se défendre contre l'espèce indigène et la surmonter : si elle y est dominée, par là même, elle sera étouffée, et le but de l'entreprise manqué : c'est le sort qui attend tout établissement isolé au milieu de l'espèce indigène prédominante; en contractant avec elle des liaisons inévitables, il finit toujours par être absorbé par elle : c'est celui qu'ont éprouvé tous les établissemens formés par des particuliers, dans la vue très-louable, assurément, d'introduire des espèces étrangères, mais qui, étant trop peu nombreuses et trop peu soutenues, eu égard aux espèces indigènes, n'ont pu leur échapper, et ont toujours fini par se confondre avec elles, comme les ruisseaux vont se perdre dans les fleuves; résultat fatal à beaucoup d'égards, mais sur-tout à celui de la culture et du peuple qui y a trouvé le sujet de beaucoup de préjugés, comme il arrive toujours après les épreuves malheureuses. Cela n'aura pas lieu dans le plan proposé, parce que la séparation de l'espèce importée et de l'espèce indigène sera surveillée, parce que l'importation est faite en assez grande masse, et s'accroît assez pour dominer dans peu l'espèce indigène. Ainsi, pour le renouvellement du bétail, il faut s'attacher à un can-

Digitized by Google

ton en particulier, et le faire servir pour ainsi dire de sujet d'expérience et de comparaison : il faudra donc, au lieu de distribuer vaguement dans un canton des vaches de belle espèce, les concentrer dans les mêmes lieux, et les y réunir. Qu'on prenne, par exemple, le pays de Bray, canton très-abondant en bétail, et très-*utile* à l'approvisionnement de Paris ; que là on distribue du bétail d'après la méthode proposée, et en suivant exactement ses dispositions : comme il coûte bien moins cher que les chevaux, on pourra en fournir une beaucoup plus grande quantité. Ainsi, que la première fourniture soit de mille vaches, avec un nombre proportionné de très-beaux taureaux ; dans quelques années, on en aura des milliers, et toute l'espèce se *trouvera ainsi* renouvelée.

La distribution des beliers et des brebis sera faite de la même manière : mais, pour la faire avec succès, il faut, 1° que le gouvernement augmente les établissemens qu'il a formés. Il y en a un à Rambouillet ; celui de Versailles a été supprimé. On vient d'en ordonner trois dans le Roussillon, emplacement parfaitement choisi, à cause du voisinage de l'Espagne. Voilà quatre établissemens pour la totalité de la France, dont trois au midi, et un seulement au nord : encore ceux

Digitized by Google

du midi sont-ils tellement reculés, tellement excentriques, qu'ils ont l'air d'appartenir encore plus à l'Espagne qu'à la France. Il faut donc augmenter le nombre de ces établissemens, et on le peut avec facilité : les parcs des anciennes résidences royales, et les vastes enclos des communautés religieuses, semblent appeler des établissemens de cette nature.

2° Il faut encore que la distribution soit faite de manière à ne pas disséminer l'espèce importée au milieu de l'espèce indigène *prédominante*, et capable, par cela seul, de l'étouffer ; mais il faut commencer par faire choix d'un département, et procéder à la distribution comme il suit. Par exemple, la première distribution aura lieu au centre du département : les communes qui s'y trouvent recevront l'espèce améliorante en remplacement absolu de celle qui y existe. Il n'y sera pas toléré un seul individu de l'espèce indigène. Il faut traiter chaque commune, chaque département, comme une île; et, s'il en était une en réalité, rien ne serait plus heureux ni plus facile pour le maintien de la bonne espèce, par l'exclusion et la séquestration absolue de la mauvaise. Eh bien, il faut que la vigilance de l'administration supplée à la nature. La distribution sera continuée du centre à la circonférence, dans

Digitized by Google

toutes les directions, jusqu'à ce que le renouvellement soit complet dans tout le département; ce qui aura lieu dans un temps donné et facile à calculer, d'après la quotité des distributions annuelles provenant des établissemens publics, et des cessions continuelles des deux premières femelles résultant des distributions faites par le gouvernement, et recédées toujours aux mêmes conditions.

Quand un département serait entièrement renouvelé, on l'abandonnerait à lui-même, et l'on passerait successivement aux autres; bien sûr que la nouvelle espèce, préservée de la possibilité même de tout mélange, s'y soutiendrait comme l'espèce *déplacée* s'y était maintenue, comme toutes les espèces indigènes, soit bonnes, soit mauvaises, se soutiennent par-tout.

Mais, pour que ce plan ait tout son effet, il faut y procéder méthodiquement.

On a dit que le nord de la France est pourvu d'une espèce de moutons élevés en taille et abondans en laine et en viande: on propose de ne pas toucher à cette espèce; de ne s'occuper que de celle qui a des propriétés communes avec l'espèce qu'on veut introduire. Elle ne commence, en tirant vers le midi, qu'à vingt-cinq ou trente lieues de Paris, à quarante-cinq lieues à l'ouest,

Digitized by Google

et à quarante à l'est. Que les soins du gouvernement commencent là, et qu'il en fasse partir les rayons qui doivent porter la restauration dans toutes les parties de la France. Les cantons renouvelés les premiers serviront ensuite à la réparation des autres : en se prêtant un appui mutuel, ils finiront par être renouvelés bientôt, et le seront d'autant plus vite, que les travaux des particuliers dans la même carrière, loin d'être interrompus, seront, au contraire, encouragés et facilités par ceux du gouvernement.

On peut opposer à ce plan :

1° La dépense qu'il occasionnera ;

2° Le défaut de soins de la part du cultivateur concessionnaire ; . . . . . .

3° La grandeur du dommage causé par la perte inévitable d'animaux précieux.

L'argent est la pierre d'achoppement de toute entreprise, tant pour les états que pour les individus : c'est une vérité malheureusement trop sentie par l'un comme par les autres ; mais existe-t-elle également pour tous les deux ? Les particuliers n'ont pas le droit d'étendre leur fortune autrement que par leur bonne conduite et leur industrie ; les états peuvent arriver au même but par l'amélioration de leurs moyens propres, et par l'emprunt de ceux d'autrui : la différence

Digitized by Google

vient de celle des pouvoirs. L'état jouit d'un pouvoir qui ne peut jamais appartenir à un particulier : celui-ci est borné à la fortune propre, au lieu que l'état est co-propriétaire de toutes les fortunes particulières, co-partageant dans chacune. Ainsi l'état *impose*, tandis que le particulier ne *perçoit*, ne récolte que sur lui-même. Les états ont donc des moyens que les individus ne peuvent jamais employer. Ainsi, pour la dépense qu'exige le plan proposé, l'état aura à choisir entre l'application d'une *aliquote* des revenus publics actuellement existans, et la création d'une revenu nouveau spécialement affecté à cet objet.

On peut évaluer toute la dépense du plan à . . . . . 3,000,000 liv.

Celle des anciens haras s'élevait à 800,000

Ils étaient bornés à quelques provinces et à quatre établissemens publics.

En les multipliant suivant les besoins de la France, il faut calculer sur une dépense de 2,400,000 liv.

Dont pour quinze cents jumens. 1,500,000

Pour les chevaux. 500,000

Pour les préposés et frais d'administration. 400,000

La dépense du bétail peut être bornée à 400,000

Celle des moutons à 100,000

Digitized by Google

Cette dernière somme, réunie aux fournitures provenant des cessions toujours croissantes des établissemens publics, paraît très-suffisante pour remplir le but qu'on se propose dans cette partie. En supposant une distribution annuelle de mille brebis *achetées*, jointes à celles qui reviendront des rétrocessions à faire par les cultivateurs qui en auront reçu, on voit quelle immense quantité de moutons on aurait à distribuer chaque année. Il y a plus; c'est que, d'après la progression existante du nombre *des bêtes cédées*, tout achat serait bientôt inutile, et la dépense passerait bientôt du *passif* à l'*actif*. La somme de trois millions serait donc vraisemblablement suffisante pour remplir cette importante destination. Elle le serait depuis long-temps, si l'ancien gouvernement en avait employé seulement la moitié depuis cinquante ans: elle le sera dans vingt-cinq ans; et, moyennant soixante-quinze millions, si le nouveau régime veut s'en occuper, on peut calculer le temps et évaluer la somme qui donneront à la France des espèces d'animaux complètement renouvelées.

Quant aux frais actuels de cette entreprise, ils peuvent être prélevés sur les revenus ordinaires, ou sur une imposition établie *ad hoc*. Celle-ci peut être de deux espèces: 1° une imposition générale

Digitized by Google

sur tout l'empire, comme sont ses autres tributs; 2° un droit sur les ventes de ces animaux, à mesure qu'elles ont lieu entre les particuliers; ce qui aurait l'effet de ramener le produit de l'impôt à sa source, et l'effet à la cause. De plus, cette imposition balancerait, au plus juste, la dépense, puisqu'elle n'aurait lieu que *sur* une recette effectuée.

Ainsi la vente de tout animal, dans les trois espèces, serait assujettie à un droit que l'état déterminerait, soit le centième du prix de vente, ou tout autre qu'il jugerait convenable.

Il serait pris, pour la certitude de son acquittement, des précautions, telles que de le faire porter, par égale portion, sur le vendeur et sur l'acquéreur, en les soumettant tous les *deux à* déclaration.

Que ce soient ces mesures ou telles autres qui soient embrassées, qu'importe? l'essentiel est d'avoir un but; et ce que l'on propose n'est qu'une *idée-mère*, à laquelle on peut apporter, dans l'exécution, telle modification que l'on jugera convenable.

Qu'on ne s'effraie pas non plus de l'idée de dépense ou d'impôt: celui-ci est de nature profitable et améliorante. Si l'état dépense plus, il reçoit plus aussi; il sème pour recueillir; et la

Digitized by Google

dépense n'est qu'une avance, à la différence de ses autres dépenses, qui sont absolues, et par conséquent infructueuses. Cet impôt est de même nature : il devient fructueux, il donne à celui qui le paie les moyens de l'acquitter, au lieu que l'impôt ordinaire est infructueux de sa nature, et ne rend rien à celui auquel on le prend.

Peut-être est-il à regretter qu'au lieu, ou qu'au milieu de ces immenses tributs que les armes françaises ont prélevés sur les arts des peuples vaincus, on n'ait pas donné place aux belles espèces d'animaux qu'ils possèdent chez eux; que la guerre n'ait pas réparé ainsi ses propres ravages en France; et que, rapprochant les modèles de leurs images, et les originaux de leurs copies, on n'ait pas ramené en France les animaux à la suite des tableaux dans lesquels ils sont si souvent représentés.

2° La classe commune des cultivateurs, et par conséquent la plus nombreuse, ne donnera pas aux animaux qu'on lui cèdera, tous les soins dont ils sont susceptibles, tous ceux qu'ils reçoivent dans les établissemens publics, et de la part de propriétaires riches et éclairés : cela est vrai; cela fait aussi partie des objets que l'on a su prévoir; mais cela n'est pas un obstacle à la chose en elle-même, qui consiste dans la conservation et dans

Digitized by Google

la diffusion de la nouvelle espèce : c'est là le point capital. En tout pays, l'espèce ne se conserve-t-elle pas par elle-même, indépendamment de soins fort recherchés ? En tout pays, la masse des cultivateurs n'est-elle pas composée d'hommes grossiers et ignorans, qui s'abandonnent eux-mêmes aux soins de la nature bien plus qu'ils ne *lui donnent* des leurs propres ? Ils cultivent sans réflexion les plantes qui croissent sur leur sol ; ils laissent propager l'espèce des animaux qui y est établie. Les cultivateurs danois et espagnols sont-ils donc tous des hommes éclairés et vigilans, des Arthur Young, ou des Argus toujours veillans sur leur culture ? Non ; la plupart est encore moins éclairée et plus inattentive que les cultivateurs français ; et cependant les uns élèvent de très-beaux chevaux, et les autres de très-bons moutons, sans soins de leur part, sans procédé particulier dans leur culture, mais uniquement parce que ce sont les espèces *locales*, qu'ils les y trouvent établies, qu'ils les y continuent, ou plutôt qu'ils les laissent se continuer par elles-mêmes, comme elles ont toujours fait. Il en sera de même en France pour les nouvelles espèces : elles s'y propageront d'elles-mêmes, elles s'y soutiendront comme elles font dans leur pays natal, comme faisaient celles qu'elles remplaceront. Le cheval se conservera

Digitized by Google

en France comme il fait en Normandie, comme il fait en Danemarck, le bœuf, comme en Hollande, et le mouton, comme en Espagne.

Il n'est pas même bien prouvé que la bonté de l'espèce ne soit pas un motif pour augmenter en sa faveur la surveillance et les soins; qu'elle ne porte pas avec elle un aiguillon et un principe d'attachement, et que le propriétaire ne s'attache à la fois à l'espèce de ses animaux, à mesure qu'ils sont et plus profitables et plus beaux. L'intérêt propre est sa passion dominante; et celle-là est bien légitime, assurément : à mesure que son intérêt sera plus marqué, son attachement doit l'être aussi; car il a tout à gagner à la préservation d'une espèce très-profitable, tandis que sa négligence lui nuit moins lorsqu'elle tombe sur une espèce qui l'est moins.

Il faut encore apprécier le degré jusqu'auquel la beauté des animaux agit sur le propriétaire, comme objet tombant sous les sens, jusqu'à quel point son œil est flatté du spectacle qu'ils lui offrent, jusqu'à quel point son amour-propre est chatouillé par celui qu'ils présentent aux autres, et par l'idée qu'ils donnent du maître qui a su les élever. Quelque grossiers, quelque *obtus* que soient en général les habitans de la campagne, cependant ils sont accessibles aux passions comme

Digitized by Google

les autres hommes : ils en sont les *sujets* comme eux, elles ne font seulement qu'y changer d'*objets*. Le paysan tire autant de vanité de la beauté de son cheval ou de son bœuf, que le riche en tire de la somptuosité de ses palais et de sa table, l'auteur, de l'étendue de ses pensées, et l'acteur, de la vérité de ses rôles. L'homme est le même dans tous les degrés de l'humanité, et il y a *prise* sur lui, suivant la sphère dans laquelle il se trouve placé. On pourrait étendre au cœur humain le système de l'électricité, dont le fluide, pénétrant tous les corps, se fait ressentir suivant la nature des organes et la densité des enveloppes qui les protégent.

3° Toutes les espèces de cultures et toutes les espèces d'animaux sont sujettes *à accident* dans des proportions à peu près égales. La *forme* ne fait rien à la conservation, elle n'influe en rien sur la *sanité* : ce sont deux choses absolument indépendantes, et sans action l'une sur l'autre. La beauté, comme résultat de la régularité des proportions et de la bonne conformation des parties, doit être un principe de conservation. Les accidens, les maladies, la mort, tombent et exercent également leurs ravages sur les espèces inégales en beauté; mais il est absurde de supposer que les animaux bien conformés périssent en plus

Digitized by Google

grande quantité, en raison de leur bonne conformation : il n'y aura donc pas une plus grande perte *numérique* dans les bonnes espèces que dans les mauvaises. Il n'y aura pas davantage de perte en *valeur relative*.

Les pertes d'animaux sont plus *désagréables* dans les bonnes espèces que dans les mauvaises : on perd avec plus de chagrin un très-beau cheval, qu'un cheval *médiocre ;* mais le *dommage* relatif n'est pas plus grand dans un cas que dans l'autre : il ne le sera pas dans le plan proposé; car, entre deux cultivateurs, dont l'un élève pour douze cents livres de bétail de petite espèce, et en perd pour deux cent livres, et un autre cultivateur qui en élève pour douze mille livres de belle espèce, et qui en perd pour deux mille livres, quel est celui qui perd le plus ? et quelle est la différence *réelle* avec une différence *nominale* très-grande ? Ce n'est donc pas de la perte *apparente* qu'il faut s'occuper, mais seulement de la perte *réelle*, de celle qui tombe à la charge du cultivateur, qui, *perdant* plus, il est vrai, mais aussi *recevant* plus, ne perd pas davantage avec la plus grande perte de l'espèce qu'il vend plus, que ne le fait son confrère avec la perte plus petite *nominalement* de l'espèce qu'il vend moins. L'excédant du produit compose celui de

Digitized by Google

la perte : il n'y a de déplacement que dans les quantités numériques, mais point dans la position des deux cultivateurs.

Ces craintes futiles empêchent-elles le cultivateur anglais, danois, hollandais, normand, suisse, d'élever les plus belles espèces d'animaux, de s'adonner au soin des troupeaux, à l'*éducation* des chevaux de prix, et des troupeaux les plus riches en toisons? Non, sans doute; et cependant ils perdent de ces animaux d'espèces précieuses, comme on perd ceux des qualités inférieures. Les animaux ne sont pas plus invulnérables d'un côté que de l'autre, et l'on ne voit pas que ces pertes si redoutées en fassent renoncer aucun à ces belles espèces, ni qu'elles éloignent aucun cultivateur, tant soit peu éclairé, du soin de leur *éducation*.

La crainte des pertes de ce genre n'est-elle pas commune par nature à toutes les entreprises, à tous les établissemens qui dépendent des hommes? ne sont-elles pas toutes dans leur espèce sujettes à en éprouver? Quelle est celle qui en est exempte? et cependant cette considération n'a encore détourné personne de se livrer à des entreprises utiles pour lui-même et pour la société, quand il en a les moyens, pas plus que la considération de la perte certaine et calculée des enfans, des ravages que la mort assise aux portes

Digitized by Google

même de la vie exerce sur l'espèce humaine, n'a, graces au ciel, détourné les hommes de la paternité. En voilà assez, sans doute sur une objection que nous avons relevée, moins pour la combattre, que pour faire éclater la faiblesse des moyens qu'on nous oppose.

En indiquant cette méthode de multiplication améliorée par les espèces principales d'animaux, il s'en faut bien que nous ayons la prétention d'exclure les autres; loin de là, nous appelons toutes celles qui peuvent concourir au même but : ce serait avoir une bien petite idée des hommes et *du bien*, que d'imaginer qu'on n'y arrive que par une seule route. Tout chemin y mène comme *à Rome*..... Ainsi, à défaut d'embrasser notre méthode, le gouvernement pourrait faire des distributions de jumens, en retirant aux propriétaires qui les recevraient les jumens et chevaux qu'ils emploient, et en faisant servir le prix de leur vente à couvrir une partie de leur dépense, qu'occasionneraient les achats des jumens qu'il donnerait. Par exemple, l'Artois, la Picardie, la Flandre, la Brie, la Beauce, la Franche-Comté, labourant avec des chevaux, mais n'en ayant que de très-mauvais, ces contrées renfermant beaucoup de grandes fermes, garnies d'un nombre considérable de chevaux, on pourrait retirer tous

Digitized by Google

les chevaux des fermes qu'on voudrait renouveler, et leur substituer des jumens et des chevaux bien assortis. Ce genre de renouvellement est sûrement le plus complet que l'on puisse imaginer: mais il est plus cher que celui de notre méthode, et il n'a pas, comme lui, l'avantage de faire provenir le renouvellement d'un fonds permanent dans le lieu même, et d'une source pure, et qui le devient davantage à chaque génération.

Ce que l'état fait en grand, comme il lui convient, les particuliers peuvent l'exécuter suivant la mesure de leurs facultés. Ceux qui voudront renouveler les espèces existantes sur leurs biens, le pourront, soit simultanément, soit successivement. Des particuliers peuvent très-bien se procurer une ou deux jumens de belle qualité, et placer successivement leurs produits dans leurs biens, en remplacement de la mauvaise espèce: cela n'est pas cher, ne demande pas de grandes avances, mais est infiniment sûr. Alors le particulier se met à la place de l'état, et fait sur lui-même ce que l'état y aurait fait, en remplissant, par volonté et par choix, les conditions qu'il aurait remplies par engagement conventionnel avec l'état.

Toutes ces méthodes sont très-bonnes, et c'est parce que toutes conduisent au bien qu'il faut les faire connaître toutes, les comparer toutes, et

Digitized by Google

adopter ensuite celles qui sont les plus convenables au but qu'on se propose.

CHAPITRE XIX.

De l'amélioration des petites fermes.

C'EST à dessein que nous avons laissé incomplet le chapitre qui renferme la comparaison des grandes et des petites fermes. Nous en réservions la conclusion pour cet article, dans lequel elle retrouve naturellement sa place.

La petite étendue des fermes n'est pas un mal en lui-même; elle est au contraire un bien pour la population et la consommation; elle peut devenir un principe de perfectibilité pour le travail, qui, en se subdivisant, se rapproche du cultivateur, et tend par là même à la perfection de la culture. Mais elle est un mal par la petitesse du produit, que des fermes dans cet état de subdivision ne peuvent guère élever au-dessus des besoins les plus stricts du fermier, et du paiement de sa rente. Cette exiguité des produits provient de celle de leur valeur même, qui, en raison de leur qualité inférieure, et de leur culture qui ne l'est pas moins, ne peuvent être ni nombreux,

Digitized by Google

ni précieux sur un terrain peu étendu, et qui laissent ainsi le cultivateur dans un état de détresse habituelle. Ce n'est qu'à force *de terrain* qu'il retire quelque chose d'une culture informe, et de produits grossiers. Le mal ne vient donc pas de l'étendue des fermes, mais de la nature de leur culture et de leurs produits. Changez cette culture, améliorez-en les produits, et vous aurez un revenu tout différent sur le même terrain.

La pauvreté des fermes de France provient habituellement des jachères, et de la mauvaise qualité des animaux.

Par ses jachères absolues, le cultivateur ne récolte qu'une fois tous les deux ans, et n'a que trois récoltes dans le cours d'un bail de six ans: encore sont-elles, la plupart du temps, *en seigle*, ou en grains de valeur inférieure; car il est à remarquer que c'est là où leurs récoltes sont les plus *viles*, que les jachères sont le plus en vigueur, comme pour ne laisser rien manquer à la ruine du cultivateur. De plus, il n'a à vendre qu'une infiniment petite quantité d'animaux de la plus chétive espèce. Est-il étonnant qu'avec cette absence de tout élément de fortune il soit toujours plongé dans la misère? Mais que, sans étendre sa ferme en surface, il en échange la conduite et les produits, qu'il les étende en *nombre*

Digitized by Google

et en *qualité*, alors il changera tout à fait sa position, et passera facilement de la misère à l'aisance. Par exemple, les prairies artificielles sont dans le rapport de trois à un avec les prairies naturelles, et seulement par rapport au volume du produit; car la proportion est encore plus forte pour les sucs nutritifs que les espèces de prairies renferment réciproquement: ainsi, vingt livres de trèfle ou de carotte contiennent bien plus de sucs alimentaires que vingt livres de foin ou de paille: elles nourrissent donc également sous un volume inégal, ou inégalement sous un volume et avec une consommation égale; car, plus la nourriture est abondante en sucs, moins il en faut en volume. La proportion véritable est donc de quatre à un; mais, en la restreignant à trois, la conversion des jachères, ou des mauvaises prairies naturelles en prairies artificielles, forme déjà une amélioration immense, toujours à la disposition du cultivateur, et qui lui donne les moyens de tripler le nombre de ses animaux, source la plus abondante de tous les revenus agricoles; car la vente du bétail est la plus précieuse, la plus profitable de toutes celles qu'un cultivateur peut faire. Quelques pièces de bétail de belle espèce paient, elles seules, le prix de toute la ferme, en laissant encore du profit dans les mains du fermier.

Digitized by Google

La nature du produit est donc la mesure véritable de la valeur des fermes, de manière qu'en substituant des produits plus précieux ou plus nombreux à ceux qu'elles rendent, on peut les porter à une valeur égale à celle qu'ont des fermes d'une plus grande étendue : c'est-à-dire qu'on peut les enrichir sans les élargir, et les améliorer sans les étendre. Les petites fermes de France, cultivées avec plus de soins, et sur-tout sur des plans réguliers, tels que dans le plan proposé, s'élèveraient dans peu à une valeur égale à celle que les grandes fermes ont actuellement, c'est-à-dire que les petites disparaîtraient par la grandeur des nouveaux produits, et que, s'il y avait encore des fermes petites *en étendue*, il n'y en aurait plus de petites en rapport, ce qui est tout ce qui convient à l'état et aux propriétaires.

Voilà le grand et important changement auquel la France doit aspirer, celui qui aura lieu par *amélioration*, au lieu de celui qui résulterait de l'*extension*. Cette dernière est absolument impraticable. Si l'Angleterre, avec ses quarante-six millions d'acres, compte cinquante-sept mille fermes, la France, avec cent trente-un millions d'acres, doit renfermer cent soixante-huit mille fermes. Le *medium* d'étendue des fermes anglaises est d'à peu près sept cent cinquante acres : pour réduire

Digitized by Google

celles de France aux mêmes proportions, il faudrait supprimer la plus grande partie des petites cultures, pour les réunir dans de plus grands corps de ferme : quels frais immenses ne demanderait pas une pareille transposition de bâtimens, et de toutes les autres appartenances des fermes actuellement existantes ! Combien de propriétaires voudraient ou pourraient s'y soumettre ! Que d'obstacles, que d'oppositions de la part de l'intérêt et de l'habitude ! Ces grands changemens ne peuvent avoir lieu généralement dans un état ; ils n'appartiennent jamais qu'à un petit nombre de particuliers soutenus par beaucoup de lumières, d'industrie, ou de capitaux. Le *gros* des propriétaires est hors de la portée de ces mobiles. Dans l'impossibilité d'obtenir d'eux de se prêter à cette réforme, il faut en transposer l'objet, et le faire passer de l'*étendue* à la *production* elle-même, considérée comme valeur, en faisant trouver dans celle qu'un terrain plus resserré, mais mieux cultivé, donnera la même somme de valeurs qu'un autre plus étendu, mais moins bien cultivé, donnerait, en un mot en compensant l'étendue par les produits, car c'est toujours à cela qu'il faut en revenir. Qu'importe à l'état et au particulier que la richesse vienne d'une source ou d'une autre, de telle ou telle culture, pourvu que cette culture soit celle qui leur

Digitized by Google

rende le plus? Qu'importe que les fermes soient grandes ou petites, si chacune est dans son genre tout ce qu'elle peut être? Quant à l'état, cela est bien démontré: quant aux particuliers, cela ne l'est pas moins encore; car, que leur fait que des revenus égaux, toutes choses égales d'ailleurs, proviennent de causes inégales, de fermes grandes ou petites? Quelle influence cette inégalité superficielle a-t-elle sur leur aisance et sur leurs facultés? Qu'importe d'avoir mille livres de rente sur cent arpens ou sur cinquante? De part et d'autre, la somme n'est-elle pas égale? et, dans ce cas, qu'y a-t-il à gagner, pour le propriétaire, à la différence d'étendue des propriétés? Une bonne prairie de dix arpens n'équivaut-elle pas à une prairie de cinquante arpens de mauvaise nature, ou de vaine pâture? Dix arpens de vignobles précieux de Bourgogne ne sont-ils pas aussi utiles que cinquante arpens des vins communs d'Orléans? Le propriétaire des dix arpens n'est-il pas, à la fin de l'année, dans la même position que le propriétaire des cinquante arpens? Où donc est la différence résultante de celle de l'étendue? à quoi se rapporte-t-elle? et n'est-elle pas entièrement effacée par celle des produits, dont il faut seule tenir compte? S'il en existe quelqu'une, n'est-elle pas en faveur de la petite propriété, qui exige

Digitized by Google

moins de frais de culture, de garde et d'enclos ?

Aussi n'y a-t-il rien de plus vide de sens, et par conséquent de plus fatigant à la longue, que les éternelles dissertations auxquelles on est exposé sur la valeur comparative des terres et de leurs produits. On n'omet rien sur cet important article, excepté ce qui est propre à l'éclaircir et à le mettre dans son vrai jour. Nous dirons donc à l'état en général que dans l'impossibilité, que dans le danger de bouleverser toute sa culture par l'intervention de l'ordre qui la régit, il doit chercher seulement l'amélioration des produits dans celui qui existe maintenant, il ne doit s'appliquer qu'à les porter au point où ceux des petites fermes peuvent atteindre celui d'autres plus grandes, en attendant que les exemples donnés par des propriétaires éclairés et riches aient répandu assez de lumières sur l'avantage des grandes cultures, pour les faire adopter généralement. Nous dirons de même aux particuliers qu'ils se trompent en cherchant à étendre leurs possessions, au lieu de les améliorer : qu'*améliorer* vaut mieux qu'*acquérir*, et coûte beaucoup moins : qu'on peut obtenir par voie d'amélioration un revenu égal, qui coûterait infiniment davantage par voie d'acquisition. Le prix commun des terres était en France de trois pour cent. Mille livres de rente

Digitized by Google

coûtaient donc trente-trois mille livres d'achat. Une amélioration du même rapport eût-elle coûté la même somme? c'est ce qu'on ne peut croire, en examinant de combien de manières on peut augmenter de toute cette valeur une rente quelconque, à bien moins de frais. La suppression des jachères, l'amélioration des prairies, la culture du lin, le changement de l'espèce du vin, la plantation d'arbres de rapport, la substitution des bonnes espèces d'animaux, toutes ces améliorations ne renferment-elles pas un principe et des moyens d'augmentation, de valeur infiniment supérieure à celles qui proviennent d'*achats?* et cependant sont infiniment moins dispendieuses. C'est donc vers l'amélioration que le propriétaire doit se tourner de préférence à l'acquisition: *il* ne doit acheter que quand il cesse de pouvoir améliorer; il ne doit même le faire que pour améliorer encore. Qu'importe pour la richesse réelle d'avoir des champs plus fertiles et moins grands, ou plus grands et moins fertiles? N'importe-t-il pas, au contraire, d'obtenir le même revenu avec le moins d'avances possibles? et si l'amélioration procure cette égalité de revenu avec cette inégalité de mise, dès-lors, tout l'avantage n'est-il pas de son côté?

On demandera peut-être quelle espèce d'amé-

Digitized by Google

lioration est comparativement la plus lucrative, quelle est la meilleure nature de produits.

Les animaux et les vins paraissent être les produits susceptibles d'une plus grande augmentation de prix, par l'amélioration simple des espèces. Un cheval peut atteindre à une valeur dix fois, vingt fois plus grande que celle d'un autre cheval; il peut valoir dix chevaux, en ne consommant que comme *un*. De même une qualité de vin peut valoir dix fois, vingt fois plus qu'une autre, en n'occupant pas plus de place sur le sol, en n'employant pas plus de bras, en n'usant pas plus de vaisseaux vinaires.

Le bœuf, qui se vend au poids, n'est pas susceptible de la même amélioration *relative* que le cheval, qui se vend à la *forme* et aux *qualités*. Un bœuf ne peut pas en contenir ni en représenter plus de deux ou de trois, au lieu que le cheval peut en représenter dix, et au-delà. Le mouton peut, hors de sa propre espèce, en représenter jusqu'à quatre, comme le mouton d'Espagne le fait à l'égard du mouton français; mais il s'arrête là, et, s'il dépasse le bœuf, il reste au-dessous du cheval.

Parmi les plantes, le blé ne prête pas à une augmentation progressive comme celle du vin: la qualité est généralement égale entre les grains de même espèce. Il est en effet bien rare que

Digitized by Google

des qualités différentes de froment ou d'orge soient vendues à un prix fort différent. Les grains du nord, ceux de Barbarie, de France, et d'Amérique, sont, à égalité de poids, vendus à des prix à peu près semblables : la différence entre les qualités de ces denrées n'en apporte jamais une très-grande dans leur valeur respective, et sur-tout n'approche pas de celle qui existe entre les différentes espèces de vins, comme entre ceux de Bourgogne et d'Orléans.

Les chevaux et le vin paraissent donc être les deux objets de culture qui prêtent à l'amélioration la plus étendue, à la plus grande hausse des produits. Il est tel pays, comme l'Angleterre, où le produit des animaux est proportionnellement incomparable à tout autre. Un cheval de course, un taureau, un belier de race connue, sont vendus ou *loués* à un prix supérieur, quelquefois à celui du fonds même de la ferme : c'est là qu'un chevalier Okelly répond au duc de Bedfort, qu'il évalue son haras autant que toute la fortune de ce lord, qui est le plus riche particulier d'Angleterre. Ce lord lui-même a payé, l'année dernière, un *bouc*, au prix de sept cents guinées. En France, on n'en aurait pas offert *six louis*. C'est en Angleterre qu'un M. Bakwel, et mille autres cultivateurs, vendent et louent des beliers cinq cents

Digitized by Google

livres et mille guinées pour une saison. Tout cela est inconnu dans la culture française et étrangère.

Quant à l'estimation comparative des produits, il faut s'entendre, et ne pas les évaluer toujours, non plus qu'également, par eux-mêmes, mais par l'usage auquel on les destine, par la forme qu'on leur donne, et par l'espèce des consommateurs avec lesquels ils s'identifient et se confondent. A cet égard, la culture nous paraît affectée d'une habitude généralement défectueuse dans sa manière de calculer ses produits. Ainsi, dans l'évaluation des pâturages et des prairies, on porte généralement *le produit* à telle somme, sans faire attention à l'espèce des animaux qui doivent les consommer. On ne compte que le *poids* et le *prix* du fourrage, et non pas la valeur de l'animal qu'il doit nourrir. Celle-ci étant très-variable, il faut différencier la valeur de la nourriture qui la produit; car, comme on n'a de fourrage que pour le bétail, la valeur de celui-ci est, en définitif, la valeur réelle de celui-là. Une prairie de six cents livres, qui nourrit quatre chevaux du prix de vente de six mille livres, ne rend pas seulement et abstractivement six cents livres en foin; mais elle rend bien réellement six mille livres en prix de chevaux, avec lesquels il est confondu, et pour lesquels il était destiné.

Digitized by Google

Le lin, transformé en dentelles, acquiert une valeur infiniment supérieure à celle qu'il avait dans sa première forme; mais cette augmentation ne peut pas être comparée à la précédente, parce qu'elle est le produit de la main-d'œuvre et du changement de la destination et de la forme; au lieu que la hausse du prix du foin, *de la* valeur de la prairie, indépendante de toute espèce de travail, s'opère par la seule application de cette production à la nourriture d'une espèce d'animaux plus précieuse. Voilà ce qu'il faut bien distinguer dans la question. Il y a des produits dont la destination est générale et invariable, dont la transformation est impossible d'une manière lucrative. Ainsi le blé, et presque toutes les productions de simple consommation, *n'étant pas* susceptibles d'une application variée, restent toujours dans les limites de la même valeur, et doivent toujours être estimés par eux-mêmes.

Malheureusement les cultivateurs français ne tenaient aucun compte de ces différences très-réelles. Le *gentlemen* et son fermier ont toujours cultivé de même; ils ont toujours fait une égale application, comme une destination égale, des produits de leurs cultures. Ils étaient cependant dans des positions très-inégales; car le fermier travaille lui-même et par sa famille : en se

Digitized by Google

nourrissant par elle, tous sont également payés : le *gentlemen*, au contraire, salarie tous les bras employés à la culture ; il doit *payer* et nourrir ceux que le fermier ne fait que *nourrir ;* car celui-ci est payé quand il est *nourri.* Leur position est donc très-inégale : ce qui entretient l'un pourrait fort bien ruiner l'autre. Ainsi l'équilibre ne peut être rétabli entre eux que par une culture meilleure et par des produits plus grands et inégaux ; mais c'est à quoi n'ont jamais pensé les *gentlemen* français. Ils cultivaient comme leurs fermiers ; ils n'avaient pas de meilleures espèces d'animaux ; ils ignoraient, comme eux, l'art d'en nourrir une plus grande quantité sur une égale étendue de terrain : aussi ne recueillaient-ils de leurs travaux que de la fatigue et de la misère. Après s'être donné bien du tourment dans tout le cours de l'année, ils n'en étaient pas plus riches à la fin ; et, ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est que leur ignorance dérobait à leurs propres yeux la cause de leur détresse, qui n'était que leur inconduite agricole, et rendait ainsi le mal incurable. Avec un peu plus d'attention et de lumières, ils auraient su discerner qu'une bonne culture, telle que celle qui leur convenait, ne pouvait exister hors des nouvelles pratiques dont l'expérience a démontré la solidité ; qu'il n'y

Digitized by Google

a pas de bonne culture sans partage égal entre le labourage et le pâturage, avec des jachères absolues, et sans un cours bien entendu des récoltes épuisantes et fécondantes. Ils auraient appris qu'on ne pouvait concevoir de ferme de bon produit sans la meilleure qualité de grains pour ensemencer, sans de bonnes qualités de vin, *si le* pays comporte la vigne; et qu'en fait d'animaux, comme tout est égal entre eux pour la consommation, il fallait s'attacher aux belles espèces, et les multiplier autant que possible. En joignant à ces produits celui du lin de première qualité, plante qui, sur une petite étendue de terrain, rend de grands produits, les *gentlemen* français auraient formé des cultures précieuses pour eux, précieuses pour l'état, et qui, *en leur* donnant tout l'utile de la culture, les auraient encore distingués de la classe ignorante et grossière avec laquelle ils se condamnaient si mal-à-propos à rester confondus. On ne conçoit pas en réalité de très-bonnes fermes sans l'accord de toutes ces conditions, sans culture des meilleures semences et des meilleures plantes, et sans nourrissage des meilleurs animaux. Dès que les unes ne tiennent pas plus de place que les autres, dès que les bonnes espèces d'animaux ne consomment pas plus que les mauvaises, pourquoi ne pas s'adonner exclu-

Digitized by Google

sivement à ces bonnes espèces, et ne pas leur consacrer le terrain et les soins que l'on est dans le malheureux usage de donner ou d'abandonner aux espèces inférieures en qualité? C'est par cette suite de soins et de précautions si faciles à concevoir et à exécuter, mais c'est par elles seules que l'on parviendra à élever des fermes aussi utiles, aussi lucratives pour le propriétaire qui en jouira, que pour l'état qui en profitera à son tour.

Ce que nous disons dans ce chapitre de la nécessité de ne pas toucher à l'étendue actuelle des fermes, et de faire porter l'extension sur les produits, et non sur la surface, n'a rien d'exclusif, pas plus que toutes les idées que nous avons développées. Un bien ne doit pas nuire à l'autre, et nous n'avons en vue d'en exclure aucun. Ainsi, quoiqu'il soit bien certain que la méthode d'*extension* par nature de produits soit la seule praticable en grand, elle n'exclut pourtant pas celle de la réunion territoriale; elle n'empêche ni le gouvernement, ni les particuliers riches, de travailler à ces réunions. Le gouvernement pourrait le faire par l'emploi annuel d'une somme qui pourrait être employée en *don* ou en simple avance aux particuliers qui auraient la volonté, sans les moyens, d'effectuer des réunions de cette espèce, ou bien en acquisitions de fermes détachées qu'on

Digitized by Google

réunirait, et qui seraient ensuite revendues, pour que leur prix fût employé graduellement à de nouvelles acquisitions du même genre et dans le même but. Cette marche, loin de contrarier et d'entraver les progrès de la première méthode, ne ferait que les affermir et les accélérer.

Il serait aussi bien avantageux d'inculquer aux propriétaires améliorateurs de fairer servir les améliorations établies à la formation de nouvelles: un bon système exigerait qu'un tiers du produit des améliorations obtenues fût consacré à des améliorations successives, qui alors auraient un fonds assuré toujours agissant, et qui pousserait les améliorations par ce qui les arrête ordinairement, qui est le défaut d'argent.

CHAPITRE XX.

Comparaison de la culture du cheval et du bœuf.

Les deux cultures ont lieu en tout pays : partout elles sont employées bien plus d'après l'usage que d'après la raison. Le bœuf et le cheval se partagent à-peu-près également la terre : ils sont devenus des objets habituels de comparaison dans

Digitized by Google

leurs rapports d'utilité en fait de culture. Il faut que les avantages et les inconvéniens soient bien balancés, puisque, dans un sujet aussi simple, tant de graves discussions n'ont pu encore faire parvenir la question à une solution satisfaisante.

Dans ce moment l'Angleterre s'occupe beaucoup de la même question, et le sentiment des agriculteurs et des écrivains agronomistes, qui penchent généralement en faveur de la culture à bœufs, paraît l'emporter aussi dans la législature anglaise, qui fait peser les charges publiques sur *le cheval*, pour en diminuer l'emploi. Le grand prix des chevaux a fait, en Angleterre, convertir en pâturages beaucoup de terres à blé, et beaucoup de cultures à bœufs en cultures de chevaux.

Le bœuf est moins cher à nourrir que le cheval; il n'exige aucuns frais de pansement, de ferrage ni de harnois; il laboure plus également, plus profondément; il ne consomme pas de grains, il travaille pendant toute sa vie, et à sa mort il fournit des alimens à l'homme, et des matières aux fabriques; mais il est lent, et par là peu propre aux transports et aux charrois. Voilà ce qu'allèguent, de part et d'autre, les avocats pour et contre les bœufs. En cela ils ont raison, cependant sous certaines réserves.

Digitized by Google

Il est vrai que le bœuf n'est pas dispendieux à soigner, ni aussi cher d'entretien et de nourriture que le cheval : pendant tout l'été il vit dehors, et se soutient sur de bien maigres pâturages. Son travail peut aussi avoir quelques degrés de régularité de plus que celui du cheval; mais la différence est insensible par l'usage, et, *à la longue*, le cheval de charrue, dans l'espèce ordinaire, est tellement appesanti par le travail, que son allure ressemble parfaitement à celle du bœuf. On cherche des différences là où elles n'existent pas, et on les méconnaît là où elles existent.

La profondeur du labour ne vient ni du bœuf ni du cheval, mais de la forme de la charrue. Ce n'est ni le timon, ni l'animal qui y est attaché, qui pénètre la terre, c'est le *soc*, *c'est la* pesanteur du bras du laboureur qui le manie. Presque tous les pays de culture à bœufs usent de la petite charrue; les cultures avec des chevaux emploient la grande charrue : quels sont ceux dans lesquels le labour est plus profond? Ici les faits dispensent des raisonnemens, ou plutôt ils prouvent que celui que nous exposons n'était autre chose que mettre la charrue devant les bœufs.

L'accélération du travail par le cheval, et la considération des charrois, sont à peu près nulles dans la question.

Digitized by Google

A la longue le cheval ne laboure pas un plus grand nombre d'arpens par jour que le fait le bœuf; il ne fournit pas une plus longue traite : s'il va plus vite, il va moins long-temps; et, en balançant tout, on trouverait qu'il y a parité parfaite sur ce point entre ces deux agens de la culture.

Les charrois et les transports de toute nature se font, dans les pays cultivés par des bœufs, comme dans ceux où le cheval est employé exclusivement : on ne voit pas qu'à la fin de l'année aucun transport reste à faire, et manque faute de moyens; ce qui est la seule chose à considérer.

Dans toute l'Italie, où le bœuf est exclusivement réservé au travail des champs et des charrois, où le cheval est vraiment un animal de luxe, rien ne reste à faire à la fin de chaque année, quoique la voie des lents transports par le bœuf soit la seule usitée.

La question véritable n'existe donc pas sous ces rapports apparens dans ceux sous lesquels elle se montre, mais dans ceux qui se cachent, pour ainsi dire, et qu'on n'apperçoit pas pour l'ordinaire. Ainsi, au lieu de demander vaguement quelle est la meilleure des deux cultures, il faut préciser la question, et demander *à qui* cette culture convient le mieux et profite davantage :

Digitized by Google

au propriétaire, à l'état, au consommateur ou au vendeur. L'intérêt de ces différentes classes est fort différent, et quelquefois tout à fait opposé. Le particulier peut trouver de l'avantage à préférer le cheval; l'état peut recevoir un dommage de cette spéculation, comme la France souffre de celle de la vente des marchandises anglaises, dont le marchand particulier s'enrichit. De même l'homme qui fait son état du commerce et de la revente des animaux peut trouver plus de profit à celui d'une espèce qu'à celui d'une autre; toutes ces différences de situation et d'action en apportent de très-grandes dans cette question, et s'opposent à une décision générale et absolue.

L'état ne peut tirer de l'étranger ni tous les chevaux, ni tout le bétail qu'il consomme sous différentes formes; il faut qu'il nourrisse dans son sein, le plus qu'il peut, des deux espèces: mais dans l'impossibilité de le faire d'une manière suffisante à quelle espèce doit-il donner la préférence? Voilà toute la question; n'est-ce pas celle dont l'achat lui impose un plus fort tribut; c'est donc un *simple compte à faire*, qui se compose à la fois du nombre des têtes et de leurs prix respectifs. Celui-ci peut compenser le *nombre*, ainsi le cheval étant généralement plus cher que le bœuf, on peut, avec une somme égale,

Digitized by Google

se procurer un plus grand nombre de bœufs que de chevaux.

Il faut distinguer encore entre les chevaux *fructueux* et les chevaux *infructueux*. Le cheval commun, destiné pour toute sa vie à la culture et aux charrois, est infructueux. Il ne sortira jamais de cet état ; il ne sera jamais rien ajouté à sa valeur intrinsèque et primitive.

Le cheval *fructueux* est celui qui, par le changement de destination, qui, par la mise en circulation, prend une nouvelle valeur, et rapporte en changeant *de mains*.

La reproduction est encore une des causes qui contribue le plus à rendre le cheval fructueux, et qui en élève le prix dans des proportions que le bœuf ne peut atteindre.

L'attelage de jumens qui, en Normandie, produisent chaque année des poulains de prix, ne peut être comparé à l'attelage de bœufs qui restent infructueux par leur nature. Demandez au fermier du pays de Caux, à celui du Cotentin et de la plaine de Caën, d'échanger ses superbes attelages de jumens contre d'humbles attelages de bœufs, ses poulains, qu'il vend six cents livres à six mois, contre des veaux qui ne seraient pas vendus cent livres; et jugez d'après cela, s'il y a moyen d'établir entre les deux cultures une moyenne

Digitized by Google

proportionnelle douée de quelque exactitude. Il n'y aurait de données certaines que dans un seul cas, et celui-là est métaphysique ; ce serait celui dans lequel un état achèterait la totalité des deux espèces : là, le compte serait bientôt fait ; mais, jusque-là, tout se passant entre des données inégales dans leurs principes, il ne peut y avoir aucune parité dans leur résultat. La différence vient toujours de ce qui constitue la valeur des deux espèces, le *poids* et la *forme*, différence qui fait que ce qui ne peut valoir d'un côté que deux ou trois, peut valoir de l'autre dix ou vingt.

Cette même différence se fait encore fortement ressentir dans le commerce des animaux des deux espèces.

Le profit sur le bœuf est borné ; il ne peut jamais dépasser un certain *taux*. A la vérité, ce commerce est solide, et, en le répétant beaucoup, il peut devenir riche ; mais voilà tout : au contraire, le profit de revente du cheval, provenant de la forme et des qualités naturelles ou perfectionnées, est susceptible de toute la hausse que l'industrie peut leur ajouter. Le cheval *brut*, ou le cheval préparé pour la vente, a tout une autre valeur, ce n'est pas le même animal, au lieu que le bœuf, dont la forme et l'éducation ne peuvent être perfectionnées, reste toujours *brut*, et, après

Digitized by Google

comme avant la vente, ne représente que le même animal.

La question de la supériorité de la culture du bœuf sur celle du cheval n'est donc pas une question simple, c'est au contraire une question très-composée : on ne considère pas les deux espèces simplement comme agent de culture, mais encore comme objet de richesse publique et privée. De plus, la question n'est pas absolue, elle est relative, elle se compose d'une multitude d'objets, et se rapporte à des choses absolument distinctes. On peut donc la controverser avec des probabilités de raison à peu près égales : c'est aussi ce qui est arrivé jusqu'à cette heure, c'est ce qui aura lieu probablement pendant long-temps encore, on doit s'y attendre, et c'est aussi pour ne choquer aucune opinion, qu'en n'en embrassant aucune exclusivement, nous nous bornerons à recommander, non pas le changement dans l'emploi des animaux attachés à la culture, mais le changement par amélioration dans les espèces semblables, suivant le pays où elles sont employées, et d'après les usages auxquels elles sont appliquées.

Améliorer en fait d'espèces d'animaux, améliorer en fait de culture, ce peu de mots renferment toute notre doctrine; et nous recom-

Digitized by Google

manderons l'amélioration des espèces comme aussi supérieure à leur déplacement, que l'amélioration de la culture l'est à l'extension du sol, et sur-tout à l'achat des terres : une espèce meilleure rendra plus qu'une espèce d'une autre nature, comme une terre améliorée vaudra mieux qu'une terre achetée.

CHAPITRE XXI.

De l'emplacement des machines employées dans les fabriques.

Qu'on nous pardonne cette nouvelle digression sur un objet qui, dans le fait, *n'appartient* pas directement à la culture de la France, mais qui se rattache par trop de points à ses intérêts, pour être tout à fait déplacé dans un écrit destiné uniquement à les lui faire apprécier, à les faire bien concevoir et bien connaître. Ce desir est le but unique de cet ouvrage; il est marqué, il perce à chaque page, nous osons nous en flatter.

Le second élément des fabriques, celui qui en constitue le bon marché au second rang, et quelquefois au premier; c'est la main-d'œuvre. Tout ce qui en diminue les frais diminue avec eux

Digitized by Google

ceux de la fabrication : ils suivent le taux du prix de la vie de l'ouvrier, des salaires qu'il reçoit, ou des moyens industriels inventés pour les suppléer. Le peuple, inférieur en prix de salaires et de subistances, est supérieur en fabrication à celui qui vit et salarie plus chèrement. L'Indien, vivant de riz pour deux sous par jour, suspendant son métier au palmier, dont la feuille lui sert de toit, vêtu du climat de son délicieux pays, travaille à meilleur marché que l'ouvrier d'Europe, consommant un plus grand volume de subsistances plus chères, pressé dans les habitations des villes, et se défendant contre son climat avec des vêtemens dont il change comme de saisons. Cet ouvrier ne peut lutter contre celui de l'Inde. Le pays à blé ne peut lutter non plus contre le pays à riz : la différence entre le prix de la subsistance principale de part et d'autre est trop grande. Il n'y a pas plus d'égalité entre les ateliers des campagnes et ceux des villes. Les ateliers des campagnes sont à ceux des villes ce que les Indes sont à l'Europe. Le paysan génois, travaillant son velours à l'ombre des arbustes de son pays, est l'Indien de l'Europe, et doit jouir, sur les ouvriers qui travaillent dans les villes sur les mêmes objets, d'une prééminence égale à celle dont l'Indien jouit sur l'Européen en général.

Digitized by Google

Mais où la prééminence est la plus marquée, c'est dans l'emploi de ces machines ingénieuses, que la mécanique a adaptées aux usages des fabriques pour y remplacer les bras. Plus l'usage en est appliqué à un grand nombre d'objets, plus la fabrication acquiert de l'économie, tend à sa perfection, et approche du prix des Indes, quand il ne lui est pas supérieur. Le pays qui emploie le plus de ces machines est aussi celui qui fabrique à meilleur marché, et qui économise à la fois le plus les bras et le temps. Depuis que les relations des peuples entre eux, les besoins du commerce et les jouissances de la vie moderne ont fait de l'Europe *une fabrique* et *une banque*, l'attention principale des peuples et de leurs gouvernemens s'est portée principalement sur les arts, l'industrie, le commerce, sur-tout sur les degrés de l'industrie de leurs voisins.

Une branche d'industrie ou de commerce est poursuivie avec autant d'ardeur qu'une branche d'intérêt politique. Les peuples, en se combattant moins en rase campagne, ou dans le cabinet, se combattent davantage en industrie; et cette lutte n'admet ni paix ni trève. Dans le fait, l'Europe entière est en état habituel de guerre commerciale et industrielle; guerre interminable de sa nature. L'Angleterre y est aussi en état de con-

Digitized by Google

quête et de victoires permanentes; car si son pavillon efface tous les autres sur toutes les mers, son industrie efface toutes les autres dans tous les marchés du monde; et, cette supériorité, elle la doit à son charbon et à ses machines. Par l'un, ses fabriques s'alimentent de combustible à meilleur marché qu'elles ne le font en aucun autre pays; par les autres, l'emploi des bras et du temps est économisé dans des proportions incalculables. Une machine représente mille bras, son entretien n'équivaut pas à l'entretien de quarante ouvriers; les fabriques qui les emploient doivent donc travailler à un prix incomparablement moindre que celui des fabriques bornées au seul emploi de la main de l'homme. Pour rivaliser avec l'industrie anglaise, il faut donc adopter ses procédés; et c'est ce qu'on a tenté en France, pour atténuer les inconvéniens du traité de commerce de 1786. Le plan était bon; mais l'exécution n'y a pas répondu: on a placé les machines dans les provinces et dans les villes fabricantes. Les vivres y sont ordinairement fort chers, et les salaires ordinaires de l'ouvrier, quoique fort chers aussi, lui permettaient à peine d'y atteindre. Qu'est-il donc devenu lorsque l'introduction des machines, dont *une seule* représentait plusieurs ouvriers, a fait encore descendre le prix des salaires, et les a

Digitized by Google

réduits à rien ? Dans sa fureur irréfléchie, dans son désespoir, il s'est jeté sur les machines, et les a brisées, sans faire attention que la ruine des machines ne lui rendait pas le travail, mais profitait aux Anglais, contre l'industrie desquels il n'était plus défendu par les lois prohibitives. Il n'a pas calculé que ce mal n'était pas *dans les machines*, mais dans le traité de commerce, et qu'entre deux maux, il fallait choisir le moindre, souffrir les machines pour avoir encore du commerce, ou le commerce anglais, si l'on ne pouvait souffrir les machines. Cette opposition n'aurait pas eu lieu, et n'aura pas lieu à l'avenir, si le gouvernement choisit mieux son terrain pour l'introduction de ces nouveaux moyens de fabrication. On les a placés aux lieux où il y *en avait déjà* une multitude d'autres établis, qui étaient les bras de ces ouvriers; il s'est établi sur-le-champ conflit entre eux, entre les ouvriers et les machines: ceux-ci ne pouvaient pas ne pas voir dans celles-là des concurrens qui allaient les perdre; cela ne fût pas arrivé, si ces machines eussent été établies dans des pays où il n'y a encore ni manufactures ni ouvriers, dans des pays vierges de toute fabrique. Là, il ne pouvait y avoir aucune contradiction; la France, renfermant plusieurs chaînes de montagnes, renferme dans elles tout ce qui

Digitized by Google

est nécessaire au meilleur emplacement des machines par la multiplicité et le volume des eaux qui abondent d'ordinaire dans les pays montueux. Les machines, moins compliquées, peuvent être distribuées avec avantage parmi le peuple des campagnes, sur-tout dans les provinces centrales et méridonales; quelques-unes en emploient déjà quoiqu'informes et grossières. Le peuple de ces contrées vit à meilleur marché que le fabricant anglais; le prix de la main-d'œuvre est également différent, puisqu'Arthur Young assure qu'en Angleterre il est soixante-seize fois plus élevé qu'en France. L'ouvrier français, devenu *égal* en machines au fabricant anglais, mais ne pouvant pas le devenir en prix de subsistances et de salaires, l'emportera donc sur le fabricant anglais qui, égal en outils, restera toujours inégal en subsistances et en salaires. Il y a donc entre eux une inégalité que l'Anglais ne peut pas effacer, parce qu'elle vient de la nature, tandis que le Français peut toujours compenser celle de son rival, parce qu'elle vient de l'industrie, que l'on peut toujours atteindre. Il ne faut peut-être qu'un moyen aussi simple dans l'emplacement judicieux des machines, pour rétablir tout de suite l'équilibre entre l'industrie des deux nations, et terminer d'une manière irrévocable, à l'avantage de la France, une lutte

Digitized by Google

qui dure depuis trop long-temps à son désavantage.

CHAPITRE XXII.

Accord des soins du gouvernement avec les besoins de la culture.

On a souvent imploré, dans le cours de cet ouvrage, l'assistance du gouvernement en faveur de la culture ; il sera terminé en l'invoquant encore comme le protecteur naturel et puissant dont elle a tout à espérer, comme il a tout à en recevoir ; car elle le paiera bien de ses soins, elle lui rendra bien ses avances. *Maintenant* que les frontières de la France sont fixées et portées à un point qu'elle ne peut ni veut dépasser, il ne faut plus songer qu'à remplir et qu'à enrichir le cadre qu'elle a eu tant de peine à former.

Les gouvernemens ne peuvent pas agir immédiatement par-tout ; ils ne peuvent pas appliquer leur action à chacun des effets particuliers auxquels les individus s'adonnent ; ils doivent donc agir par *institutions*, et ne peuvent agir que par elles.

Le gouvernement ne peut prendre chaque cul-

Digitized by Google

tivateur par la main, et le diriger dans toutes les opérations de sa culture; mais il peut lui faire trouver dans des institutions les moyens de s'y bien diriger lui-même; et cette institution obtient alors un effet d'une généralité que les actes particuliers du gouvernement ne pourraient jamais atteindre.

Nous avons indiqué la création d'une administration générale pour la culture, et l'établissement d'un plan général, dont l'exécution lui serait remise, comme l'institution fondamentale pour la restauration de la culture. Le dix-huitième siècle ayant été le siècle des manufactures, le génie français étant celui des arts d'agrément et de luxe, on peut l'abandonner à lui-même pour cette partie; mais il faut l'aider pour la culture, il faut lui en suggérer l'inclination et le goût, il lui en faut donner les moyens par des connaissances et par de nouvelles routes qu'il ignore : on aura fait la moitié de la besogne si l'on parvient à obtenir deux choses; 1° de faire aimer la culture aux Français; 2° de leur faire bien connaître les vices de la leur, de leur apprendre, pour ainsi dire, à l'oublier. Le Français va loin, va d'ardeur dans tout ce qu'il entreprend; si jamais il porte ses facultés sur la culture, il y fera aussi de grands progrès. L'éducation du peuple français, en fait de cul-

Digitized by Google

ture, est à faire en totalité. Elle sera sans doute le premier objet des soins de la nouvelle administration ; elle sentira que cette éducation ne consiste point dans l'enseignement de ces théories scientifiques dont on a embrouillé la tête des cultivateurs, ni dans les changemens de culture, qui brusquent les climats et qui bravent *le sol*; mais que, se bornant à ce qui est possible, pour avoir quelque chose de réel, il ne faut présenter à la masse des cultivateurs que des méthodes simples, et des changemens assortis à leurs habitudes : que s'il y a de la folie à lui prescrire ce qui est au-dessus de son entendement, comme de ses facultés, il n'y a que de la raison à lui présenter des choses aussi simples, aussi à sa portée que le sont, par exemple, l'amélioration des troupeaux et l'adoption des prairies artificielles. L'administration réservera la science pour les savans, et l'exemple pour les ignorans. C'est là leur véritable leçon et leur meilleure école. Là où l'action de l'administration est partagée et dépendante d'un *tiers*, elle est tenue à des ménagemens, pour condescendre à la faiblesse ; mais quand elle agit seule, alors elle peut déployer toutes ses vues et toutes ses facultés, faire le bien dans toute son étendue, sans restriction et sans réserve.

Nulle part cette carrière ne se présente sous

Digitized by Google

des rapports plus vastes que dans ceux qui intéressent le plus directement la culture, tels que sont les chemins et les canaux.

La France était, par excellence, le pays des chemins ; la révolution lui a fait perdre quelque chose de sa prééminence à cet égard. Les principes, dans cette partie, sont parfaitement connus; la distinction entre les communications, d'après les degrés de leur utilité, est établie, les moyens d'exécution sont perfectionnés et assurés par les écoles d'instruction, et par les droits d'entretien des routes; il ne manque donc rien à la France pour redevenir ce qu'elle était, le premier pays de l'Europe pour les chemins qui, dans ce pays, étaient bien supérieurs aux chemins si vantés de l'Angleterre, dépourvus des plantations qui faisaient l'ornement de ceux de la France.

Toutes les communications essentielles sont à peu près finies ; mais il reste à terminer la grande communication du midi de la France avec le nord, à travers le Berri, le Bourbonnais, l'Auvergne et le Gévaudan, avec un embranchement sur le haut Languedoc par le Rouergue et l'Albigeois. Il ne s'agit pas de la confection totale de cette route; elle existe en majeure partie dans les grands chemins qui traversent tous ces départemens ; mais il s'agit seulement de les réunir et

Digitized by Google

de les faire accorder et rencontrer ensemble; et dans peu cette importante communication, qui épargne quarante lieues de trajet au voyageur et au commerce, sera entièrement terminée. Elle mérite d'occuper la première place dans la classification pratique des chemins, cette opération si souvent indiquée, si long-temps projetée, si fortement négligée : aucune communication ne présente un aussi grand objet d'utilité publique.

La France est le pays de l'Europe, qui, sans avoir le *plus* de canaux, possède les plus beaux, et qui prête le plus à une distribution de canaux bien adaptée aux besoin de la navigation et du commerce. Elle doit cet avantage à l'heureuse distribution de ses rivières, dont le cours paraît avoir été tracé en vue de réunion future, et d'une communication générale avec toutes les parties de la France. Il existe sur la confection des canaux de très-beaux plans. Pendant le règne de la convention, il fut décrété, *un beau jour*, qu'on creuserait deux cents canaux. C'était bien là *mettre toute la France en ports de mer*. Ce merveilleux empressement ne produisit pas une toise d'ouvrage, comme on devait bien s'y attendre. On est revenu à des idées plus sobres, et par conséquent plus saines. En 1797, on adopta un plan, borné à quelques canaux principaux,

Digitized by Google

dont la jouissance tirait un bien inestimable pour la France. Espérons que la paix donnera au gouvernement les moyens de s'en occuper avec suite : il vient de remplir un de nos vœux en ordonnant l'achèvement du canal de Picardie, qui donnera à la France, en général, une double communication avec ses conquêtes, et, à quelques parties de l'intérieur, la facilité de communiquer ensemble d'une manière qui leur sera avantageuse. Paris, Amiens, Rouen et Dieppe, vont pouvoir commercer ensemble par *eau*, objet bien important pour ces grands entrepôts de commerce.

Enfin après l'*utile*, ou plutôt concurremment avec lui, l'administration de la culture aura à s'occuper aussi de tout ce qui peut tendre à l'*agréable*, et mettre en accord, dans ce bel empire, l'ouvrage des hommes avec celui de la nature. Elle prendra sûrement des moyens pour régulariser les constructions dans les villes et dans les campagnes, pour faire paver et éclairer les lieux passagers, qui sont impraticables une partie de l'année, de jour et de nuit : la grande quantité de mutations que la révolution a produites dans les propriétés prêtait beaucoup à ce nouvel ordre de choses; pourquoi n'avoir pas ordonné, pourquoi ne pas ordonner encore qu'aucune construction ne pourrait être faite qu'environnée de

Digitized by Google

trottoirs, tels que ceux qui font l'embellissement de tant de villes en d'autres climats?

Hæc super arvorum cultu pecudumque canebam,
Et super arboribus, Gallus dum victor ad altum
Fulminat Euridanum bello. . . . . .

FIN.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

DU IIe VOLUME.

CHAPITRE VIII. De la culture sous l'ancien gouvernement de la France. Page 1

CHAP. IX. De la culture sous le nouveau gouvernement de la France. 14

CHAP. X. De la différence des animaux dans les mêmes espèces. 106

CHAP. XI. De l'influence du sang dans les espèces d'animaux. 122

CHAP. XII. Du croisement des races. 139

CHAP. XIII. De l'amélioration des trois espèces principales d'animaux. 144

CHAP. XIV. Des chevaux. 150

CHAP. XV. Plan pour la restauration des haras. 166

CHAP. XVI. De l'amélioration du bétail. 198

CHAP. XVII. De l'amélioration des moutons. 208

CHAP. XVIII. Méthode générale pour l'amélioration des trois espèces d'animaux principales dans la culture. 216

CHAP. XIX. De l'amélioration des petites fermes. 239

CHAP. XX. Comparaison de la culture du cheval et du bœuf. 254

Digitized by Google

CHAP. XXI. De l'emplacement des machines employées dans les fabriques. Page 262
CHAP. XXII. Accord des soins du gouvernement avec les besoins de la culture. 268

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

OUVRAGE NOUVEAU,

QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

LE CULTIVATEUR ANGLAIS, ou œuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique, d'Arthur Young, trad. de l'angl. par le cit. *Lamare*, *Benoist* et *Billecoq*, avec des notes par le citoyen *Delalauze*, coopérateur du Cours d'agriculture de l'abbé *Rosier*, 18 vol. grand in-8°, avec des notes, des tableaux, et un grand nombre de planches en taille-douce, gravées par *Tardieu*. Prix, 108 liv.

Cette collection contient les *Voyages au Sud*, 1 vol. *au Nord*, 2 vol. *à l'Est de l'Angleterre*, 3 vol. *en Irlande*, 2 vol. *les Lettres du Fermier*, 2 vol. *le Guide du Fermier*, et *les Essais sur l'Economie rurale*, 1 vol. *les Expériences sur l'Agriculture*, 2 vol. *des Morceaux choisis des Annales d'Agriculture*, 3 vol. *Voyage en France*, 1 vol. et l'*Arithmétique politique*, *avec une Table générale des Matières*, 1 vol.

Le *Guide du Fermier* donne les indications les plus précises sur la manière de gérer une petite, une moyenne et une grande ferme. Les *Essais sur l'Economie rurale* contiennent une foule de renseignemens sur la composition des fermes, les engrais, l'ordre du travail, etc. Les *Expériences* faites par M. Young lui-même sur sa ferme de Bradfield, dans le comté de Suffolk, offrent des résultats variés, curieux et utiles, sur la culture des grains, des plantes fourrageuses et légumineuses de toute espèce. Dans les *Morceaux choisis des Annales*, on trouve des Mémoires sur toutes sortes d'objets d'Economie rurale, d'Agriculture, etc. etc. etc.

Les deux derniers volumes contiennent deux ouvrages déjà connus, mais trop importans pour ne pas faire partie de la Collection. Le *Voyage en France* fait, comme on sait, en 1789, présente, dans son itinéraire, une foule de faits et d'observations purement relatives aux circonstances. Beaucoup de personnes ont paru desirer que cet ouvrage fût débarrassé de ces accessoires, et réduit à son objet principal, qui

Digitized by Google

est l'agriculture et la statistique agronomique de la France. C'est ce qui a été exécuté par les traducteurs. Le style a été soigneusement retouché. Le citoyen *Delalauze* y a ajouté un grand nombre de notes explicatives, et les trois volumes des premières éditions sont réduits à un seul volume de la présente Collection. Le même travail a été fait sur l'Arithmétique politique, dans lequel le premier traducteur avait quelquefois un peu tordu le sens de l'auteur pour le diriger tantôt pour, tantôt contre les économistes. On a fait disparaître toutes ces traces d'esprit de parti. Cet ouvrage a été revu et collationné sur un exemplaire anglais de la dernière édition, envoyé dans cette intention, par M. *Young* lui-même, aux traducteurs. Quant aux dix premiers volumes déjà imprimés, et que le public a daigné accueillir, voici ce qu'en a dit le Mercure de France, dans le n° du 16 pluviose an 9:

« Tout ce que l'on peut tenter pour la perfection de l'agri-« culture en Angleterre est décrit ou enseigné dans ce livre « d'Arthur Young; tout ce que l'on peut faire pour en rendre « les préceptes applicables à la France, nous paraît avoir été « exécuté par les traducteurs. Ils sont connus, et leurs noms, « à la tête d'un livre, annoncent que ce n'est point une spécu-« lation mercantile, un appât présenté aux *oisifs*, *mais* une « œuvre utile, une instruction civique. Quant au nom d'Ar-« thur Young, quel homme, même faiblement initié aux « lectures d'économie rurale, n'a entendu parler de ses « courses agronomiques en Angleterre, en France, en Italie, « en Espagne? Il voyage, comme l'antiquité nous peint Cérès « et Triptolème, en enseignant à construire la charrue et à « faire croître les épis.

« S'il faut examiner le style et la facture de cet ouvrage, il « nous paraît mériter des éloges. Il n'est nullement atteint « des maladies qui travaillent la plupart de nos écrivains ac-« tuels, la manie de l'éloquence, l'enthousiasme poétique, « l'orgueil des maximes, la fureur d'enorgueillir les pauvres, « sous prétexte de corriger les riches, etc.

« Aucune condition ne doit être mécontente de cet ouvrage, « toutes en peuvent profiter; et tout lecteur, qui n'est pas dé-« cidément frivole, le parcourra avec plaisir.

« Aussi nous avons celui de dire d'un livre qui n'est pas en-« core complet, et dont les journaux n'ont guère parlé: *Il* « *a réussi*.

« Les traducteurs y ont contribué par les notes et les tableaux qu'ils y ont joints. »

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google